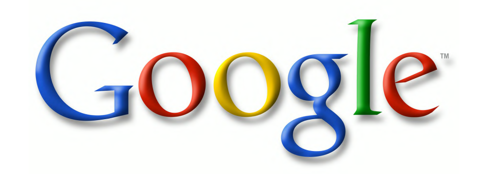
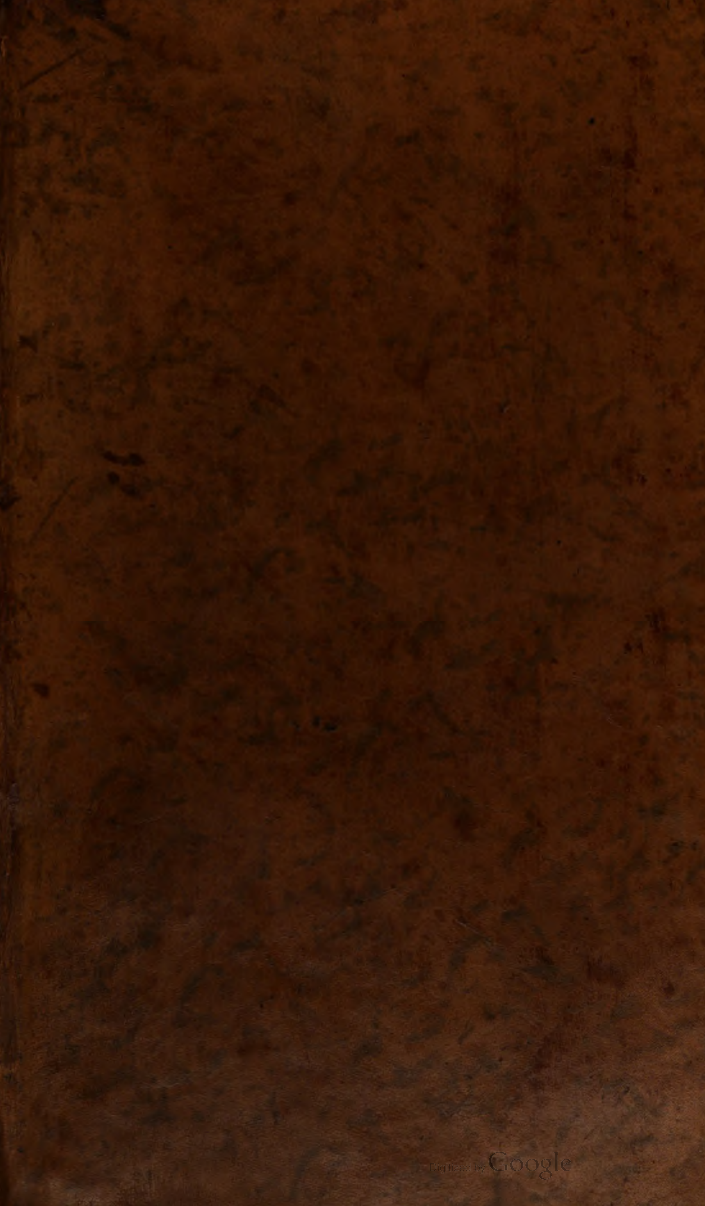





OTHEEK GENT
268
Digitized by Google



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

TOME PREMIER.



ΜΝΗΣΤΗΡΟΦΟΝΙΑ

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS, AVEC DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée.



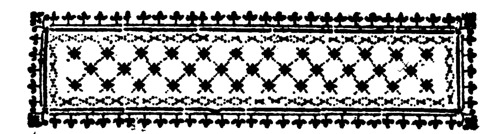
A PARIS,

Du Fonds de Messieurs Rigaud & Anisson,

Chez G. MARTIN, H. L. GUERIN, A. BOUDET, & L. F. DELATOUR, Libraires.

M. DCC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PRÉFACE.

DANS ma Préface sur l'Iliade, je me suis particuliérement attachée à rendre raison des Fables, des Fictions, des Allégories d'Homere, des Mœurs, des Usages & des Caractères qu'il a imités ; de ses Dogmes, de ses Idées & de son Style ; & à montrer la conformité qu'il a dans la plûpart de toutes ces choses avec nos Livres saints. Je n'y ai point parlé de l'art du Poëme Epique, parce que me contentant de développer dans les Remarques les grandes instructions qu'il donne, je me réservois à traiter cette matiere dans un Ouvrage particulier, où après avoir rassemblé les principales regles de ce Poëme, & en avoir découvert les raisons, je me proposois de les appliquer à quelqu'un de nos Romans, qu'on a voulu faire passer pour des Poëmes Epiques, & de faire voir que toutes ses regles les plus fondamentales y ont été violées, & que nos Romanciers ni nos Poëtes n'ont connu ni la pratique d'Homere, ni l'art qu'Aristote nous a si bien développé.

Quand je fis ce projet, j'esperois d'avoir du tems devant moi pour l'exécuter après l'impression de l'Odyssée, & je me prépa-

rois à ne faire dans cette Préface qu'expliquer le but du Poëte, qu'à parler des beautés de ce Poëme, & qu'à rendre compte de mon travail; mais des raiſons, dont je n'informerai point le Public, de peur qu'il ne m'accuſât de vanité, quelque exempte que je ſois naturellement de ce vice, m'ont obligée à changer mon plan. On m'a fait voir que le lieu le plus naturel & le plus propre pour cette Diſſertation, étoit la Préface même de l'Odyſſée, afin que ceux qui liront Homere dans ma Traduction, aient ſous la main tous les ſecours néceſſaires pour le lire avec plus d'intelligence, & par conſéquent avec plus d'utilité & plus de plaiſir; & que ſans recourir ailleurs ils puiſſent voir la différence qu'il y a entre des Poëmes ſages & utiles, & des Poëmes informes & dangereux. J'ai obéi.

Les bornes trop étroites d'une Préface ne permettent pas de traiter cette matiere dans toute ſon étendue; mais je me reſtreindrai de maniere que je n'oublierai rien de tout ce qu'il y a de principal. Je partagerai cette Préface en quatre Parties.

Dans la premiere, après avoir expliqué la nature du Poëme Epique & ſon origine, j'expliquerai ſes Regles ſelon les principes d'Ariſtote & d'Horace; j'en ferai voir la ſageſſe, & l'utilité qui en eſt le but; je les appliquerai enſuite à un de nos Romans & à un de nos Poëmes Epiques, & je démontrerai que, ni nos Romanciers, ni nos Poëtes ne les ont connues; qu'ils ſe ſont entierement éloignés de cette conſtitution; en

en mot qu'ils ont entierement ignoré l'art du Poëme Epique.

Dans la seconde Partie, je ramasserai les objections les plus fortes que Platon a formées contre cette imitation ; je tâcherai d'y répondre, comme dans ma Préface de l'Iliade j'ai répondu aux objections qu'il a faites en particulier contre certains endroits de ce premier Poëme ; je justifierai cette imitation contre tous ses reproches ; je ferai voir que bien-loin d'être vicieuse & nuisible, elle est au contraire très-sage & très-utile ; je l'appuyerai sur l'exemple de Platon lui-même qui l'a suivie, & pour achever de la mettre hors de toute insulte, je la fonderai sur des exemples tirés du sein de la vérité même, & dont aucune Critique ne pourra ébranler les fondemens. Enfin je montrerai que toutes les censures de Platon, au-lieu de tomber sur les Poëmes d'Homere, tombent directement & avec toute leur force sur nos Romans & sur nos Poëmes Epiques, qui ne sont que des altérations grossieres de la vérité. Le Lecteur sera en état de juger par lui-même lequel avoit mieux pénétré la nature & le but du Poëme Epique, d'Aristote ou de Platon.

Dans la troisiéme Partie, j'examinerai le sentiment de Longin, qui sur ce que l'Odyssée a été faite après l'Iliade, a cru qu'elle portoit des marques certaines de l'affoiblissement de l'esprit du Poëte, & que dans ses narrations incroyables & fabuleuses, la vieillesse d'Homere étoit reconnoissable.

Ce reproche de Longin a prévenu jus-

qu'ici tous les esprits, au moins je n'ai vu personne qui l'ait combattu ; ni ses Commentateurs ni ses Traducteurs n'ont cherché à défendre sur cela ce grand Poëte. J'ai l'audace d'être d'un sentiment tout opposé à celui de cet habile & sage Rhéteur, & j'espere de faire voir au contraire que l'Odyssée est un Poëme aussi soutenu que l'Iliade, & qui marque autant de force & de vigueur d'esprit.

Enfin dans la quatriéme & derniere Partie, je rapporterai les jugemens que les plus grands maîtres ont porté de l'Odyssée, & je ferai voir qu'ils l'ont même préférée à l'Iliade. Je tâcherai de prouver la vérité de ce sentiment d'Aristote, que la Poësie d'Homere est plus grave & plus morale que l'Histoire, & de celui d'Horace, qui assûre qu'elle est plus Philosophe que la Philosophie même ; je confirmerai ce que j'aurai dit dans la seconde Partie sur la beauté de cette imitation, & pour prouver que c'est la maniere la plus parfaite d'enseigner la Morale ; je parlerai des grandes connoissances dont l'esprit d'Homere étoit orné ; j'éclaircirai ses vues ; je découvrirai les véritables fondemens de ses Fables par les anciennes Traditions, & je rendrai compte de mon travail.

I. PARTIE. QUand on pense à l'origine de ce Poëme, au tems où il est né, & à la corruption générale d'où il a été tiré, on ne peut assez admirer le génie qui lui a donné la naissancee & l'on est forcé d'avoüer que c'est l'ouvrag,

d'un esprit très-sublime & très-sage, & d'un Philosophe né pour la réformation des mœurs.

Les hommes sont naturellement portés à l'Imitation & à la Musique. De ce penchant naquit la Poësie dans les fêtes solemnelles que les premiers hommes célébroient en certains tems de l'année, pour rendre graces à Dieu des biens qu'ils avoient reçus de sa bonté. Elle eut ensuite chez les Païens la même origine qu'elle avoit eue chez les Hébreux. Car c'est un sentiment naturel à l'homme de remercier la Divinité des graces qu'il en a reçues.

Si les hommes eussent persévéré dans cette sagesse, on n'auroit eu pour toute Poësie que des Hymnes & des Cantiques, comme parmi les anciens Hébreux; mais il étoit impossible que dans des assemblées Païennes la sagesse & la piété résistassent longtems à la licence de ces fêtes, où le vin & la joie excessive échauffant les esprits, poussoient à toutes sortes de dissolutions & de débauches. Au lieu d'Hymnes & de Cantiques à l'honneur des Dieux, on n'eut bientôt plus que des chants où la loüange des hommes étoit mêlée avec celle de la Divinité; & bientôt après, cela dégenera encore en Poëmes très-licentieux, de sorte que la Poësie fut entierement corrompue, & l'on n'y remarqua plus aucune trace de Religion.

Que pouvoit faire le plus grand Philosophe pour corriger un si grand désordre? donner des préceptes de sagesse dans des sentences courtes & vives comme celles qui

étoient en usage dans les premiers tems ? Cela auroit été inutile ; ni les passions ni les habitudes vicieuses ne cédent aux paroles ni aux sentences ; elles résistent pour l'ordinaire aux raisonnemens les plus forts. Il n'y avoit d'autre moyen que d'étudier le penchant des hommes, pour les ramener à la sagesse par les mêmes choses qui avoient causé leur égarement.

C'est ce que firent les premiers Poëtes qui vinrent ensuite ; car voyant d'un côté que l'homme est naturellement enclin à l'imitation, & de l'autre qu'il aime éperduëment le plaisir, ils profiterent de ce penchant, & travaillerent à les amuser & à les corriger insensiblement par des instructions cachées sous un appât agréable. C'est ce qui fit inventer les Fables, qui sont presque toujours plus propres à corriger les mœurs que les traités de Morale les plus suivis. Il est aisé de voir par là que la Poësie a été la premiere espece de Philosophie ; Strabon l'a démontré dans son premier Livre, où en reprenant Eratosthene, qui soûtenoit que les Poëtes n'avoient point eu en vûe d'instruire, mais seulement de plaire & de divertir, il fait voir que les Anciens ont été d'un sentiment contraire, & qu'ils ont écrit que la premiere Philosophie a été la Poësie, qui sous l'appât du plaisir invitoit à la vertu dès l'enfance, & enseignoit les mœurs, les actions, les passions. *Nos Philosophes même*, ajoute-t-il, c'est-à-dire, les Stoïciens, *avancent que le Sage seul est bon Poëte. Voilà pourquoi dans toutes les villes Grec-*

ques on commence l'éducation des enfans par la Poësie ; non pour leur donner simplement du plaisir, mais pour leur enseigner la Sagesse.

Cette Poësie, dont parle Strabon, consistoit principalement dans les Fables ; car les Fables sont les plus propres pour l'instruction des enfans ; & quelles qu'elles soient, en prose ou en vers, elles sont également de la Poësie.

L'utilité des Fables a été reconnue dans toute l'Antiquité. Les Poëtes ne sont pas les seuls qui s'en sont servis ; longtems avant qu'il y eût des Poëtes, les villes & les Législateurs, comme le même Strabon l'assûre, les avoient appellées à leur secours à cause de l'utilité qu'ils y reconnoissoient, & en faisant réflexion au penchant naturel de l'animal raisonnable : Car, dit-il, *tout homme est avide d'apprendre quelque chose, & l'amour des Fables est la premiere qui marque cette inclination, & c'est par-là que les enfans commencent à entendre & à s'accoûtumer à apprendre. Et la raison de cela est que la Fable est une sorte de narration toute nouvelle qui ne dit pas simplement ce qui est, mais une chose toute différente qui sert d'enveloppe & de fiction pour faire entendre avec plus de plaisir ce qui est. Or tout ce qui est nouveau & inconnu plaît, & c'est cela même qui rend curieux & avide ; & lorsqu'on mêle à ces Fables le merveilleux & l'extraordinaire, cela augmente infiniment le plaisir, qui est le philtre & l'appât de la science.*

Je me suis attachée à rapporter le passage

de Strabon, parce qu'il marque parfaitement la nature, l'antiquité & l'utilité des Fables. Il est impossible de ne pas convenir de tout ce qu'il dit. La nature des Fables est telle qu'il nous l'enseigne; leur antiquité ne peut être révoquée en doute, puisque nous voyons dès les premiers tems que Dieu lui-même s'en est servi; & leur utilité ne peut non plus être contestée, puisque l'Ecriture Sainte nous rapporte des effets merveilleux de ces Fables employées à propos par les plus saints Personnages.

Homere trouva cet usage des Fables généralement établi, & il s'en servit admirablement pour former sur ce modéle le plan de ses deux Poëmes, qui ne sont que des Fables plus étendues, & ausquelles il a joint ce merveilleux & cet extraordinaire dont Strabon parle, & qui augmentent infiniment le plaisir.

Quand Aristote n'auroit pas démontré que le Poëme Epique n'a été inventé que pour l'utilité des hommes, les deux Poëmes d'Homere suffiroient pour nous convaincre de cette vérité; car il est aisé de voir qu'il les rapporte l'un & l'autre aux besoins de son pays. De son tems les Grecs étoient divisés en plusieurs Etats indépendans les uns des autres, & ces Etats étoient souvent obligés de se réunir contre un ennemi commun. Ce fut sans doute dans quelqu'une de ces occasions qu'Homere, pour leur prouver la nécessité de demeurer unis & de ne pas donner lieu à un intérêt particulier de les diviser, leur remit devant les

yeux la perte infaillible des peuples & des Princes mêmes, par l'ambition & la discorde de ces derniers. Voilà le but du Poëme de l'Iliade.

Il ne se contente pas de donner des instructions à tous ces Etats différens réunis en un seul corps, il leur en donne aussi à chacun en particulier après leur confédération finie. Il voyoit de son tems que les Princes quittoient facilement leurs villes pour aller faire des courses sur les terres de leurs ennemis, ou pour d'autres sujets. Il veut les corriger en leur faisant entendre qu'un Prince ne doit quitter ses Etats que par des raisons indispensables; & que quand il les quitte par quelque raison légitime, il ne doit pas s'en tenir éloigné volontairement, mais faire tous ses efforts pour y retourner. Dans ce dessein il leur représente que l'éloignement d'un Prince absent par nécessité, cause chez lui de grands désordres, & que ces désordres ne finissent que par son retour. Et voilà le but de l'Odyssée.

On voit la Fable regner également dans ces deux Poëmes. Car qu'est-ce que la Fable? C'est un discours inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action.

Il y a trois sortes de Fables. Les *raisonnables*, où l'on fait parler les Dieux & les hommes. Les *morales*, où l'on fait parler les bêtes & les plantes mêmes. Et les *mixtes*, qui tiennent des deux.

Le fond du Poëme Epique est une Fable

comme toutes les autres ; c'eſt une Fable de la premiere eſpece, une Fable raiſonnable, mais qui ne laiſſe pas de pouvoir deſcendre dans la ſeconde ; car dans l'Iliade Homere a fait parler un cheval d'Achille, non-ſeulement pour orner ſon Poëme d'un incident miraculeux, mais encore pour mieux marquer par cet incident la nature de la Fable, & pour faire entendre que par le droit qu'elle donne, un Poëte a la liberté de faire parler les brutes mêmes.

Le Poëme Epique eſt donc *un diſcours en vers, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action générale, & des plus grands perſonnages.* Cette définition embraſſe ce qu'il a de commun avec la Fable proprement dite, & ce qu'il a de particulier.

C'eſt un diſcours comme la Fable, mais un diſcours en vers. Les Fables étoient ordinairement en proſe, comme nous voyons encore celles d'Eſope. Elles auroient pû auſſi être en vers, de même que celles de Phedre, comme le Poëme Epique auroit pû être en proſe ; car Homere en proſe ne laiſſe pas d'être un Poëme Epique. Ariſtote ne dit-il pas que *le Poëme Epique ſe ſert du diſcours en proſe ou en vers ?* Mais l'expérience a fait voir que les Vers lui conviennent davantage, parce qu'ils donnent plus de majeſté & de grandeur, & qu'ils fourniſſent plus de reſſources que la Proſe.

C'eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action générale, tout

comme la Fable ; la ſeule différence eſſentielle eſt que la Fable du Poëme Epique eſt l'imitation d'une action, non de gens du commun, mais des plus grands perſonnages. Il n'eſt pas néceſſaire en effet que l'action du Poëme Epique ſoit illuſtre & importante par elle-même, puiſqu'au contraire elle peut être ſimple & commune ; mais il faut qu'elle le ſoit par la qualité des perſonnages qu'on fait agir. Auſſi Horace a-t-il dit après Ariſtote, *Res geſtæ Regumque Ducumque*. Cela eſt ſi vrai, que l'action la plus éclatante d'un ſimple bourgeois, ne pourra jamais faire le ſujet d'un Poëme Epique ; & que l'action la plus ſimple d'un Roi, d'un Général d'armée, le fera toujours avec ſuccès.

Pour faire voir que la Fable du Poëme Epique eſt la même que toutes les autres Fables, comparons, par exemple, la Fable de l'Iliade avec une Fable d'Eſope. Homere veut enſeigner dans l'Iliade cette grande vérité, que la méſintelligence ruine les affaires d'un parti, & que la bonne intelligence les rétablit. Pour cet effet, voici ce qu'il feint : *Deux chefs d'une même armée ſe querellent, l'ennemi profite de leur diſſention, & remporte ſur leur parti de grands avantages ; les deux chefs ſe raccommodent, & étant réunis, ils chaſſent leur ennemi commun & remportent enfin la victoire.* Voilà la Fable de l'Iliade. C'eſt une action générale. Le Poëte, après en avoir dreſſé le plan, la met enſuite ſous les noms qu'il lui plaît, non de gens du commun, mais des plus grands perſonnages, d'Achille,

d'Agamemnon, &c. c'eſt la même choſe que la Fable d'Eſope : *Deux chiens qui veilloient à la garde d'un troupeau ſe querellent, le loup vient, profite de leur querelle & enleve beaucoup de moutons ; les deux chiens ſe réconcilient & ſe réuniſſent contre le loup, ils ſe défont de cet ennemi.*

Il en eſt de même de la Fable de l'Odyſſée : *Un homme eſt abſent de ſon pays. Son abſence cauſe de grands déſordres dans ſa famille. Enfin après pluſieurs années de travaux & de peines, il arrive chez lui, tue ſes ennemis, & rétablit ſes affaires.*

Eſope feindra de même : *Un berger s'étant éloigné de ſon troupeau, les loups y firent de grands ravages Enfin le berger revient, fait ceſſer ces ravages, & avec le ſecours de ſes chiens il tue les loups.*

C'eſt la même Fable. Voilà pourquoi Ariſtote a dit avec grande raiſon, que la Fable eſt ce qu'il y a de principal dans le Poëme, & qu'elle en eſt l'ame, parce qu'elle en fait le ſujet, & que *la Fable eſt la compoſition des choſes*, c'eſt-à-dire, comme M. Dacier l'a expliqué dans ſes Commentaires ſur la Poëtique d'Ariſtote, que c'eſt la liaiſon que les cauſes & les incidens, qui concourent à former une action, doivent avoir les unes avec les autres pour faire un ſeul & même tout.

Voilà donc le Poëme Epique certainement une Fable comme les Fables d'Eſope. Elle eſt générale & univerſelle, & elle ne préſente qu'une ſeule action qui eſt entiere, qui a un commencement, un milieu, & une

fin, & une grandeur juſte & raiſonnable.

Elle eſt générale & univerſelle, c'eſt-à-dire, qu'elle convient à tout le monde, qu'elle inſtruit tout le monde, petits & grands; car les petits ne ſont pas moins ſujets que les grands à voir ruiner leurs maiſons & leurs affaires, ſoit par la colere & par la diviſion, ſoit par leur abſence; ils n'ont pas moins beſoin de ces leçons d'Homere, & ils ſont auſſi capables d'en profiter, utilité qu'on ne ſçauroit tirer des actions particulieres. Par exemple, qu'on faſſe un Poëme ſur une action de Céſar, de Pompée, ou d'Alcibiade, quel bien cela pourra-t-il faire à un particulier? De cent mille à peine y en aura-t-il un ſeul à qui cette action convienne, & qui puiſſe en profiter. Mais quoique cette Fable ſoit générale & univerſelle, il faut la rendre particuliere par l'impoſition des noms, & l'attacher à une hiſtoire connue, de maniere qu'elle en faſſe un incident. C'eſt un des plus grands ſecrets du Poëme Epique; car de ces noms & de cette hiſtoire, on tire des Epiſodes dont on fait les parties de l'action que l'on rend encore par-là plus vraiſemblable, & tout cela eſt au choix du Poëte; par exemple, Homere pouvoit mettre la Fable de l'Iliade ſous les noms de deux des ſept chefs qui marcherent contre Thebes, & l'attacher à cette guerre des deux Freres ennemis. Il pouvoit donner de même ſa Fable de l'Odyſſée à d'autres perſonnages, & en faire une ſuite d'une autre Hiſtoire connue; & en ce cas-là il eſt aiſé de voir que ſelon

les noms & l'expédition, il auroit fallu changer les Episodes, & étendre chacune de ces Fables par ses Episodes différens.

Dans le Poëme Epique il faut que la vérité marche toujours avec la fiction. La Fable du Poëme n'est qu'un pur mensonge; mais c'est un mensonge toujours uni avec des vérités. Outre la vérité morale que la Fable renferme, il y a des vérités historiques que l'on tire des actions connues de ceux dont on a emprunté les noms, & que l'on accommode au fond de la Fable par le moyen des Episodes. Personne n'a jamais mieux connu ce secret qu'Homere, il fait un mélange admirable de la vérité & du mensonge dans tout le plan de son Poëme, comme Horace l'a fort bien expliqué:

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Enfin il dresse de maniere le plan de son sujet, qui n'est qu'un ingénieux mensonge, & il y mêle par-tout ensuite avec tant d'adresse la vérité, que le milieu répond au commencement & la fin au milieu. Car par le moyen de ces Episodes tirés des actions véritables de ses Héros, on fait rentrer tout le reste dans la vérité de l'Histoire, & on ajuste le tout si bien ensemble, que la vérité paroît regner également par-tout. Bien plus, Homere mêle toujours des vérités dans ses mensonges même les plus étranges. Ce qu'il dit des Cyclopes, des Lestrigons, des Cimmeriens, de Charybde & de Scylla, ne

ſont que des embelliſſemens & des exagérations de la vérité, qui eſt toujours le fondement de ſes fictions. Auſſi Ariſtote lui donne-t-il cette loüange, *Qu'il eſt celui qui a le mieux enſeigné aux autres à faire comme il faut ces agréables menſonges.* Les faire *comme il faut*, c'eſt les rendre vraiſemblables par le mélange de la vérité, & c'eſt ce que Strabon avoit bien compris. *Le Poëte Homere*, dit-il, *rapportant toujours ſes Fables à l'inſtruction, a eu égard à la vérité dans la plûpart des choſes; mais il y a auſſi mêlé le menſonge. Il a embraſſé la vérité pour inſtruire, & il a aſſocié le menſonge pour attirer par le plaiſir & manier à ſon gré la multitude. Comme un habile ouvrier mêle avec adreſſe dans ſes chefs-d'œuvre l'or avec l'argent; de même Homere ajoute la Fable à des aventures vrayes pour orner ſon diſcours & le rendre plus agréable.* Il a donc pris pour fondement la guerre de Troye, qui eſt un évenement vrai, & il l'a orné par le menſonge des Fables. Il a fait de même des aventures d'Ulyſſe; car ce n'eſt pas la maniere d'Homere de n'attacher ſes Fables les plus prodigieuſes à aucune vérité, & c'eſt le mélange de la vérité qui rend les menſonges plus vraiſemblables.

Voilà pourquoi Ariſtote a tant recommandé aux Poëtes, ſoit qu'ils travaillent ſur un ſujet déja connu, ou qu'ils en inventent un nouveau, de dreſſer la Fable en général avant qu'ils penſent à l'épiſodier & à l'étendre par ſes circonſtances, & qu'il leur

dit que la Fable étant faite, on donne les noms aux personnages & l'on épisodie l'action, c'est-à-dire, qu'on fait les parties de cette action, des circonstances & des aventures tirées de l'histoire des Héros : *Mais il faut bien prendre garde*, ajoute-t-il, *que les Episodes soient propres, comme dans Oreste, la fureur qui le fait prendre.* C'est-à-dire, que les Episodes ne doivent faire avec la Fable qu'un seul & même tout.

Dans la Tragédie d'Euripide, intitulée Iphigenie dans la Tauride.

Poëtiq. ch. 8.

L'action du Poëme Epique doit être *une*, & non pas comme plusieurs pensent, tirée d'une seule personne. C'est le précepte d'Aristote, qui en donne même une raison bien sensible. *Car*, ajoute-t-il, *comme on voit tous les jours une infinité d'accidens de la plûpart desquels on ne peut rien faire qui soit un, il arrive de même que les actions d'un homme sont en si grand nombre & si différentes, qu'on ne sçauroit jamais les réduire à cette unité & en faire une seule & même action.* De sorte qu'à son compte il ne seroit pas plus ridicule de vouloir faire une seule action de tous les accidens qui arrivent dans le monde, que de vouloir réduire à cette unité toutes les aventures d'un homme seul. C'est pourquoi il blâme les Auteurs de l'Heracleïde & de la Theseïde, & de plusieurs autres Poëmes semblables; & il leur reproche d'avoir crû mal-à-propos que parce que Thesée est un, & qu'Hercule est un, toute leur vie ne devoit faire qu'un seul sujet, une seule Fable, & que l'unité du Héros faisoit l'unité d'action. Et il ajoute: *Homere, qui a excellé en tout sur les autres*

Poëtes, me paroît avoir parfaitement connu ce défaut, soit par les lumieres naturelles d'un heureux génie, soit par les regles de son art; car en composant son Odyssée, il n'y a pas fait entrer toutes les aventures d'Ulysse, mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une seule & même action, comme est celle de l'Odyssée: il en a usé de même dans l'Iliade. Quoique la Fable Epique soit attachée à une Histoire connue dont elle fait un incident, cela n'empêche pas que cet incident ne soit un tout par lui-même, & qu'il ne présente une action entiere qui a un commencement, un milieu, & une fin. Le commencement de la Fable de l'Iliade & de celle de l'Odyssée, comme des Fables d'Esope, sont la querelle des deux chefs, & celle des deux chiens; l'absence d'Ulysse & celle du berger. Le milieu, c'est tous les maux que ces querelles & ces absences causent; & la fin, c'est la cessation de tous ces maux par la réconciliation des deux chefs & des deux chiens, & par le retour d'Ulysse & du berger, qui se vengent de leurs ennemis. Chacune de ces Fables est une action seule qui fait un tout entier & parfait. Elle a de plus une juste grandeur; car il faut que sa grandeur soit raisonnable & proportionnée à l'action qu'elle imite. Aristote dit que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes & parmi les autres êtres, doit avoir non-seulement un ordre, mais encore une grandeur juste & raisonnable. Car le beau consiste dans l'ordre & dans la grandeur; c'est pourquoi rien

de trop petit ne peut être beau, parce que la vue se confond dans un objet qu'on voit en un moment presque insensible ; rien de trop grand ne peut être beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ses parties successivement l'une après l'autre, le spectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal qui auroit dix mille stades de long. Il faut régler la grandeur de cette imitation, non par l'haleine du Poëte, mais par la nature même du Poëme ; & il est certain que plus un Poëme aura d'étendue, plus il sera beau dans sa grandeur, pourvû qu'il ne croisse que jusqu'à ce que le sujet puisse être vû tout ensemble sans que la vûe s'égare ni se confonde.

Il marque ailleurs plus précisément les justes bornes que l'on doit donner au Poëme Epique. *Il suffit*, dit-il, *qu'on puisse voir d'un coup d'œil son commencement & sa fin, & on le fera sans doute si l'on dresse des plans plus courts que ceux des Anciens*, (il parle des Poëtes des Cypriaques & de la petite Iliade, qui étoient des Poëmes très-longs,) *& si l'on fait en sorte que le recit d'un Poëme Epique ne dure pas plus de tems que les représentations des différentes Tragédies que l'on joüoit dans un seul jour.*

Poëtiq. c. 25.

Aristote enseigne par-là qu'il faut qu'on puisse parcourir ce Poëme d'un coup d'œil, & que la mémoire puisse l'embrasser & le retenir sans peine ; car si on a perdu l'idée du commencement quand on arrive à la fin, c'est une marque sûre que son étendue est

trop grande, & cette grandeur excessive ruine toute sa beauté ; & en donnant la regle, il donne le moyen de la pratiquer, il ne se conteute pas de dire qu'il faut faire les plans plus courts que ceux des Poëmes des Cypriaques & de la petite Iliade, mais il marque très-précisément les bornes qu'on doit donner à ce Poëme, en disant qu'il faut qu'un Poëme Epique puisse être lû tout entier en un seul jour. Et il ne faut pas douter que ce précepte n'ait été fait sur l'Iliade & sur l'Odyssée, qui ne passent pas ces bornes. Ce précepte est même si essentiel, que Virgile n'a pas crû qu'il lui fût permis de s'en écarter.

Ce Philosophe ne parle ici que de la durée du Poëme, & il n'a garde de vouloir régler celle de l'action, parce qu'il n'y a point sur cela de regles certaines, & que le Poëme Epique embrasse plus ou moins de tems selon la nature de l'action qu'il représente. Si c'est une action violente & pleine d'emportement, sa durée est moins grande, car tout ce qui est violent ne peut durer longtems ; mais si c'est une action douce, elle peut durer autant que le Poëte le juge à propos, pourvû que son Poëme ne croisse que jusqu'à la mesure qui vient d'être marquée. L'action de l'Iliade est renfermée en peu de jours, & celle de l'Odyssée est poussée jusqu'à huit ans & quelques mois.

De ce qu'Aristote a dit que le Poëte dresse premierement le plan de sa Fable, & qu'ensuite il impose le nom à ses person-

nages, il est aisé d'inférer que cette Fable doit être une action feinte, & que le Poëte doit être l'auteur de son sujet. Et sur cela on a demandé si la Poësie exclut les actions véritables. Aristote répond fort bien que quand il arrive au Poëte d'étaler des actions véritables, il n'en mérite pas moins le nom de Poëte; car rien n'empêche que les incidens qui sont arrivés véritablement, n'aient toute la vraisemblance & toute la possibilité que l'art demande, & qui font qu'il en peut être regardé comme l'auteur. En effet, que demande l'art du Poëte? il demande qu'il donne à son sujet toute la vraisemblance qu'il est possible: or cette vraisemblance n'est point du tout incompatible avec la vérité; & ce qui est arrivé véritablement peut être aussi vraisemblable & aussi possible que ce qu'on pourroit feindre, & être tel qu'il seroit si on l'avoit feint. La vérité du fait ne peut détruire la nature de la Fable; l'auteur du Poëme est l'auteur de la Fable, il est donc Poëte. Il se peut faire même que l'Histoire présente des faits tournés de maniere qu'ils sont proprement des Fables dans le sens d'Aristote, c'est-à-dire, des Paraboles qui renferment un point de Morale dont tout le monde peut profiter. Un Poëte pourroit les étaler sans cesser d'être Poëte. Ce Philosophe s'est contenté de cette raison, qui est convainquante & qu'il a tirée du fond de la nature du sujet. Il auroit pû en ajouter une autre que M. Dacier a fournie dans ses Commentaires, & qui paroît très-solide, c'est que la vérité

Poëtiq. c. 19.

du point d'Hiſtoire que le Poëte entreprend de traiter, n'exclud pas l'art du Poëte qui a toujours à diſpoſer ſon ſujet, & à en dreſſer le plan de maniere que la Fable ſoit toujours l'ame du Poëme. C'eſt cette œconomie & cette juſte liaiſon des choſes qui conſtitue proprement le Poëme Dramatique comme le Poëme Epique, & c'eſt ce qui ne coûte pas moins à faire dans les ſujets véritables que dans ceux qui ſont feints. M. Racine n'eſt pas moins Poëte dans Eſther & dans Athalie, que dans Iphigenie & dans Andromaque.

Soit que le Poëte traite des ſujets feints, mais déja reçus, ou des ſujets véritables, il eſt obligé de ne pas changer les Fables reçûes. Il faut que Clytemneſtre ſoit tuée par Oreſte, & Eriphyle par Alcmeon. Mais quand il y a des choſes trop atroces dans la maniere, alors il a la liberté d'inventer lui-même, en tirant de ſon eſprit quelque nouveau moyen qui ſoit convenable pour les faire réuſſir, & en imaginant une conduite vraiſemblable qui ſoit proportionnée à la nature de l'action, que l'on ne doit pas changer. C'eſt ce qu'Ariſtote appelle *ſe ſervir comme il faut des Fables reçûes.* *Poëtiq. c. 15.*

De cette qualité de la Fable d'être générale & univerſelle, & de ce que le propre du Poëte eſt de dire les choſes, non comme elles ſont arrivées, mais comme elles ont pû ou dû arriver néceſſairement ou vraiſemblablement, Ariſtote tire cette conſéquence très-ſûre, *Que la Poëſie eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire*, parce

que l'Histoire ne rapporte que les choses particulieres qui conviennent à peu de gens, & que la Poësie rapporte les choses générales qui conviennent à tout le monde. Et il ne faut pas s'imaginer qu'Aristote ait seulement en vûe de relever par-là l'excellence de cet art, il veut en même-tems en faire connoître la nature. Mais ce point sera traité plus au long dans la quatriéme Partie de cette Préface.

Comme la partie essentielle de la Fable, ce qui lui sert de fonds, & qui la rend proprement Fable, c'est la vérité morale qu'elle veut enseigner, & que le fondement de la Morale c'est la piété, il est aisé de comprendre que le Poëte ne peut bien s'acquiter de son devoir, s'il n'introduit la Divinité dans son Poëme, non-seulement pour authoriser & rendre vraisemblables les événemens miraculeux qu'il est obligé d'étaler, mais encore pour enseigner à ses Lecteurs que c'est Dieu qui préside à tout, qui conduit tout par sa Providence, & qui est l'auteur de tout ce que nous pouvons faire de bien; que c'est lui qui inspire les bons desseins, qui donne le courage d'entreprendre & la force d'exécuter, & enfin que c'est lui qui punit les méchans & qui récompense
Liv. 5. ch. 6. les bons. *Ainsi le Poëme Epique*, dit excellemment le R. P. le Bossu, *n'est une école ni d'impiété ni d'athéisme, ni d'oisiveté & de négligence; mais on y apprend à honorer Dieu, & à le reconnoître même comme le principe unique & nécessaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & sans lequel les*

plus puissans Princes & les Héros les plus parfaits ne peuvent achever heureusement aucun dessein, &c. Et voilà pourquoi les premiers Poëtes ont été honorés du nom de Théologiens.

La Fable étant l'imitation d'une action, & toutes les actions venant des mœurs & des sentimens, car ce sont les deux sources d'où viennent toutes les actions de la vie, il s'ensuit de-là nécessairement que les mœurs & les sentimens sont des parties essentielles du Poëme Epique : *Les mœurs sont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle, & le parti qu'il prendra dans les accidens où il ne seroit pas aisé de le reconnoître. C'est pourquoi tous les discours qui ne font pas d'abord sentir à quoi se résoudra celui qui parle, sont sans mœurs.* Selon cette définition d'Aristote qui est très-vraie, il faut donc que les mœurs des personnages d'un Poëme soient si bien marquées, que le Lecteur puisse prévoir ce qu'ils feront dans les occasions les plus extraordinaires & les plus surprenantes avant même qu'on les voye agir.

Cette partie qui concerne les mœurs est très-essentielle. Il y a quatre choses à observer dans les mœurs.

La premiere & la plus importante, *qu'elles soient bonnes*, c'est-à-dire, qu'elles soient bien marquées, & qu'elles fassent connoître l'inclination ou la résolution des personnages telle qu'elle est, bonne, si elle est bonne ; & mauvaise, si elle est mauvaise. Car cette bonté des mœurs se trouve dans

toute ſorte de conditions. Et comme le Poëme Epique ne reçoit pas moins les Héros vicieux, comme Achille, Mezence, Turnus, que les vertueux comme Ulyſſe & Enée, il faut que leurs mœurs ſoient ſi bien marquées, que le Lecteur connoiſſe leurs bonnes ou leurs mauvaiſes inclinations, & le parti qu'elles leur feront prendre.

La ſeconde condition des mœurs, c'eſt qu'elles ſoient convenables. C'eſt-à-dire, qu'il faut donner à chaque perſonnage ce qui lui convient, le faire agir & parler ſelon ſon âge, ſon état, ſa condition, ſon pays, & le relever, ſoit en augmentant les qualités brillantes qu'il peut avoir, ſoit en diminuant les mauvaiſes qui s'y trouvent & qui pourroient le deshonorer ; mais il faut que cela ne ſe faſſe qu'autant qu'on le peut, en s'aſſujettiſſant toujours à la qualité principale qu'on lui a donnée, & qui fait ſon caractère.

La troiſiéme condition des mœurs eſt, qu'elles ſoient ſemblables ; & il eſt aiſé de voir que cette condition n'eſt que pour les caractères connus : car c'eſt dans l'Hiſtoire ou dans la Fable qu'on va puiſer cette reſſemblance, & il faut les repréſenter tels que nous les y trouvons.

Enfin la quatriéme condition des mœurs eſt, qu'elles ſoient égales, c'eſt-à-dire, qu'il faut que les perſonnages ſoient juſqu'à la fin tels qu'ils ont paru d'abord.

Dans les mœurs, comme dans la diſpoſition du ſujet, il faut toujours chercher ou le néceſſaire ou le vraiſemblable, de ſorte

ſorte que les choſes arrivent les unes après les autres, ou néceſſairement ou vraiſemblablement. Il eſt évident par-là que le dénoüement du ſujet doit naître du ſujet même. En effet, puiſque les mœurs doivent produire les actions, & que les actions doivent naître les unes des autres, il s'enſuit de-là, par une conſéquence inconteſtable, que le dénoüement, qui eſt auſſi une action, doit naître ou néceſſairement ou vraiſemblablement de ce qui précéde & que les mœurs ont déja produit.

Homere eſt ſur cela, comme ſur tout le reſte, le plus excellent modéle. Les mœurs qu'il donne à ſes perſonnages, ont ces quatre qualités au ſouverain degré. Elles ſont *bien marquées*, *convenables*, *ſemblables*, & *égales*. Toutes les actions qu'elles produiſent naiſſent les unes des autres ou néceſſairement ou vraiſemblablement, & par-là le dénoüement de chacun de ſes deux Poëmes naît du ſujet même.

C'eſt cette juſte obſervation des mœurs qui fait la bonté des caractères que le Poëte forme. Et Ariſtote finit ſes préceptes ſur les mœurs par un avis très-important, c'eſt que comme le Poëme Dramatique & le Poëme Epique imitent les actions de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, les Poëtes doivent imiter les Peintres, qui en donnant à chacun ſa véritable forme, & en les faiſant ſemblables à l'original, les font toujours plus beaux.

En effet, un grand Peintre, en peignant une perſonne, n'oublie rien de tout ce qui

peut augmenter sa beauté en conservant la ressemblance. Les Poëtes doivent faire la même chose avec d'autant plus de raison, qu'ils imitent les personnes les plus illustres, les Princes & les Rois. Ils peuvent les faire d'autant plus beaux, qu'ils sont élevés au-dessus des autres hommes; car ces caractères sont susceptibles de toute la beauté qu'on veut leur donner, pourvû qu'elle convienne avec les véritables traits, & qu'elle ne détruise pas la ressemblance; & Aristote en donnant le précepte, enseigne le moyen d'y réussir; car il dit qu'il faut que le Poëte, qui veut imiter, par exemple, un homme colere & emporté, se remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle fait; c'est-à-dire, qu'il doit plûtôt consulter la nature, qui est le véritable original, que de s'amuser à copier une personne qui n'en est qu'une copie imparfaite & confuse, ou même vicieuse, ce que le Poëte doit éviter. La nature lui fournira des couleurs qui rendront son portrait plus beau sans corrompre ses véritables traits qu'il est obligé de conserver très-fidélement. Elle lui fera voir que la vaillance répond admirablement à ce caractère, & par conséquent il donnera à son Héros une valeur d'un très-grand éclat; c'est ainsi qu'Homere a fait Achille. Il a gardé dans ce caractère tout ce que la Fable y mettoit indispensablement; mais en ce qu'elle lui a laissé de libre, il en a usé tellement à l'avantage de son Héros, & l'a si fort embelli, qu'il a fait

presque disparoître ses grands vices par l'éclat d'une valeur miraculeuse, qui a trompé une infinité de gens. On peut voir cette matiere plus profondément traitée dans les Commentaires de M. Dacier sur la Poëtique.

Après les mœurs viennent les sentimens. Aristote n'appelle point ici *sentimens*, les conceptions intérieures de l'esprit, mais les discours par lesquels on explique ces conceptions, soit qu'elles aient produit quelque action, ou qu'elles la préparent. *Les sentimens*, dit-il, *c'est ce qui explique ce qui est, ou ce qui n'est pas, en un mot ce qui fait connoître la pensée de celui qui parle.* Il ne suffit pas de donner des mœurs à ses personnages, il faut leur donner des sentimens conformes à ces mœurs, & les faire parler si convenablement à leur caractère, que le Lecteur ou le Spectateur connoisse leurs mœurs avant que d'avoir vû leurs actions.

Tout ce qui regarde le discours, continue Aristote, *dépend de la Politique ou de la Rhétorique.* Ce précepte est important. Aristote appelle *Politique*, l'usage commun & le langage ordinaire des peuples qui parlent simplement & sans art, au lieu que la *Rhétorique* enseigne à parler avec art & à orner ses pensées de toutes les graces du discours recherché & soutenu. Quand une chose est par elle-même telle qu'on la veut faire paroître, l'usage commun suffit pour l'exposer telle qu'elle est naturellement. L'Histoire d'Oedipe, celle d'Ajax, celle d'Hecube, ne demandent aucun art pour nous paroître pitoyables ou terribles, il ne faut que les

Poëtiq. c. 29.

exposer simplement ; mais quand elles ne sont pas telles qu'on veut, qu'il faut changer leur forme, & faire passer pour terrible ce qui ne l'est point, ou déguiser ce qui l'est, cela dépend de l'art de celui qui parle, & qui par ses paroles donne aux choses la forme qu'elles nous paroissent avoir ; alors il faut avoir recours à la Rhétorique, car c'est par son moyen qu'on leur donne les couleurs qu'elles n'ont pas. Il n'y a point aujourd'hui de précepte plus violé que celui-là, & il n'y a jamais eu de Poëte qui l'ait mieux pratiqué qu'Homere ; jamais il ne cherche à orner une belle nature, il la rend telle qu'elle est ; mais quand elle est foible ou défectueuse, alors il rassemble tout ce que l'art peut fournir pour la corriger & pour en cacher les défauts.

Puisque la diction est nécessaire pour expliquer les sentimens, il est évident qu'elle fait partie du Poëme.

La vertu de la diction consiste dans la netteté & la noblesse. Elle est nette & claire par les mots propres, mais par-là aussi elle est souvent fort basse. Pour la rendre noble, il faut donc avoir recours aux figures & aux mots empruntés, sur-tout aux métaphores. Mais il ne faut les employer qu'à propos ; car les expressions figurées ne donnent de la beauté à la diction que lorsqu'elles sont convenables, bien placées & mises avec mesure. Et s'il est beau de s'en servir convenablement & à propos, il est aussi très-difficile ; mais il est encore plus beau & plus difficile d'employer heureusement la

métaphore ; car on ne peut la tirer que de son esprit, & il faut avoir beaucoup d'esprit & d'imagination pour trouver tout d'un coup une ressemblance entre des sujets très-différents, & pour faire heureusement ce transport de l'un à l'autre ; car c'est ce qui fait la métaphore. Si Homere est un parfait modéle pour la Fable & pour les mœurs, il ne l'est pas moins pour les sentimens & pour la diction, & Aristote lui a donné cette loüange, *Qu'il y a surpassé tous les autres Poëtes.*

Après avoir expliqué en général les quatre parties du Poëme Epique, qui sont les mêmes que celles du Poëme Dramatique, il est nécessaire de dire un mot des especes différentes qui en font le sujet. Elles sont simples ou implexes, morales ou pathetiques. Les simples sont celles qui étant continues & unies, finissent sans reconnoissance & sans peripetie, c'est-à-dire, sans changement d'état extraordinaire. Les implexes sont celles qui ont la peripetie, ou la reconnoissance, ou toutes les deux. Les pathetiques, celles où regnent les combats, les blessures, la mort. Et les morales, celles où la morale regne particulierement, & dont les Héros sont des modéles de vertu & de sagesse.

La conduite d'Homere est admirable dans la constitution de ses deux Poëmes. L'Iliade, où regnent la colere & la fureur, est simple & pathétique. Et l'Odyssée, qui est un Poëme plus rassis & plus lent, comme étant fait pour être un modéle de sagesse,

de modération & de constance, est implexe & moral; par-tout il y a des reconnoissances, & la morale y regne depuis le commencement jusqu'à la fin, ce qu'elle ne fait pas dans l'Iliade, où elle est moins fréquente & plus cachée.

Je n'ajouterai plus qu'un seul précepte dont Aristote n'a point parlé, & dont il ne seroit pas même nécessaire d'avertir après la pratique d'Homere où il est très-sensible, si nous n'avions une infinité d'ouvrages dans lesquels il est absolument négligé, c'est que le Poëte doit d'abord faire connoître les personnages de son Poëme, ou du moins les principaux, & leurs différens intérêts. Homere dans son premier Livre de l'Iliade introduit ses personnages, & fait connoître l'humeur, les intérêts & les desseins d'Agamemnon, d'Achille, de Nestor, d'Ulysse & de plusieurs autres, & même des Dieux; & dans le Livre second il fait le dénombrement des troupes des Grecs & de celles des Troyens, afin que le Lecteur soit pleinement instruit des intérêts de ceux qui entrent dans le Poëme.

Il a observé la même chose dans l'Odyssée. Dès le commencement il fait connoître Telemaque, Penelope & les amans de cette Princesse, & il nous montre Ulysse tout entier.

Il y a une infinité d'autres choses que le Poëte doit observer dans la composition du Poëme Epique & de la Tragédie, & l'on peut s'en instruire dans la Poëtique d'Aristote, dans celle d'Horace, & dans le Traité

du R. P. le Bossu. Mais voilà les principales, & les regles fondamentales sans lesquelles le Poëme ne peut subsister.

Appliquons présentement ces regles à un de nos Romans, & voyons si on a raison de les appeller *des Poëmes Epiques en prose*. Je choisirai un de ceux qui ont eu le plus de succès, c'est la Cassandre de M. de la Calprenede. On ne peut pas nier que l'Auteur n'ait beaucoup d'esprit, une imagination heureuse & fertile, & une grande facilité d'expression; & je louerois ses talens avec un grand plaisir, s'il en avoit fait un meilleur usage.

La premiere regle du Poëme Epique, c'est que le sujet soit une Fable générale qui convienne à tout le monde, & dont tout le monde puisse profiter. Examinons donc quel est le sujet de Cassandre, pour voir si nous y trouverons cette Fable, qui est l'ame du Poëme. Orondate fils de Mathée Roi des Scythes, dans une bataille que son pere donne contre Darius Roi des Perses, l'ennemi mortel de sa maison, pousse si loin ses avantages, qu'il arrive aux tentes où sont la mere, la femme, & les filles de Darius. Il a ces Princesses en sa puissance, il peut les faire ses prisonnieres & les emmener; mais il est si frappé de la beauté de Statira, que par une générosité sans exemple, très-déplacée, & contraire même aux intérêts de sa passion, il les laisse libres. Un moment après il sauve la vie au Prince Artaxerce fils unique de Darius, & au lieu de le faire son prisonnier, comme il le pouvoit, il le ren-

voye de même. L'hyver suivant, son amour devenu très-violent le porte à quitter la Cour de son pere pour aller à celle de son ennemi. Il va à Persepolis sous un faux nom; il est reconnu pour ce guerrier, qui a donné la liberté aux Reines & la vie au Prince, & il devient le favori de Darius. Il voit Statira tout à son aise, lui fait la cour & lui déclare sa passion. Statira en est un peu offensée, comme la bienséance le veut; mais Orondate s'étant découvert à Artaxerce pour le Prince des Scythes, Artaxerce le sert auprès de sa sœur, qui répond enfin à la passion du Prince. Son bonheur est traversé par divers obstacles, que les faiseurs de Romans imaginent sans peine; les Princesses deviennent prisonnieres d'Alexandre, qui moins généreux qu'Orondate les retient, devient éperduement amoureux de Statira, & l'épouse. Alexandre meurt quelque tems après, & de nouveaux obstacles traversent encore la passion d'Orondate; mais après une infinité d'aventures, toutes incroyables & sans la moindre vraisemblance, à la fin du dixiéme volume, *la veuve d'Alexandre se donne à son premier amant.*

Quelqu'un pourra-t-il trouver dans ce sujet la moindre idée de Fable? Osera-t-on dire que c'est un discours en prose, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action? Quel est donc le point de morale que cette action de Cassandre veut nous enseigner? Où est cette instruction qui est l'ame de la Fable? Peut-on regarder cela autrement

que comme une Hiſtoire très-fauſſe, ou plûtôt comme une indigne corruption de l'Hiſtoire par des récits ſans Fable, & où la Morale même eſt très-indignement violée ?

Ce que je dis de Caſſandre doit s'étendre ſur tous les autres Romans. Le ſujet de Cleopatre, celui de Cyrus, celui de Clelie, ne ſont pas plus des Fables morales que celui de Caſſandre ; ils ſe reſſemblent tous par ce fondement comme par beaucoup d'autres endroits. La ſeule choſe qu'ils retiennent du Poëme Epique, c'eſt que leur action n'eſt pas l'action d'hommes du commun, mais des plus grands perſonnages, de Princes & de Rois.

Il eſt aiſé de voir que les Auteurs de ces ouvrages ont ſuivi une voye toute oppoſée à celle des Poëtes. Ariſtote enſeigne que les Poëtes doivent dreſſer d'abord le plan de leur Fable qui eſt générale, impoſer enſuite les noms aux perſonnages, & l'attacher à une Hiſtoire connue, afin de tirer de ces noms & de cette Hiſtoire les circonſtances qui doivent ſervir à amplifier cette action & à lui donner ſa juſte étendue, & qu'on explique ſous le nom d'Epiſodes. Ces Auteurs ont fait tout le contraire ; ils ont cherché dans l'Hiſtoire des noms connus, ils en ont ajouté de feints, ils ont donné à ces noms des actions extravagantes & inoüies ; & ont fait, non un Poëme Epique, mais un tiſſu d'aventures que le caprice ſeul produit, & qui ne naiſſent les unes des autres ni néceſſairement, ni vraiſemblablement ; auſſi cette action, bien loin d'être générale,

est aussi particuliere que toutes les actions de César, d'Alcibiade, de Pompée, &c. Pour ce qui est de la juste grandeur, l'Auteur est bien éloigné d'avoir observé les justes bornes qu'Aristote a prescrites sur la pratique d'Homere. On peut dire de ce Roman de Cassandre, comme de la plûpart des autres, que c'est véritablement l'animal de dix mille stades de longueur dont parle Aristote. S'il est vrai que rien de trop grand ne puisse être beau, appellera-t-on beaux ces ouvrages monstrueux, qui sans rien enseigner de bon, poussent leurs fictions frivoles jusqu'au dixiéme volume, & demandent au moins dix jours pour être lûs ?

La troisiéme & la quatriéme regle du Poëme Epique sont, que l'action qu'il imite soit une, & qu'elle fasse un tout régulier & parfait. C'est ce que ne fait point l'action de Cassandre ; toutes ses parties ne concourent point à faire une seule & même action, & il est impossible d'en rien faire qui soit un & simple ; car cette action est mêlée d'une infinité d'incidens qui en rompent l'unité, & elle tombe dans le défaut des Poëmes de l'Heracleïde & de la Theseïde ; car si elle ne renferme pas toute la vie de ces Héros, elle en contient la plus grande partie, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle est *une*, parce que c'est toujours l'amour d'Orondate qu'elle traite ; & qu'elle fait un tout régulier & parfait, parce qu'elle embrasse cette passion depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce qui seroit très-ridicule.

Non-ſeulement ces Romans péchent contre ces regles du Poëme Epique, en raſſemblant pluſieurs incidens de la vie de leur Héros, qui ne ſçauroient faire une ſeule & même action; mais ils péchent encore en y mêlant les aventures d'autres Héros entierement étrangeres, indépendantes & auſſi éclatantes. L'amour & les aventures d'Artaxerce & de Berenice n'ont aucun rapport avec l'amour & les aventures d'Oron-date & de Statira, & ne ſont pas moins brillantes. Il y en a pluſieurs autres de même, & cette multiplication d'aventures indépendantes eſt très-vicieuſe, & ruine entierement cette unité d'action qui fait l'eſſence du Poëme Epique, où l'on peut bien faire entrer pluſieurs Fables, pluſieurs aventures différentes; mais il faut qu'elles ſoient toutes des parties, non entieres & non achevées, d'une ſeule & même action, qui eſt l'action principale.

On a vu que la vérité doit être mêlée avec le menſonge dans tout le Poëme. C'eſt ce que ceux qui ont fait des Romans ont ſi peu compris, qu'on ne trouve jamais dans leurs ouvrages la vérité mêlée avec la fiction. Non-ſeulement il n'y a aucune vérité morale dans l'action du Roman: comment y en auroit-il, puiſque ce n'eſt pas même une Fable? Mais il n'y en a pas même dans toutes les autres parties dont le Roman eſt composé. Ce n'eſt pas qu'on n'y trouve quelquefois des vérités hiſtoriques; l'Auteur de Caſſandre a pris beaucoup de choſes des Hiſtoriens d'Alexandre: mais outre que ce

ſont preſque toujours des vérités qu'il a altérées & corrompues, ce ne ſont jamais des vérités mêlées avec la fiction pour la rendre plus vraiſemblable & plus croyable ; ce ſont des vérités ajoutées à la fiction, & qui ne ſervent qu'à rendre ſon menſonge plus évident, plus plat, & plus mépriſable.

Je ſerois bien étonnée ſi quelqu'un oſoit donner au Roman la loüange qu'Ariſtote donne au Poëme Epique, d'être plus grave & plus moral que l'Hiſtoire ; ou celle qu'Horace lui donne, en enchériſſant ſur celle d'Ariſtote, qu'il eſt plus Philoſophe que la Philoſophie même, & qu'il enſeigne mieux que les Philoſophes à fuir le vice & à pratiquer la vertu.

Homere ſéme dans ſes Poëmes des maximes de piété, & il introduit par-tout les Dieux pour inſtruire ſes Lecteurs, & pour rendre croyable & vraiſemblable ce qu'il avance de prodigieux. Les faiſeurs de Romans ne s'amuſent pas à ces bagatelles ; non-ſeulement les maximes de piété ſont bannies de leurs écrits, mais on y trouve ſouvent les plus grands blaſphêmes que proférent ces amans inſenſés. Et pour la Divinité, elle n'entre pour rien dans tout ce qui s'exécute. Ils croiroient deshonorer leur Héros s'ils le faiſoient aſſiſter par un Dieu. Ces Héros font des choſes les plus prodigieuſes & les plus incroyables par leurs propres forces. Les Hiſtoriens d'Alexandre remarquent qu'on étoit perſuadé que ce Prince n'exécutoit de ſi grandes choſes que par l'aſſiſtance particuliere des Dieux. Cela

eſt bon pour des Païens, mais nos Romanciers n'ont garde de faire jamais entendre cela de leurs Héros. Et peut-être eſt-ce une des plus grandes marques qu'ils aient données de leur jugement & de leur prudence. Il auroit été fort ridicule de faire intervenir la Divinité pour fortifier des hommes uniquement poſſédés de l'amour, & qui ne penſent, ne parlent, & n'agiſſent que pour leur amour; c'eſt un intérêt peu propre à toucher la Divinité & à attirer ſon ſecours. En un mot, les Romans ne péchent pas moins du côté de la Théologie, que de la Morale.

Si ces Auteurs ont violé ſi ouvertement toutes les conditions de la Fable, qui eſt pourtant le fondement du Poëme Epique, ils n'ont pas mieux obſervé les conditions des mœurs qui ſont la ſource des actions. Tout ce qu'ils touchent devient méconnoiſſable; il ſemble qu'ils aient la baguette de Circé, ou une baguette plus puiſſante encore; car ils changent non-ſeulement les hommes, mais les peuples entiers, & altérent toute la face de la nature. C'eſt un précepte de l'Art Poëtique, d'étudier les mœurs des ſiécles & des pays; les Romanciers les ont fort mal étudiées; ils n'ont eu pour but que de les altérer ou de les changer abſolument. Par exemple, dans Caſſandre, l'Auteur nous repréſente les Scythes comme des peuples auſſi polis & auſſi magnifiques que les Perſes, & des uns & des autres il en fait, non des Barbares, mais des François. Cette faute eſt d'autant

plus étrange, sur-tout au sujet des Scythes, que tout le monde peut voir que cet Auteur renverse par-là tout ce que les anciens Historiens, comme Herodote, Strabon, & les autres rapportent de la simplicité de vie de ces peuples & de leur frugalité; & qu'il contredit manifestement ce que l'Historien de la vie d'Alexandre en écrit, & ce que leurs Ambassadeurs disent à Alexandre lui-même, *Que pour toutes richesses ils n'ont reçu du Ciel qu'un joug de bœuf, une fléche, un javelot, & une coupe, mais que leur pauvreté leur est utile contre leurs ennemis.* L'Auteur n'a pas crû que des peuples si sauvages & si pauvres pussent orner son Roman; c'est pourquoi par la vertu de sa magie, particuliere aux faiseurs de Romans, il en fait des peuples civilisés, polis, magnifiques. Quand je pense au plaisir que fait dans Quinte-Curce, la simplicité & la pauvreté des Scythes, opposées au luxe & à la pompe des Perses, je ne comprends pas comment cet Ecrivain n'a pas senti la beauté de ce contraste, & comment il a osé le changer.

Les mœurs des particuliers n'y sont pas mieux conservées. L'Auteur a rassemblé dans ce Roman tous les plus grands hommes & les plus connus qui se trouvent mêlés dans l'Histoire d'Alexandre; il n'y en a presque pas un qui ne soit changé, & qui ressemble au portrait qu'en a fait l'Histoire. Alexandre même avec toute sa valeur & toutes ses grandes qualités que l'Auteur n'a pû lui ôter, y devient un amoureux transi

fort ridicule. Pour le Héros du Poëme, le brave Orondate, c'est un Héros feint, qui n'a jamais existé ; c'est pourquoi l'Auteur avoit la liberté de le faire tel qu'il vouloit. Mais après l'avoir fait, il étoit obligé de garder les conditions des mœurs que j'ai expliquées. D'abord il a assez bien marqué les mœurs ; mais il change bientôt, & elles ne sont ni convenables, ni semblables, ni égales.

Il n'y a que trois moyens de former les mœurs & les caractères, c'est de faire les hommes tels qu'ils sont, ou tels que la Renommée les publie, ou tels qu'ils doivent être. Ce n'est pas l'usage de ceux qui font des Romans ; ils ne représentent leurs personnages ni tels qu'ils ont été, ni tels que la Renommée les a publiés : au contraire ils les font très-dissemblables, & on ne peut pas dire qu'ils les ont fait *meilleurs*, c'est-à-dire, plus beaux, en les faisant tels qu'ils auroient dû être ; car ils leur ont attribué tant de foiblesses, dont ils étoient incapables, & toutes opposées à leur véritable caractère, qu'on peut assurer qu'ils les ont fait beaucoup plus méchans, c'est-à-dire, plus laids & plus vicieux. Par exemple, le caractère d'Orondate & celui du Prince Artaxerce son ami, tous deux feints, (car l'Histoire ne parle point d'un fils du Roi des Scythes, & Darius avoit bien un fils, mais il étoit encore petit enfant quand son pere fut vaincu par Alexandre ;) ces deux caractères, dis-je, sont très-vicieux. Orondate est à la Cour de Darius, lorsque son pere

entre en Perse avec une armée de deux cens mille hommes. Darius envoie contre lui une aussi puissante armée sous la conduite d'Artabase & de son propre fils Artaxerce. Que fait sur cela Orondate ? Retenu par son amour, il va avec son ami Artaxerce & combat contre son pere & son pays, & Artaxerce imite cette générosité très-insensée & très-dénaturée. Il commande un corps de réserve de quatre mille chevaux ; mais au lieu de combattre il ne branle point, & retient l'ardeur & l'impatience de ses troupes ; il est attaqué avec furie, & il ne peut encore se résoudre à se défendre, de peur de tremper son épée dans le sang des troupes de son ami ; enfin blessé de deux coups, il combat pour sauver sa vie, & pour ne pas abandonner son chér Orondate qui fait des prodiges de valeur ; ainsi ces deux Princes trahissent chacun leur pere & leur patrie, l'un par amitié & l'autre par amour. Peut-on imaginer deux choses plus insensées ? Et n'est-ce pas pécher manifestement contre le précepte renfermé dans ces vers d'Horace :

Dans l'Art Poëtique.

Qui didicit patriæ quid debeat, & quid amicis,
Quo sit amore parens, quo frater amandus & hospes.

En effet n'est-ce pas ignorer *ce qu'on doit à sa patrie & à ses amis ; quels sont les différens degrés d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere, & jusqu'où s'étendent les droits de l'hospitalité ?* Il est vrai qu'Horace n'a pas marqué ce qu'on doit à sa maîtresse ; il a eu grand tort de ne

pas enseigner qu'il faut étouffer pour elle tous les autres sentimens les plus naturels & les plus légitimes.

D'ailleurs Orondate est un fou, qui se passe son épée au travers du corps à la fausse nouvelle de la mort de sa maîtresse, & il tente la même chose une seconde fois lorsque cette Princesse, devenue femme d'Alexandre, veut par bienséance & par devoir l'éloigner de sa présence. Or il n'y a rien de plus ridicule que de faire de son Héros un fou, & de lui donner un caractère d'impiété & de foiblesse, selon le sentiment même des Païens. D'impiété, parce que, comme Socrate le prouve très-fortement, *De se tuer soi-même, c'est usurper sur sa vie un droit qui n'appartient qu'à Dieu.* Et de foiblesse, parce que, comme Aristote le décide formellement, *De se tuer soi-même, vaincu par la pauvreté, par l'amour, ou par quelqu'autre passion, c'est l'action, non d'un homme vaillant, mais d'un lâche. Car il n'y a que la lâcheté qui porte à céder à ce qui paroît dur & difficile.* Les Poëtes païens ont été bien plus sages. Dans l'Iliade, quand Achille apprend la mort de Patrocle, une mortelle douleur s'empare de son esprit, il se jette à terre, répand sur sa tête de la cendre brûlante. Mais dans cette extrême affliction, tout violent, tout emporté qu'il est, il ne fait aucune action qui marque qu'il pense à se tuer. Homere s'est contenté de dire que le jeune Antiloque lui tient les mains, de peur que la violence de sa douleur ne le porte à attenter sur lui-même.

Dans le Phedon.

Dans le liv. 3. de ses Morales.

Dans le 18. livre de l'Iliade.

Quand Sophocle a représenté sur le Théâtre d'Athenes un Ajax qui se tue lui-même, il a fait entendre auparavant qu'il étoit fou. Didon se tue dans l'Eneïde; mais, outre que ce n'est pas l'Héroïne du Poëme, c'est une femme, & une femme que sa passion a rendu folle; c'est un exemple que Virgile donne pour le faire détester, & pour enseigner à quelle fin malheureuse conduisent ordinairement ces passions criminelles. Les Romains ont eu un homme qui passoit pour sage, qui s'est pourtant tué lui-même; c'est Caton. Mais un Poëte ne pourroit le prendre pour le Héros d'un Poëme, à moins que de vouloir donner de l'horreur pour son action; autrement le Poëme Epique seroit vicieux selon les regles d'Aristote, qui sont ici les mêmes que celles des mœurs. On voit donc par-là que l'Auteur de Cassandre est bien éloigné d'avoir fait son Héros *meilleur* selon le précepte d'Aristote, & qu'il l'a fait plus mauvais sans nécessité. On dira peut-être qu'Orondate étoit Scythe, & qu'un Scythe peut se tuer: mais c'est une mauvaise défaite; les Scythes de ces tems-là étoient encore si justes, & d'une simplicité de vie si grande, que cet attentat étoit inconnu parmi eux.

C'est encore une regle du Poëme Epique, que le Héros doit avoir un caractère supérieur qui regne sur tous les autres, c'est comme la principale figure d'un Tableau. Cette regle n'est nullement observée dans Cassandre, non plus que dans les autres Romans; les caractères y sont tous égaux.

Il y a là vingt hommes, tous les plus vaillans du monde; Orondate, Artaxerce, Lysimachus, Demetrius, Memnon, &c. font tous les mêmes prodiges de valeur, & rien ne les distingue que leurs armes & que leur nom. Il n'en est pas de même dans Homere: Achille dans l'Iliade, & Ulysse dans l'Odyssée sont les maîtresses figures ausquelles toutes les autres sont surbordonnées, sans qu'aucune autre leur ressemble, & cela vient de ce que ces caractères ont chacun une qualité principale qui les distingue, qui est toujours la même & qui trouve sa place par-tout. Ce que le caractère d'Orondate n'a pas. Il est amoureux seulement & il est brave, mais les autres le sont comme lui; il n'a rien de particulier qui le distingue, & tous les autres caractères sont aussi principaux & aussi dominans que le sien.

Cette valeur prodigieuse, que les Romanciers donnent gratuitement à leurs Héros, est encore un défaut considérable & qui rend tous les caractères faux; car le faux est ce qui n'est point dans la nature. Le Poëme Epique est l'imitation d'une action; une action, pour être imitée, doit être possible, l'impossible ne s'imite donc point; ainsi par ces excès, qui viennent de peu de jugement & d'ignorance, le Roman cesse d'être une imitation, & par conséquent il n'est plus du tout un Poëme Epique. Tout ce qu'Achille exécute de prodigieux dans l'Iliade devient possible & croyable par le secours des Dieux que le Poëte fait intervenir.

Les ſentimens ſont l'expreſſion des mœurs, ainſi c'eſt preſque une néceſſité que les ſentimens des perſonnages Romaneſques répondent aux mœurs que l'Auteur leur a données. On ne peut pas dire que l'Auteur de Caſſandre ne marque pas beaucoup d'eſprit & d'imagination dans cette partie ; il eſt ce que Longin appelle *inventif*, il trouve tout ce que le ſujet qu'il traite, peut fournir : mais ſes ſentimens ſont plus recherchés que naturels, & il a moins recours à l'uſage ordinaire & commun, qu'à la Rhétorique ; voilà d'où vient qu'il tombe ſi ſouvent, ou dans une affectation très-vicieuſe, ou dans une enflure outrée, & que dans ſes perſonnages on trouve toujours le Gaſcon, & jamais le Perſe, le Macédonien, ni le Scythe. Ces différens peuples devroient pourtant penſer & s'exprimer différemment, & c'eſt le précepte d'Horace :

Ε'πινοητικός.

Intererit multum Divus-ne loquatur, an Heros ;
Colchus an Aſſyrius, Thebis nutritus an Argis.

Comme les ſentimens ſont l'expreſſion des mœurs, la diction eſt l'expreſſion des ſentimens ; car c'eſt ce qui les explique. Le Poëme Epique reçoit la diction la plus noble & la plus figurée, parce que faiſant intervenir tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, les Rois & les Dieux, il ne ſçauroit employer un langage trop élevé. Le Roman étant écrit en proſe, & ne faiſant paroître que des Princes & des Rois, devroit ſe tenir dans les bornes d'un langage

noble, mais simple, ou modérément orné, & c'est ce qu'il ne fait pas ; pour l'ordinaire son style est comme les sentimens, c'est-à-dire, ou plein d'affectation, ou ridiculement enflé. C'est une chose étonnante qu'Homere & Virgile, qui ont écrit tant de siécles avant nous, soient encore des modéles à suivre pour les sentimens & pour l'expression, & que tant d'ouvrages écrits de notre tems ne soient, s'il est permis de parler ainsi, que des modéles à éviter. Il n'y a point d'homme sage qui ne fût ravi de penser & d'écrire comme Homere & comme Virgile, & qui ne fût honteux de penser & d'écrire comme les Auteurs de nos Romans. Si Achille, Ulysse & Enée revenoient au monde, ils avoueroient volontiers tout ce qu'Homere & Virgile leur font dire & penser. Et si les Héros de l'Antiquité, que nos Romanciers introduisent, revenoient, je doute qu'ils pardonnassent à ceux qui les ont si fort défigurés. Alexandre, qui avoit défendu qu'aucun autre Peintre qu'Apelle fît son portrait, & qu'aucun autre Sculpteur que Lysippe osât le faire en bronze, ne se seroit pas vû si barbouillé bien patiemment. Il déchireroit les lettres qu'on lui fait écrire dans Cassandre, & il seroit le premier à se mocquer des discours qu'on lui fait tenir. Le Roi des Scythes même redemanderoit le caractère dur & sauvage qu'on lui a ôté ; & se plaindroit hautement de ce caractère doucereux & galant qu'on lui donne ; il regarderoit cela comme un déguisement trop honteux pour lui. Franchement je ne con-

ſeillerois pas à l'Auteur, quoique Gaſcon, de ſe trouver devant ces grands perſonnages qu'il a ſi étrangement déguiſés.

Homere a fait deux Poëmes Epiques, & ils ſont tous deux très-différens; mais nous avons grand nombre de Romans, & ils ſont tous ſemblables, ils ſont tous ſur un même tòn, toujours ſur l'amour, & ils ont tous les mêmes peripeties; car après bien des traverſes tous ces amans ſont heureux.

Un défaut encore très-conſidérable, c'eſt que ces peripeties ſont ordinairement communes à pluſieurs. Caſſandre finit par le mariage de ſix Princes avec leurs maîtreſſes. Ce qui fait voir que le Roman n'eſt pas, comme le Poëme Epique, l'imitation de l'action d'un Héros, mais le récit des aventures de pluſieurs, ce qui ruine abſolument l'idée qu'on en a voulu donner. En effet, ſi l'on ne peut faire un ſeul & même tout de la vie d'un ſeul homme, comme Ariſtote l'a fait voir, comment ſeroit-il poſſible de réduire à cette unité parfaite tant d'aventures différentes de pluſieurs Héros que l'on conduit au même but?

Si la fin de Caſſandre, & de preſque tous les autres Romans, eſt ſi contraire aux regles du Poëme Epique, le commencement ne leur eſt pas moins oppoſé. Homere & Virgile nous font d'abord connoître, non-ſeulement leur Héros, mais encore preſque tous les perſonnages qui ont part à la même action, & c'eſt ce que les Romans ne font point. Il faut lire trois ou quatre volumes de Caſſandre, & des volumes auſſi

gros que l'Iliade & l'Odyssée, avant que de connoître cette Cassandre, & que de sçavoir que c'est la Princesse Statira. Puis donc que les Romans violent en tout & par-tout les regles du Poëme Epique, qu'ils ne présentent ni Fable, & par conséquent point de vérité morale, ni mœurs, ni sentimens convenables, j'ai eu raison de dire dans ma Préface sur l'Iliade, qu'ils sont très-différens du Poëme Epique, & par leur but & par leur maniere d'imiter, en un mot par toute leur constitution, & que ce sont des ouvrages frivoles que l'Ignorance & l'Amour ont enfantés, qui ne sont faits que pour ériger en vertus des foiblesses, où le bon sens & la raison sont ordinairement négligés, & les bienséances méprisées; où au lieu d'une fiction ingénieuse & utile, on ne présente qu'un mensonge plat qui heurte de front la vérité, & la vérité connue; où l'on métamorphose en fades amoureux les plus grands personnages de l'Antiquité, & les plus éloignés de ces sortes d'extravagances. En vérité il faut être dans l'imbécillité de l'enfance, pour se plaire à la lecture d'ouvrages si frivoles & si peu sensés, qui ne sont bons qu'à remplir l'esprit des jeunes personnes de choses vaines, & à les éloigner de toute bonne & solide occupation. Le Roman est si peu un Poëme Epique, que pour bien marquer sa nature, il faut en faire une définition toute contraire: *Le Roman est un discours en prose inventé pour gâter les mœurs, ou du moins pour amuser inutilement la jeunesse, par le récit de plusieurs*

aventures fausses sans aucune fiction ni allégorie, où l'on impute à des Héros des foiblesses & des extravagances opposées à toute vérité historique des tems, des lieux, des mœurs, & des caractères.

Je pourrois me dispenser d'appliquer ici ces mêmes regles à un de nos Poëmes Epiques; car ce que j'ai dit suffit pour convaincre ceux qui voudront prendre la peine de le faire eux-mêmes, que tous ces Poëmes péchent presque par tous les mêmes endroits que les Romans, & sur-tout par l'endroit principal qui en est le fondement, je veux dire, par la Fable, *Crimine ab uno disce omnes*. Aucun de nos Poëtes François n'a connu l'art d'Homere. Ils ont tous choisi dans l'Histoire un point véritable dont ils ont bâti un récit sans Fable. Ils ont même si peu compris ce que c'est que la Fable, qui rend l'action générale & universelle, que l'Auteur de la Pucelle a écrit, qu'*Afin de réduire l'action à l'universel suivant les préceptes, & de ne la pas priver du sens allégorique par lequel la Poësie est faite un des principaux instrumens de l'Architectonique, il a disposé toute sa matiere de telle sorte, que la France représente l'ame de l'homme en guerre avec elle-même, & travaillée par les plus violentes de toutes les émotions. Le Roi Charles, la violence maîtresse absolue, & portée au bien par sa nature, mais facile à porter au mal. L'Anglois & le Bourguignon, sujets & ennemis de Charles, les divers transports de l'appétit irascible, qui altérent l'empire légitime de la volonté;*

Dans sa Préface.

Amaury

Amaury & Agnès, les différens mouvemens de l'appetit concupiscible ; le Comte de Dunois, la vertu qui a ses racines dans la volonté ; Tanegui, chef du conseil de Charles, l'entendement qui éclaire la volonté aveugle ; & la Pucelle qui vient assister Charles, c'est la grace Divine, &c. Voilà de quelle maniere M. Chappelain a entendu la définition d'Aristote, que le Poëme Epique est un discours en vers, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action générale. Je ne crois pas qu'en fait de Poësie on ait jamais rien avancé de si monstrueux, de si opposé à sa nature, & qui marque une ignorance plus profonde de l'art. Si après cela je prends le Clovis qu'un Poëte moderne trouve plus parfait qu'Homere, quoique pourtant très-ennuyeux à son gré, je n'y vois que des extravagances, des enchantemens puériles entassés les uns sur les autres sans raison, & plus dignes des contes des Fées que du Poëme Epique, des fadeurs insupportables, des fautes grossieres contre le bon sens, des vers plus durs encore que ceux de la Pucelle, point de Fable, point de mœurs, nuls caractères, nuls sentimens raisonnables, nulle Poësie, & qu'une diction ridiculement enflée ou plate. Il n'y a personne qui ne fût honteux de parler un langage si bisarre & si inoüi. Et pour ce qui est de l'intervention de la Divinité, si nécessaire au Poëme Epique, elle y est très-malheureusement dispensée. Peut-on souffrir un Poëte, qui pour arracher Clotilde aux charmes d'un Enchan-

teur, fait que la ſainte Vierge, après en avoir obtenu la permiſſion de ſon Fils, deſcend du ciel accompagnée de chœurs d'Anges qui portent les pans de ſa robe :

L'enleve à l'art magique, & quittant les déſerts,
Dans un nuage blanc l'emporte par les airs.

Voilà Homere bien mal imité. Je n'en dirai pas davantage : nos Poëmes Epiques ſont encore plus tombés que nos Romans ; & rien ne fait tant d'honneur à la pratique d'Homere & aux regles qu'Ariſtote en a tirées, que tous ces ouvrages qui, quoique faits de nos jours, ont été auſſitôt oubliés que connus, parce que ces regles y ſont violées, & qu'au contraire les Poëmes d'Homere, faits il y a deux mille cinq ou ſix cens ans, parce que ces regles y ſont admirablement pratiquées, ont vaincu l'effort des ſiécles, & paroiſſent toujours jeunes & toujours nouveaux, comme s'ils avoient en eux-mêmes un eſprit vivifiant qui les rajeunît & qui leur inſpirât une nouvelle vie. Nos Romans & nos Poëmes Epiques ſont tombés dans un ſi grand décri, qu'un homme raiſonnable rougiroit de les lire ; au lieu que les Poëmes d'Homere ſont & ont toujours fait une des occupations ſérieuſes des perſonnes les plus graves & des âges les plus avancés, parce qu'ils donnent des préceptes pour tous les âges, & ils ont cette gloire que par leur moyen, l'éducation que l'on donne aux enfans par les Fables s'eſt continuée juſqu'à l'âge le plus parfait ;

c'est Strabon qui nous le dit : * *Les Anciens ont continué jusqu'à l'âge le plus parfait l'éducation qu'ils donnoient aux enfans ; car ils étoient persuadés que tout âge pouvoit être suffisamment instruit par la Poësie.* On vantera après cela tant qu'on voudra la politesse de notre siécle, & les merveilles de nos Poëmes Epiques ; il ne faut débiter ces contes qu'aux enfans ou aux ignorans.

On dira, sans doute, que les Poëmes d'Homere n'ont pas vaincu l'effort des siécles sans essuyer de grandes contradictions ; il n'y avoit pas plus de cent cinquante ans qu'ils étoient connus à Athenes par les soins de Pisistrate, lorsque Platon s'éleva hautement contre cette imitation, & qu'il chassa Homere de sa République, après l'avoir pourtant couronné à cause de l'excellente beauté de sa Poësie ; car il dit en propres termes : *S'il vient dans notre ville un Poëte assez habile pour se multiplier ainsi & pour tout imiter, & qui veuille nous étaler ses Poëmes, nous lui témoignerons notre vénération comme à un homme sacré, admirable, & délicieux ; mais nous lui dirons que nous n'avons point parmi nous d'homme qui lui ressemble, & qu'il n'est pas permis d'y en avoir, & nous le renverrons dans une autre ville après l'avoir parfumé & couronné.* Il est évident qu'Homere est compris dans

Dans le livre 3. de la République tome 2. pp. 397. 398.

* Οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ διὰ ποιητικῆς ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πᾶσαν ἡλικίαν ὑπέλαβον.

cette proſcription ſi glorieuſe ; elle eſt faite pour lui.

La critique qu'un grand Philoſophe, comme Platon, fait des Poëmes d'Homere, eſt bien d'un autre poids que celle qu'une perſonne comme moi, fait des Romans & de nos Poëmes Epiques. On aura raiſon ſi on ne juge que les perſonnes ; mais ſi l'on juge la choſe même, j'eſpere que l'on trouvera que les reproches que j'ai faits aux Romans & à nos Poëmes Epiques, ſont ſans replique, & que ceux que Platon fait aux Poëmes d'Homere ſont vains, qu'ils peuvent être ſolidement combattus, & qu'au lieu de tomber ſur les Poëmes d'Homere, toute leur force tombe ſur nos Romans & ſur nos Poëmes Epiques, qui bien loin d'imiter la vérité, l'altérent & la corrompent, & c'eſt ce qu'on va voir dans cette ſeconde Partie.

II. PARTIE.

Dans le 10. liv. de la République. tom. 2. p. 595.

PLaton, avant que de combattre Homere, & de vouloir montrer que ſa Poëſie ne peut que corrompre les eſprits, & qu'il ne faut pas le recevoir dans un Etat bien policé, lui fait une ſorte d'excuſe : *Il faut*, dit-il, *avoir le courage de le dire, quoique l'inclination & le reſpect que j'ai pour Homere depuis mon enfance, me lient la langue : car il eſt le premier maître & le chef de tous nos Poëtes Tragiques ; mais il ne faut pas que cette inclination & ce reſpect nous le faſſent préférer à la vérité.* Je dis la même choſe à Platon, pour lui demander pardon de mon audace : *J'ai pour vous une inclination très-forte &*

un grand respect ; je vous honore, je vous admire, & je vous regarde comme le pere de la Philosophie, & comme celui qui enseigne le mieux la vertu, & qui peut le mieux instruire les Rois & les rendre grands, c'est-à-dire justes. Mais j'honore, j'admire, & je respecte davantage la vérité. C'est la vérité seule qui me délie la langue, & qui m'inspire le courage de dire & d'écrire que vos vûes politiques vous ont trompé, que vous n'avez pas assez approfondi la nature de cette Poësie que vous avez condamnée, & que votre disciple Aristote en a beaucoup mieux démêlé l'art que vous.

Le plus fort argument que ce Philosophe emploie contre Homere, il le tire de la nature même de sa Poësie, c'est une imitation : or toute imitation n'est que la copie de la copie de la vérité ; car il n'y a que trois choses dans la nature. L'idée, qui est le véritable original ; l'ouvrier, qui travaille d'après cette idée ; & le Peintre, qui imite le travail de l'ouvrier, & qui par-là n'est que le troisiéme de la vérité, car il ne fait que la copie de la copie. Pourquoi avoir donc recours à cette imitation, qui n'est qu'une copie très-imparfaite ? Et pourquoi ne pas remonter tout d'un coup au véritable original ? Pourquoi s'arrêter à des imitations qui représentant le plus souvent des choses très-vicieuses en elles-mêmes, affoiblissent notre raison, & fortifiant notre imagination séduite, excitent en nous des mouvemens dont nous rougirions dans des occasions véritables ?

Tout le fort de ce raisonnement de Platon

roule ſur cette diſtinction, Dieu, l'ouvrier, le Peintre. Le Peintre ne repréſente pas la vérité, mais une image de la vérité, comme un miroir ne repréſente pas un véritable objet, mais une image vaine de l'objet, & tel eſt le Poëte.

Quand on accordera à Platon tout ce qu'il dit, on n'accordera rien qui détruiſe l'utilité de la Poëſie. On peut même lui accorder que s'il étoit poſſible d'enſeigner la Morale aux hommes par des vérités pures, qui les élevaſſent tout d'un coup à l'intelligence de ce qui eſt, il n'y auroit rien de ſi excellent. Mais malheureuſement les hommes ſont trop foibles pour pouvoir enviſager les vérités pures, ſans aucun milieu; il faut les leur repréſenter dans des images qui, quoique copies imparfaites, ne laiſſent pas d'en donner une idée qu'on peut appeller véritable.

Je ne puis contempler le Soleil dans ſon globe de feu, car il m'éblouït par le grand éclat de ſa lumiere; mais je puis le contempler dans l'eau qui me rend ſon image. Cette eau, non plus que le miroir, ne forme rien de réel; mais elle repréſente l'image de ce qui eſt réel.

Quand le Poëte ne feroit que ce que font cette eau & ce miroir, il feroit une choſe fort utile & qu'on ne ſçauroit blâmer; mais il fait davantage. Le miroir ne repréſente que les objets qui ſont dans la nature; c'eſt le Peintre de ce qui eſt ſorti des mains de l'ouvrier. Le Poëte n'en demeure pas là, il remonte juſqu'au véritable original; car

il forme ses caractères, non sur les caractères qu'il voit devant ses yeux, mais sur ceux que la nature elle-même peut produire : ainsi il consulte la nature bien moins sur ce qu'elle fait que sur ce qu'elle est capable de faire ; & par-là il devient copiste, non de la copie, mais du véritable original ; c'est de-là qu'il tire ses traits qui sont tous très-véritables.

Les caractères qu'Homere imite sont des caractères très-vrais, quoiqu'on n'en voye pas l'original dans les ouvrages de la nature. Je ne verrai pas dans la nature un homme si vaillant qu'Achille, si prudent qu'Ulysse ; mais en consultant la nature elle-même, je verrai qu'elle peut produire des hommes tels que ceux qu'Homere a peints, & cela suffit pour rendre ces caractères véritables & cette imitation juste. Je dis plus encore : s'il falloit bannir les Poëmes d'Homere, parce qu'ils ne sont que des imitations, il faudroit aussi par la même raison bannir toutes sortes d'Histoires, ou du moins les regarder comme inutiles pour les mœurs & pour l'instruction de la vie. Car l'Histoire n'est que l'imitation des actions particulieres d'un homme, d'une ville, d'un Etat, comme la Poësie n'est que l'imitation d'une action générale & universelle. Et de ce côté-là même tout l'avantage est du côté de la Poësie, que cette différence rend sans comparaison plus utile pour les mœurs que l'Histoire, comme je l'expliquerai dans la quatriéme Partie de cette Préface.

Mais, dit Platon, *un Poëte doit sçavoir* *Livre* 10. *de*

la République tom. 2. pages 598. 599.

tous les arts ; il doit être instruit de tout ce qui regarde la vertu & le vice, en un mot il doit sçavoir toutes les choses divines & humaines. Et si on trouvoit un homme qui se piquât d'être tel, n'auroit-on pas raison de croire qu'il seroit tombé entre les mains de quelque enchanteur qui lui auroit renversé l'esprit, & qui lui auroit inspiré toutes ces folies ? En effet, ajoute-t-il, *si un Poëte étoit si habile, s'amuseroit-il à être copiste, & n'aimeroit-il pas mieux devenir tout d'un coup original, en faisant lui-même la vérité qu'il imite ?*

C'est là le raisonnement d'un Philosophe qui ne s'est pas donné la peine d'approfondir l'art de cette imitation. Il y a trois choses qui rendent l'homme sage & prudent ; la nature, l'habitude, ou l'instruction. L'instruction n'a pas beaucoup de force sur ceux qui sont dans une habitude vicieuse, ou accoutumés à suivre leurs passions ; il faut travailler sur l'habitude. Comment y travailler ? C'est en tâchant de nous faire passer d'une mauvaise habitude à une bonne ; & c'est par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action qu'on peut y mieux réussir, & c'est là le but d'Homere. Voilà pourquoi même le Poëme Epique est plus long que le Poëme Dramatique, parce qu'on a besoin d'un tems considérable, pour donner le loisir aux habitudes de s'imprimer dans l'esprit & dans l'ame des Lecteurs, au lieu que le Poëme Dramatique, n'étant destiné qu'à purger les passions, ne demande qu'un tems fort court.

Pressons davantage le raisonnement de Platon. *Un Peintre*, dit-il, *peindra une bride & un mords ; mais un ouvrier fera un véritable mords & une véritable bride. Ni l'ouvrier ni le Peintre ne sçavent pourtant pas comment il faut qu'une bride & un mords soient pour être bien, il faut qu'ils l'apprennent de l'Ecuyer même.* Ainsi pour chaque chose il y a trois arts différens, celui de la faire, celui de l'imiter & celui de s'en servir. Le dernier est le plus noble des trois, & doit commander aux deux autres, & celui de l'imitateur est le dernier : car il ne connoît ce qu'il imite, ni par l'usage qu'il ignore, ni par les avis des maîtres, qu'il n'a pas toujours sous la main pour les consulter. Il n'a donc ni la science ni la saine opinion ; & par conséquent il ne produit rien de véritable, & ne parle qu'à notre imagination qu'il séduit. Pag. 601.

Qu'est-ce que cela fait au fond pour l'art du Peintre, & pour celui du Poëte qui est le même ? L'Epronnier fait un mords ; mais le Poëte & le Peintre l'imitent & le peignent fort bien, & m'en donnent une véritable idée. C'est une chose fort singuliere de vouloir combattre la Poësie par cela même qui fait son essence & son mérite. La Poësie est une peinture, & c'est par-là qu'elle est estimable & qu'elle se soutiendra toujours. La Peinture muette peut-elle être condamnée ? & la peinture parlante, si supérieure à l'autre, & d'une utilité bien plus grande, comment la condamneroit-on ?

Mais, continue Platon, *la Poësie peint* Pag. 603. 604.

toujours des hommes, qui par des actions volontaires ou forcées se plongent dans des excès de joie ou de tristesse ; & comme ces états violens sont plus aisés à peindre qu'un état rassis & tranquille, la Poësie est pleine de ces imitations violentes qui nous précipitent dans les mêmes passions. A cela il est aisé de répondre que le Poëte ne présente jamais de ces caractères vicieux, qu'il n'en fasse sentir le défaut pour porter à l'éviter. Ainsi quand Homere peint la colere implacable d'Achille, il la rend odieuse par les traits dont il la marque & par les maux qu'elle produit. Quand il imite les excès des Amans de Penelope, il nous fait toujours entendre combien ils sont vicieux, & toujours il nous met en état de profiter de ces caractères, soit pour fuir le vice, soit pour embrasser la vertu.

Pourquoi Platon condamne-t-il ce qu'il pratique lui-même avec tant de succès ? Quand il nous peint l'ambition d'Alcibiade, si mal soutenue par son éducation, ou qu'il nous présente les égaremens des Sophistes, ou la sagesse & la constance de Socrate, ne sont-ce pas de véritables imitations tout comme celles d'Homere ? Et ces imitations ne sont-elles pas destinées à produire un effet, qui est de corriger nos habitudes vicieuses, & de nous porter à embrasser la vérité, à haïr ce qui est honteux, & à aimer ce qui est honnête ? N'est-ce pas même par-là qu'il a mérité la préférence qu'on lui a donnée sur tous les Philosophes, en disant que les autres reprennent les mœurs, &

que lui il les imite, & que par cette imitation il enseigne beaucoup mieux, & qu'en enseignant il plaît davantage ? N'est-ce pas encore parce qu'Il a connu qu'un discours didactique ne pouvoit qu'être sans mœurs, & par conséquent moins agréable ; & qu'au contraire l'imitation des mœurs & du naturel des hommes faisoit toujours un plaisir infini ; qu'il a renoncé à cette maniere séche d'enseigner, & qu'il a si bien animé ses dialogues par cette imitation poëtique, qu'Aristote même n'a pas fait difficulté de les comprendre sous le nom très-honorable d'*Epopée ?* Que Platon ne vienne donc pas condamner une imitation qu'il pratique lui-même, & qui l'a si fort distingué.

Les reproches que ce Philosophe fait à cette imitation, qui constitue le Poëme Epique, sont donc très-mal fondés. Il faut les attribuer au changement qui étoit arrivé de son tems. Comme la Philosophie étoit alors dans sa plus grande force, Platon croyoit qu'il falloit enseigner la Morale autrement que par des Fables & par des fictions ; mais sa censure des Poëmes d'Homere n'en est pas moins injuste. Nous sommes pourtant heureux qu'il l'ait faite, puisqu'elle a donné lieu à Aristote de faire l'excellent Traité de la Poëtique : car il ne faut pas douter que ce ne soit uniquement pour combattre le sentiment de Platon qu'il a composé cet ouvrage admirable, où il développe si sensiblement toutes les regles de cet art & le but que le Poëte s'y propose, & où il fait valoir la Poësie par les mêmes endroits dont

Platon s'est servi pour la rabaisser & la condamner : car il fait voir le plaisir & l'utilité qu'on tire de l'imitation & de la Peinture ; il montre l'avantage que la Poësie a sur l'Histoire ; il fait voir qu'il ne faut pas juger de la Poësie comme de la Politique, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas condamner la Poësie sous prétexte qu'elle s'éloigne des regles que les bons Politiques donnent pour la conservation des Etats & pour le bonheur des peuples : car ce sont deux arts très-différens, & qui par différentes voies ne laissent pas de concourir à la même fin, puisque la Morale est nécessaire à la Politique. Enfin il démontre que les fautes des Poëtes sont ou propres ou étrangeres ; qu'il n'y a que les propres qu'on puisse leur reprocher avec raison, ce sont celles qu'ils commettent contre la Poësie ; & les étrangeres, ce sont celles qu'ils commettent contre les autres arts, & ces dernieres, pourvû qu'elles ne soient ni trop grossieres ni trop visibles, sont très-pardonnables. Quand Homere, en parlant des piéces qui composent un char, ou en nous représentant Ulysse bâtissant lui-même sa nacelle, auroit péché contre l'art du charron ou du charpentier, il n'en seroit pas moins excellent Poëte. Tous ces différens passages que je viens de ramasser ici d'Aristote, sont autant de réponses expresses qu'il a faites aux objections de Platon, sans le nommer.

On ne peut pas douter qu'Aristote n'ait mieux connu & démêlé l'art du Poëme Epique, que Platon ; & un grand préjugé contre

ce dernier, c'est qu'Horace, qui avoit tant d'estime & de vénération pour Platon, qu'il regardoit comme le plus grand maître & le maître le plus sûr de la Morale & de la vérité, l'a abandonné sur le Poëme Epique, & est entierement entré dans les vûes d'Aristote sur la nature de cette imitation, & sur l'utilité des Poëmes d'Homere.

Cette imitation est donc très-sage, très-bien imaginée & très-utile. Mais quand nous n'aurions pas l'ouvrage d'Aristote, qui le prouve si fortement, & le consentement d'Horace, nous avons des autorités bien plus fortes & plus respectables pour la justifier, c'est l'exemple de Dieu-même. La plûpart des Histoires du Vieux Testament, quoique des faits très-véritables, sont pourtant de la nature de ces imitations d'Homere, c'est-à-dire, comme l'a fort bien remarqué le R. P. le Bossu, qu'on en pourroit faire des sujets de Poëmes, où l'on trouveroit cette Fable générale & universelle qui en fait l'ame. L'Histoire de Joseph, celle de Job, celle de Judith, celle de Tobie, quoique la vérité même, sont du même caractère que l'Histoire d'Achille & d'Agamemnon, d'Ulysse & de Penelope; on en peut faire des Fables générales & universelles, & elles fournissent les mêmes instructions à tout le monde, aux grands & aux petits. Je dis plus encore, toutes les Paraboles de l'Evangile ne sont que des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action, ou feinte, ou véritable. Ainsi les Fables ne sont que de véritables Paraboles. La Fable

du Poëme Epique n'eſt nullement différente des autres Fables, & n'eſt pas moins utile. Et quand bien l'étendue du Poëme auroit jetté dans la Fable quelque obſcurité, & l'auroit rendu moins ſenſible que les Fables ordinaires, qui ſont fort courtes, cette obſcurité ne devoit pas être pour Platon. Ce génie ſi ſublime devoit découvrir auſſi-bien qu'Ariſtote le ſecret de cette imitation, & lui rendre plus de juſtice.

On voit par-là combien la critique de Platon eſt ſans fondement; mais cette cenſure, qui eſt ſans force contre l'art d'Homere, peut facilement tomber toute entiere ſur l'art de nos Romanciers. En effet ſi ce Philoſophe a condamné l'imitation Epique, parce qu'il a crû qu'elle n'étoit que la copie de la copie, & qu'ainſi elle n'étoit que la troiſiéme d'après la vérité, c'eſt-à-dire, d'après le véritable exemplaire, avec combien plus de raiſon auroit-il condamné ces imitations vicieuſes qui n'ont jamais la vérité pour objet, qui imitent ce qui n'a jamais été, ou plûtôt qui altèrent & corrompent ce qui eſt, & qui attribuent aux plus grands perſonnages des extravagances plus dignes des petites-maiſons que propres à être propoſées pour des exemples utiles.

Voilà donc les regles du Poëme Epique expliquées, voilà nos Romans & nos Poëmes Epiques convaincus de ne rien tenir de cette conſtitution ſi raiſonnable & ſi ſage, & voilà l'art d'Homere juſtifié contre la critique de Platon. C'eſt Platon lui-même qui

m'a inſpiré l'audace de m'oppoſer à ſon ſentiment : car il fait voir qu'il n'y eſt pas ſi ferme qu'il ne ſoit tout prêt de l'abandonner, ſi on lui montre quelque ſorte d'utilité dans cette imitation. Après avoir parlé d'une ancienne diſſention qu'il prétend être entre la Philoſophie & la Poëſie, il ajoûte : *Diſons cependant que ſi on nous fait voir que cette Poëſie, cette imitation qui s'attache au plaiſir, a quelque ſorte de raiſon & d'utilité, & qu'elle doit être reçûe dans une ville bien policée, nous la recevrons de bon cœur, connoiſſant nous-mêmes par notre propre expérience combien elle a de force pour calmer & adoucir l'eſprit : car il y a de l'impiété à trahir & à déguiſer la vérité ; & vous-même, mon cher Glaucon, n'êtes-vous pas charmé par cette Poëſie, ſur-tout quand vous la voyez dans Homere ? Il eſt donc juſte de lui permettre de ſe défendre & de ſe juſtifier, ſoit en vers ſoit en proſe. Permettons donc auſſi à ſes partiſans qui ne ſont pas Poëtes, mais qui ſont grands amateurs des Poëtes, d'entreprendre ſa défenſe en proſe, & de faire voir qu'elle eſt non-ſeulement agréable, mais utile pour bien régler les Etats & la vie humaine, & nous les entendrons avec grand plaiſir ; car nous gagnerons beaucoup s'il ſe trouve qu'avec l'agrément elle a encore l'utile. Quel plus grand gain pourrions-nous faire ? mais s'ils ne peuvent la ſoutenir, imitons la conduite des amans, qui venant à s'appercevoir que leur amour leur eſt très-préjudiciable, rompent enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, leurs liens ; nous de même*

Pag. 607.

entraînés par cet amour de la Poësie qui est naturel, & que l'éducation que l'on donne dans les plus excellentes Républiques, a encore fortifié, écoutons favorablement ceux qui veulent la faire passer pour très-excellente & très-vraye. Que si elle ne peut se défendre & se soutenir, ne laissons pas de l'entendre, mais en rappellant toujours, comme un excellent préservatif ce que nous venons de dire, & en nous munissant par ces paroles toutes-puissantes, pour nous empêcher de tomber dans cet amour, qui est la passion des enfans & du peuple. J'ai profité de la permission que Platon donne ; j'ai défendu en prose la Poësie, & je crois avoir démontré qu'elle est utile, & qu'elle n'a appellé l'agrément à son secours que pour rendre l'utilité plus sûre.

Voyons présentement si je pourrai défendre l'Odyssée contre les attaques de Longin, qui, bien que rempli d'admiration pour elle, a pourtant crû, non-seulement qu'elle a été faite dans la vieillesse d'Homere, mais encore qu'elle porte des marques de l'affoiblissement ou de la diminution de l'esprit de son Auteur. C'est ce que j'ai promis de traiter dans cette troisiéme Partie.

III. PARTIE.

IL est constant que l'Odyssée a été faite après l'Iliade. Quand toute l'Antiquité ne l'auroit pas dit, la lecture seule de ces deux Poëmes le prouve suffisamment. En effet, comme Longin l'a fort bien remarqué, il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans

l'Iliade, & qu'Homere a transportées dans ce dernier ouvrage, comme autant d'épisodes de la guerre de Troye ; & ce Poëte rapporte dans ce Poëme des plaintes & des lamentations comme connues depuis longtems à ses Héros. On n'a qu'à lire le VIII. Livre.

Il est constant encore que le jugement de l'Antiquité sur ces deux Poëmes est, que celui de l'Iliade est d'autant plus beau que celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est supérieure à celle d'Ulysse ; c'est ce que Platon nous apprend dans le second Hippias, où Socrate dit à Eudicus qu'il avoit souvent oüi porter ce jugement à son pere Apemantus.

Je suis persuadée que Longin a voulu chercher la preuve de cette derniere vérité, que l'Odyssée est moins belle que l'Iliade, dans la premiere, & qu'il a voulu faire voir que le Poëme de l'Odyssée n'est moins beau que parce qu'Homere l'a composé dans sa vieillesse.

De-là vient à mon avis, dit-il, *que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit dans sa plus grande vigueur, tout le corps de son ouvrage est Dramatique & plein d'action, au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse, tellement qu'on peut le comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton ; on n'y voit plus ce sublime de* *Chap. 7.*

l'Iliade, qui marche par-tout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arrête ni ſe repoſe ; on n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres ; il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainſi parler, cette volubilité de diſcours ſi propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choſes, &c.

En un mot, il veut prouver que comme les génies naturellement les plus élevés, tombent quelquefois dans la badinerie quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre, & que les grands Poëtes & les Ecrivains célébres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le pathétique, s'amuſent à peindre les mœurs, Homere a fait l'Odyſſée dans ſa vieilleſſe, & que c'eſt par cette raiſon que ce Poëme porte les marques de l'affoibliſſement de ſon eſprit ; mais après-tout, que cette vieilleſſe eſt la vieilleſſe d'Homere, c'eſt-à-dire, bien autrement vigoureuſe que la jeuneſſe des autres Poëtes : *Eſt cruda Deo viridiſque ſenectus.*

Je ſuis honteuſe d'oſer oppoſer mes foibles lumieres à celles de ſi grands hommes, qui ont produit de ſi excellentes choſes ; mais je ne puis m'empêcher de dire ce que je ſens. Ce ſentiment de Longin me paroît inſoutenable. Ni l'Iliade n'eſt un Poëme pathétique & plein d'action, parce qu'Homere l'a fait dans le feu & dans toute la vigueur de ſon âge ; ni l'Odyſſée n'eſt un Poëme plein de mœurs, de Fables & de narrations, parce qu'il l'a fait dans ſa vieilleſſe : mais ils ſont l'un & l'autre ce qu'ils ſont, parce

que chacun d'eux demande ce caractère, qui est le seul qui lui soit propre. L'Iliade représente les funestes effets de la colere d'Achille au milieu d'une sanglante guerre; il faut donc de toute nécessité que le Poëme soit plein d'action, & que le Poëte y montre toute la force & toute la vigueur de son esprit. L'Odyssée représente les maux que l'absence d'Ulysse cause dans sa maison, & les remédes que ce Héros de retour y apporte par sa prudence; il faut donc que ce Poëme soit plus paisible & plus moral. Cela est si vrai, que si Homere avoit fait l'Odyssée dans sa jeunesse, & l'Iliade dans sa vieillesse, il auroit dû les faire l'un & l'autre tels qu'il les a faits; & j'applique à ce sujet ce précepte d'Horace :

Descriptas servare vices, operumque colores, *Art. Poëtiq.*
Cur ego si nequeo ignoroque, Poëta salutor?

Si je ne sçais pas conserver les différens caractères, & employer à propos les diverses couleurs que demandent les ouvrages, pourquoi m'honore-t-on du nom de Poëte?

L'Iliade, comme Poëme pathétique, doit avoir un caractère différent & d'autres couleurs que l'Odyssée, qui est un Poëme moral, & il n'y a pas moins de force & de vigueur à avoir conservé à l'Odyssée son véritable caractère, que d'avoir donné à l'Iliade le sien. La véritable marque de l'affoiblissement de l'esprit d'un Poëte, c'est quand il traite mal son sujet; or c'est ce qu'on ne sçauroit reprocher à Homere, le sujet de

l'Odyssée n'est pas moins bien traité que celui de l'Iliade.

Je dis plus encore, c'est que dans la conduite du Poëme de l'Odyssée, il y paroît d'autant plus de force & de vigueur d'esprit, que ce Poëme embrasse plus de matiere, & un tems bien plus long que celui de l'Iliade. L'Iliade ne contient que peu de jours, & l'Odyssée renferme huit années & quelques mois. L'Iliade est un Poëme continu sans reconnoissance, sans peripeties; il commence historiquement par la colere d'Achille, & finit par sa réconciliation; & l'Odyssée a des reconnoissances & des peripeties; elle commence par la fin des huit années, c'est-à-dire, qu'elle ouvre le plus près qu'il se peut de la catastrophe, & le Poëte tire ensuite de son art le moyen de nous remettre devant les yeux tout ce qui a précédé, de sorte que l'on peut dire que c'est de l'Odyssée, beaucoup plus que de l'Iliade, qu'on doit tirer les regles véritables & fondamentales du Poëme Epique. Or il me semble que plus la matiere d'un ouvrage est vaste & étendue, plus il faut d'art & de conduite pour la renfermer dans les justes bornes d'un Poëme; & que plus il faut d'art & de conduite, plus il faut aussi de force & de vigueur d'esprit. Cela me paroît incontestable.

Si l'on ôtoit de l'Odyssée tous les endroits qui paroissent manifestement des suites de ce que l'on a vû dans l'Iliade, que l'on en substituât d'autres, & que l'on mît ce Poëme sous un autre nom que celui d'Ulysse,

il n'y a point d'homme qui osât assurer qu'elle eut été faite après l'Iliade, tant il est vrai qu'elle ne porte aucune marque que l'esprit du Poëte commençât à vieillir & à décliner.

On peut rendre cela sensible par un exemple tiré de la Peinture. Qu'un grand Peintre ait fait deux grands Tableaux; que dans l'un il ait représenté tout ce que la colere accompagnée de valeur, peut faire exécuter à un homme inexorable & injuste, & que dans l'autre il ait imité tout ce que la prudence & la dissimulation peuvent faire attendre d'un homme juste & vaillant, on trouvera dans le premier une vivacité d'action & un éclat qui lui donneront un très-grand relief, & qui surprendront l'admiration; & dans ce dernier on trouvera des mœurs, une régularité, & une conduite qui se feront admirer des sages. Mais il n'y aura personne qui puisse tirer de l'exécution de ces deux sujets des argumens que ce dernier n'a été exécuté que dans la vieillesse du Peintre, & lorsque son esprit commençoit déja à baisser; car rien n'empêche que le dernier n'ait été fait avant l'autre.

Si les mœurs, les Fables, & les narrations de l'Odyssée sont une preuve qu'Homere commençoit à s'affoiblir quand il la composa, il faudra dire par la même raison que Virgile ne fit la premiere partie de son Eneïde que dans sa vieillesse, & que la derniere il la fit dans la vigueur de son esprit; car l'Eneïde a deux parties. La premiere, comme le R. P. le Bossu l'a fort bien remar-

qué, eſt ſemblable à l'action de l'Odyſſée, qui a pour caractère la froideur, la diſſimulation & la prudence, & elle a comme l'Odyſſée, des mœurs, des Fables & des narrations; & la ſeconde eſt comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre, qui entraînent naturellement avec elles la colere & la cruauté. Il n'eſt donc pas vrai que les mœurs, les Fables, les narrations & la tranquillité d'un ouvrage ſoient des marques certaines qu'il a été composé lorſque ſon Auteur manquant de force pour le pathétique, s'eſt laiſſé aller par la foibleſſe de l'âge à faire des contes & à peindre les mœurs.

Longin s'attache à prouver ce prétendu affoibliſſement de l'eſprit d'Homere par la nature même de ces Fables, qu'il traite de badineries. *On peut mettre*, dit-il, *dans ce rang ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les vents; des Compagnons d'Ulyſſe changés en pourceaux; des colombes qui nourrirent Jupiter comme un pigeon; & de la diſette d'Ulyſſe, qui porté ſur le mât de ſon vaiſſeau briſé par la tempête, fut dix jours ſans manger; & toutes les abſurdités qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope.*

Ce grand Critique me paroît avoir mal choiſi ſes preuves; ces Fables, qu'il donne comme des marques ſûres que l'eſprit d'Homere baiſſoit, témoignent au contraire qu'il étoit fort éloigné de ſon déclin; car rien ne marque mieux la force & la vigueur de cet eſprit, que le grand ſens qu'elles renferment. Ces vents, qu'Eole enferma dans une peau de cuir, & dont les miſérables Com-

pagnons d'Ulysse voulurent sottement avoir leur part, croyant que ce fût quelque trésor, sont, comme l'a remarqué le R. P. le Bossu, pour donner cet excellent avis aux sujets, de ne point vouloir pénétrer dans les mystères du gouvernement que le Prince veut tenir secrets. Les Compagnons d'Ulysse changés en pourceaux par Circé, sont pour avertir de ne se laisser pas abrutir par les voluptés comme ces malheureux qui furent changés en bêtes. Voilà les points de Morale nécessaires à toutes sortes de personnes, qui sont renfermés dans ces fictions. Les colombes qui nourrirent Jupiter, ne renferment pas un sens moins utile & moins instructif, comme on le peut voir dans mes Remarques sur le commencement du XIII. Livre.

Ce qu'Homere dit d'Ulysse, qui porté sur le mât de son vaisseau brisé par la tempête, fut dix jours sans manger, ne marque pas non plus le déclin de l'esprit de ce Poëte: car il est certain qu'on a vu des hommes qui ont été plus longtems sans prendre aucune nourriture; cela est arrivé souvent dans des naufrages. En voici une preuve tirée de la vérité même: nous lisons dans les Actes des Apôtres, que le vaisseau sur lequel S. Paul s'étoit embarqué pour aller à Rome, étant parti de Crete, fut battu d'une rude tempête pendant quatorze jours, & que le quatorziéme S. Paul dit à tous ceux qui étoient dans le vaisseau, *Il y a aujourd'hui quatorze jours que vous êtes à jeun & que vous n'avez rien pris en attendant la fin de la tempête.* *Chap. 17. v. 31.*

Ce n'est donc point une marque de radoterie à Homere d'avoir feint qu'Ulysse fut dix jours sans manger.

Il n'y a non plus aucune absurdité dans le meurtre des Amans de Penelope ; car ce qu'il y a d'incroyable devient croyable & possible par l'assistance que Minerve prête à Ulysse, & le Poëte veut montrer par-là qu'il n'y a rien d'impossible à l'homme quand il plaît à Dieu de l'assister. Ce qu'Achille exécute dans l'Iliade est-il moins incroyable que cet exploit d'Ulysse, si on l'examine sans aucun rapport à la Divinité ?

Je pourrois faire voir encore que les contes les plus incroyables de l'Odyssée, portent des marques de la force de l'esprit d'Homere, tant par leur beauté que par la vérité qui leur sert de fondement, & par les beaux préceptes qu'ils renferment. Horace les appelle *des miracles éclatans, speciosa miracula.* Et Longin lui-même qui les traite de songes, est forcé d'avouer *que ce sont des songes de Jupiter.* Or il faut qu'un homme ait bien de la force & de la vigueur d'esprit pour enfanter des miracles, & pour rêver comme rêveroit Jupiter. Je pourrois encore rapporter plusieurs endroits de l'Odyssée où l'imagination du Poëte est aussi vigoureuse que dans les endroits les plus forts de l'Iliade, & où il y a autant de feu de Poësie. Mais on pourra les voir dans les Remarques, & cela suffit.

Comment donc expliquer ce jugement de l'Antiquité, que j'ai rapporté, que le Poëme de l'Iliade est d'autant plus beau que celui

celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est au-dessus de celle d'Ulysse ? C'est à quoi il ne me paroît pas beaucoup de difficulté. Toute l'Iliade n'est que violence & emportement, & toute l'Odyssée n'est que prudence, dissimulation, adresse. La colere d'Achille est la colere implacable d'un Prince injuste & vindicatif; & le caractère d'Ulysse est la sage & prudente dissimulation d'un Roi dont la constance ne peut être ébranlée par quoi que ce puisse être. Ces deux caractères sont embellis & soutenus par les qualités guerrieres. Mais comme la colere & l'emportement demandent plus de valeur que la dissimulation & la prudence, Homere a rehaussé le caractère d'Achille par une vaillance miraculeuse qui cache presque ses défauts essentiels, & qui a donné lieu à des actions vives & piquantes, & par conséquent à une foule de beautés dont l'Odyssée n'étoit pas susceptible, parce que c'est la prudence & la dissimulation qui y regnent particulierement & qui constituent sa Fable. Voilà pourquoi les Anciens ont dit que le Poëme de l'Iliade est d'autant plus beau que celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est au-dessus de celle d'Ulysse. Car Homere, pour faire éclater la valeur d'Achille, a jetté dans son Iliade tous les ornemens de la Poësie, & toutes les plus brillantes couleurs, qu'il n'a pû employer pour la valeur d'Ulysse qui ne le demandoit pas.

D'ailleurs il est constant que les caractères violens & emportés, donnent plus d'éclat aux actions qu'ils animent, & aux per-

Le P. le Bossu, Traité du Poëme Epiq. l. 4. ch. 14.

sonnes qui les ont, & au contraire que les caractères les plus doux & les plus modérés sont souvent sans éclat & sans gloire, quoiqu'ils soient beaucoup plus propres à la vertu. Ainsi tout contribue à faire paroître l'Iliade plus belle que l'Odyssée. Mais en accordant à l'Iliade cette supériorité de beauté, l'Antiquité n'a jamais voulu, à mon avis, faire entendre que l'Odyssée avoit été faite dans la vieillesse d'Homere, & lorsque son esprit commençoit à décliner.

Les beautés de l'Odyssée sont certainement moins éclatantes que celles de l'Iliade; mais elles n'en sont ni moins grandes ni moins solides pour ceux qui sçavent les estimer & leur donner leur véritable prix; voyons donc ce que les grands maîtres y ont découvert, & le jugement qu'ils en ont porté, & c'est ce qui fera la quatriéme & derniere Partie de cette Préface.

IV. PARTIE.

ON ne voit point qu'Aristote dans sa Poëtique ait donné aucune préférence marquée à l'un ou à l'autre de ces deux Poëmes. Il a parlé en général de la Poësie : *La Poësie*, dit-il, *est plus grave & plus morale que l'Histoire, parce que la Poësie a les choses générales, & l'Histoire les choses particulieres. Une chose générale, c'est ce que tout homme d'un tel ou d'un tel caractère a dû dire ou faire vraisemblablement ou nécessairement, &c. Et une chose particuliere, c'est ce qu'Alcibiade, par exemple, a fait ou souffert.* Ce jugement est très-certain, & il n'est pas possible de mieux faire connoître

la nature de la Poësie & l'avantage qu'elle a ſur l'Hiſtoire. En effet, comme cela a été fort bien expliqué dans les Commentaires ſur cette Poëtique, l'Hiſtoire ne peut inſtruire qu'autant que les faits qu'elle rapporte, lui en donnent l'occaſion, & comme ces faits ſont particuliers, il arrive rarement qu'ils ſoient proportionnés à ceux qui les liſent; il n'y en a pas un entre mille à qui ils puiſſent convenir, & ceux-mêmes à qui ils conviendront, ne trouveront pas en toute leur vie deux occaſions où ils puiſſent tirer quelque avantage de ce qu'ils ont lû. Il n'en eſt pas de même de la Poëſie; comme elle s'attache aux choſes générales, & qu'elle fait des Fables générales & univerſelles, elle eſt d'autant plus morale & plus inſtructive, que les choſes générales ſurpaſſent les particulieres. Celles-ci ne conviennent qu'à un ſeul, & l'Hiſtorien eſt obligé de les rapporter telles qu'elles ſont; & les autres conviennent à tout le monde, parce que le Poëte les créant lui-même, en eſt le maître, & qu'il les rend générales & univerſelles, en faiſant agir ſes perſonnages, non pas véritablement comme s'il écrivoit une Hiſtoire, mais néceſſairement ou vraiſemblablement, c'eſt-à-dire, en leur faiſant faire tout ce que des gens d'un tel caractère doivent faire & dire en cet état, ou par néceſſité, ou du moins ſelon les regles de la vraiſemblance. D'ailleurs ce ne ſont pas proprement les faits qui inſtruiſent, ce ſont les cauſes de ces faits. L'Hiſtorien explique rarement les cauſes des faits qu'il

raconte, car c'eſt ce qui eſt preſque toujours caché ; & s'il les explique, c'eſt plûtôt comme des conjectures qu'il donne, que comme des certitudes & des vérités : au lieu que le Poëte étant le maître de ſa matiere, n'avance rien dont il ne rende raiſon exactement ; il n'y a pas le moindre petit incident dont il n'explique les cauſes & les effets, & c'eſt par-là qu'il eſt inſtructif.

Voilà donc un avantage conſidérable & inconteſtable que la Poëſie a ſur l'Hiſtoire. Horace va encore plus loin qu'Ariſtote, car il lui donne l'avantage ſur la Philoſophie même ; il aſſure que la Poëſie d'Homere eſt plus philoſophe que la Philoſophie du Portique & que celle de l'Académie : *Homere*, dit-il, *enſeigne beaucoup mieux & avec plus de ſuite que Chryſippe & que Crantor, ce qui eſt honnête & deshonnête, utile ou pernicieux.*

Dans la 2. epît. du liv. 1.

Mais comment la Poëſie peut-elle être plus philoſophe que la Philoſophie même ? Cela n'eſt pas mal-aiſé à concevoir. La Poëſie a ſur la Philoſophie les mêmes avantages qu'elle a ſur l'Hiſtoire, & elle a de plus le ſecours de l'action, puiſqu'elle eſt une imitation, & le ſecours des paſſions. Or ce que l'on ne fait qu'entendre touche bien moins que ce que l'on voit de ſes propres yeux ; il n'y a point de préceptes qui faſſent tant d'impreſſion ſur l'eſprit que les exemples vivans & animés que la Poëſie étale. Un grand perſonnage qui enſeigne parfaitement la pratique de la perfection chrétienne, a fort bien dit : *On ſçait aſſez combien l'exemple a de force. Celui d'un bon Reli-*

Rodriguez.

gieux fait plus de fruit dans une maison que tous les sermons & toutes les exhortations du monde, parce qu'on est toujours beaucoup plus touché de ce qu'on voit que de ce qu'on entend, & que se persuadant aisément qu'une chose est faisable quand on la voit faire à quelqu'un, on est par-là beaucoup plus excité à la pratiquer. Cela est également vrai dans la morale & dans l'imitation poëtique. Il ne faut qu'entendre Horace qui prouve ce qu'il vient d'avancer. En effet, qu'est-ce que l'Iliade? c'est un fidéle tableau des mouvemens insensés des Rois & des peuples :

Stultorum Regum & populorum continet
æstus.

Pâris aveuglé par sa passion, refuse de rendre Helene; Nestor travaille inutilement à appaiser la querelle qui s'émeut entre Achille & Agamemnon; ces deux généraux sont maîtrisés par la colere, & Agamemnon est encore aveuglé par son amour. Ainsi, & dans la ville & dans le camp, on ne voit que sédition, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur :

Seditione, dolis, scelere, atque libidine &
ira
Iliacos intra muros peccatur & extra.

La Philosophie aura beau dire qu'il faut éviter ces excès, prouver même méthodiquement les malheurs qu'ils causent, cela ne touchera jamais si vivement que ces exemples vivans qu'on a devant les yeux. Voilà pour l'Iliade, qui nous instruit à fuir les vices.

D'un autre côté dans l'Odyssée, pour

nous apprendre ce que peuvent la vertu & la sageſſe, Homere nous propoſe fort utilement l'exemple d'Ulyſſe, qui après avoir ſaccagé Troye, fut porté dans pluſieurs pays, & s'inſtruiſit des mœurs de pluſieurs peuples ; qui pendant qu'il travailloit à retourner chez lui, & à y remener ſes Compagnons, ſouffrit ſur la mer des maux ſans nombre, & ne put jamais être ſubmergé par les flots de l'adverſité.

Dans la 2. Epit. du liv. 1.

La Philoſophie nous enſeignera bien ce qu'il faut faire pour être ſage & vertueux ; mais elle n'enſeignera pas comment il faut le faire, & c'eſt ce que l'exemple enſeigne parfaitement. En un mot, tous les préceptes ne feront jamais tant d'impreſſion que cette imitation merveilleuſe d'Homere, qui nous rend les ſpectateurs & les témoins de tout ce qu'Ulyſſe fait pour ſurmonter les obſtacles que les Dieux lui oppoſent, & des reſſources que ſa prudence lui fournit ; qui nous repréſente les Sirenes ; qui nous fait entendre leurs chants, & qui nous fait paſſer à la vûe de la prairie qu'elles habitent, où l'on ne voit que monceaux d'oſſemens & que cadavres que le ſoleil acheve de ſécher ; qui nous montre Circé & ſes breuvages empoiſonnés, & qui nous mene au milieu des Amans de Penelope qui ne penſent qu'à la débauche, & de cette folle jeuneſſe de la Cour d'Alcinoüs, toujours occupée de la bonne chere & des plaiſirs, & qui ne trouve rien de plus beau que de dormir juſqu'à midi, & d'aller enſuite calmer ſes ennuis par la danſe & par la muſique.

Voilà un léger crayon de l'Odyssée, qui nous apprend à pratiquer les vertus. Certainement il n'y a point de Philosophie qui nous enseigne tant de grandes choses, & qui les enseigne si efficacement, que les Poëmes d'Homere, où les exemples soutiennent & animent toujours les instructions.

La Poësie est donc certainement plus morale que l'Histoire, & plus philosophe que la Philosophie même, comme Aristote & Horace l'ont décidé; mais ne nous en rapportons pas absolument au sentiment de ces deux grands hommes, au Philosophe peripatéticien & au Poëte. Le premier pourroit avoir été séduit par l'amour qu'on a naturellement pour ses découvertes, & l'autre par cette autorité & par sa profession de Poëte. Cherchons quelqu'autre témoignage qui ne puisse être suspect, celui d'un homme sans intérêt & plein de gravité & de sagesse. Le voici, c'est celui d'un Philosophe, & d'un Philosophe Stoïcien. Strabon après avoir parlé de la Poësie, ajoute : * *Dans les derniers tems parurent l'Histoire & la Philosophie, telle que nous l'avons aujourd'hui. Mais la Philosophie même n'est utile qu'à peu de gens, au lieu que la Poësie est généralement utile à tout le monde. C'est elle qui remplit les théâ-*

* Χρόνοις δ' ὕστερον ἡ τῆς ἱστορίας γραφὴ, καὶ ἡ νῦν φιλοσοφία παρελήλυθεν εἰς μέσον. αὕτη μὲν οὖν πρὸς ὀλίγους, ἡ δὲ ποιητικὴ δημωφελεστέρα καὶ θέατρα πληροῦν δυναμένη. ἡ δὲ δὴ τοῦ Ὁμήρου ὑπερβαλλόντως. *Liv.* I.

tres, & la Poësie d'Homere l'est infiniment davantage & au-dessus de tout.

Cette maniere d'enseigner la Morale est sans contredit la plus naturelle & la plus sûre, & une grande marque des avantages qu'elle a sur l'Histoire & sur la Philosophie, c'est que Dieu même a pris cette voie pour nous instruire. La plûpart des faits de l'Ecriture sainte sont mêlés de narration & d'imitation, comme le Poëme Epique, c'est-à-dire, que les Ecrivains sacrés, après avoir peu parlé eux-mêmes, introduisent, comme Homere, les personnages qui parlent, qui agissent. C'est ainsi que nous sont présentées l'Histoire de Noë, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph. On n'a qu'à ouvrir le Livre de la Genese, on y verra par-tout cette imitation dont je parle; elle fait même le caractère de plusieurs livres entiers du vieux Testament.

Par exemple, pour nous faire voir les bénédictions qu'attirent la piété, la charité, le soin des pauvres, l'Ecriture sainte ne se contente pas de nous dire historiquement qu'il y avoit un Tobie, qui ayant obéi à la loi, fut béni de Dieu, & qu'un Ange conduisit son fils à un grand voyage, & le ramena heureusement; mais elle nous représente Tobie lui-même parlant, agissant; nous suivons le jeune Tobie à ce grand voyage, & nous en revenons avec lui.

Pour nous enseigner que l'innocence triomphe toujours de la calomnie par le secours de Dieu, elle ne se contente pas de dire historiquement qu'il y avoit une per-

ſonne nommée Suſanne, qui fut calomniée par des vieillards, & que Dieu confondit ces calomniateurs par la ſageſſe de Daniel; elle introduit devant nous tous ces perſonnages, elle les fait parler & agir, nous les voyons, nous les entendons avec un plaiſir inexprimable, & une merveilleuſe inſtruction. Ce ſont de véritables Poëmes.

La délivrance du peuple d'Iſraël par Judith, lorſque le Roi Nabuchodonoſor envoya Holopherne pour aſſujettir les Royaumes & les nations; celle des Juifs, répandus dans les Provinces du Roi Aſſuerus, par Eſther; les malheurs de Job & ſon rétabliſſement dans une fortune plus éclatante que la premiere, ſont de pures imitations comme celles de la Poëſie, mais plus admirables & plus merveilleuſes, comme l'ouvrage de l'eſprit de Dieu. Les Ecrivains ſacrés ne nous rapportent pas hiſtoriquement ces miracles, mais ils font agir les perſonnages eux-mêmes. Bien plus, Salomon dans ſes Proverbes & dans ſon Ecclésiaſte, qui ſont proprement des recueils de préceptes, quitte ſouvent le précepte pour recourir à l'imitation, en faiſant tout d'un coup parler & agir ſes perſonnages. Sur cela je dirai hardiment ſans crainte d'être démentie par les ſages, qu'Homere eſt peut-être beaucoup mieux entendu aujourd'hui qu'il ne l'a été par les Anciens, quoique grands Critiques, & que nous pouvons mieux juger de la beauté & de l'art de ſes Poëmes. Pourquoi cela? parce que nous avons en main le véritable original & le parfait modéle de tout

bon ouvrage, je veux dire l'Ecriture sainte, que ces anciens Critiques ne connoissoient pas, ou qu'ils ne connoissoient que très-peu. C'est le premier original & le souverain modéle de toute beauté, comme de toute sagesse, & rien ne peut être beau qu'à mesure qu'il en approche, & qu'il emprunte de-là ses traits.

De tous les Poëtes & de tous les Ecrivains, Homere est assurément celui qui approche le plus de cet original tout parfait, non-seulement par les mœurs & par les caractères qu'il peint, par les idées & par les images qu'il donne, mais encore par le fonds de ses ouvrages qui sont des imitations, & c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Et en cela j'ai eu en vûe, non d'égaler les beautés d'Homere à celles de nos Livres saints, à Dieu ne plaise, j'en sens trop la différence, mais de faire voir seulement que comme dans les ouvrages de la nature tout ce qui est beau vient de Dieu, de même dans les ouvrages les plus parfaits de l'esprit humain, tout ce qui nous paroît le plus beau, le plus sublime, & le plus digne de notre admiration, n'est tel que parce qu'il est tiré ou imité de cet original tout divin, ou des traditions qui s'en étoient répandues. De sorte que cette imitation sert merveilleusement à confirmer l'Antiquité de cet original, & la vérité des faits qu'il rapporte, puisque ce que nous admirons le plus dans Homere en est visiblement emprunté. Je n'ai rien fait en cela dont les plus grands Critiques modernes ne m'aient donné l'exemple.

On n'a qu'à voir l'usage que Grotius a fait d'Homere dans ses Commentaires sur le vieux Testament ; le R. P. le Bossu, ce bon Religieux qui a fait l'excellent Traité du Poëme Epique, n'a pas crû blesser la piété, au contraire il a crû la servir, en faisant voir la conformité d'Homere avec la sainte Ecriture, & en justifiant ce Poëte en beaucoup de choses par cette grande autorité. Et c'est par cette même autorité que l'on peut réfuter aujourd'hui d'une maniere très-forte & très-solide tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation.

Du passage d'Horace que j'ai rapporté, il me semble qu'on peut inférer que ce grand Critique décide ce qu'Aristote a laissé indécis, & que bien loin de croire que l'Odyssée ait été faite dans le déclin de l'esprit d'Homere, il lui donne au contraire la préférence sur l'Iliade. Cela paroît par le tableau magnifique qu'il en fait : car il a pris bien plus de plaisir à détailler l'Odyssée que l'Iliade, & d'ailleurs il est très-sûr que ce qui enseigne à imiter la vertu, est toujours plus parfait que ce qui enseigne à fuir le vice ; car les originaux vicieux sont plus aisés à peindre que ceux qui sont des modéles de vertu & de sagesse. Je veux donc croire que c'est le sentiment d'Horace, pour autoriser le mien : car j'avoue que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyssée ; & que la solidité, la douceur, & la sagesse de celle-ci me paroissent l'emporter sur l'éclat, sur le fracas & sur les excès de l'autre.

Le Poëme de l'Iliade est plus pour les

Princes & pour les Rois que pour le peuple ; car on voit que le peuple y périt, non par sa faute, mais par celle des Rois.

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi. Ainsi il n'y a presque point d'instruction à donner au peuple. Mais celui de l'Odyssée est pour le peuple comme pour le chef, car Homere nous avertit d'abord lui-même que le peuple y périt par sa propre faute ; ainsi comme il faut des instructions pour le chef, afin qu'il conduise bien le peuple, il en faut aussi pour le peuple, afin que se laissant conduire, il évite les malheurs où la désobéissance précipite ordinairement ; voilà pourquoi les instructions sont plus marquées & plus fréquentes dans l'Odyssée que dans l'Iliade, & ce Poëme est plus moral. Tout est instruit dans l'Odyssée ; les peres, les enfans, les maris, les femmes, les Rois, les sujets y trouvent les leçons qui leur sont nécessaires pour remplir les principaux devoirs de leur état.

C'est ce qui m'a obligée de m'attacher particulierement dans mes Remarques à bien développer & à bien faire sentir les instructions si nécessaires à tout le monde, & de tâcher de découvrir les sens cachés sous ces ingénieuses fictions & de l'Iliade, & de l'Odyssée. C'est là-dessus que doit rouler principalement le travail qu'on fait sur Homere. Car comme notre siécle néglige fort les allégories, les paraboles & toutes les connoissances qui ne sont pas de notre usage, cette négligence nous cache les plus grandes beautés de ce Poëte, comme le

R. P. le Boſſu l'a très-judicieuſement remarqué ; & au lieu de ſon adreſſe, elle ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiere pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite, ce qui l'expoſe à des cenſures où il y a ſouvent plus de notre ignorance que de ſa faute.

C'eſt donc cette écorce qu'il faut percer & entr'ouvrir : car pour bien juger d'Homere, & pour bien entendre les préceptes d'Ariſtote & d'Horace qui le louent d'une perfection, que ſouvent nous n'avons pas l'eſprit d'entrevoir, il faut avoir bien pénétré les allégories & les vérités morales & phyſiques des Fables dont ſes Poëmes ſont remplis.

Si dans l'Iliade, Homere a fait voir qu'il avoit une parfaite connoiſſance de tous les lieux de la Grece & de ceux de l'Aſie qui avoient fourni des troupes aux deux partis ; dans l'Odyſſée il fait voir qu'il connoiſſoit auſſi parfaitement depuis le bout du Pont Euxin juſqu'aux Colonnes d'Hercule, tout le circuit de la mer méditerranée & les iſles, & qu'il étoit inſtruit des navigations des Phéniciens. C'eſt ce que j'ai tâché d'éclaircir, en ſuivant les vûes du ſçavant Bochart, qui a fait ſur cela des découvertes très-heureuſes & très-vraies. Le témoignage qu'Homere rend à ces anciennes navigations, eſt très-conſidérable, & ſert merveilleuſement à illuſtrer ce qu'il y a de plus caché dans l'Antiquité, & à découvrir le ridicule & le faux des Fables que les Grecs ont imaginées

pour expliquer l'origine des peuples. On ne peut s'empêcher d'admirer la vaste érudition d'Homere sur la Géographie. Il a non-seulement connu tout ce que je viens de dire, & l'Océan Occidental ; mais il a encore connu l'Océan Oriental, c'est-à-dire la mer pacifique, comme on le verra dans les Remarques sur le XIX. Livre.

Si ces connoissances paroissent admirables pour des tems si reculés, elles paroissent encore plus admirables quand on considére la profonde ignorance où l'on tomba après lui ; plus de quatre cens ans après le siécle d'Homere, Herodote nie qu'il y ait aucun Océan, & il reprend les Géographes de son tems, qui, conformément à la tradition d'Homere, soutenoient que la terre étoit environnée de l'Océan : *Je ne connois point d'Océan*, dit-il ; *mais je pense qu'Homere, ou quelqu'autre Poëte plus ancien, ayant trouvé ce nom, l'a employé dans sa Poësie.* Et ailleurs il dit : *Ces Anciens disent que l'Océan commençant par le côté Oriental coule tout autour de la terre, mais ils n'en rapportent aucune preuve.* J'espere que l'on verra avec quelque plaisir les vûes d'Homere éclaircies, & ses Fables ramenées à la vérité par les anciennes Traditions.

Herodot. l. 2. sect. 23.

Liv. 4. sect. 8

Dans mes Remarques j'ai suivi la même méthode que dans celles de l'Iliade, & que j'ai assez expliquée dans ma Préface qui peut servir pour ce dernier travail.

Je m'étois flattée que la Traduction de l'Odyssée me donneroit moins de peine que celle de l'Iliade ; mais j'ai été bien détrom-

pée à l'essai. Dans l'Iliade j'étois soutenue par la grandeur des choses & des images ; & quoique je n'aye pu attraper le merveilleux & le sublime des expressions, j'ai conservé la grandeur qui est dans les faits & dans les idées, & cela remplit l'esprit du Lecteur ; mais dans l'Odyssée tout est simple, & cependant le Poëte a trouvé dans sa langue des richesses qui l'ont mis en état de s'expliquer noblement jusques dans les plus petits sujets. C'est ce que notre langue n'a pu me fournir, ou du moins ce que je n'y ai pu trouver. Il me paroît qu'il n'y a rien de si difficile pour elle que de relever la simplicité des choses par la noblesse des expressions ; j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour donner aux jeunes gens le moyen de lire & de goûter Homere un peu mieux qu'on ne le lit & qu'on ne le goûte ordinairement, & de résister à la corruption du goût moderne qui cherche depuis quelque tems à se glisser à la faveur de l'ignorance, & qui menace d'infecter tous les esprits. Je voudrois avoir pu mieux faire pour ranimer le goût des Lettres, qui s'en va presque éteint, & pour exciter ceux qui se sentent quelque talent pour la Poësie à faire de plus heureux efforts, en leur développant les regles, en leur découvrant les véritables fondemens de cet art, & en leur faisant voir à quoi elle les oblige & ce qu'elle demande d'eux. Elle a pour but d'instruire les hommes en les corrigeant de leurs mauvaises habitudes, & en purgeant leurs passions ; & c'est la dégrader horrible-

ment, ou plutôt la détruire, que de la faire servir à les corrompre, comme on fait aujourd'hui, en flattant leurs passions & en les confirmant dans leurs habitudes vicieuses.

Homere a rapporté ses deux Poëmes à l'utilité de son pays; il a cherché à rendre le vice odieux & la vertu aimable; quelle honte pour des Chrétiens de faire tout le contraire & de ne travailler qu'à empoisonner les esprits par une morale très-pernicieuse!

Ce grand Poëte a essuyé bien des contradictions dans ces derniers tems; mais j'ose dire que comme le soleil sort plus brillant des nuages qui le cachent, ce Poëte de même est sorti avec un nouvel éclat de toutes ces querelles, & de ces guerres qu'on lui a faites. Je ne releverai donc point ici les critiques fades & insipides, & les impertinences que de méchants petits auteurs ont répandues. Elles ne méritent nulle attention. Je ne salirai pas mes mains à remuer ces balayures du bas Parnasse; la Poësie d'Homere, comme l'onde pure d'une claire fontaine, lavera & dissipera seule toutes ces ordures sans que je prenne davantage la peine de m'en mêler. Mais pour faire voir l'horrible travers où précipite l'envie aveugle de critiquer les Anciens, j'ai crû devoir profiter de l'exemple que fournit M. Perrault. C'étoit un homme d'esprit & d'une conversation agréable, & qui a fait quelques jolis petits ouvrages qui ont plu avec raison; il avoit d'ailleurs toutes les qualités qui forment l'honnête homme & l'homme de bien; il étoit plein de

piété, de probité & de vertu; poli, modeste, officieux, fidéle à tous les devoirs qu'exigent les liaisons naturelles & acquises; & dans un poste considérable auprès d'un des plus grands Ministres que la France ait eus & qui l'honoroit de sa confiance, il ne s'est jamais servi de sa faveur pour sa fortune particuliere, & il l'a toujours employée pour ses amis. Combien de bonnes qualités effacées ou offusquées par un seul défaut! Cet homme d'esprit, cet homme si estimable, n'étoit plus le même dès qu'il s'agissoit des Anciens; on ne trouvoit plus en lui qu'un très-méchant & très-ignorant Critique qui condamnoit ce qu'il n'entendoit point & ce que tout le monde a le plus estimé. Disciple de Desmaretz, il avoit entrepris de décrier Homere; dans cette vue, il fit un volume de Critiques contre ce grand Poëte. Je me suis fait un devoir de le suivre pied à pied; j'ai rapporté non-seulement les critiques que M. Despreaux & M. Dacier ont réfutées, mais aussi celles dont ils n'ont point parlé, & j'ai fait voir un miracle, que notre siécle seul a pu enfanter, un gros volume de critiques où il n'y en a pas une seule, je ne dirai pas qui soit raisonnable, mais qui ne soit très-fausse, & qui ne découvre une parfaite ignorance & un très-mauvais goût. Il est à craindre qu'on ne se souviendra plus de toutes les bonnes qualités de M. Perrault, & qu'on n'oubliera jamais ce défaut d'esprit qui l'a poussé contre ces héros de l'Antiquité, que tous les siécles ont admirés & consacrés. Grande leçon pour ceux qu'une pareille dé-

mangeaiſon excite encore, & qui ſera toujours ſuivie du même ſuccès.

Je ne répondrai point aux deux gros volumes que M. l'Abbé Terraſſon a faits contre Homere & contre moi. Avant que d'avoir vu ſon ouvrage, allarmée d'un tel adverſaire, je m'étois écriée, *Quel fleau pour la Poëſie qu'un Geometre!* Mais après l'avoir parcouru, j'ai vu que je m'étois trompée & que je dois dire au contraire, *Quel fleau pour un Geometre que la Poëſie!* Car effectivement la Poëſie d'Homere a bien dérangé la Geometrie de M. l'Abbé Terraſſon. C'eſt là tout ce que j'en dirai. Comme il a de l'eſprit, il faut eſperer qu'il renoncera à une étude qui lui eſt étrangere, & qu'il s'appliquera à celle pour laquelle il a du talent. Je l'avertirai ſeulement d'être à l'avenir plus circonſpect, & de ne pas ajoûter foi ſi facilement à ce qu'on lui rapporte.

A la fin du Traité des Cauſes de la Corruption du Goût.

Dans la derniere partie de ſon ouvrage, après avoir dit que *ma Traduction de l'Iliade eſt très-exacte pour le fond des penſées, mais qu'à l'égard de la compoſition & du ſtyle, elle eſt la plus différente de l'original & la plus trompeuſe qui ait jamais été*, (c'eſt ainſi qu'il ſe connoît en originaux & en copies,) il ajoûte, *Je ſçai de plus que Madame Dacier, qui a travaillé à ſon Homere bien des années, en avoit fait d'abord une Traduction ſimple & nue comme l'original; mais le Poëme de Telemaque ayant paru vers ce tems-là, la grande réputation qu'il s'acquit dès ſa naiſſance, mit Madame Dacier en crainte pour ſon Homere, & l'engagea à*

refondre sa Traduction pour mettre l'Iliade dans le style de Telemaque. Quoique je tienne cette anecdote d'un ami de Madame Dacier, je ne me croirois pas autorisé à la reveler, si elle n'étoit à son avantage ; car ce fait prouve qu'ayant senti son Auteur incorrigible pour le bon sens & pour les bonnes mœurs, elle a cru devoir lui donner quelque ressemblance, du moins par le style, avec le chef-d'œuvre de la raison & de la morale poëtique. Voilà un bel assemblage de faussetés & de faux jugemens qui donneroient lieu à beaucoup de réflexions, si on vouloit les approfondir.

Qu'y a-t-il de plus risible que de voir M. l'Abbé Terrasson trouver Homere incorrigible pour le bon sens & pour les bonnes mœurs ? Ce n'est pas la peine de répondre à ces reproches, le Lecteur y répondra pour moi ; je me contenterai de lui dire que ce qu'il dit sçavoir de si bonne part, il ne le sçait point du tout, & qu'aucun de mes amis ne peut lui avoir dit une pareille extravagance ; Dieu merci, je n'ai point de fou pour ami, & il n'y a qu'un fou qui puisse imaginer une chose si éloignée du bon sens & de la vraisemblance. Je n'ai jamais fait de Traduction simple & littérale de l'Iliade, & j'ai été si éloignée de concevoir un si monstrueux dessein, que j'ai été long-tems à balancer sur mon entreprise, parce que je ne me sentois pas assez de force pour égaler par mes expressions la majesté des idées & des expressions d'Homere, qu'il étoit impossible de rendre en s'assujettissant aux mots. Je m'étois assez expliquée sur cela, dans ma Pré-

face de l'Iliade ; & il ne falloit que cette Préface seule pour détromper M. l'Abbé Terrasson, & pour le convaincre de la fausseté du rapport qu'on lui avoit fait : car il me semble que j'ai assez bien marqué dans cet ouvrage la différence infinie qu'il y a entre une Traduction servile, & une Traduction généreuse & noble.

Comment M. l'Ab. T. a-t-il donc pu s'imaginer que j'avois fait une Traduction nue & simple de l'Iliade ? Quand cent personnes l'en auroient assuré, il auroit dû n'en rien croire, & opposer à ces mensonges ma Préface qui les détruit ; ou mes autres ouvrages encore où j'ai eu les mêmes vûes & où je ne me suis jamais assujettie aux mots, que quand le génie de notre langue l'a permis.

Ce qu'il dit de l'effet que produisit sur moi la lecture du Telemaque de M. de Cambrai, n'est pas plus vrai que tout le reste. J'ai regardé cet ouvrage comme une suite très-ingénieuse d'instructions données dans des thêmes à un grand Prince, qui avoit un goût merveilleux pour Homere, & qui se plaisoit infiniment aux aventures d'Ulysse & de Telemaque ; mais je ne l'ai jamais regardé comme *le chef-d'œuvre de la raison & de la morale Poëtique*. Telemaque est un excellent ouvrage en son genre, & c'est un nouvel éloge pour Homere, & un grand éloge, d'avoir M. de Cambrai pour imitateur ; mais M. de Cambrai lui-même étoit bien éloigné d'avoir une idée si grande de son imitation, & il reconnoissoit la supériorité infinie de son original ; & puis, je n'aurois eu garde de

vouloir m'élever si haut ; je n'aurois fait que renouveller la Fable de la Grenouille, en prétendant m'égaler à ce génie vaste & noble & plein d'imagination & de feu. Je n'ai donc jamais eu la moindre pensée de donner à ma Traduction aucune ressemblance avec cet ouvrage. Ceux qui ont le goût du style & qui sçavent discerner ses différens caractères, remarqueront, à mon désavantage sans doute, la différence qui se trouve entre celui de Telemaque & celui de ma Traduction. Du reste que M. l'Ab. T. trouve Homere sot, ridicule, extravagant, ennuyeux, c'est son affaire ; le public jugera si c'est un défaut à Homere de déplaire à M. l'Ab. T. ou à M. l'Ab. T. de ne pas goûter Homere.

Voilà toute la réponse que ce grand Critique aura de moi. Un autre combat m'appelle ; il faut réfuter l'Apologie que le R. P. Hardoüin, un des plus sçavans hommes du siécle, vient de faire de ce Poëte. Qui l'auroit cru, qu'après avoir combattu les Censeurs d'Homere, je dusse prendre les armes contre un de ses Apologistes ? C'est à quoi je vais travailler. Ma Réponse ne se fera pas long-tems attendre, & j'ose espérer que les amateurs d'Homere, ou plutôt les amateurs de la raison, la verront avec quelque plaisir. Je finis là ma carriere.

HIC CÆSTUS ARTEMQUE REPONO.

Argument du Livre I.

LEs Dieux tiennent conſeil pour faire partir Ulyſſe de chez Calypſo, & pour le faire retourner à Ithaque. Après ce conſeil Minerve ſe rend auprès de Telemaque ſous la figure de Mentès Roi des Taphiens ; & dans une converſation qu'elle a avec lui, elle lui conſeille d'aller chercher des nouvelles de ſon pere à Pylos chez Neſtor, & à Sparte chez Menelas, après quoi elle diſparoît, & en diſparoiſſant, elle donne des marques viſibles de ſa Divinité. Les Pourſuivans de Penelope font un grand feſtin. Le chantre Phemius chante devant eux le retour des Grecs. Telemaque parle à ces Princes, & indique une aſſemblée pour le lendemain.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE I.

MUSE, contez-moi les aventures de cet homme prudent, qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye, fut errant plusieurs années en divers pays, visita les villes de différens peuples, & s'instruisit de leurs coûtumes & de leurs mœurs. Il souffrit des peines infinies sur la mer pendant qu'il travailloit à sauver sa vie & à procurer à ses Compagnons un heureux retour.

Mais tous ses soins furent inutiles. Ces malheureux périrent tous par leur folie : les insensés ! ils eurent l'impiété de se nourrir des troupeaux de bœufs qui étoient consacrés au Soleil, & ce Dieu irrité les punit de ce sacrilége. Déesse, fille de Jupiter, daignez nous apprendre aussi à nous une partie des aventures de ce Héros.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, étoient arrivés dans leurs maisons, délivrés des périls de la mer & de la guerre ; Ulysse étoit seul privé de ce plaisir : malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme & ses Etats, il étoit retenu dans les grottes profondes de la Déesse Calypso, qui désiroit passionnément de l'avoir pour mari. Mais après plusieurs années révolues, quand celle que les Dieux avoient marquée

pour

pour ſon retour à Ithaque, fut arrivée, ce Prince ſe trouva encore expoſé à de nouveaux travaux, quoiqu'il fût au milieu de ſes amis. Enfin les Dieux eurent pitié de ſes peines. Neptune ſeul perſévérant dans ſa colere, le pourſuivit toujours en implacable ennemi juſqu'à ce qu'il fût de retour dans ſa patrie.

Un jour que ce Dieu étoit allé chez les Ethiopiens qui habitent aux extrémités de la terre & qui ſont ſéparés en deux peuples, dont les uns ſont à l'Orient & les autres à l'Occident, pendant qu'il aſſiſtoit avec plaiſir au feſtin d'une hecatombe de taureaux & d'agneaux que ces peuples religieux lui avoient offerte, tous les autres Dieux s'aſſemblerent & tinrent conſeil dans le Palais de Jupiter. Là le pere des Dieux & des hommes s'étant ſouvenu du

fameux Egisthe, qu'Oreste avoit tué pour venger la mort de son pere, leur parla ainsi : « Quelle » insolence ! les mortels osent ac- » cuser les Dieux ! ils nous repro- » chent que nous sommes les au- » teurs des maux qui leur arrivent, » & ce sont eux-mêmes qui par » leur folie se précipitent dans des » malheurs qui ne leur étoient pas » destinés. Comme Egisthe, car » cet exemple est récent ; contre » l'ordre des destinées il a épousé » la femme d'Agamemnon après » avoir assassiné ce Prince : il n'i- » gnoroit pourtant pas la terrible » punition qui suivroit son crime ; » nous avions eu soin nous-mêmes » de l'en avertir, en lui envoyant » Mercure, qui lui défendit de no- » tre part d'attenter à la vie du fils » d'Atrée, & de s'emparer de son » lit, qui lui déclara qu'Oreste ven- » geroit cette mort, & le puniroit

de ses forfaits dès qu'il seroit en « âge, & que commençant à se « sentir, il désireroit de rentrer « dans ses Etats. Mercure l'avertit « en vain; ce scélérat aveuglé par « sa passion, n'écouta point des « avis si salutaires; aussi vient-il de « payer à la justice Divine tout ce « qu'il lui devoit. «

La Déesse Minerve prenant la parole, répondit: « Fils du grand « Saturne, qui êtes notre pere, & « qui regnez sur tous les Rois, ce « malheureux ne méritoit que trop « la mort qu'il a soufferte; périsse « comme lui quiconque imitera ses « actions. Mais mon cœur est en- « flammé d'indignation & de co- « lere quand je pense aux malheurs « du sage Ulysse, qui depuis long- « tems est accablé d'une infinité « de maux, loin de ses amis dans « une isle éloignée toute couverte « de bois, au milieu de la vaste «

» mer, & habitée par une Déesse
» fille du sage Atlas, qui connoît
» tous les abysmes de la mer, &
» qui sur des colomnes d'une hau-
» teur prodigieuse soutient la masse
» de la terre & la vaste machine
» des cieux. Cette Nymphe retient
» ce malheureux Prince, qui passe
» les jours & les nuits dans l'amer-
» tume & dans la douleur. Elle
» n'est touchée ni de ses soupirs ni
» de ses larmes; mais par des pa-
» roles pleines de douceur, & par
» les expressions de la plus vive
» tendresse, elle tâche de calmer
» ses chagrins & de lui faire ou-
» blier Ithaque. Ulysse résiste à
» tous ses charmes, il ne demande
» qu'à voir seulement la fumée de
» son Palais; & pour acheter ce
» plaisir, il est prêt de donner sa
» vie. Dieu tout-puissant, votre
» cœur n'est-il point touché? ne
« vous laisserez-vous point fléchir?

n'est-ce pas le même Ulysse qui « vous a offert tant de sacrifices « sous les murs de Troye? Pour- « quoi êtes-vous donc si irrité con- « tre lui? «

Ma fille, lui répondit le maî- « tre du tonnerre, quelle parole « venez-vous de laisser échapper? « Comment seroit-il possible que « j'oubliasse le divin Ulysse, qui « surpasse tous les hommes en pru- « dence, & qui a offert le plus de « sacrifices aux Dieux immortels « qui habitent l'Olympe? Mais « Neptune est toujours irrité con- « tre lui à cause de son fils Poly- « phême, le plus grand & le plus « fort des Cyclopes, qu'il a privé « de la vûe. Ce Dieu étant devenu « amoureux de la Nymphe Thoossa, « fille de Phorcys l'un des Dieux « marins, & l'ayant trouvé seule « dans les grottes profondes & dé- « licieuses du Palais de son pere, «

» eut d'elle ce fils qui est la cause
» de la haine qu'il conserve contre
» ce héros : & comme il ne peut
» lui faire perdre la vie, il le fait
» errer sur la vaste mer, & le tient
» éloigné de ses Etats. Mais voyons
» ici tous ensemble, & prenons les
» mesures nécessaires pour lui pro-
» curer un heureux retour. Neptu-
» ne sera enfin obligé de calmer
» son ressentiment & de renoncer à
» sa colere ; car il ne pourra pas
» tenir seul contre tous les Dieux.

La Déesse Minerve prenant la
» parole, dit : Fils de Saturne,
» pere des Dieux & des hommes,
» si telle est la volonté des Immor-
» tels, qu'Ulysse retourne dans sa
» patrie, envoyons promptement
» Mercure à l'isle d'Ogygie porter
» à cette belle Nymphe vos ordres
» suprêmes, afin qu'elle laisse par-
» tir Ulysse ; cependant j'irai à Itha-
» que pour exciter son fils, & pour

lui inſpirer la force dont il a be- «
ſoin, afin qu'appellant les Grecs «
à une aſſemblée, il ait le cou- «
rage de s'oppoſer à l'inſolence «
des Princes qui pourſuivent ſa «
mere, & qui égorgent conti- «
nuellement ſes bœufs & ſes mou- «
tons pour faire des ſacrifices & «
des feſtins. Je l'enverrai à Spar- «
te & à Pylos s'informer de ſon «
pere, afin qu'il tâche d'appren- «
dre des nouvelles de ſon retour, «
& que par cette recherche il ac- «
quiere un renom immortel parmi «
les hommes. «

En finiſſant ces mots, elle attache à ſes beaux pieds ſes talonnieres immortelles & toutes d'or, avec leſquelles, plus légere que les vents, elle traverſe les mers & la vaſte étendue de la terre. Elle prend ſa pique armée d'un airain étincelant, cette pique forte & peſante dont elle renverſe

les eſcadrons des plus fiers hé-ros quand ils ont attiré ſa colere. Elle s'élance du haut des ſommets de l'Olympe, & arrive à Ithaque à la porte du Palais d'Ulyſſe, & s'arrête à l'entrée de la cour tenant ſa pique à la main, & ayant pris la figure de Mentès Roi des Taphiens. Elle trouve là les fiers Pourſuivans de Penelope, qui aſſis ſur des peaux de bœufs qu'ils avoient tués eux-mêmes, ſe divertiſſoient à joüer. Des hérauts & de jeunes hommes étoient autour d'eux, & s'empreſſoient à les ſervir. Les uns mêloient l'eau & le vin dans les urnes, & les autres lavoient & eſſuyoient les tables avec des éponges, & les couvroient enſuite de toutes ſortes de mets.

Telemaque ſemblable à un Dieu apperçut le premier la Déeſſe, car il étoit aſſis avec ces Prin-

ces, le cœur triſte & uniquement occupé de l'idée de ſon pere, & ſe le figurant déja de retour qui chaſſoit ces inſolens, qui ſe faiſoit reconnoître pour Roi & pour maître, & qui ſe mettoit en poſſeſſion de tous ſes biens. L'eſprit rempli de ces penſées, il apperçoit Minerve & s'avance vers elle, car il ne pouvoit ſouffrir qu'un étranger fût ſi longtems à ſa porte. S'étant donc approché, il lui préſente la main, prend ſa pique pour la ſoulager, & lui parle en ces termes :

Etranger, ſoyez le bien venu. « Vous ſerez reçu ici avec toute « ſorte d'amitié & de courtoiſie, « & avec tous les honneurs qui « vous ſont dûs. Quand vous au- « rez pris quelque nourriture, vous « nous direz le ſujet qui vous ame- « ne, & ce que vous déſirez de « moi. En même-tems il marche «

le premier pour le conduire, & la Déeſſe le ſuit.

Dès qu'ils furent entrés, Telemaque alla poſer la pique de Minerve à une grande colomne où il y avoit quantité de piques d'Ulyſſe, & il y mena la Déeſſe & la fit aſſeoir ſur un ſiége qu'il couvrit d'un beau tapis de différentes couleurs, & qui avoit un marchepied bien travaillé. Il met près d'elle un autre ſiége pour lui, les deux ſiéges un peu éloignés des Pourſuivans, afin que ſon hôte fût moins incommodé du bruit, & que ſon repas fût plus tranquille que s'il le faiſoit manger avec eux, & pour pouvoir auſſi lui demander plus librement des nouvelles de ſon pere. En même-tems une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent, pour donner à laver. Elle met

ensuite une table très-propre ; la someliere donna le pain & les autres mets qu'elle avoit sous sa garde, & le maître d'hôtel servit de grands bassins de viandes, & met devant eux des coupes d'or. Un héraut leur versoit à boire.

Cependant les fiers Poursuivans entrerent dans la sale, & se placent sur différens siéges. Des hérauts leur donnent à laver. Des femmes portent le pain dans de belles corbeilles, & de jeunes hommes remplissent de vin les urnes. On se met à table dès qu'on eut servi, & quand la bonne chere eut chassé la faim & la soif, ils ne penserent qu'à la musique & à la danse, qui sont les agréables accompagnemens des festins. Un héraut présenta une lyre au chantre Phemius, qui la prit, quoiqu'avec répugnance, & se mit à chanter & à s'accompagner

avec ſa lyre devant les Pourſuivans. Mais Telemaque ne penſa qu'à entretenir Minerve, & penchant la tête de ſon côté pour n'être pas entendu des autres, il
» lui dit : Mon cher hôte, me par-
» donnerez-vous ſi je commence
» par vous dire que voilà la vie que
» menent ces inſolens ? ils ne pen-
» ſent qu'à la bonne chere, à la mu-
» ſique & à la danſe, parce qu'ils
» ne vivent pas à leurs dépens, &
» qu'ils conſument le bien d'un
» Prince dont les os ſont peut-être
» expoſés aux vents & à la pluie
» ſur quelque rivage, ou bien ils
» ſont dans le ſein de la vaſte mer,
» agités par les flots & par les tem-
» pêtes. Ah ! s'ils le voyoient un
» jour de retour dans Ithaque, qu'ils
» aimeroient bien mieux avoir de
» bonnes jambes que d'être char-
» gés d'or & de riches habits, com-
» me vous les voyez. Mais il n'en

faut plus douter, ce cher Prince «
a péri malheureusement, il ne «
nous reste aucune espérance dont «
nous puissions nous flatter, quoi- «
qu'il y ait des gens qui veulent «
nous assûrer qu'il reviendra. Ja- «
mais nous ne verrons luire le jour «
de cet heureux retour. Mais di- «
tes-moi, je vous prie, qui vous «
êtes, & d'où vous venez, quelle «
est la ville que vous habitez, qui «
sont ceux qui vous ont donné la «
naissance, sur quel vaisseau vous «
êtes venu, comment vos mate- «
lots vous ont amené, & quelle «
sorte de gens ce sont; car pour «
arriver à une isle, il n'y a d'autre «
chemin que la mer: apprenez- «
moi aussi, je vous en conjure, «
si c'est la premiere fois que vous «
êtes venu à Ithaque, ou si quel- «
qu'un de vos ancêtres y est venu, «
qui ait contracté avec nous le «
droit d'hospitalité, car notre mai- «

» son a toujours été ouverte à tous
» les étrangers, parce qu'Ulysse
» étoit l'ami des hommes.
» La Déesse lui répondit : Je
» vous dirai dans la pure vérité tout
» ce que vous me demandez. Je
» suis Mentès, fils du prudent An-
» chialus, & je regne sur les Ta-
» phiens qui ne s'appliquent qu'à
» la marine. Je suis venu ainsi seul
» sur un de mes vaisseaux pour aller
» trafiquer sur mer avec les étran-
» gers, & je vais à Temese cher-
» cher de l'airain, & l'échanger
» contre du fer que j'y mene. Mon
» vaisseau est au bout de l'isle dans
» le port de Rethre sous la monta-
» gne de Née, qui est couronnée
» d'une épaisse forêt. Nous sommes
» liés par les liens de l'hospitalité
» de pere en fils, & vous n'avez
» qu'à le demander au sage & bel-
» liqueux Laërte. Mais on dit que
» ce bon vieillard ne revient plus à

la ville, & qu'accablé de cha- «
grins, il se tient à la campagne «
avec une esclave fort âgée qui lui «
sert à manger après qu'il s'est bien «
fatigué & bien lassé à se traîner «
dans un enclos de vigne qu'il a «
près de sa maison. Je suis venu ici «
sur ce que j'avois oüi dire que «
votre pere étoit de retour; mais «
j'apprends avec douleur que les «
Dieux l'éloignent encore de sa «
chere Ithaque; car pour mort, «
assurément il ne l'est point; le «
divin Ulysse vit, & il est retenu «
dans quelque isle fort éloignée, «
par des hommes inhumains & sau- «
vages qui ne veulent pas le laisser «
partir. Mais je vous prédis, selon «
que les Dieux me l'inspirent pré- «
sentement, & cela ne manquera «
pas d'arriver, quoique je ne sois «
point prophéte, & que je ne sça- «
che pas bien juger du vol des oi- «
seaux, Ulysse ne sera pas encore «

» longtems éloigné de sa chere pa-
» trie ; quand même il seroit char-
» gé de chaînes de fer, il trouvera le
» moyen de revenir, car il est fé-
» cond en expédiens & en ressour-
» ces. Mais dites-moi aussi à votre
» tour si vous êtes véritablement son
» fils ; vous lui ressemblez parfaite-
» ment, vous avez sa tête & ses yeux :
» car nous avons été souvent ensem-
» ble avant qu'il s'embarquât avec
» l'élite des héros de la Grece pour
» aller à Troye ; nous ne nous som-
» mes pas vûs depuis ce tems-là.
» Je vous dirai la vérité telle que
» je la sçai, répondit le prudent Te-
» lemaque ; ma mere m'assûre que
» je suis son fils, je n'en sçai pas
» davantage ; quelqu'un peut-il se
» vanter de connoître par lui-mê-
» me son pere ? Eh ! plût aux Dieux
» que je fusse fils de quelque heu-
» reux particulier que la vieillesse
» eût trouvé vivant paisiblement

dans ſon bien au milieu de ſa fa- «
mille ! au lieu que j'ai un pere, «
qui eſt le plus malheureux de «
tous les mortels. «

Puiſque Penelope vous a mis «
au monde, reprit Minerve, les «
Dieux ne vous ont pas donné une «
naiſſance obſcure, & qui ne doi- «
ve pas être un jour fort célébre. «
Mais dites-moi, je vous prie, «
quel feſtin eſt-ce que je vois ? «
quelle eſt cette nombreuſe aſſem- «
blée ? qu'eſt-ce qui ſe paſſe ici ? «
eſt-ce une fête ? eſt-ce une nôce ? «
car ce n'eſt pas un repas par écot. «
Aſſûrément c'eſt une débauche ; «
voilà trop d'inſolence & d'em- «
portement ; il n'y a point d'hom- «
me ſage qui en entrant dans cette «
ſale, ne fût étonné de voir tant «
de choſes contre l'honnêteté & «
la bienſéance. «

Généreux étranger, répondit «
Telemaque, puiſque vous vou- «

» lez ſçavoir tout ce qui ſe paſſe
» ici, je vous dirai qu'il n'y auroit
» point eu de maiſon plus floriſſante
» que la nôtre en richeſſes & en
» vertu, ſi Ulyſſe y avoit toujours
» été ; mais les Dieux, pour nous
» punir, en ont ordonné autrement;
» ils ont fait diſparoître ce Prince
» ſans que nul homme vivant ſça-
» che ce qu'il eſt devenu. La dou-
» leur que nous aurions de ſa mort,
» quelque grande qu'elle fût, ſeroit
» moins grande, s'il étoit péri avec
» tous ſes Compagnons ſous les
» murs de Troye ; ou ſi après avoir
» terminé une ſi cruelle guerre, il
» avoit rendu le dernier ſoupir en-
» tre les bras de ſes amis ; car tous
» les Grecs lui auroient élevé un
» magnifique tombeau, dont la gloi-
» re auroit rejailli ſur ſon fils ; au
» lieu que préſentement les har-
» pyes nous l'ont enlevé ; il a diſ-
» paru avec toute ſa gloire, nous

n'en ſçavons aucunes nouvelles, & il ne m'a laiſſé en partage que les regrets, les larmes & la douleur. Et en le pleurant, ce n'eſt pas ſa mort ſeulement que je pleure, je pleure encore d'autres malheurs dont les Dieux m'ont accablé. Car tous les plus grands Princes des iſles voiſines, de Dulichium, de Samos, de Zacynthe, ceux-mêmes qui habitent dans Ithaque, ſont tous venus s'établir ici pour rechercher ma mere en mariage, & ruinent ma maiſon. Ma mere les amuſe, n'oſant ni refuſer un mariage qu'elle abhorre, ni ſe réſoudre à l'accepter. Cependant ils diſſipent & perdent tout mon bien, & dans peu ils me perdront moi-même.

La Déeſſe touchée de compaſſion, lui dit en ſoupirant : Hélas, vous avez bien beſoin qu'Ulyſſe après une ſi longue abſence,

» vienne bientôt réprimer l'inso-
» lence de ces Princes, & leur
» faire sentir la force de son bras.
» Ah ! vous verriez un beau chan-
» gement, si tout à coup il venoit
» à paroître aujourd'hui à la porte de
» votre Palais avec son casque, son
» bouclier & deux javelots, tel que
» je le vis dans le Palais de mon
» pere, lorsqu'il revint d'Ephyre,
» de la cour d'Ilus fils de Merme-
» rus; car Ulysse étoit allé sur un
» de ses vaisseaux demander à ce
» Prince un poison mortel pour en
» frotter ses dards dont il faisoit la
» guerre aux bêtes. Ilus refusa de
» lui en donner, parce qu'il avoit
» la crainte des Dieux. Mais lors-
» qu'Ulysse repassa à Taphos, mon
» pere qui l'aimoit, qui sçavoit l'u-
» sage qu'il en vouloit faire, & qui
» le connoissoit incapable d'en abu-
» ser, lui en donna. Si donc Ulysse
» venoit à se mêler tout d'un coup

avec ces Pourſuivans, vous les « verriez tous bientôt livrés à leur « mauvaiſe deſtinée, & la joie de « leurs nôces convertie en un deuil « très-amer. Mais tout cela eſt en- « tre les mains des Dieux. Ils ſça- « vent ſeuls s'il reviendra vous « venger de leurs inſolences. Pour « vous, je vous exhorte de penſer « aux moyens de les chaſſer de vo- « tre Palais : écoutez-moi donc, & « faites attention à ce que je vais « vous dire. Dès demain appellez « tous ces Princes à une aſſemblée; « là vous leur parlerez ; & prenant « les Dieux à témoin, vous leur « ordonnerez de s'en retourner cha- « cun dans ſa maiſon ; & la Reine « votre mere, ſi elle penſe à ſe re- « marier, qu'elle ſe retire dans le « Palais de ſon pere, qui eſt ſi puiſ- « ſant. Là Icarius & Peribée au- « ront ſoin de lui faire des nôces « magnifiques, & de lui préparer «

» des présens qui répondent à la
» tendresse qu'ils ont pour elle. A-
» près avoir congédié l'assemblée,
» si vous voulez suivre mes con-
» seils, vous prendrez un de vos
» meilleurs vaisseaux, vous l'équi-
» perez de vingt bons rameurs, &
» vous irez vous informer de tout
» ce qui concerne votre pere, &
» voir si quelqu'un pourra vous dire
» ce qu'il est devenu, ou si la di-
» vine fille de Jupiter, la Renom-
» mée, qui plus que toute autre
» Déesse seme la gloire des hom-
» mes dans ce vaste univers, ne
» pourra point par quelque mot
» échappé au hasard vous en ap-
» prendre quelque nouvelle. Allez
» d'abord à Pylos chez le divin Nes-
» tor, à qui vous ferez des questions;
» de-là vous irez à Sparte chez Me-
» nelas, qui est revenu de Troye
» après tous les Grecs. Si par ha-
» sard vous entendez dire des cho-

ſes qui vous donnent quelque eſpérance que votre pere eſt en vie & qu'il revient, vous attendrez la confirmation de cette bonne nouvelle encore une année entiere, quelque douleur qui vous preſſe, & quelque impatience que vous ayez de revenir. Mais ſi l'on vous aſſure qu'il eſt mort & qu'il ne joüit plus de la lumiere, alors vous reviendrez dans votre patrie, vous lui éleverez un tombeau, vous lui ferez des funérailles magnifiques & dignes de lui, comme cela eſt juſte, & vous donnerez à votre mere un mari que vous choiſirez vous-même. Quand tout cela ſera fait, appliquez-vous entierement à chercher les moyens de vous défaire de tous les Pourſuivans, ou par la force ou par la ruſe ; car à l'âge où vous êtes il n'eſt plus tems de vous amuſer à des badi-

» nages d'enfant. N'entendez-vous
» pas quelle gloire s'est acquise le
» jeune Oreste pour avoir tué ce
» parricide, ce meurtrier de son il-
» lustre pere, le traître Egisthe?
» Qu'une noble émulation aiguise
» donc votre courage; vous êtes
» beau & bien fait, & vous avez l'air
» noble. Armez-vous donc de for-
» ce pour mériter comme lui les
» éloges de la postérité. Pour moi
» je m'en retourne à mon vaisseau;
» il est tems que j'aille retrouver
» mes compagnons qui sont sans
» doute bien fâchés que je les fasse
» si longtems attendre. Allez sans
» perdre tems travailler à ce que je
» vous ai dit, & que mes conseils
» ne vous sortent pas de la mémoire.
» Mon hôte, lui répond le sage
» Telemaque, vous venez de me
» parler avec toute l'amitié qu'un
» bon pere peut témoigner à son
» fils; jamais je n'oublierai la moin-
dre

dre de vos paroles : mais quelque «
pressé que vous soyez de partir, «
je vous prie d'attendre que vous «
ayez pris quelques rafraîchisse- «
mens, & qu'ensuite vous ayez le «
plaisir d'emporter dans votre vais- «
seau un présent honorable, le plus «
beau que je pourrai choisir, & tel «
qu'on en donne à ses hôtes, quand «
on a pour eux les sentimens que «
j'ai pour vous. Il sera dans votre «
maison un monument éternel de «
mon amitié & de ma reconnois- «
sance. «

La Déesse, prenant la parole, lui dit : Ne me retenez pas, je «
vous prie, & ne retardez pas «
l'impatience que j'ai de partir ; le «
présent que votre cœur généreux «
vous porte à m'offrir, vous me le «
ferez à mon retour, & je tâche- «
rai de le reconnoître. «

En finissant ces mots, la Déesse le quitte & s'envole comme un

oiſeau. Dans le moment elle remplit le cœur de Telemaque de force & de courage, & le porte à ſe ſouvenir de ſon pere beaucoup plus encore qu'il n'avoit fait. Le jeune Prince remarquant ces effets ſenſibles, eſt ſaiſi d'étonnement & d'admiration, & ne doute point que ce ne ſoit un Dieu qui lui a parlé.

En même-tems il rejoint les Princes; le célébre muſicien chantoit devant eux, & ils l'écoutoient dans un profond ſilence. Il chantoit le retour des Grecs que la Déeſſe Minerve avoit rendu ſi funeſte. La fille d'Icarius entendit de ſon appartement ces chants divins & en fut frappée. Auſſitôt elle deſcendit ſuivie de deux de ſes femmes. Quand elle fut arrivée à l'entrée de la ſale où étoient les Princes, elle s'arrêta ſur le ſeuil de la porte, le viſage couvert d'un voile

d'un grand éclat, & appuyée ſur
ſes deux femmes ; là les yeux bai-
gnés de larmes, elle adreſſa la pa-
role au chantre, & lui dit : Phe- «
mius, vous avez aſſez d'autres «
chants propres à toucher & à di- «
vertir ; vous êtes inſtruit de tou- «
tes les actions les plus célébres «
des grands hommes, vous n'igno- «
rez pas même celles des Dieux. «
Et c'eſt de-là que les plus grands «
muſiciens tirent d'ordinaire les ſu- «
jets de leurs chants merveilleux ; «
choiſiſſez-en donc quelqu'un, ce- «
lui qui vous plaira davantage, & «
que les Princes continuent leur «
feſtin, en vous écoutant dans un «
profond ſilence ; mais quittez ce- «
lui que vous avez commencé, «
dont le ſujet eſt trop triſte & qui «
me remplit de douleur. Car je ſuis «
dans une affliction que je ne puis «
exprimer. De quel mari me vois- «
je privée ! J'ai toujours l'idée plei- «

» ne de ce cher mari, dont la gloire
» eſt répandue dans tout le pays
» d'Argos & dans toute la Gréce.

Le ſage Telemaque prenant la
» parole, répondit: Ma mere, pour-
» quoi défendez-vous à Phemius
» de chanter le ſujet qu'il a choiſi &
» qui lui plaît davantage? Ce ne ſont
» pas les chantres qui ſont cauſe de
» nos malheurs, c'eſt Jupiter ſeul;
» c'eſt lui qui envoye aux miſérables
» mortels les biens ou les maux qu'il
» lui plaît de leur départir. Il ne faut
» pas trouver mauvais que celui-ci
» chante le malheureux ſort des
» Grecs, car le goût de tous les hom-
» mes eſt d'aimer toujours mieux les
» chanſons les plus nouvelles. Ayez
» donc la force & le courage d'en-
» tendre celle-ci. Ulyſſe n'eſt pas le
» ſeul qui ait péri à ſon retour de
» Troye; pluſieurs autres grands
» perſonnages ſont péris comme lui.
» Retournez donc dans votre appar-

tement, & ne penſez qu'à vos oc- «
cupations ordinaires ; reprenez «
vos toiles, vos fuſeaux, vos laines ; «
ayez l'œil ſur vos femmes, & leur «
ordonnez de preſſer les ouvrages «
que vous leur avez diſtribués. Le «
ſilence eſt le partage des femmes, «
& il n'appartient qu'aux hommes «
de parler dans les aſſemblées. Ce «
ſoin-là me regarde ici. «

Penelope étonnée de la ſageſſe de ſon fils, dont elle recüeilloit avec ſoin toutes les paroles, remonte dans ſon appartement avec ſes femmes, & continue de pleurer ſon cher Ulyſſe juſqu'à ce que la Déeſſe Minerve lui eût envoyé un doux ſommeil qui ſuſpendit ſa douleur.

Dès que la Reine fut ſortie, les Pourſuivans firent beaucoup de bruit dans cette ſale ſpacieuſe, tous également enflammés d'amour, & tous pouſſés d'un déſir

égal d'être préférés par Penelope.
Telemaque prend la parole, & leur dit: Princes, qui pouſſez l'emportement juſqu'au dernier excès, ne penſons préſentement qu'à faire bonne chere; que le tumulte ceſſe, & qu'on n'entende plus tous ces cris; il eſt juſte d'écouter tranquillement un chantre comme celui-ci, qui eſt égal aux Dieux par la beauté de ſa voix & par les merveilles de ſes chants. Demain à la pointe du jour nous nous rendrons tous à une aſſemblée que j'indique dès aujourd'hui. J'ai à vous parler pour vous déclarer que ſans aucune remiſe, vous n'avez qu'à vous retirer. Sortez de mon Palais. Allez ailleurs faire des feſtins, en vous traitant tour à tour à vos dépens chacun dans vos maiſons. Que ſi vous trouvez qu'il ſoit plus à propos & plus utile pour vous de manger impuné-

ment le bien d'un ſeul homme, «
continuez, conſumez tout, & «
moi je m'adreſſerai aux Dieux im- «
mortels, & je les prierai que ſi «
jamais Jupiter fait changer la for- «
tune des méchans, vous périſſiez «
tous dans ce Palais ſans que vo- «
tre mort ſoit jamais vengée. «

Il parla ainſi, & tous ces Princes ſe mordent les lévres, & ne peuvent aſſez s'étonner du courage de ce jeune Prince & de la vigueur dont il vient de leur parler. Enfin Antinoüs, fils d'Eupeïthes, rompt le ſilence, & dit:
Telemaque, ſans doute, ce ſont «
les Dieux eux-mêmes qui vous «
enſeignent à parler avec tant de «
hauteur & de confiance. Je ſou- «
haite de tout mon cœur que Ju- «
piter ne vous donne pas ſi-tôt le «
ſceptre de cette iſle qui vous ap- «
partient par votre naiſſance. «

Antinoüs, reprit le ſage Tele- «

» maque, ne ſoyez pas fâché ſi je
» vous dis que je recevrois de bon
» cœur le ſceptre des mains de Ju-
» piter. Mais vous paroît-il que la
» Royauté ſoit un ſi mauvais pré-
» ſent? ce n'eſt nullement un mal-
» heur de regner pourvû qu'on re-
» gne avec juſtice. Un Roi voit
» bien-tôt ſa maiſon pleine de ri-
» cheſſes, & il eſt comblé de toutes
» ſortes d'honneurs. Mais quand je
» ne ſerai pas Roi d'Ithaque, il y a
» dans cette iſle pluſieurs Princes
» jeunes & vieux, qui méritent de
» l'être, ſi le divin Ulyſſe ne joüit
» plus de la lumiere du jour. Pour
» moi je me contente de regner ſur
» toute ma maiſon & ſur tout ce
» grand nombre d'eſclaves que mon
» pere m'a laiſſés & qu'il a faits
» dans toutes ſes courſes.

Eurymaque, fils de Polybe,
» prenant la parole, dit: Telema-
» que, tout ce que vous venez de

dire est entre les mains des Dieux, «
qui feront asseoir sur le trône d'I- «
thaque celui des Grecs qu'il leur «
plaira de choisir; possédez votre «
bien en toute sûreté, regnez dans «
votre maison, & que jamais vous «
ne voyïez arriver ici un homme «
qui vous dépouille par la force «
pendant qu'Ithaque sera habitée. «
Mais permettez-moi de vous de- «
mander qui est cet étranger qui «
vient de partir? d'où est-il? quelle «
est sa famille & quel est son pays? «
vous apporte-t-il quelque bonne «
nouvelle du retour de votre pe- «
re? ou n'est-il venu que pour re- «
tirer le payement de quelque det- «
te qu'il ait ici? Il est parti bien «
promptement & n'a pas voulu «
être connu; à son air on voit bien «
que ce n'est pas un homme d'une «
naissance obscure. «

Fils de Polybe, répond sage- «
ment Telemaque, je n'espere plus «

» de voir mon pere de retour; c'est
» pourquoi je n'ajoûte plus foi ni
» aux nouvelles qu'on vient m'en
» apporter, ni aux prédictions que
» ma mere me débite, après les
» avoir recueillies avec soin des De-
» vins qu'elle appelle dans son Pa-
» lais. L'étranger qui excite votre
» curiosité, c'est un hôte de notre
» maison de pere en fils. Il s'appelle
» Mentès, fils d'Anchialus, & il
» regne sur les Taphiens, peuple
» fort appliqué à la marine. Ainsi parla Telemaque, quoiqu'il eût bien reconnu la Déesse sous la figure de Mentès. Les Princes continuerent de se livrer au plaisir de la danse & de la musique jusqu'à la nuit: & lorsque l'étoile du soir eut chassé le jour, ils allerent se coucher chacun dans leur maison.

Le jeune Telemaque l'esprit agité de différentes pensées, mon-

ta dans son appartement, qui étoit au haut d'un pavillon qu'on avoit bâti au bout de la cour dans un lieu séparé & enfermé. La sage Euryclée, fille d'Ops & petite-fille de Peisenor, portoit devant lui deux flambeaux allumés. Le vieillard Laërte l'avoit autrefois achetée fort jeune le prix de vingt bœufs, & la considéroit comme sa propre femme; mais pour ne pas causer de jalousie, il n'avoit jamais pensé à l'aimer. Euryclée donc éclairoit à ce jeune Prince, car de toutes les femmes du Palais, c'étoit celle qui avoit le plus d'affection pour lui, & elle l'avoit élevé depuis son enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Telemaque s'assit sur son lit, quitta sa robe, la donna à Euryclée, qui après l'avoir nétoyée & pliée bien proprement, la mit près de lui. Elle sortit en-

ſuite de ſa chambre, tira la porte par ſon anneau d'argent, & lâchant la courroye qui ſuſpendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. Telemaque paſſa la nuit à chercher en lui-même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conſeillé.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre Premier.

L'*Odyssée*] Ce mot signifie l'histoire, la fable d'Ulysse, le récit des aventures de ce Héros. Avant que de commencer mes Remarques, il est nécessaire de faire quelque réflexion sur la nature de ce Poëme. J'en ai dit un mot dans ma Préface ; mais il en faut un peu davantage pour instruire un jeune Lecteur, & pour le mettre en état de juger du but & de la conduite du Poëte. L'Odyssée n'a pas été faite, comme l'Iliade, pour instruire tous les Etats de la Grece confédérés & réunis en un seul corps, mais pour donner des instructions à chaque Etat en particulier. Un Etat est composé du Prince & de ses sujets. Il faut donc des instructions pour la tête qui commande ; & il en faut pour les membres qui obéissent. Deux vertus sont nécessaires au Prince ; la prudence pour ordonner, & le soin de faire lui-même exécuter ses ordres.

La prudence d'un politique ne s'acquiert

que par un long uſage de toutes ſortes d'affaires & par la connoiſſance de diverſes ſortes de Gouvernemens & d'Etats ; il faut donc que le Prince ſoit long-tems abſent pour s'inſtruire, & ſon abſence cauſera chez lui de grands déſordres, qui ne peuvent finir que par ſon retour. Et voilà les deux points qu'Homere a réunis dans ſon Poëme & dans le même Héros. Un Roi hors de ſes Etats, par des raiſons néceſſaires, ſe trouve dans les Cours de pluſieurs Princes où il apprend les mœurs de pluſieurs nations ; de-là naiſſent naturellement une infinité d'incidens, de périls & de rencontres très-utiles pour une inſtruction politique ; & d'autre part, cette abſence donne lieu à tous les déſordres qu'elle doit naturellement cauſer, & qui ne peuvent finir que par ſa préſence. Voilà pour ce qui regarde le Prince.

Les ſujets n'ont beſoin que d'une maxime générale, qui eſt d'être fidéles à leur Prince, de ſe laiſſer gouverner, & d'obéir exactement, quelque raiſon qui leur ſemble contraire aux ordres qu'ils ont reçus. C'eſt ce qu'Homere a joint à ſa fable avec beaucoup d'adreſſe ; car il a donné à ce Roi prudent & laborieux des ſujets dont les uns l'accompagnent dans ſes courſes, & les autres ſont demeurés dans ſes Etats. A l'égard de ces derniers, les uns manquent à la fidélité qu'ils lui doivent, & les autres demeurent dans leur devoir. Et pour les premiers, je veux dire pour ceux qui l'accompagnent, il arrive quelquefois que quand ils l'ont perdu de vue, ils veulent ſuivre, non les ordres qu'ils

ont reçus, mais ce qui leur paroît plus raisonnable, & ils périssent malheureusement par leur folie, comme les derniers sont enfin punis de leur rebellion; montrant tous également par les malheurs, que leur révolte & leur désobéissance leur attirent, les mauvaises suites qu'ont presque toujours l'infidélité & ces conduites particulieres détachées de l'idée générale de celui qui doit gouverner.

L'absence du Prince est donc nécessaire par les deux raisons que j'ai alléguées qui sont essentielles à sa fable, & qui en font tout le fondement. Mais il ne peut s'absenter de lui-même sans pécher contre cette autre maxime également importante, *qu'un Roi ne doit point sortir de ses Etats.*

C'est à quoi Homere a pourvu avec beaucoup de jugement, en donnant à l'absence de son Héros une cause légitime & nécessaire, qu'il a mise même hors du Poëme. Mais si le Héros ne doit pas s'absenter volontairement, il ne doit pas non plus s'arrêter volontairement hors de ses Etats, pour profiter de cette occasion de s'instruire; car de cette façon son absence seroit toujours volontaire, & on auroit raison de lui imputer les désordres qui en arriveroient.

Voilà pourquoi le Poëte dans la constitution de sa fable, n'a pas dû prendre pour son action & pour le fondement de son Poëme la sortie d'un Prince hors de son pays, ni sa demeure volontaire en quelqu'autre lieu; mais son retour, & ce retour retardé contre sa volonté.

Et comme ce retardement forcé a quelque chose de plus naturel & de plus ordinaire dans les voyages qui se font par mer, Homere a judicieusement fait choix d'un Prince dont les Etats fussent dans une isle.

Après avoir donc composé sa fable & joint la fiction à la vérité, il a choisi Ulysse, Roi de l'isle d'Ithaque, pour en soutenir le premier personnage, & il a distribué les autres à Telemaque, à Penelope, à Antinoüs & à d'autres, qu'il a nommés comme il lui a plû. On peut voir le chap. 10. du liv. 1. du Poëme Epique du R. P. le Bossu, qui a mis dans un très-grand jour le but du Poëte, le secret de son art & les admirables instructions qu'il y donne.

Page 1. *Muse, contez-moi les aventures de cet homme prudent & habile, qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye.*] Sur le premier vers de l'Iliade j'ai parlé de la bienséance & de la nécessité de ces invocations qu'Homere a mises à la tête de ses deux Poëmes, & dont il a donné l'exemple à ceux qui sont venus après lui. Il ne me reste à parler ici que de la maniere dont cette invocation doit être faite. Et je ne sçaurois mieux faire que de rappeller le précepte qu'Horace en a donné dans son Art poëtique, puisqu'il ne l'a formé que sur l'invocation de l'Odyssée. Il n'y a rien de plus difficile aux Poëtes, & sur-tout aux Poëtes héroïques, que de se tenir dans la modestie & dans la simplicité lorsqu'ils annoncent les sujets qu'ils vont traiter. Comme ils en ont conçu une gran-

de idée, & qu'ils veulent la communiquer aux autres, ils ne trouvent rien d'assez noble & d'assez fort; c'est pourquoi ils ont recours aux termes les plus empoulés & les plus fastueux, & ils s'expliquent avec emphase, ce qui est très-vicieux. Horace choqué de ces débuts trop éclatans, dit aux Poëtes:

Nec sic incipies, ut scriptor Cyclicus olim,
Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

Ne commencez jamais vos Poëmes comme ce Poëte Cyclique,

Je chante de Priam la fortune & la guerre.

Que produiront de grand ces magnifiques promesses? les montagnes seront en travail & n'enfanteront qu'une souris. O qu'il vaut bien mieux imiter la sagesse & la modestie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à propos, & qui commence ainsi son Poëme: Muse, chantez-moi cet homme qui après la prise de Troye a voyagé dans plusieurs pays, & s'est instruit des mœurs de plusieurs peuples. *Il ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne donner ensuite que de la fumée; mais au contraire il ne présente d'abord que de la fumée pour faire ensuite éclater un grand feu, & pour nous faire voir tous ces miracles surprenans, Antiphate, Scylla, le Cyclope & Charibde.*

Malgré ce précepte si sensé & dont la vérité est si évidente, les Poëtes n'ont pas laissé de donner dans cette enflure. Claudien entre d'abord dans une fougue qu'on peut appeller une véritable folie:

. . . . Audaci promere cantu
Mens congeſta jubet; greſſus removete, profani:
Jam furor humanos noſtro de pectore ſenſus
Expulit, & totum ſpirant præcordia Phœbum.

Mon eſprit me force d'annoncer dans un chant plein d'audace ce qu'il a conçu; éloignez-vous de moi, profanes: déja la fureur poëtique a chaſſé de mon ame tout ce qui ſent l'homme mortel; & tout ce qui eſt en moi ne reſpire plus que Phœbus. C'eſt-à-dire, que toute la divinité d'Apollon eſt enfermée dans ſa poitrine.

Stace commence ſon Achilleïde avec un emportement preſque auſſi grand:

Magnanimum Aeaciden, formidatamque tonanti
Progeniem, & patrio vetitam ſuccedere cœlo,
Diva refer.

Déeſſe, chantez-moi le magnanime fils d'Eacus, ce héros qui fit peur au maître du tonnerre, & à qui on refuſa l'entrée du ciel, quoiqu'il en tirât ſon origine.

Et pour nous rapprocher de notre tems, l'Auteur d'Alaric a commencé ainſi ſon Poëme.

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Que produisent ces grandes promesses, ces fougues, ces emportemens ? Au lieu de faire paroître les Poëtes grands, elles les rendent ridicules. Mais, dit-on, ne faut-il pas intéresser le Lecteur, & le rendre attentif en lui donnant dès le commencement une grande idée de ce qu'on va lui dire ? Oui sans doute, mais la modestie & la simplicité le font mieux que cette pompe & ce faste. En effet, qu'on essaye d'enfler cette invocation & cette proposition d'Homere, les termes les plus empoulés n'y ajoûteront rien & ne feront que les corrompre. Dans cette simplicité & dans cette modestie Homere n'oublie rien de tout ce qui est le plus capable d'intéresser. Il nous promet les aventures d'un homme prudent, d'un homme qui a détruit la superbe Troye, d'un homme qui a été long-tems errant, qui a voyagé dans plusieurs pays, & qui s'est instruit des mœurs & des coutumes de plusieurs peuples, qui a essuyé des périls & des travaux infinis, & qui enfin n'est retourné chez lui qu'après la perte de tous ses Compagnons qui périrent par leur folie, parce qu'ils avoient commis un sacrilége.

Il en est de même de la proposition & de l'invocation de Virgile dans son Eneïde. Je suis ravie de voir que la simplicité & la modestie sont aussi nécessaires dans les ouvrages que dans la vie civile & dans les mœurs.

De cet homme prudent] Le terme de l'original πολύτροπος ne signifie pas un homme

qui a différentes mœurs, & qui se revêt de vice & de vertu, selon que cela convient à ses intérêts & aux tromperies qu'il médite; Homere n'a jamais connu le mot τρόπος pour les mœurs, comme Eustathe l'a fort bien remarqué : mais il signifie un homme qui se tourne en plusieurs façons, qui s'accommode à tous les états de sa fortune, qui imagine des expédiens, qui est fertile en ressources. Πολύτροπον, dit Eustathe, ταυτόν ἐστι τῷ εὐκίνητον, ποικίλον, πολυμήτιν, πολύνουν, ἐπιχειρηματικὸν, πολύβουλον, πολύστροφον, &c. après quoi il ajoûte, πολύτροπος οὖν ὁ διὰ πολλὴν ἐμπειρίαν πολύφρων. *Dans Homere* polytropos *signifie un homme qu'une grande expérience a rendu prudent.* La véritable signification de ce mot sera rendue plus sensible par cette judicieuse remarque du P. le Bossu, liv. 4. ch. 9. *La fable de l'Odyssée*, dit-il, *est toute pour la conduite d'un état & pour la politique ; la qualité qu'elle exige est donc la prudence, mais cette vertu est trop vague & trop étendue pour la simplicité que demande un caractère juste & précis, elle a besoin d'être déterminée. Le grand art des Rois est le secret & la dissimulation. On sçait que Louis XI. pour l'instruction de son fils, réduisit toute la langue Latine à ces seules paroles ;* Qui nescit dissimulare, nescit regnare : Le Roi qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner. *Ce fut aussi par la pratique de cette maxime que Saül commença son regne, quand il fut élu, étant alors rempli de l'esprit de Dieu. La premiere chose que nous lisons de lui dans la sainte Ecriture est qu'il faisoit semblant de ne pas*

oüir les discours que quelques séditieux tenoient contre lui ; Ille verò dissimulabat se audire. *Reg.* 1. 10. 27. *Voilà le caractère qu'Homere donne à Ulysse, il le nomme πολυτροπον, pour marquer cette prudente dissimulation qui le déguise en tant de manieres, & qui lui fait prendre tant de formes.*

Qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye] Homere donne à Ulysse la gloire de la prise de Troye, parce qu'outre qu'il exécuta plusieurs choses, sans lesquelles on ne pouvoit réussir, ce ne fut qu'en suivant ses conseils qu'on vint à bout de cette grande entreprise. C'est pourquoi le Poëte lui donne ordinairement le surnom de *destructeur de villes.* Ulysse n'étoit pas le plus vaillant de l'armée, mais il étoit le plus sage & celui que Minerve aimoit le plus, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Qu'on examine bien les entreprises que les plus grands capitaines ayent faites, je suis persuadée qu'on trouvera le plus souvent que l'honneur du succès est plus dû à la sagesse & à la prudence, qu'au courage & à la valeur.

Fut errant plusieurs années en divers pays.] Voilà ce qui fait proprement le sujet du Poëme, *les erreurs d'Ulysse*, c'est-à-dire, les travaux & les périls continuels de ses voyages qui durerent plusieurs années. Car c'est ce qu'il y a d'essentiel ici, comme Aristote l'a bien remarqué dans le plan qu'il donne de la fable de l'Odyssée : *Un homme,*

dit-il, *est absent de son pays plusieurs années*, *&c.* Comme le dessein de l'Odyssée est différent de celui de l'Iliade, la conduite est aussi toute autre pour le tems. Le caractère du héros est la prudence & la sagesse. Cette modération a laissé au Poëte la liberté entiere d'étendre son action autant de tems qu'il à voulu, & que ses instructions politiques en demandoient. Il ne s'est donc pas contenté de donner quelques semaines à cette action, comme il a fait à celle de l'Iliade; mais il y a employé huit ans & demi, depuis la prise de Troye, où elle commence, jusqu'à la paix d'Ithaque où elle finit. Comme la prudence ne se forme qu'avec un longtems, le Poëte a donné plusieurs années à une fable, où il expose les aventures d'un homme qui ne surmonte les obstacles que la fortune peut lui opposer, que par la prudence qu'il a acquise dans ses longues courses.

Le P. le Bossu, liv. 2. ch. 18.

Qui visita les villes de différens peuples, & s'instruisit de leurs coutumes & de leurs mœurs] Les anciens estimoient fort ceux qui avoient beaucoup voyagé; c'est pourquoi parmi les qualités de leurs héros les plus sages, ils ne manquoient pas de marquer celle d'avoir couru beaucoup de pays. L'histoire & la fable donnent à Hercule & à Bacchus de longs voyages. Mais Homere nous marque bien formellement quels voyages il faut estimer; il ne se contente pas de dire, *il visita les villes de plusieurs peuples*; en les visitant on peut n'y satis-

faire qu'une vaine curiosité, ce qui n'est ni utile ni digne d'une grande louange; mais il ajoute, *& il s'instruisit de leurs coutumes & de leurs mœurs*, & comme dit le texte, *il connut leur esprit*; car l'esprit est la source des mœurs & des coutumes. Et voilà ce qui mérite d'être estimé. Les voyages sont utiles ou pernicieux; ils sont pernicieux, quand on n'en rapporte que de nouveaux vices qu'on ajoute à ceux de son pays, & ils sont utiles quand on en rapporte de nouveaux trésors de sagesse pour la police ou pour les mœurs. Voilà pourquoi Lycurgue ne permettoit pas à toutes sortes de personnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangeres, des coutumes désordonnées & licencieuses, & plusieurs différentes idées de gouvernement. Et c'est ce qui donna à Platon l'idée du sage établissement qu'il fait sur les voyages. Dans son liv. 12. des Loix, il veut qu'on ne donne à aucun particulier la permission de voyager qu'il n'ait quarante ans accomplis; & outre cela, il veut que sa ville envoye des hommes de cinquante ans pour s'informer & s'instruire de tout ce qu'il y a de bon dans les autres pays, & que ces hommes à leur retour fassent leur rapport dans un Conseil établi pour en prendre connoissance, & qui devoit être composé des prêtres les plus vertueux, des conservateurs des loix, & autres gens de bien, & d'une probité connue.

Pendant qu'il travailloit à sauver sa vie;

& à procurer] Le Grec dit à la lettre, *pour racheter ſa vie & le retour de ſes Compagnons.* Α᾽ρνύμενος eſt un terme emprunté des anciens achats qui ſe faiſoient par échange. Au reſte, Homere dès l'entrée de ſon Poëme donne une grande idée de la vertu de ſon héros, en faiſant entendre qu'il ne travailloit pas ſeulement à ſe ſauver lui-même, mais à ſauver ſes Compagnons.

A ſes Compagnons] Homere parle ici particulierement des quarante-quatre Compagnons qu'il avoit dans ſon vaiſſeau; car il n'y eut que ceux-là qui mangerent les bœufs du Soleil. Les autres périrent en d'autres occaſions & de différentes manieres.

Page 2. *Ces malheureux périrent tous par leur folie*] Par ce ſeul trait Homere marque d'abord une différence eſſentielle entre l'Iliade & l'Odyſſée, c'eſt que dans l'Iliade les peuples périſſent par la folie des Rois; car ce Poëte déclare qu'il chante la colere d'Achille, qui a été ſi funeſte aux Grecs, & qui en a précipité une infinité dans le tombeau, ce qui a fait dire à Horace,

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.

Et dans l'Odyſſée ils périſſent par leur propre folie, comme il le dit ici, après avoir aſſuré que leur Prince n'avoit rien oublié pour leur procurer un heureux retour. Voilà pourquoi l'Odyſſée eſt plus pour le peuple, que l'Iliade.

Les

Les insensés ! ils eurent l'impiété de se nourrir] La Poësie doit être instructive, & la plus grande instruction & la plus utile est celle qui regarde la piété. Homere ne perd aucune occasion de donner sur ce point-là d'excellents préceptes, mais des préceptes indirects, qui sont les plus efficaces. Ici il enseigne que les impies & les sacriléges sont dignes de mort, & qu'ils attirent immanquablement sur eux la vengeance divine.

Daignez nous apprendre aussi à nous] On demande pourquoi Homere dit à la Muse, *daignez nous apprendre aussi à nous*; pourquoi cet *aussi ?* Eustathe répond que c'est parce que cette matiere est si importante & si considérable, qu'on ne peut pas douter que la Muse ne l'apprenne à d'autres, & que d'autres Poëtes ne travaillent sur ce grand sujet. Ou peut-être qu'il a parlé ainsi pour faire entendre que ce sujet étoit connu, & qu'il avoit été divulgué en Egypte, d'où on prétend qu'Homere l'avoit pris. Mais la véritable raison, à mon avis, est que par-là Homere a voulu dire que cette histoire d'Ulysse étant véritable, il est impossible qu'elle soit ensevelie dans l'oubli & qu'elle ne soit sçue d'une infinité de gens. Beaucoup de peuples en ont déja entendu parler. Daignez donc, divine Muse, l'apprendre aussi aux Grecs, comme vous l'avez déja apprise à d'autres peuples.

Une partie] C'est ce que signifie ἁμόθεν.

Ce mot, dit Hesychius, *signifie une certaine partie telle que vous voudrez.* Ἀμόθεν ἀπό τινος μέρους ὁπόθεν θέλεις. Par-là le Poëte annonce qu'il ne chantera pas toutes les aventures de ce héros, & qu'il se retranchera à n'en chanter qu'une partie. Car il n'y a qu'une partie qui soit le véritable sujet du Poëme Epique. Il ne traite qu'une seule action ; mais par le moyen des épisodes il rapporte toutes les aventures qui peuvent être liées avec cette action principale, & ne faire avec elle qu'un même tout.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, étoient arrivés dans leurs maisons] Comme mon dessein n'est pas seulement d'expliquer le texte d'Homere, pour donner le vain plaisir de lire en notre langue les aventures d'Ulysse, comme on lit un Roman, mais aussi d'expliquer l'artifice du Poëme Epique, & l'adresse du Poëte dans la conduite de ses sujets, je suis obligée de faire d'abord remarquer ici que l'ordre qu'Homere suit dans l'Odyssée, est bien différent de celui qu'il a suivi dans l'Iliade. L'Iliade est le récit des maux que la colere d'Achille a faits aux Grecs ; l'action est courte : ainsi il commence par le commencement de l'action même, & il la raconte dans l'ordre naturel, tout comme elle est arrivée. Mais l'action de l'Odyssée étant longue, & ne pouvant être continue, parce que dans ce long tems il se passe beaucoup de choses qui ne sont pas propres au Poëme, le Poëte a recours à l'ordre artificiel ; il jette d'abord ses

lecteurs au milieu de sa matiere, & commence son action le plus près qu'il peut de sa fin, trouvant ensuite par son art le secret de rappeller les choses les plus considérables qui ont précédé, & de faire une narration continue où il n'y a aucun vuide, & où la curiosité du lecteur est toujours excitée par le désir & par l'espérance d'apprendre les incidents que le Poëte n'a pas expliqués. Horace a fort bien expliqué cette méthode dans son Art poëtique, ℣. 42 & 43. on peut voir là les remarques. Ulysse a déja été un an avec Circé & sept ans avec Calypso dans l'isle d'Ogygie, quand les Dieux ordonnent à Mercure d'aller commander de leur part à cette Déesse de laisser partir ce Prince, & de lui fournir tout ce qui étoit nécessaire pour son retour à Ithaque. Voilà le commencement de l'Odyssée. Dans la suite le Poëte nous développe tout ce qui a précédé l'ouverture de son action, en faisant un choix noble & judicieux de tous les incidents qui peuvent composer le tissu du Poëme Epique.

Malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme & ses Etats]. Homere est toujours moral; il ne veut pas que nous perdions un seul moment de vue la sagesse de son héros : il est auprès d'une Déesse, & bien-loin d'être captivé par ses charmes, il soupire toujours après sa femme & ses Etats. Et par ce même moyen, Homere se hâte de nous apprendre que l'absence d'Ulysse & son séjour loin de son pays n'étoient pas volontaires, & que son retour étoit

retardé malgré lui. Cela étoit très-nécessaire : car, comme on l'a vu dans la premiere remarque, le Poëte dans la constitution de sa fable n'a pas dû prendre pour son action & pour le fondement de son Poëme, la sortie libre d'un Prince hors de son pays, ni sa demeure volontaire hors de chez lui, mais son retour après une absence nécessaire, & son retour retardé contre sa volonté. Aussi le Poëte insiste-t-il particulierement sur cette absence forcée, & sur les obstacles apportés à son retour. Il va nous dire dans ce même Livre, *Que la Nymphe Calypso retient ce malheureux Prince, qui passe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur.* Et dans le Livre v. il nous le représente assis sur le bord de la mer, qu'il considére les larmes aux yeux, comme un obstacle qui s'oppose depuis long-tems à son retour. *Il étoit assis*, dit-il, *sur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler sa douleur & soupirer ses déplaisirs, &c.*

Il étoit retenu dans les grottes profondes de la Déesse Calypso] Le nom de cette Déesse est tiré du secret, car il vient de καλύπτειν *cacher*. La Déesse *Calypso* est donc la *Déesse secrette*, la *Déesse du secret*. C'est chez elle que les lecteurs trouvent d'abord Ulysse qui y a été sept ans entiers ; & ce n'est pas sans raison que le Poëte fait demeurer si long-tems chez une Déesse, dont le nom marque le secret, un héros qui doit être un grand Politique, dont tout l'art consiste dans le secret & dans la dissimula-

tion. Aussi a-t-il si bien profité de ses leçons, qu'il ne perd pas une occasion de les mettre en pratique, & qu'il ne fait rien sans déguisement. Il prend toutes sortes de formes; il dissimule, il se cache jusqu'au dernier jour. C'est une remarque du R. P. le Bossu, liv. 4. chap. 9. qui m'a paru fort ingénieuse & digne d'être rapportée. Cependant on pourroit dire, & c'est la pensée d'un de mes amis, homme très-sçavant, d'un goût exquis, & très-judicieux Critique, qu'il n'est pas bien clair qu'Ulysse prenne de grandes leçons de dissimulation & de politique chez cette Déesse Calypso. Il est arrivé chez elle si fin & si dissimulé, qu'il n'avoit guère besoin de maître dans un art où il surpassoit déja les plus habiles. En tout cas, la Déesse n'a pas dequoi s'applaudir beaucoup d'avoir formé un éleve si parfait. Il y auroit donc peut-être autant d'apparence à dire qu'Homere a retenu sept ans entiers Ulysse dans les grottes de Calypso, pour dire poëtiquement, qu'il fut sept ans caché sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu, & ce qu'il faisoit, & sans que ces sept années pussent être employées dans la narration du Poëme.

M. l'Abbé Fraguier.

Quand celle que les Dieux avoient marquée pour son retour à Ithaque fut arrivée] Si les Poëmes d'Homere sont pleins de maximes de morale, ils sont aussi remplis de maximes de religion Dès le commencement de l'Iliade il a fait voir, comme je l'ai remarqué, que la querelle d'Achille & d'Agamemnon étoit une suite des decrets de

Jupiter qui conduit tout par sa providence : *ainsi*, dit-il, *les décrets de Jupiter s'accomplissoient.* Dès l'entrée de l'Odyssée il insinue la même vérité, en faisant connoître que le séjour d'Ulysse dans l'isle d'Ogygie étoit l'effet de la providence, & qu'il n'en devoit sortir que dans le tems qu'elle avoit marqué.

Page 3. *Quoiqu'il fût au milieu de ses amis*] C'est pour relever encore les malheurs d'Ulysse & sa grande prudence ; car il n'y a rien de plus triste que d'essuyer de nouvelles peines de la part de ses amis, & rien qui demande tant de sagesse & de prudence pour s'en tirer.

Neptune seul persévérant dans sa colere] Ulysse s'étoit attiré la colere de ce Dieu, parce qu'il avoit aveuglé le Cyclope qui étoit son fils.

Un jour que ce Dieu étoit allé chez les Ethiopiens] J'ai expliqué dans l'Iliade ce qui avoit donné lieu à cette fiction, que tous les Dieux alloient tous les ans chez les Ethiopiens à un festin que ces peuples leur donnoient. Le fondement en est moral & historique. On peut le voir, tom. 1. p. 85 & 86. comme ces peuples religieux avoient des fêtes générales qu'ils célébroient à l'honneur de tous les Dieux, ils en avoient aussi de particulieres pour chaque Dieu. C'est ici la fête de Neptune ; c'est pourquoi ce Dieu y est allé seul.

Chez les Ethiopiens qui habitent aux extrémités de la terre, & qui sont séparés en deux peuples, dont les uns sont à l'Orient] Ce passage, qui marque la profonde connoissance qu'Homere avoit de la Géographie, a donné de l'exercice aux anciens Géographes qui ont voulu l'expliquer. Strabon en a fait une assez ample dissertation dans son premier livre. Mais ce qui est nécessaire dans un traité de Géographie, seroit déplacé dans des remarques sur un Poëme Epique. Je n'entrerai donc point dans la discussion des sentimens de ces Anciens, & je me contenterai de suivre ici l'explication de Strabon, qui après avoir réfuté les opinions de Cratès & d'Hipparque, établit solidement la sienne, la seule véritable, qui est que les Ethiopiens habitent le long de l'Océan méridional; c'est pourquoi Homere dit avec beaucoup de raison qu'*ils habitent aux extrémités de la terre*, & que le Nil les sépare les uns des autres, comme il sépare l'Egypte. Le Poëte ajoûte avec beaucoup de vérité qu'*ils sont séparés en deux peuples, dont les uns sont au Soleil levant, & les autres au Soleil couchant*. Ce sentiment s'accorde avec nos cartes modernes, où l'on voit le Nil couper l'Ethiopie, & en faire une partie Orientale & l'autre Occidentale. Cela nous suffit. Ceux qui seront curieux de voir les opinions anciennes, & ce qu'on leur oppose, n'ont qu'à lire ce premier livre de Strabon.

Là le pere des Dieux & des hommes s'est

souvenu du fameux Egisthe, qu'Oreste avoit tué pour venger la mort de son pere] Homere accompagne ici le nom d'Egisthe d'une épithete que je n'ai pû ni dû conserver; *le pere des Dieux & des hommes*, dit-il, *s'étant souvenu du sage Egisthe* : ἀμύμονος, c'est-à-dire, *irrépréhensible, à qui on ne peut rien reprocher*. Comment ce Poëte peut-il dire cela d'un scélérat qui a assassiné son Roi pour en épouser la femme & se rendre maître de ses Etats ? Il seroit difficile de rendre cela supportable dans notre maniere de penser & de nous exprimer. Ce n'est pourtant pas une raison de condamner Homere, qui sans doute n'a pas employé cette épithete légerement & sans quelque dessein de nous apprendre une vérité importante. Eustathe, pour le sauver, dit qu'il a grand soin de ne paroître ni médisant ni railleur dans son Odyssée, non plus que dans son Iliade; que par cette raison il donne cette épithete à Egisthe, épithete prise, non du mal qui étoit en lui, mais du bien; car il étoit noble, bien fait, il avoit beaucoup d'esprit, & qu'ainsi il regarde Egisthe par le bon côté. Mais cela ne me satisfait point & ne satisfera personne. Je crois qu'il y a une raison plus profonde & plus digne d'un grand Poëte. Homere donne ici à Egisthe cette épithete, pour disculper Jupiter du crime que ce scélérat avoit commis; il veut faire voir que Dieu n'est point la cause des forfaits des hommes, & qu'il les a créés tous sages & capables de faire le bien, mais que par leur intempérance, par leurs débauches

& par le mauvais usage qu'ils font de leur liberté, ils corrompent ces semences de vertu, & se précipitent dans le mal. C'est comme s'il disoit, *Jupiter s'étant souvenu d'Egisthe, de cet Egisthe, qu'il avoit créé prudent & sage, & capable de se bien conduire.*

Page 4. *Quelle insolence! les mortels osent accuser les Dieux*] Quand le Jupiter d'Homere tient ce discours dans le Conseil, il y avoit déja près de huit ans qu'Egisthe avoit assassiné Agamemnon, mais il n'y avoit que très-peu de tems qu'Oreste avoit vengé son pere en punissant ce meurtrier. Ainsi c'est fort à propos que Jupiter rappelle cette action d'Egisthe.

Ils nous reprochent que nous sommes les auteurs des maux qui leur arrivent, & c'est leur folie] Voici un passage très-remarquable & digne d'un chrétien. Les païens avoient donc déja connu dès le tems d'Homere, que Dieu étant souverainement bon, ne pouvoit être l'auteur des maux, & qu'étant aussi souverainement juste, il récompensoit le bien & punissoit le mal; & par conséquent que les malheurs que les hommes s'attirent, ne viennent point de lui, mais uniquement de leur désordre & de leur folie, puisqu'ils se privent volontairement du bien qu'ils pouvoient acquérir, & qu'ils se précipitent dans les maux qu'ils pouvoient éviter.

Ils se précipitent dans les malheurs qui ne

leur étoient pas destinés] Dans le livre XVII. de l'Iliade, nous avons vu qu'Apollon, pour exciter Enée, lui dit, qu'*on a vu autrefois de vaillans hommes qui par leur force & par leur courage ont forcé les destinées, & que les Troyens perdent le superbe Ilion contre les décrets du ciel.* Et j'ai fait voir que cette Théologie d'Homere est très-conforme à la saine Théologie, qui nous enseigne que Dieu révoque quelquefois ses décrets. L'Ecriture sainte est pleine d'exemples qui prouvent cette vérité. Mais d'un autre côté aussi il est certain que rien n'arrive contre les ordres de la Providence. Il semble qu'il y ait là quelque contradiction, il n'y en a pourtant aucune. Il y a une double destinée, c'est-à-dire, deux destinées contraires. Si je fais telle chose, je tombe dans les ordres de l'une; & si je fais le contraire, je tombe dans les ordres de l'autre. Ainsi je suis toujours sous les loix de la Providence, quoiqu'il dépende toujours de moi de les changer, & ni la Providence ne nuit jamais à ma liberté, ni ma liberté ne fait obstacle à la Providence. Rien n'arrive à l'aventure, car tout arrive en conséquence des ordres de Dieu; mais comme notre volonté influe sur tout, elle fait changer ces ordres. Dieu n'a point destiné à Egisthe, par exemple, tels & tels malheurs; c'est Egisthe qui par sa corruption toute volontaire se les attire contre la volonté même de Dieu. Voilà pourquoi Homere dit fort bien qu'*il s'est attiré tous ses maux contre les ordres de la destinée.* Dieu le punit selon

les loix de sa justice ; mais c'est lui qui s'attire par ses crimes cette punition qu'il dépendoit de lui d'éviter. Cela accorde parfaitement le soin de Dieu, qui préside & qui juge, avec la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choisit, & qui par son mauvais choix se précipite dans ce qui ne lui étoit pas destiné. Cela suffit, à mon avis, pour éclaircir tout cet endroit qui me paroît très-important. J'avoue que je suis étonnée de voir de si grandes vérités connues par des païens qui ont une Théologie si grossiere & si informe, qui croyent que Jupiter est le souverain être, le pere des Dieux & des hommes, qu'il dispose de tout, & que ses décrets sont la Destinée, & qui cependant le disent né, & qui racontent sa génealogie. Il y en avoit même qui parloient de sa mort ; car on montroit son tombeau à Crete. Il est vrai que Callimaque se mocque sur cela des Crétois qui montroient ce prétendu tombeau de Jupiter. *Les Crétois*, dit-il, *sont toujours menteurs ; car, grand Roi, ils montrent votre tombeau : mais vous n'êtes pas mort, vous êtes éternellement*. Mais ce même Poëte qui regarde comme un blasphême de dire que Jupiter soit mort, dit tout de suite qu'il est né, & que Rhée l'avoit enfanté sur une montagne d'Arcadie. Il y a bien de l'apparence que cette naissance étoit quelque enveloppe, quelque figure que les sçavans seuls pénétroient. Comment accorder sans cela des idées si contraires ?

Car cet exemple est récent] En effet la pu-

nition d'Egisthe ne venoit que de s'exécuter quand ce conseil des Dieux fut tenu. Car, comme je l'ai déja dit, il y avoit près de huit ans qu'Agamemnon avoit été assassiné. Oreste fut emporté fort jeune des Etats de son pere; ainsi il lui fallut tout ce tems-là pour se fortifier & pour se mettre en état de punir cet assassin.

Il n'ignoroit pourtant pas la terrible punition qui suivroit son crime] Car il n'y a point de méchant qui ne sçache ce qui est dû à ses crimes, & Homere va nous dire comment il le sçait.

Nous avions eu soin nous-mêmes de l'en avertir, en lui envoyant Mercure] Voici une grande vérité revêtue d'une Poësie bien admirable. Dieu est si bon, qu'il ne se lasse jamais d'avertir les hommes. Jupiter dit ici formellement qu'il avoit averti Egisthe. Comment l'avoit-il averti? en lui envoyant Mercure. Qui est Mercure? c'est ici la loi naturelle que Dieu a gravée dans le fond de tous les cœurs, & qui, comme dit Ciceron, est non-seulement plus ancienne que le monde, mais aussi ancienne que le maître même du monde. Car, ajoute-t-il, *il y avoit une raison émanée du sein même de la nature, qui portoit au bien & qui détournoit du mal. Raison qui ne commença pas à devenir loi, quand elle commença à être écrite, mais qui le fut dès qu'elle exista, & elle exista en même tems que l'entendement Divin. C'est pourquoi la loi véritable & pri-*

mordiale propre à ordonner & à défendre, c'est la raison du grand Jupiter. Voilà cette raison du grand Jupiter, que Jupiter lui-même appelle ici *Mercure*; cette raison émanée de Dieu, & qui crie incessamment dans les cœurs les plus corrompus, *cela est bien, cela est mal.* C'est sans doute sur ce passage que fut fait cet ancien proverbe dont parle le Philosophe Simplicius, *la raison est le Mercure de tous les hommes.* Ce passage me fait souvenir d'un passage d'Epictete tout semblable, & qui est parfaitement beau. Ce Philosophe dit dans le livre 3. d'Arrien, *Apollon sçavoit bien que Laïus n'obéiroit pas à son oracle; Apollon ne laissa pas de prédire à Laïus les malheurs qui le menaçoient. La bonté de Dieu ne se lasse jamais d'avertir les hommes; cette source de vérité coule toujours: mais les hommes sont toujours incredules, désobéissans, rebelles.* Je dois cette remarque à M. Dacier.

Page 5. *Aussi vient-il de payer à la justice Divine tout ce qu'il lui devoit*] Voici encore un passage bien important. Il y a deux choses qui me paroissent très-dignes de remarque: la premiere, c'est qu'Homere regarde les crimes, les péchés, comme des dettes qu'il faut payer à la justice Divine. C'est la même idée que nous a donné la Religion Chrétienne; notre Seigneur lui-même leur a donné ce nom dans l'admirable priere qu'il nous a enseignée, *dimitte nobis debita nostra: remettez-nous nos dettes.* Et il regarde les pécheurs comme des débiteurs qui

doivent satisfaire leur créancier : S. Matth. 18. 27. S. Luc 6. 41. Et l'autre qui n'est pas moins digne de considération, c'est que Dieu ne punit pas toujours les crimes dès qu'ils sont commis, & qu'il donne souvent aux pécheurs un long délai jusqu'à ce qu'ils ayent comblé la mesure de leurs iniquités, & qu'alors il leur fait payer tout à la fois ; *ἀθρόα πάντα, toutes leurs dettes.*

La Déesse Minerve, prenant la parole, répondit] C'est la conjoncture présente qui a fourni à Jupiter le sujet du discours qu'il vient de tenir ; Egisthe vient d'être puni de ses crimes ; Minerve qui est la sagesse même, profite fort bien de cette occasion pour favoriser Ulysse. Car si les méchans sont punis, les bons doivent être récompensés, protégés. Ulysse est homme pieux ; il est persécuté injustement, il est donc tems que tous ses malheurs finissent. Il y a dans tout cela un naturel charmant ; on ne peut y soupçonner ni préparation ni art ; tout naît sur le champ, & c'est une grande adresse.

Périsse comme lui quiconque imitera ses actions] Minerve étant la sagesse même, ne peut point ne pas vouloir que les forfaits soient punis, sur-tout les forfaits comme ceux d'Egisthe, l'adultére, l'homicide, &c. car c'est par ses ordres même qu'ils sont punis. Mais autant qu'elle veut la punition des méchans, autant veut-elle la récompense des bons. C'est le même principe

Ulysse doit donc être secouru, protégé.

Dans une isle éloignée toute couverte de bois au milieu de la vaste mer, & habitée par une Déesse] Strabon nous apprend qu'Apollodore avoit repris Callimaque de ce que contre la foi dûe au témoignage d'Homere qui fait entendre que cette isle de la Déesse Calypso étoit dans l'Océan, & que par conséquent les *erreurs* d'Ulysse avoient été jusques dans l'Océan, il veut que ce soit l'isle appellée *Gaulus*, qui est au milieu de la mer entre la Sicile & l'Afrique, un peu au-dessus de l'Isle de Melite, Malte. Mais Callimaque avoit raison, & Apollodore avoit tort. Homere a voulu parler de cette isle de Gaulus; mais pour rendre la chose plus admirable, il dépayse cette isle, s'il est permis de parler ainsi, & il la transporte au milieu de l'Océan, & en fait l'isle Atlantique dont il avoit oui parler.

Page 6. *Et habitée par une Déesse*] Cela n'est pas ajouté inutilement, c'est pour augmenter les malheurs d'Ulysse. Il est dans une isle éloignée, au milieu de l'Océan, & au pouvoir d'une Déesse, & par conséquent hors d'état & hors de toute espérance de sortir jamais de ses mains sans une protection de Dieu toute particuliere.

Fille du sage Atlas] L'épithete ὀλοόφρονος, dont Homere se sert, est un de ces termes très-fréquens dans la langue Grecque, qui signifient des choses entiérement opposées;

car elle signifie *qui n'a que de méchantes choses dans l'esprit, qui ne pense qu'à des choses nuisibles, funestes, qui est terrible, dangereux.* Ὀλέθρια φρονοῦντος, κακόφρονος, δεινοῦ, Hesych. Et il peut signifier aussi, *qui a une connoissance infinie, qui sçait tout, qui étend ses vues sur tout.* Ὡς τὰ ὑπὲρ ὅλων φρονοῦντος, ἤγουν τῶν ὅλων φροντιστικόν. Dans quel sens Homere l'a-t-il employé ? a-t-il voulu blâmer Atlas ? l'a-t-il voulu louer ? Eustathe l'a pris dans le dernier sens après Cleanthes. Pour accorder les deux, ne pourroit-on pas croire qu'Homere avoit entendu quelque chose de l'ancienne tradition, qui disoit qu'Atlas étoit le même qu'Enoch, & qu'Enoch étoit un grand Astrologue, qui ayant prévu & prédit le déluge universel, ne cessoit d'exhorter les hommes à se repentir & à tâcher de détourner ce fleau par leurs larmes. Et pour mieux assurer la chose, il avoit appellé son fils *Methusela*, pour faire entendre qu'après sa mort les eaux couvriroient toute la face de la terre. Ses prédictions & ses lamentations continuelles le firent appeller le *pleureur*. Car le monde est toujours ennemi de ces sortes de prédictions ; ses larmes mêmes passerent en proverbe. Ainsi Homere sur la foi de cette tradition, a pu fort bien dire d'Atlas qu'*il pensoit des choses funestes, & que sçachant tout, il étendoit ses soins & ses pensées sur tout.* Je ne donne ma pensée que comme une conjecture fort incertaine, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque fondement ; car il paroît qu'Homere étoit très-bien instruit des traditions les plus ancien-

Le nom de *Methusela* peut signifier, *Mort & débordement*, ou *déluge.*

nes, & l'on voit très-ſouvent qu'il y fait alluſion par un ſeul mot. Cette remarque & celle qui ſuit ſont de M. Dacier.

Qui connoît tous les abîmes de la mer, & qui ſur des colonnes d'une hauteur prodigieuſe ſoutient la maſſe de la terre & l'immenſe étendue des cieux] On peut croire que c'eſt pour dire poëtiquement qu'Atlas n'ignoroit rien de tout ce qui étoit dans le ciel, dans la terre, & dans la mer, & c'eſt ainſi qu'on l'a expliqué; mais pour moi je crois qu'il y a plus de myſtère dans ces paroles, & qu'elles peuvent ſervir à appuyer la penſée que je viens d'expliquer. Car ſur ce qu'Enoch, ou Atlas, avoit prédit le déluge, & que l'on croyoit que cette prédiction étoit l'effet de la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'Aſtrologie, on dit de lui qu'il connoiſſoit les abîmes de la mer, & qu'il ſoutenoit le ciel ſur des colomnes, pour faire entendre qu'il avoit ſçu que les abîmes de la mer & les cieux fourniroient toutes les eaux pour inonder la terre, comme s'il en avoit diſpoſé : *Rupti ſunt fontes abyſſi magnæ, & cataractæ cœli apertæ ſunt. Toutes les digues des grandes ſources de l'abîme furent rompues, & les cataractes du ciel furent ouvertes.* Voilà à quoi Homere peut avoir fait alluſion. Mais il ne ſuffit pas de découvrir les ſens cachés ſous les expreſſions de ce Poëte, il faut encore tâcher de pénétrer d'où il a pu tirer ces images & ce qui a pu lui fournir ces expreſſions. Ceux qui expliquent tout ce paſſage par une allé-

Ou plutôt, *des ſources du grand abîme.*

gorie physique, disent que toute cette belle Poësie, qu'Homere étale ici, n'est qu'un emblême de l'axe du monde, qui est supposé passer par le milieu de la terre, & s'étendre depuis un pole jusqu'à l'autre. Que cet axe est considéré quelquefois comme une seule colomne qui soutient la terre & les cieux; c'est pourquoi Eschyle, & Platon après lui, l'ont appellé *κίονα* au singulier; tantôt il est considéré comme deux colomnes, l'une qui va depuis le centre de la terre jusqu'à l'un des poles, & l'autre depuis le même centre, jusqu'au pole opposé, & c'est ainsi qu'Homere l'a partagé. Voilà pourquoi il a dit *des colomnes* au pluriel, mais cela me paroît plus subtil que solide. J'ai déja dit qu'Homere a placé l'isle d'Ogygie dans l'Océan Atlantique; cela étant, le voisinage de l'Afrique & du bas de l'Espagne, & le mont Atlas ont pû donner à Homere l'idée de ces colomnes qui soutiennent les cieux. Avant lui l'Ecriture sainte avoit dit *les colomnes des cieux*, pour les plus hautes montagnes, comme dans ce passage de Job 26. 11. *Columnæ cœli contremiscunt & pavent ad nutum ejus. Les colomnes des cieux tremblent & sont effrayées à la moindre de ses menaces.* Mais il y a encore ici quelque chose de plus particulier, & qui a pu fournir à Homere l'image de ces colomnes qui soutiennent les cieux, je veux dire les colomnes mêmes qu'Hercule avoit élevées sur le détroit, pour marquer la fin de ses expéditions, selon la coutume des voyageurs & des conquérans. Car on ne peut pas douter que ces co-

lomnes ne fussent encore du tems d'Homere ; & quand elles n'auroient plus existé, les lieux où elles avoient été placées avoient sans doute retenu leur nom, comme cela arrive d'ordinaire selon la judicieuse remarque de Strabon. Voilà comme la Poësie sçait profiter de tout ce que la nature présente ; & de tous les bruits que la renommée répand.

Cette Nymphe retient ce malheureux Prince qui passe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur] Je ne sçaurois m'empêcher de faire remarquer ici le grand relief qu'Homere donne à la vertu par le contraste admirable de la passion de la Déesse Calypso, & de la sagesse d'Ulysse qui résiste à tous ses charmes.

Il ne demande qu'à voir seulement la fumée de son Palais] Il y a une grande douceur dans cette idée, & rien ne peint mieux l'ardent désir qu'on a naturellement de revoir sa patrie après une longue absence. Ulysse souhaite passionnément de revoir Ithaque ; mais si les Dieux lui refusent cette satisfaction, il demande au moins d'en approcher, & pourvû qu'il puisse voir la fumée qui sort de ses toits, il est prêt de donner sa vie. Cela est encore plus fort que ce que Ciceron a relevé en deux ou trois endroits de ses ouvrages, qu'Ulysse préféra de revoir Ithaque à l'immortalité que Calypso lui offroit. Il demande d'acheter au prix de ses jours, le plaisir, non de retourner à

Ithaque, mais ſeulement de voir de loin la fumée de ſon Palais.

Page 7. *Qui vous a offert tant de ſacrifices ſous les murs de Troye*] *Sous les murs de Troye*, n'eſt pas ajouté inutilement ſelon la remarque d'Euſtathe. Car ce n'eſt pas une choſe bien admirable qu'un Prince offre beaucoup de ſacrifices dans ſon pays, où il a tout en abondance, mais d'en offrir beaucoup à l'armée dans un pays ennemi, voilà une marque éclatante & certaine d'une véritable piété.

Quelle parole venez-vous de laiſſer échapper?] Jupiter regarde le diſcours de Minerve comme un reproche injurieux à ſa Providence, & il fait entendre que c'eſt un blaſphême non-ſeulement de dire que Dieu perſécute les gens de bien, mais de s'imaginer même qu'il les oublie, comment cela ſeroit-il poſſible?

Qui ſurpaſſe tous les hommes en prudence, & qui a offert le plus de ſacrifices aux Dieux] Homere fait bien ſentir ici que la véritable prudence conſiſte à honorer les Dieux. Plus un homme eſt prudent, plus il offre de ſacrifices. Comme Moyſe diſoit au peuple qu'il conduiſoit. *Hæc eſt enim veſtra ſapientia & intellectus coram populis. Car c'eſt là toute votre ſageſſe & toute votre prudence d'obſerver ces loix devant les peuples.* Deut. 4. 6.

Page 8. *Et comme il ne peut lui faire per-*

dre la vie] Car la vie des hommes ne dépend que du seul Dieu qui l'a donnée.

Mais voyons ici tous ensemble, & prenons les mesures nécessaires] Jupiter dit, *voyons ici tous ensemble*; quoiqu'il soit le Dieu suprême & le seul sage, il n'exclut pourtant de ses conseils aucun des Dieux, pour apprendre aux Princes que quelque sagesse qu'ils ayent, ils ne doivent jamais déliberer seuls des affaires importantes de leurs Etats, & qu'ils doivent appeller à leurs conseils tous les sages; car, comme dit le plus sage des Rois, *le salut est dans la multitude des conseils. Salus ubi multa consilia*, Proverb. 11. 14. *Et là sera le salut où se trouvera la multitude des conseils. Et erit salus ubi multa consilia sunt*, ibid. 24. 6.

Si telle est la volonté des Immortels qu'Ulysse retourne dans sa patrie, envoyons promptement Mercure] Homere ne s'amuse pas à faire opiner tous les Dieux; Minerve, qui est la sagesse, voit que tous les Dieux consentent au retour d'Ulysse, elle propose d'abord les moyens qu'il faut prendre pour le procurer.

Et moi j'irai à Ithaque pour exciter son fils, & lui inspirer la force dont il a besoin] Homere commence dès ici à préparer la merveille de la défaite des Poursuivans, & dès ici il jette les fondemens de la vraisemblance dont il a besoin pour rendre cette action croyable; car comme c'est le prin-

cipal but du Poëte & l'unique sujet de son Poëme, tout doit tendre là, & tout doit s'y rapporter comme à la fin principale. C'est là une remarque d'Eustathe, qui est pleine de sens. En effet, puisque Minerve inspirera à Telemaque encore très-jeune, & qui n'a encore rien vu ni rien fait, le courage & la force de s'opposer à ce grand nombre de Princes, de leur résister & de les menacer; que ne doit-on pas attendre d'Ulysse, qui a déja exécuté tant de grandes choses, qui s'est tiré si heureusement de tant de périls, & qui avec de plus grands secours aura encore celui de la même Déesse? C'est une grande leçon pour les Poëtes. Ils ne sçauroient commencer de trop bonne heure à fonder les merveilles qui doivent enfin s'exécuter. Autrement le lecteur, qui n'y sera ni accoutumé ni préparé, les regardera comme incroyables. Et l'on peut étendre à ce qui n'est pas bien amené, le précepte qu'Horace donne sur les choses atroces & monstrueuses qu'il veut qu'on éloigne des yeux du spectateur:

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Page 9. *Je l'enverrai à Sparte & à Pylos s'informer de son pere*] Ce voyage de Telemaque à Pylos & à Sparte est naturellement & nécessairement imaginé. Il n'est pas naturel que ce Prince à l'âge où il est, car il a au moins dix-neuf ans, se tienne enfermé dans son Palais à souffrir les insolences des Poursuivans, il faut qu'il se donne quelque

mouvement pour tâcher d'apprendre quelques nouvelles de son pere. Homere tire de ce voyage de grandes beautés ; car outre qu'il étend sa fable par des épisodes agréables & par des histoires anciennes, qui font un véritable plaisir, il travaille à embellir & à rendre vraisemblable le caractère de Telemaque, qui sans cela n'auroit pû ni dû être si beau. Ce jeune Prince, s'il étoit demeuré toujours enfermé dans son isle, auroit été un pauvre personnage ; au lieu que dans ce voyage il apprend de grandes choses de son pere, qu'il auroit toujours ignorées, & qui lui élevent le courage & l'esprit, & le rendent capable de le seconder dans les occasions les plus difficiles.

Et que par cette recherche il acquiere un renom immortel parmi les hommes] La bonne réputation est sur-tout nécessaire aux Princes, & ils ne sçauroient commencer de trop bonne heure à en jetter les fondemens. L'empressement que Telemaque témoigne pour aller apprendre des nouvelles de son pere lui acquerra un renom immortel, au lieu que sa négligence sur un devoir si important l'auroit deshonoré dans tous les siécles.

Elle attache à ses beaux pieds ses talonnieres immortelles] Mercure n'est pas le seul qui ait des talonnieres ; Homere en donne aussi à Minerve, & c'est une remarque que les Peintres ne doivent pas oublier.

Avec lesquelles, plus légere que les vents, elle traverse] Je parle ma langue; mais pour suivre la lettre, il auroit fallu traduire *qui la portent sur la mer & sur la terre aussi vîte que les souffles des vents.* Sur quoi Eustathe veut que l'on remarque cette expression poëtique, comme une expression qui renferme un miracle, ces talonnieres au lieu d'être portées portent la Déesse comme des aîles qui la rendent aussi légere que les vents. Mais j'avoue que je n'apperçois dans cette expression rien d'extraordinaire ni de miraculeux. Rien n'est plus naturel, & je crois qu'il n'y a point de langue où l'on ne puisse dire que les aîles portent les oiseaux. Les aîles en appuyant sur une quantité d'air les soutiennent, les portent, & par leur mouvement qui pousse l'air, comme les rames poussent l'eau, elles leur donnent la facilité d'avancer. On peut dire la même chose des talonnieres, puisqu'elles font le même effet que les aîles.

Elle prend sa pique armée d'un airain étincelant] J'ai déja remarqué dans l'Iliade que les Anciens se servoient de l'airain plutôt que du fer pour leurs armes défensives & offensives. Cependant on ne peut pas douter qu'ils n'eussent du fer, puisqu'il en est si souvent parlé dans Homere, & que dans ce même livre nous voyons que Mentès mene à Temese en Italie un vaisseau chargé de fer pour l'échanger contre de l'airain, & qu'ils l'employoient à plusieurs ouvrages. Nous lisons dans nos Livres saints que

que le fer étoit aussi anciennement estimé que l'airain. David dit lui-même, qu'il avoit préparé un poids infini de fer & d'airain pour bâtir la maison du Seigneur : *Æris verò & ferri non est pondus, vincitur enim numerus magnitudine.* Cependant ils employoient plus communément l'airain pour toutes les armes. Nous trouvons bien dans l'Ecriture quelques armes de fer. L'épée dont Aod tua Eglon, Roi de Moab, étoit de fer. La pique de Goliath étoit armée d'un fer qui pesoit six cens sicles. La pique de ce Philistin qui pensa tuer David, avoit aussi un fer du poids de trois cens onces. Il est encore parlé d'armes de fer & de cuirasses de fer, comme dans Homere on ne laisse pas de trouver une massue de fer, des javelots de fer, des épées de fer : mais cela est plus rare, & pour l'ordinaire les armes étoient d'airain. Peut-être avoient-ils trouvé le secret de préparer l'airain, & qu'ils n'avoient pas celui de préparer le fer aussi bien & de lui donner une bonne trempe. Mais il faut plutôt croire qu'ils préféroient l'airain, parce qu'il est plus brillant, plus éclatant que le fer.

1. Par. 22. 14.
Jug. 3. 22.
1. Rois, 17. 7.
2. Rois, 21. 16.
Job. 20. 24.
Apocal. 9. 9.

Page 10. *Et ayant pris la figure de Mentès, Roi des Taphiens*] La tradition nous apprend qu'Homere a été si sensible à l'amitié, qu'il a voulu faire honneur à ses amis, en consacrant leurs noms dans ses Poëmes. J'ai déja remarqué dans sa vie, que dans son Iliade il a marqué sa reconnoissance à Tychius, & qu'il la marque de même dans son Odyssée à Mentor, à Phemius & à Mentès. Ce

Mentès étoit un célébre négociant de l'isle de Leucade. Il prit Homere à Smyrne, le mena avec lui & lui fit faire tous ses voyages. C'est à ce Mentès que nous devons les deux Poëmes d'Homere ; car ce Poëte ne les auroit apparemment jamais faits sans les lumieres qu'il avoit acquises dans ses courses, & sans les découvertes qu'il y avoit faites. Homere pour lui faire honneur ne se contente pas de donner son nom au Roi de l'isle de Taphos, une des isles Echinades, il feint encore que Minerve prend sa figure préférablement à celle de tous les autres Rois voisins d'Ithaque. Pouvoit-il le mieux louer ? Eustathe ne laisse pas de dire qu'il se peut faire qu'il y eût alors à Taphos un Roi, ami d'Ulysse, qui s'appelloit Mentès. Cela peut être ; mais j'aime mieux m'en tenir à la tradition, qui est honorable à l'amitié.

Elle trouve là les fiers Poursuivans de Penelope] Homere commence bientôt à mettre devant les yeux l'indignité de ces Princes qui passoient leur vie dans les jeux & dans la débauche. Rien n'est plus sensé : cependant c'est de ce début que se mocque l'Auteur du *Parallele : Ce Poëme est fort comique*, dit-il, *à le regarder par rapport à nos mœurs. Minerve trouve les amans de Penelope qui jouoient aux dez devant sa porte, assis sur des peaux de bœufs qu'ils avoient tués eux-mêmes.* N'est-ce pas bien entrer dans le sujet du Poëme, & bien pénétrer les vûes du Poëte dans les caractères qu'il a formés ?

Eustathe fait remarquer que le Poëte représente ces Princes joüant dans la cour du Palais, parce que la timidité & la poltronnerie les empêchoient de s'en éloigner, ils assiégeoient l'entrée pour voir tout ce qui entroit ou qui sortoit, de peur qu'on ne prît contre eux quelques mesures.

Se divertissoient à jouer] Je n'ai pu exprimer le jeu auquel ils joüoient, car nous n'avons rien en notre langue qui y réponde ; & nous ne sçavons, ni ce que c'étoit que le πεττεία des Grecs, ni comment on y jouoit ; on dit seulement qu'on y jouoit sur un damier marqué de chaque côté de cinq lignes & chacun des joüeurs avoit cinq marques qui étoient comme nos dames, ou comme nos pions des échecs ; mais d'autres prétendent que c'étoit un jeu bien plus varié. En effet, Athenée raconte qu'Apion d'Alexandrie disoit qu'il avoit appris d'un homme d'Ithaque, appellé Cteson, que ce jeu des Poursuivans étoit de cette maniere : Ils étoient cent huit, ils se partageoient en deux bandes, cinquante-quatre de chaque côté ; ils plaçoient chacun leur marque ou leur pion dans un damier sur des quarrés vis-à-vis les uns des autres. Entre ces rangées de marques paralleles, il y avoit un espace vuide ; au milieu de cet espace on plaçoit la maîtresse marque, & comme nous dirions la Reine, & elle servoit de but à tous les joüeurs. Celui qui avec sa dame frappoit & déplaçoit cette dame, mettoit la sienne à sa place, & s'il frappoit encore cette dame sans

toucher à aucune des autres, il gagnoit le jeu; & celui qui gagnoit le plus de coups dans les tours dont on étoit convenu, gagnoit la partie, & il tiroit de là un augure que sa maîtresse lui seroit favorable, & qu'elle le préféreroit à ses rivaux. La maîtresse dame avoit tous les noms que les joüeurs vouloient lui donner. Les Poursuivans l'appelloient *Penelope*.

On prétend que ce jeu avoit été inventé par Palamede à la guerre de Troye, pour amuser les Grecs & pour les empêcher de sentir la longueur de ce siége, & Sophocle le disoit en propres termes dans sa piéce intitulée *Palamede*. On avoit donc apporté ce jeu à Ithaque, ou dans les isles voisines, avant le retour des Grecs. Platon en donne l'invention aux Egyptiens. *Les Egyptiens*, dit-il, *ont inventé l'Arithmetique, la Geometrie & l'Astronomie; ils ont encore inventé πεττείαν & κυβείαν, le jeu des marques & celui des dez.* Mais ce jeu des marques étoit bien différent de celui que joüoient les Grecs. Comme les Egyptiens ne souffroient aucun jeu inutile, & qui n'eût d'autre but que le plaisir, ils avoient imaginé un jeu que l'on jouoit sur un échiquier où étoit marqué le cours du soleil, celui de la lune & les éclipses. Mais on ne sçait ni la maniere ni les regles de ce jeu.

Dans le Phedre tome 3. p. 274.

Et les autres lavoient & essuyoient les tables avec des éponges] Car ni les Grecs ni les Romains ne connoissoient l'usage des napes.

Page 11. *Et uniquement occupé de l'idée de son pere, & se le figurant déja de retour*] Homere donne ici une grande idée de Telemaque, en le représentant uniquement occupé de ces pensées. Mais ces pensées si sages, & qui percent même l'avenir, c'est l'approche de la Déesse qui les inspire. La sagesse ne nous rend pas seulement attentifs aux devoirs de notre état, & ne regle pas seulement nos sentimens & nos pensées, mais elle éclaire encore souvent l'ame, & lui donne des pressentimens de ce qui doit arriver.

Car il ne pouvoit souffrir qu'un étranger fût si long-tems à sa porte] On peut remarquer ici la politesse de ces tems héroïques. Telemaque n'envoye personne pour faire entrer cet étranger, il y va lui-même, il le prend par la main droite, ce qui étoit alors & une marque & un gage de fidélité. Il soutient sa pique, & lui parle avec toute sorte d'honnêteté.

Et après que vous aurez pris quelque nourriture] C'étoit le diner; les Poursuivans commençoient dès le matin à se divertir & à jouer pendant qu'on préparoit leur repas. Au reste les Anciens auroient cru commettre une grande impolitesse de demander d'abord à un étranger qui arrivoit chez eux, le sujet qui l'amenoit, il falloit commencer par le regaler. Et on le gardoit quelquefois neuf jours avant que de lui rien demander, comme nous l'avons vu dans l'Iliade.

En même tems il marche le premier pour le conduire] C'étoit alors un respect & un honneur qu'on rendoit à ses hôtes que de marcher devant eux dans sa propre maison, & cela se pratiquoit avec tout le monde avec les petits comme avec les grands, par les plus grands Princes mêmes, & c'étoit une marque de politesse & d'humilité; cela est même fondé en raison, car il est certain que la liberté est plus grande pour celui qui marche le dernier. C'est pourquoi on voit dans l'Electre de Sophocle qu'Oreste, qui vouloit faire entrer Egisthe dans son Palais pour le tuer dans la même chambre où cet assassin avoit tué Agamemnon, le fait entrer le premier comme un vil esclave dont il faut s'assurer: *Il faut*, lui dit-il, *que tu marches le premier*. Aujourd'hui c'est tout le contraire, la politesse veut qu'on suive au lieu de précéder. Il n'y a que les grands qui se sont persuadés que pour conserver leur dignité, ils devoient marcher chez eux devant tout le monde. Que diroient les Héros d'Homere, s'ils voyoient ce rafinement de vanité?

Page 12. *Sur un siége qu'il couvrit d'un beau tapis de différentes couleurs*] Cet art de faire des tapis & des voiles de différentes couleurs est fort ancien, puisque nous en voyons déja dès le tems de Moyse; le voile de l'Arche étoit d'une admirable variété, *pulchrâ varietate contextum*, Exod. 26. 31. On faisoit aussi des étoffes de même pour les habits: les habits d'Aaron & de ses fils

étoient d'une étoffe de différentes couleurs. *Exod. 28. 8.*
Les Princesses & les grandes Dames s'habilloient de ces sortes d'étoffes. C'est pourquoi David dit : *Astitit Regina à dextris tuis in* *Ps. 44. 10. 15.*
vestitu deaurato circumdata varietate. Et, *circumamicta varietatibus.*

Et qui avoit un marchepied bien travaillé] Les siéges que l'on donnoit aux personnes de distinction, étoient toujours accompagnés d'un marchepied. J'en ai déja parlé sur l'Iliade.

Il met près d'elle un autre siége pour lui] Il est bon de remarquer jusqu'au bout la politesse de Telemaque. Il donne à Minerve un siége honorable qui a son marchepied, qu'Homere appelle θρόνον, *thrône* ; & il prend pour lui un siége inférieur, plus commun & sans marchepied, qu'il appelle κλισμὸν, *siége.* On ne peut pas douter que ces siéges ne soient différens. Les Poursuivans mêmes observent entre eux la même différence : les uns prennent des siéges communs, κλισμοὺς, & les autres des siéges de distinction, θρόνους, selon leur dignité & leur puissance.

En même tems une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent] On ne peut pas doûter que dans cette maniere de service Homere ne peigne les mœurs de son tems ; & dans ces mœurs on voit un mélange admirable de simplicité & de magnificence.

Page 13. *Et la sommeliere donne le pain & les autres mets qu'elle avoit sous sa garde, & le maître d'hôtel, &c.*] Ce passage a fourni une grande matiere de critique aux anciens Grammairiens. Ils disoient que puisque la sommeliere fournit le pain & la viande, εἴδατα, qu'ils prétendent être des restes, des reliefs des jours précédens, il n'est pas nécessaire d'ajouter que le maître d'hôtel sert de grands bassins de viandes. C'est pourquoi ils retranchent ces deux vers δαιτρὸς, &c. Mais ce sont de vaines subtilités de gens qui abusent de leur loisir. Il n'y a rien ici que de très-naturel; & chacun y fait ce qu'il doit faire & ce qui est de son emploi. La sommeliere fournit le pain & les viandes *qu'elle avoit sous sa garde*, & que l'on servoit froides, comme aujourd'hui les pâtés, les jambons, les langues; & le maître d'hôtel, δαιτρὸς, c'est-à-dire, l'officier qui découpoit les viandes, & qui faisoit les portions, servoit sur table ce que le cuisinier venoit d'apprêter, les viandes chaudes. Les viandes froides que la sommeliere fournit, peuvent fort bien être appellées παρεόντα, parce qu'on les servoit plus d'une fois, comme cela se pratique encore aujourd'hui, & que la sommeliere les reprenoit quand on avoit desservi; & c'est dans ce sens-là qu'Eustathe l'a pris, παρεόντα βρώματα λέγει τὰ ἐν τῷ ταμιείῳ ἀπόθετα ἤτοι ἕωλα. Homere appelle παρεόντα les mets que la sommeliere avoit sous sa garde & qu'elle réservoit dans l'office, c'est-à-dire, des mets des jours précédens, mais qui ne peuvent pourtant pas

être appellés proprement des reliefs, parce que les reliefs sont tout ce qu'on dessert froid ou chaud. Et à propos de ces reliefs, Eustathe rapporte une chose assez curieuse, que Demetrius de Phalere ayant donné à Moschion, les reliefs de sa table; ce Moschion, qui les vendoit, amassa en deux ans assez d'argent pour acheter trois terres.

Des hérauts leur donnent à laver] Eustathe fait remarquer ici une bienséance d'Homere, une femme donne à laver à Mentès & à Telemaque; mais aux Poursuivans ce sont des hérauts qui font cette fonction : il n'auroit pas été honnête qu'une femme eût servi des gens si insolens & si débauchés.

Un héraut présenta une lyre au chantre Phemius] Dans les anciens tems les Princes entretenoient chez eux des hommes sages, qui étoient philosophes & musiciens, & qui travailloient non-seulement à entretenir la joie dans leur maison, mais à y faire fleurir la sagesse. Ils avoient un soin particulier des mœurs. Ulysse en partant pour Troye en avoit laissé un à Penelope. Et Homere lui donne le nom de Phemius, pour faire honneur à un de ses amis qui portoit ce nom, & qui avoit été son précepteur.

Quoiqu'avec répugnance] Homere ajoute cela pour faire voir la sagesse de ce musicien; il ne chantoit qu'à regret devant ces Princes qui étoient incapables de profiter de ses leçons.

Page 14. *Me pardonnerez-vous si je vous dis d'abord que voilà la vie de ces insolens*] Voilà un trait de politesse très-digne d'être remarqué : Telemaque croit que c'est blesser le respect dû à son hôte, que de commencer par blâmer ces Princes, & de se plaindre des désordres qu'ils commettent chez lui.

Que d'être chargés d'or & de riches habits comme vous les voyez] Homere a toujours soin de faire entendre qu'il n'y avoit que les débauchés & les lâches, en un mot les gens méprisables, qui aimassent la richesse & la magnificence outrée des habits. J'en ai déja fait une remarque dans l'Iliade.

Page 15. *Il ne nous reste aucune espérance dont nous puissions nous flatter*] Il y a dans le Grec οὐδέ τις ἡμιν θαλπωρή. Et Eustathe nous avertit que d'autres ont lû οὐδέ τις ἡμιν ἐλπωρή. Mais la premiere leçon est à mon avis la seule bonne, ἐλπωρὴ veut dire simplement *espérance, attente*; & θαλπωρὴ signifie non-seulement espérance, mais une espérance, qui par la joie qu'elle inspire, communique au sang & aux esprits une douce chaleur, source de vie; ce qui convient bien ici.

Car pour arriver à une isle, il n'y a d'autre chemin que la mer] Comment pourroit-on aller par terre dans une isle? Il semble donc que Telemaque dise ici une simplicité trop grande. Eustathe l'excuse, en disant que cela sied bien dans la bouche d'un jeune Prince qui n'a encore rien vu, & que la

conversation ne demande pas toujours des choses sérieuses & soutenues.

Page 16. *Parce qu'Ulysse étoit l'ami des hommes*] Le Grec dit encore plus fortement, *il étoit le tuteur des hommes*, ἐπίστροφος, c'est-à-dire, qu'il étendoit ses soins sur tous les hommes. Et voilà la plus grande louange qu'on puisse donner aux Rois. Les enfans des Dieux ne doivent pas seulement étendre leurs soins sur leurs sujets, sur ceux qui les environnent; mais sur tous les hommes généralement, ils doivent être les bienfaiteurs de tous les hommes. Mais ce mot ἐπίστροφος, comme Eustathe l'a remarqué, n'a pas seulement une signification active, il en a encore une passive, c'est-à-dire, qu'il signifie *celui qui aime* & *celui qui est aimé*, & la derniere significa-tion est une suite de la premiere, qu'un Prince aime tous les hommes, il sera infailliblement aimé de tous les hommes.

Et je regne sur les Taphiens, qui ne s'appliquent qu'à la marine] Taphos est une isle entre Leucas & Ithaque vis-a-vis de l'Acarnanie; elle est aussi appellée *Taphiusa*. Les Taphiens ne s'appliquoient qu'à la marine, & ils ne s'y appliquoient que pour le commerce; ils n'allerent point à la guerre de Troye avec les autres Grecs des isles voisines. Il en sera parlé dans le Livre XIV.

Je suis venu ainsi seul sur un de mes vaisseaux] Eustathe nous avertit fort bien que dans le vers Grec ὧδε ne signifie pas *ici*,

mais *ainsi*, οὕτως, c'est-à-dire, sans façon, sans appareil, non pas comme un Prince, mais comme un négociant ; car il ajoute qu'il ne va que pour trafiquer. Ὧδε n'est jamais topique dans Homere.

Et je vais à Temese chercher de l'airain, & l'échanger contre du fer] Dans le pays des Brutiens au bas de l'Italie, il y avoit une ville appellée *Temese* ; il y en avoit une de même nom dans l'isle de Cypre. Et l'une & l'autre étoient célébres par l'airain qu'elles produisoient. Strabon & les anciens Géographes prétendent avec raison qu'il est ici question de la premiere, de celle d'Italie, parce que pour aller de Taphos à cette Temese, le chemin est de passer par Ithaque, au lieu que pour aller à celle de Cypre, on ne sçauroit passer par Ithaque sans s'écarter. Le sçavant Bochart a fort bien conjecturé que les Pheniciens avoient donné à ces deux villes le nom de *Temese*, à cause de l'airain que leur terroir produisoit ; car *Temes* en leur langue signifie *fusion*. Et les Pheniciens s'appliquoient beaucoup à la fonte des métaux.

Mais on dit que ce bon vieillard ne revient plus à la ville] La douleur, que Laërte avoit du malheureux sort de son fils qu'il croyoit perdu, l'avoit jetté dans une si noire mélancolie, qu'il s'étoit retiré à la campagne où il vivoit pauvrement avec une seule servante. Ce caractère est très-naturel & très-touchant. Il a pourtant déplu à un Critique

moderne, à l'auteur du *Parallele*. Le Poëte qu'a suivi Terence en a fait plus de cas ; car il paroît qu'il a formé sur Laërte le caractère de ce bon Menedeme, qui pour se punir d'être cause de l'absence de son fils, se retire de même, se tourmente, renonce à toutes les douceurs de la vie & s'accable de travail.

Page 17. *Et il est retenu dans quelque isle fort éloignée par des hommes inhumains & sauvages*] Voilà un mélange de vérité & de fausseté. Il est vrai qu'Ulysse est retenu dans une isle éloignée ; mais il est faux qu'il le soit par des hommes inhumains & sauvages, puisque c'est une Déesse qui le retient, & qui ne le retient que parce qu'elle l'aime. Minerve veut bien ici parler en homme, car telles sont ordinairement les conjectures des hommes. Ils devinent en partie, & se trompent en partie ; il est rare qu'ils pénétrent toute la vérité.

Page 18. *Ma mere m'a dit que je suis son fils*] Voici un passage dont on a fort abusé contre les femmes, comme si Telemaque avoit voulu faire ici une satyre contre elles ; ce qui est très-faux. Comment a-t-on pu s'imaginer que ce jeune Prince, plein de respect & d'admiration, comme il étoit, pour sa mere, dont il connoissoit la vertu, ait voulu douter & faire douter de sa sagesse & de sa fidélité ? Ce n'est nullement le sens de ses paroles. Telemaque vient de promettre de dire la vérité telle qu'il la sçait ; il la dit, & ce qu'il dit est de très-bon sens. Les

Juriſconſultes mêmes ſont entrés dans cette penſée qui eſt celle de la nature. La mere eſt appellée *certa*, certaine, comme elle l'eſt en effet, mais on n'a pas la même certitude ſur le pere. *Mater certa eſſe dicitur*, dit Grotius, *quia inveniuntur qui quæve partui & educationi adfuerint. At de patre hujus gradûs certitudo haberi non poteſt.* Cela eſt ſi vrai & ſi généralement reconnu, qu'Euripide tire de cette certitude de la mere la raiſon pourquoi les meres ont naturellement plus d'amour pour leurs enfans que les peres. La mere ſçait que l'enfant eſt à elle, & le pere ne fait que croire qu'il eſt à lui :

Ἡ μὲν γὰρ αὑτῆς οἶδεν ὄντα, ὁ δ' οἴεται.

Et après lui Menandre a dit, *Perſonne n'eſt aſſuré de connoître ſon pere, nous le ſoupçonnons, nous le croyons, & voila tout.* Mais ce ſoupçon & cette croyance deviennent des certitudes & des vérités conſtantes, lorſque les meres menent, comme Penelope, une vie très-ſage & très-réglée. Quand cela n'eſt pas, les doutes ne ſont que trop bien fondés.

Pag. 19. *Puiſque Penelope vous a mis au monde*] Cette réponſe de Minerve eſt fondée ſur ce que la gloire de Penelope étoit déja fort célébre, & que la bonne réputation des peres & des meres eſt un flambeau qui éclaire les enfans, & qui les rend illuſtres quand ils marchent à ſa lumiere.

Eſt-ce une fête? eſt-ce une nôce? ce n'eſt

pas un repas par écot] Il n'y a naturellement que trois sortes de réjouissances, de festins. Le repas par écot, ἔρανος, où chacun paye sa part. La nôce, γάμος, & la fête, εἰλαπίνη, c'est-à-dire, un grand festin qu'un seul donne à tous les autres. Minerve, par le bruit, par le désordre & par l'insolence qui regnoient dans ce repas, dit que ce n'est pas un écot. Dans un repas par écot on est plus sobre, plus modéré; car chacun y est pour soi. Ce n'est pas une nôce; car il n'y a ni marié ni mariée, ni rien de tout ce que la nôce attiroit. Enfin, dit-elle, ce n'est pas une fête; car le maître de la maison bien-loin d'y prendre part, s'en afflige; voilà pourquoi elle ajoute, *assurément c'est une débauche*. Il faut toujours se souvenir que cette Déesse parle en homme, pour faire parler Telemaque, & pour lui donner les conseils dont il avoit besoin.

Page 20. *En ont ordonné autrement*] Ἑτέρως ἐβούλοντο, comme s'il disoit, *en ont jetté autrement les dez*. Pour faire entendre que les Dieux ont joué la fortune de cette maison, comme nous dirions, à trois dez, qu'ils l'ont laissé aller au hazard avec la derniere indifférence.

Les Harpyes nous l'ont enlevé] J'ai déja remarqué dans l'Iliade Livre XVI. que les Anciens appelloient *Harpyes* certains monstres aîlés; que ce nom a été donné à tout ce qui court ou qui vole avec rapidité, & qu'ainsi les tempêtes & les tourbillons de

vents ont été fort bien nommés *Harpyes*. De-là quand quelqu'un venoit à disparoître sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu, on disoit que *les Harpyes l'avoient enlevé*.

Page 21. *Sont venus s'établir ici pour rechercher ma mere en mariage, & ruinent ma maison*] Voilà ce qu'il y a de bien extraordinaire, que des Princes qui recherchent une Princesse en mariage, s'établissent chez elle, & ruinent sa maison, qu'ils devroient plutôt enrichir, en faisant tous les jours de nouveaux présens. Mais ce n'est pas là ce qui paroît de plus surprenant; on s'étonne davantage de voir que parce qu'un Prince est absent, les Princes ses sujets & autres aillent s'établir chez la Reine malgré elle, & consument son bien. Ne peut-elle pas les chasser? non elle ne le peut, & on a tort de s'étonner. Le gouvernement des Etats de la Gréce étoit Royal, mais il n'étoit pas despotique. Les grands du Royaume, quoique sujets, avoient de grands priviléges & beaucoup d'autorité. Penelope, qui étoit seule, qui n'avoit qu'un beaupere accablé d'années, qui même s'étoit retiré, & qu'un fils encore fort jeune, ne pouvoit résister à cette foule de Princes très-fiers & très-insolens, qui avoient gagné presque tout le peuple. Et la crainte même qu'ils n'attentassent à la vie de son fils, l'obligeoit à garder avec eux de grandes mesures. D'ailleurs il faut regarder la situation où la Reine & son fils se trouvoient alors, comme une minorité, & une minorité très-foible. Quels

troubles ne cause pas une minorité de cette nature dans les Etats même dont le gouvernement est le plus despotique & le plus absolu ! Il n'y a donc rien contre la vraisemblance dans cette partie de la fable qui fait le sujet du Poëme.

Ma mere les amuse, n'osant ni refuser un mariage qu'elle abhorre, ni, &c.] Homere releve bien la sagesse de Penelope, en peignant la terrible situation où elle se trouvoit. Elle n'osoit refuser le mariage qu'on lui proposoit, de peur d'y être forcée ; & elle ne pouvoit l'accepter, car elle attendoit toujours son cher Ulysse. Il falloit donc trouver tous les jours de nouveaux ménagemens pour différer & pour amuser ces Princes.

Page 22. ***Ah, vous verriez un beau changement, si tout d'un coup il venoit à paroître aujourd'hui***] Homere ne perd pas de vûe son sujet, & il continue de préparer le meurtre des Poursuivans pour le rendre vraisemblable. Voici Minerve elle-même qui dit que si ce Prince paroissoit seul à la porte de son Palais avec ses armes, on verroit les affaires changer de face, & les Poursuivans punis. Qui est-ce donc qui pourra s'étonner qu'Ulysse exécute cette grande vengeance, quand il sera aidé de son fils & de deux fidéles serviteurs, & qu'il attaquera ces Princes à table déja noyés de vin ?

Lorsqu'il revint d'Ephyre, de la cour d'Ilus fils de Mermerus] Les Géographes mar-

quent six différentes villes appellées *Ephyre*. Mais Homere ne peut parler ici que de celle qui étoit de la Thesprotie dans l'Epire. Car c'est la seule Ephyre dont ceux qui en revenoient pour aller à Ithaque, fussent obligés de passer par l'isle de Taphos, qui n'étoit nullement sur le chemin des autres. Cette Ephyre n'étoit pas moins célébre par ses poisons, que l'Ephyre de la Thessalie. Medée y avoit fait quelque séjour, & avoit sans doute enseigné son art à ses habitans. Et l'on veut même que leur Roi Ilus fût arriere-petit-fils de cette Princesse & de Jason; car voici sa génealogie :

Jason,
Pheres,
Mermerus,
Ilus.

Mais je doute que l'on pût accorder cette filiation avec la saine Chronologie.

Demander à ce Prince un poison mortel pour en froter ses dards] Les Anciens étoient quelquefois si accablés de bêtes qui désoloient leur pays, que pour s'en délivrer ils étoient obligés de leur faire la guerre avec des dards empoisonnés. C'est dans une semblable nécessité qu'Ulysse va demander des poisons au Roi d'Ephyre.

Ilus refusa de lui en donner, parce qu'il avoit la crainte des Dieux] Il ne faut pas douter qu'Ulysse ne dît à Ilus l'usage qu'il vouloit faire de ces poisons, & ce qui l'obligeoit à les demander. Mais comme Ilus ne

le connoissoit pas, sans doute, & qu'il ne sçavoit pas s'il ne seroit point capable d'en abuser; il les lui refusa, parce qu'il avoit la crainte des Dieux, & qu'on se rend criminel quand on fournit aux autres des moyens de faire des crimes.

Mon pere, qui l'aimoit extrêmement] Mentès dit que la crainte des Dieux empêcha Ilus de donner des poisons à Ulysse, mais que son pere lui en donna; veut-il donc dire que son pere ne craignoit pas les Dieux? non, sans doute. Il ajoute la raison pourquoi Anchialus lui en donna, c'est qu'il aimoit extrêmement Ulysse; voulant faire entendre qu'il ne l'aimoit que parce qu'il le connoissoit & qu'il l'estimoit. Les gens de bien n'aiment que les vertueux, & l'on peut tout confier à ceux qui ont la vertu en partage. Voilà quelle est l'idée d'Homere; mais j'ai cru être obligée d'en développer le véritable sens dans ma Traduction. Il ne faut rien laisser d'indéterminé sur une matiere si délicate, de peur que la corruption n'en profite, & qu'elle n'empoisonne ce qu'il y a de plus innocent.

Si donc Ulysse venoit à se mêler tout d'un coup avec ces Poursuivans] C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage, car le mot ὁμιλήσειεν, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, est un terme de guerre, comme notre terme, *se mêler avec les ennemis.* Homere ne sçauroit être bien traduit, si l'on ne conserve toute la propriété des termes dont il se sert,

car c'eſt ce qui conſerve & qui fait voir la juſteſſe des idées.

Page 23. *Et la joie de leurs nôces convertie en un deuil très-amer*] Le Grec dit cela tout en un mot πικρόγαμοι, c'eſt-à-dire, *des gens qui ſe marient malheureuſement, qui ſont des nôces qui leur ſont funeſtes, & dont ils ont tout ſujet de ſe repentir.*

Et la Reine votre mere, ſi elle penſe à ſe remarier, qu'elle ſe retire dans le Palais de ſon pere] Il y a dans l'expreſſion d'Homere un déſordre, ou plutôt une eſpece de ſolecïſme qui vient d'une ellipſe, & qu'il eſt bon de remarquer, parce qu'il renferme une bienſéance digne de la Déeſſe qui parle. Elle commence par l'accuſatif μητέρα, *matrem*, & elle employe enſuite le verbe ἴτω, *eat*, *aille*. On voit bien qu'il n'y a pas là de conſtruction. D'où vient cela ? Il vient de ce que Minerve vouloit dire d'abord *votre mere*, *renvoyez-la* : μητέρα, ἀπόπεμψον. Mais après avoir dit μητέρα, le terme ἀπόπεμψον lui a paru trop dur, & laiſſant l'accuſatif ſeul par une ellipſe, il a continué par le nominatif ἴτω qui n'a rien que de doux. Telemaque eſt incapable de renvoyer ſa mere, mais ſa mere peut fort bien prendre le parti de ſe retirer.

Là Icarius & Peribée auront ſoin] Après avoir dit qu'*elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*, il ajoute, *ils auront ſoin :* pourquoi ce pluriel après le mot *pere* qui eſt au ſin-

gulier ? c'eſt que le pere comprend auſſi la mere. C'eſt pourquoi j'ai mis dans la Traduction, *Icarius & Peribée auront ſoin, &c.* Car on ne peut pas douter qu'il ne parle ici du pere & de la mere de Penelope, puiſqu'il dit τεύξουσι γάμον, qu'ils feront la nôce.

Page 24. *Ou ſi la divine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre Déeſſe*] Ce paſſage eſt un peu différent dans l'original, & il eſt néceſſaire de l'expliquer, car il ne laiſſe pas d'être difficile. Homere dit, *Ou ſi vous entendrez quelque parole (échappée) de la part de Jupiter, & qui ſouvent apporte aux hommes le bruit de ce qu'ils cherchent.* Le Poëte appelle ὄσσα, quelque parole échappée par hazard, comme celles que les Latins appelloient *omina.* Il dit que cette parole vient ἐκ Διος, *de Jupiter,* parce que c'eſt par un effet de ſa Providence que cette parole arrive juſqu'à nous, & il ajoute qu'elle porte aux hommes κλέος, c'eſt-à-dire, le bruit de ce qui doit arriver; car, comme Euſtathe l'a remarqué, κλέος dans Homere ſignifie φήμη, *le bruit.* En effet, il arrive tous les jours qu'on entend des nouvelles confuſes dont on ne connoît ni la ſource ni les auteurs, & qui enfin ſe trouvent véritables. Voilà le ſens de l'original; j'ai tâché de le conſerver dans la Traduction, mais en la rendant plus ſenſible.

Chez le Divin Neſtor] Homere donne ici à Neſtor l'épithete de *Divin*, & ne donne à Menelas que celle de ξανθὸς, *blond.* Il ho-

nore beaucoup plus la sagesse que la naissance.

De-là vous irez à Sparte chez Menelas qui est revenu de Troye après tous les autres] Menelas étant revenu le dernier pourra lui donner des nouvelles plus fraîches & plus sûres de son pere que tous les autres.

Page 25. *Vous lui éleverez un tombeau*] C'est donc un vain tombeau, σῆμα τὸ κενήριον, comme dit Eustathe : c'est-à-dire, un tombeau vuide qui ne renferme pas le corps.

Et vous donnerez à votre mere un mari que vous choisirez vous-même] Ce passage me paroît remarquable, qu'une Princesse qui veut se remarier doive recevoir ce nouveau mari de la main de son fils. Il y a à cela bien de la raison & de la bienséance.

Page 26. *N'entendez-vous pas quelle gloire s'est acquise le jeune Oreste*] La situation de Telemaque n'est nullement semblable à celle d'Oreste. Mais comme Oreste a acquis une grande gloire en tuant le meurtrier de son pere, Minerve veut faire entendre à ce jeune Prince qu'il en acquerra une pareille, en tuant les Princes qui persécutent sa mere & qui ruinent sa maison.

Page 27. *La Déesse le quitte & s'envole comme un oiseau, & disparoît*] Il y a dans le Grec, ὄρνις δ' ὡς ἀνόπαια διέπτατο, & l'on a expliqué ce mot ἀνόπαια bien differemment.

Les uns veulent que ce ſoit le nom propre de l'oiſeau, une eſpece d'aigle appellée ἀνόπαια, *la Déeſſe s'envole comme l'oiſeau qu'on appelle* ἀνόπαια. Les autres veulent que ἀνόπαια ſignifie *par le trou de la porte*, les autres *par la cheminée ;* & d'autres enfin prétendent que ἀνόπαια eſt la même choſe que ἀφανὴς, *inviſible :* & c'eſt le ſens que j'ai ſuivi, parce qu'il me paroît le plus naturel & le ſeul véritable. *La Déeſſe s'envola comme un oiſeau, & diſparut.* Le Poëte compare le vol de Minerve à celui d'un oiſeau, qui dans un moment diſparoît à notre vûe.

Page 28. *Il chantoit le retour des Grecs*] Et voilà la grande raiſon du ſilence des Princes, & de l'attention qu'ils donnoient à ſon chant : ils s'attendoient que ce chantre leur apprendroit peut-être la mort d'Ulyſſe ; car ils regardoient ces chantres comme une eſpece de prophétes, & ils étoient perſuadés qu'ils étoient véritablement inſpirés.

Que la Déeſſe Minerve leur avoit rendu ſi funeſte] A cauſe de l'inſolence d'Ajax le Locrien, qui avoit profané ſon temple par la plus impie de toutes les actions.

Elle s'arrêta ſur le ſeuil de la porte] Homere ne fait pas faire une ſeule action à Penelope, ni une ſeule démarche, qui ne ſoit dans toutes les regles de la ſageſſe & de la retenue la plus ſcrupuleuſe. La douleur la fait deſcendre de ſon appartement pour ordonner à Phemius de chanter autre choſe que le

retour des Grecs. Elle n'entre pas dans la ſale, elle n'approche point de ces inſolens, plus redoutables encore dans la débauche; elle ne ſe découvre pas le viſage, & ſes yeux ſont baignés de pleurs.

Page 29. *Vous êtes inſtruit de toutes les actions les plus, &c.*] Homere veut dire que Phemius étoit très-ſçavant dans l'Hiſtoire & qu'il étoit grand Philoſophe; car la véritable définition de la Philoſophie, c'eſt qu'*elle eſt la connoiſſance des choſes divines & humaines*. Homere eſt donc le premier auteur de cette définition. C'eſt une remarque d'Euſtathe qui m'a paru digne d'être rapportée.

Et c'eſt de-là que les plus grands muſiciens tirent d'ordinaire les ſujets de leurs chants] Cela eſt vrai, & c'eſt pourquoi Virgile feint que le chantre Jopas chante à la table de Didon, non les aventures particulieres de quelques Princes, mais les ſecrets les plus profonds de l'Aſtronomie :

A la fin du liv. 1. de l'Eneïde.

Hic canit errantem lunam ſoliſque labores.

Au reſte, par tout cet endroit il eſt aiſé de voir que les chants de ces muſiciens étoient de grands ouvrages. Les chants que nous appellons aujourd'hui *des cantates* en approchent beaucoup, & bien-loin de s'étonner qu'on les ait introduits parmi nous dans ce dernier ſiécle, on doit être ſurpris qu'on ne l'ait pas plutôt fait. Car ils ſont très-conformes à la raiſon, & donnent lieu à une grande

grande variété de musique ; on pourroit seulement désirer que les sujets y fussent aussi sagement traités, que la maniere est sagement imaginée.

Mais quittez celui que vous avez commencé, dont le sujet est trop triste, & qui me, &c.] Penelope n'explique pas ici la véritable raison, elle en a une plus solide & plus profonde. Elle ne veut pas que Phemius continue ce chant, de peur qu'enfin il n'apprenne aux Poursuivans des choses qui seroient fort contraires à ses intérêts ; car, ou il fera entendre qu'Ulysse est mort, & alors ils useront de violence pour l'obliger à se déclarer & à choisir un mari ; ou il les menacera qu'il est près de revenir, & alors ils prendront des mesures contre sa vie. D'ailleurs, ajoute Eustathe, ce n'est point au chantre Phemius à chanter le retour d'Ulysse, c'est à Homere. Ainsi c'est fort à propos que Penelope l'empêche de continuer, & Homere sçait tirer du sujet les raisons nécessaires & plausibles.

Page 30. *Dont la gloire est répandue dans tout le pays d'Argos & dans toute la Grece*] Mais la gloire d'Ulysse n'avoit pas seulement rempli la Grece, elle étoit parvenue en bien d'autres climats. Ulysse étoit connu en Italie, en Espagne, en Afrique. D'où vient donc que Penelope lui donne des bornes si étroites ? c'est qu'elle ne sçavoit pas alors tous ses travaux, & qu'elle croyoit qu'il avoit péri dans quelqu'une des isles de la Gré-

ce, & qu'il n'y avoit que les Grecs qui fussent informés de ses grandes actions & de ses malheurs. Car je ne sçaurois goûter la raison qu'Eustathe ajoute, que Penelope ne faisoit cas que de la gloire que l'on acqueroit parmi les Grecs, & qu'elle méprisoit l'estime des barbares.

Ma mere, pourquoi défendez-vous] Telemaque ne dit jamais la *Princesse*, ni la *Reine* en parlant de Penelope; & en lui parlant, il dit toujours *ma mere*. Ces termes de *pere* & de *mere* sont si respectables & si saints, qu'on ne doit jamais en substituer d'autres à leur place. Cependant une malheureuse délicatesse a introduit de nos jours une pernicieuse coutume; on regarde ces mots, *mon pere, ma mere*, comme des mots ignobles; il n'y a pas jusqu'au petit bourgeois qui ne se croye obligé de dire *Monsieur, Madame*, en parlant à ceux qui lui ont donné le jour. Qu'arrive-t-il de-là? Il arrive qu'en perdant ces noms naturels, nous perdons les sentimens qu'ils inspirent, & que les familles ne sont plus des familles, mais des sociétés d'étrangers. Je n'ai pû laisser passer cette occasion de marquer l'extrême aversion que j'ai pour une vanité si mal entendue.

Ce ne sont point les Chantres qui sont cause de nos malheurs] Telemaque croit que c'est par une superstition assez ordinaire aux femmes, que Penelope ne veut pas que Phemius chante le retour des Grecs; & sur cela il lui dit fort bien que ce ne sont pas les Chantres qui sont cause des malheurs qu'ils

chantent ; car ces malheurs n'arrivent pas parce qu'ils les chantent, mais ils les chantent parce qu'ils sont arrivés.

Aux misérables mortels] Le Grec dit, ἀνδράσιν ἀλφηστῆσιν, *aux hommes laborieux, industrieux, dont les besoins aiguisent l'industrie.* C'est-à-dire, aux hommes qui par la misere de leur condition sont forcés de travailler continuellement à imaginer, à trouver des remedes contre les malheurs qui les accablent ; car c'est cette nécessité qui est la mere des arts. De-là le mot ἀλφησταὶ a été pris pour des *gens d'esprit*, comme au commencement du Livre IV. & pour des *gens habiles*, & qui ont acquis de la réputation dans leur art, comme dans le Livre XI. Il est formé du verbe ἀλφεῖν, qui signifie *imaginer, trouver.*

Car le goût de tous les hommes, c'est d'aimer toujours mieux les chansons les plus nouvelles] Ce goût est général. Pindare a dit sur cela dans l'od. 19. des Olympioniques :

.... Αἴνει δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων
Νεωτέρων.

Louez le vin vieux & les fleurs des chansons nouvelles.

Page 31. *Et ne pensez qu'à vos occupations ordinaires ; reprenez vos toiles, vos fuseaux*] C'est la même chose que ce qu'Hector dit à

Andromaque dans le Livre VI. de l'Iliade. Il n'y a qu'un mot de changé, Hector parle de la guerre, & Telemaque parle des discours. Ainsi Homere est le premier qui ait enseigné à parodier des vers, comme Eustathe l'a remarqué.

Penelope étonnée de la sagesse de son fils] Cette Princesse ne doute point que quelque Dieu n'inspire Telemaque, & ne lui mette dans le cœur tout ce qu'il doit faire dans cette occasion. C'est pourquoi elle obéit sans répliquer.

Jusqu'à ce que la Déesse Minerve lui eût envoyé un doux sommeil] Ce n'est pas l'emploi de Minerve d'envoyer le sommeil ; mais Homere veut dire seulement que la sagesse & la raison firent comprendre à Penelope qu'il falloit suspendre ses déplaisirs & ses larmes, & que ce fut ce qui l'endormit.

Page 32. *Un Chantre comme celui-ci, qui est égal aux Dieux*] Car étant inspiré par les Muses, il chante comme les Muses mêmes.

Page 33. *Antinoüs rompt le silence, & dit*] Parmi ces Poursuivans il y en avoit deux qui étoient les premiers Princes d'Ithaque, parens d'Ulysse, Antinoüs & Eurymaque. Antinoüs est un homme violent & plein de fiel, & Eurymaque un homme plus doux & plus modéré, & qui sçait s'accommoder au tems & aux occasions. Ce discours d'Antinoüs est une raillerie fine & une impréca-

tion ; car il veut lui dire que n'ayant pas même été bien élevé & bien instruit par des hommes, il veut parler comme s'il étoit inspiré par les Dieux. Il souhaite qu'il ne regne jamais ; car puisqu'il parle si fierement n'étant que Prince, que ne feroit-il point s'il étoit Roi, & qu'il fût en possession d'un Etat qui ne lui appartient que par succession, & auquel il ne sçauroit prétendre par son mérite ? Telemaque l'entend fort bien ; mais inspiré par Minerve il dissimule, & prend cette imprécation pour une priere qu'Antinoüs fait en sa faveur.

Page 34. *Je recevrois de bon cœur le sceptre des mains de Jupiter*] C'est comme s'il lui disoit, Je suis persuadé que c'est par amitié pour moi que vous souhaitez que je ne regne point ici ; car vous regardez sans doute la Royauté comme un état plein d'embarras & d'inquiétudes qui doivent le faire fuir. Je vous suis bien obligé de ces sentimens ; je vous avoue pourtant que je recevrois volontiers le sceptre, si Jupiter me l'accordoit.

Mais vous paroît-il que la Royauté soit un si mauvais présent] Mais examinons pourquoi vous trouvez la Royauté un état si dangereux. Ce n'est pas la Royauté qui est mauvaise, c'est la tyrannie. C'est le mot βασιλεὺς, *Roi*, qui fonde tout le raisonnement de Telemaque. Et pour le faire entendre, je l'ai étendu dans ma Traduction.

Un Roi voit bientôt sa maison pleine de richesses] Un Prince comme Telemaque,

instruit par Minerve, ne fait pas consister la fin de la Royauté dans les richesses & dans les honneurs; mais il veut faire entendre que les richesses & les honneurs sont la récompense de la justice des Rois. Un Roi, c'est-à-dire, un Roi juste. Les autres ne sont pas des Rois.

Mais quand je ne serai pas Roi d'Ithaque, il y a dans cette isle plusieurs autres Princes] Quoique Telemaque dissimule, il ne laisse pas de piquer Antinoüs à son tour; car il veut lui faire entendre que quand bien il ne regneroit pas, le Royaume ne regarderoit pas Antinoüs, ni aucun des Poursuivans, parce qu'il y a d'autres Princes plus dignes de cet honneur. Il appelle βασιλῆες, *Rois*, les Princes, les Grands qui ne sont pas Rois, mais qui peuvent l'être. Dans l'Ecriture sainte nous voyons que les fils de David sont appellés Rois. Et que David lui-même appelle Roi son fils Absalon qui venoit de se faire déclarer Roi par une conjuration horrible.

Pour moi je me contente de regner sur toute ma maison] Telemaque ajoute cela pour endormir les Princes, en leur faisant croire qu'il ne pense à prendre aucunes mesures pour conserver le Royaume qui lui appartient.

Et qu'il a faits dans toutes ses courses] Car, comme je l'ai déja dit, le métier de pirate étoit honorable, & les héros même ne le dédaignoient pas.

Telemaque, tout ce que vous dites là est entre les mains des Dieux, qui feront asseoir sur le thrône d'Ithaque celui, &c.] C'est le discours d'un homme plus doux & plus modéré en apparence qu'Antinoüs, mais qui sous cette modération apparente, ne laisse pas de cacher beaucoup de venin. Telemaque vient de dire deux choses : la premiere, que quand bien il ne regneroit pas dans Ithaque, il y avoit dans cette isle plusieurs Princes dignes de cet honneur, pour faire entendre que ce ne seroit pas une nécessité qu'on choisît pour Roi un de ces Poursuivans ; & la seconde, que pour lui il se contenteroit de regner sur sa maison. Eurymaque répond à ces deux choses : à la premiere il répond que c'est Jupiter qui donnera le Royaume à celui qu'il voudra choisir, & que ce n'est pas à Telemaque à en décider ; & à la seconde il répond par un souhait qui renferme une sorte d'imprécation, ou du moins qui est plus favorable aux Poursuivans qu'à Telemaque, *Regnez dans votre maison*, lui dit-il, *& que jamais vous ne voyïez arriver ici un homme qui vous dépouille.* C'est-à-dire, jouissez paisiblement de votre bien comme un particulier, & que jamais aucun étranger ne vienne vous dépouiller, & chasser l'usurpateur qui sera assis sur le thrône d'Ithaque, qui vous étoit dû.

Page 35. *Ou n'est-il venu que pour retirer le payement de quelque dette qu'il ait ici?*] Selon la coutume de ces tems-là, où les plus

grands Seigneurs alloient eux-mêmes retirer le payement de ce qui leur étoit dû chez les étrangers. C'eſt ainſi que le jeune Tobie fut envoyé par ſon pere à Ragès dans la Medie pour ſe faire payer de dix talens qu'il avoit prêtés à Gabelus. Tob. 18. 21. 22.

Je n'eſpere plus de voir mon pere de retour] Le but de Telemaque eſt de perſuader à ces Princes qu'il a perdu toute eſpérance de revoir ſon pere, & par conſéquent qu'il ne penſe pas à lui ſucceder. Mais en même tems il ne laiſſe pas d'entretenir leur inquiétude, & de le tenir en reſpect, en leur faiſant entendre qu'il y a des nouvelles & des prédictions même qui promettent ſon retour.

Ni aux prédictions que ma mere me débite après les avoir recueillies avec ſoin des Devins] Qu'Homere peint bien ici le caractère des femmes qui attendent impatiemment le retour de quelqu'un qui leur eſt cher! Toutes les nouvelles, tous les bruits qu'on fait courir, ſont recueillis avec ſoin; les Devins ſont conſultés; toute l'Aſtrologie eſt employée à les ſervir, & par ce grand ſecours des prédictions ordinairement flateuſes, leur eſprit ſe remplit d'eſpérance & goûte quelque tranquillité. Tous les tems ſe reſſemblent.

Page 36. *Et lorſque l'étoile du ſoir*] Le Grec dit, *mais lorſque le noir Veſper*, &

peut-être que par cette épithete Homere fait voir qu'il a connu ce que Pythagore a le premier publié que l'étoile du soir qu'on appelle *Venus* & *Vesper*, est la même que l'étoile du matin appellée *Lucifer* & *Phosphore*.

Page 37. *Monta dans son appartement qui étoit au haut d'un pavillon*] Telemaque ne loge point dans le palais, dans le corps de logis qu'habitoit la Reine. Il n'auroit pas été honnête qu'un jeune homme eût logé au milieu de tant de femmes. Voilà pourquoi Homere dit qu'il avoit son appartement au haut d'un pavillon qui avoit été bâti au bout de la cour dans un lieu séparé & enfermé, afin qu'il n'y eût point de communication. Eustathe nous fait remarquer ici *thalamus* pour l'appartement d'un homme, au lieu que ceux qui ont écrit après Homere, ont toujours appellé de ce nom l'appartement des femmes.

Euryclée fille d'Ops & petite-fille de Peisenor] Homere s'arrête à nous expliquer ici la naissance & la fortune de cette Esclave de Laërte, parce qu'elle joüera un rolle considérable dans la reconnoissance d'Ulysse, & que d'ailleurs une femme aussi affectionnée qu'elle étoit à la maison de son maître, est digne qu'on la distingue.

Portoit devant lui deux flambeaux allumés] Le Grec dit, *des torches allumées.* Il est bon de remarquer ici la modestie de ces

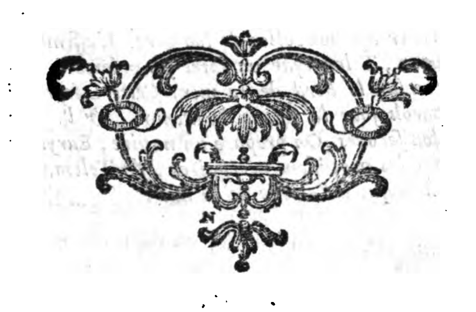
tems héroïques. Un jeune Prince comme Telemaque allant se coucher, n'est conduit que par une des femmes de sa mere & la plus âgée, qui porte devant lui des torches, c'est-à-dire, des morceaux de bois dont on se servoit pour éclairer. Elle lui sert de valet de chambre, elle nettoye la robe qu'il vient de quitter, & la met, non sur un beau siége couvert d'étoffe magnifique, ou dans une corbeille, mais à une cheville qui étoit dans le mur près de son lit. La bassesse de notre mot *cheville* m'a empêchée de l'employer dans ma Traduction. Il auroit trop déplu aux yeux de notre siécle, à ces yeux *corruptis vanis rerum*, & qui ne voyent pas que cette simplicité, mêlée avec la magnificence qui paroît d'ailleurs dans ces Poëmes, n'est pas une simplicité de pauvreté & de bassesse, mais une simplicité de mœurs; & que c'est une preuve qu'Homere a peint véritablement les usages de ces anciens tems.

Mais pour ne pas causer de jalousie, il n'avoit jamais pensé à l'aimer] Le Poëte releve ici la sagesse de Laërte, pour instruire toujours son lecteur, & pour faire honneur à son Héros; car c'est un grand avantage d'être né de gens sages & vertueux.

Page 38. *Tire la porte par son anneau d'argent, & lâchant la courroye*] Voilà comme étoient faites les portes de ces tems-là. Il y avoit au milieu un anneau qui

servoit à les tirer, & qui s'appelloit κορώνη, κρίκος, ἐπισπαστὴρ & ῥόπτρον. Et il y avoit tout auprès un trou d'où sortoit une courroye qui levoit ou lâchoit une barre ou un lévier qui étoit derriere, & qui fermoit quand elle étoit lâchée, & ouvroit quand on la tiroit.

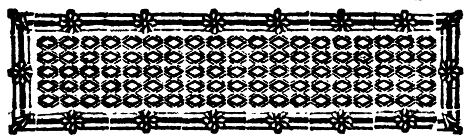
Telemaque passa la nuit à chercher en lui-même les moyens] Telemaque ne passe pas la nuit à dormir ; il l'employe à penser à ses affaires comme un homme sensé.



Argument du Livre II.

TElemaque tient une assemblée dans laquelle il se plaint hautement des Princes qui recherchent sa mere ; & il leur déclare qu'ils n'ont qu'à sortir du Palais d'Ulysse. Il conjure ses peuples de l'assister, & de se déclarer contre ces insolens. Ces Princes veulent se justifier, & l'obliger à renvoyer Penelope à son pere Icarius. Telemaque fait voir l'injustice de cette demande. Sur ce moment Jupiter envoye deux aigles. Un Devin explique ce prodige, & un des Princes fait tous ses efforts pour décréditer sa prédiction. Telemaque demande un vaisseau pour aller à Sparte & à Pylos chercher des nouvelles de son pere. L'assemblée rompue, Telemaque va faire ses prieres à Minerve sur le bord de la mer. Cette Déesse lui apparoît sous la figure de Mentor, & l'assûre de son secours. On prépare un navire ; Euryclée donne les provisions nécessaires, & Telemaque s'embarque à l'entrée de la nuit.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE II.

L'AURORE commençoit à peine à dorer l'horizon, que le fils d'Ulysse se leva & prit un habit magnifique, mit sur ses épaules un baudrier, d'où pendoit une riche épée, & après avoir couvert ses beaux pieds de riches brodequins, il sortit de sa chambre semblable à un Dieu. Sans perdre un moment il donne ordre à ses hérauts d'appeller les Grecs à une assemblée; les hérauts obéissent, & aussi-tôt

les Grecs s'assemblent. Dès qu'ils sont arrivés & qu'ils ont pris leur place, Telemaque se rend au milieu d'eux, tenant au lieu de sceptre une longue pique, & suivi de deux chiens, ses gardes fidéles: Minerve avoit répandu sur toute sa personne une grace toute divine. Les peuples le voyant entrer sont saisis d'admiration; il se place sur le thrône de son pere, & les vieillards s'éloignent par respect. Le héros Egyptius parla le premier. Il étoit courbé sous le poids des ans, & une longue expérience l'avoit instruit. Son fils, le vaillant Antiphus, s'étoit embarqué avec Ulysse, & l'avoit suivi à Ilion; mais le cruel Cyclope le dévora dans le fond de son antre, & ce fut le dernier qu'il dévora. Il lui restoit encore trois fils, l'un, appellé Eurynome, étoit un des Poursuivans de Penelope, & les

deux autres avoient ſoin des biens de leur pere. Cette conſolation n'empêchoit pas ce malheureux pere de ſe ſouvenir de ſon aîné; il en conſervoit toujours l'idée, & paſſoit ſa vie dans l'amertume & dans l'affliction. Et alors le viſage baigné de larmes, il dit:

Peuples d'Ithaque, écoutez- «
moi, nous n'avons vû tenir ici «
d'aſſemblée ni de conſeil depuis «
le départ du divin Ulyſſe. Qui eſt «
donc celui qui nous a aſſemblés? «
quel preſſant beſoin lui a inſpiré «
cette penſée? eſt-ce quelqu'un de «
nos jeunes gens? eſt-ce quelqu'un «
de nos vieillards? a-t-il reçu de «
l'armée quelque nouvelle dont il «
veuille nous faire part? ou veut-il «
nous inſtruire de quelque choſe «
qui regarde le public? Qui que ce «
ſoit, c'eſt ſans doute un homme «
de bien, puiſſe-t-il réuſſir dans ſon «
entrepriſe, & que Jupiter le favo- «

» rise dans tous ses desseins.

Il parla ainsi, & le fils d'Ulysse charmé de ce bon augure, ne fut pas long-tems assis; mais plein d'impatience il se leva au milieu de l'assemblée, & après que le héraut Peisenor plein de prudence & de sagesse, lui eut mis dans les mains son sceptre, il parla ainsi, en adressant la parole à Egyptius:

» Sage vieillard, celui qui a assem-
» blé le peuple n'est pas loin, vous
» le voyez devant vos yeux. Et c'est
» la douleur dont je suis accablé qui
» m'a fait prendre ce parti; je n'ai
» reçu aucune nouvelle de l'armée
» dont je puisse vous faire part, &
» je n'ai rien à vous proposer pour
» le public. C'est une affaire parti-
» culiere qui me regarde. Un grand
» malheur, que dis-je! deux mal-
» heurs épouvantables sont tombés
» en même-tems sur ma maison,

L'un, j'ai perdu mon pere, la gloire de nos jours, qui regnoit ſur vous avec tant de bonté & de juſtice, que vous trouviez en lui bien moins un maître qu'un pere plein de douceur : & l'autre, qui met le comble au premier, & qui va renverſer mes Etats & me ruiner ſans reſſource ; une foule de Princes s'attachent à rechercher ma mere ſans ſon conſentement, & ce ſont les principaux de mon Royaume. Ils refuſent tous de ſe retirer auprès de mon grand pere Icarius, qui donneroit une groſſe dot à ſa fille, & l'accorderoit à celui d'entre eux qui lui ſeroit le plus agréable. Mais ils s'opiniâtrent à demeurer chez moi, où ils égorgent tous les jours mes bœufs, mes agneaux & mes chevres, font continuellement des feſtins & épuiſent mes celliers, & tout mon bien ſe diſſipe, parce qu'il n'y a

» point ici d'homme comme Ulysse
» qui puisse éloigner ce fleau, &
» que je ne suis pas encore en état
» de m'y opposer; (mais il viendra
» un jour que je leur paroîtrai ter-
» rible;) je n'ai pas encore appris à
» manier les armes. Certainement
» je me vengerois s'il étoit en mon
» pouvoir. Tout ce qui se passe ici
» ne peut être supporté, & ma mai-
» son périt avec trop de honte. Con-
» cevez-en donc enfin une juste in-
» dignation; respectez les peuples
» voisins; évitez leurs reproches,
» & sur-tout redoutez la colere des
» Dieux, de peur qu'irrités de tant
» d'actions indignes, ils n'en fassent
» tomber sur vos têtes la punition
» qu'elles méritent. Je vous en con-
» jure au nom de Jupiter Olym-
» pien, & de Themis, qui préside
» aux assemblées, & qui dissipe ou
» fait réussir tous les conseils & tous
» les projets des hommes; mes

amis, oppoſez-vous à ces injuſti- «
ces, & que je n'aye qu'à me livrer «
tout entier à l'affliction que me «
cauſe la perte de mon pere. Que «
ſi jamais le divin Ulyſſe avec un «
cœur ennemi vous a accablés de «
maux, vengez-vous-en ſur moi, «
je me livre à toute votre haine; «
excitez encore ces inſolens, & «
ſuivez leur exemple. Il me feroit «
beaucoup plus avantageux que ce «
fût vous qui dévoraſſiez mes biens «
& mes troupeaux, & tout ce que «
j'ai de plus précieux; je pourrois «
au moins eſperer que vous m'en «
dédommageriez un jour, car je «
n'aurois qu'à aller par toute la vil- «
le repréſenter le tort qu'on m'au- «
roit fait, & redemander mon bien «
juſqu'à ce qu'on m'eût rendu ju- «
ſtice. Au lieu que préſentement «
vous me précipitez dans des «
maux qui ſont ſans reméde. «

Il parle ainſi, animé par la co-

lere, & le visage baigné de pleurs; & il jette à terre son sceptre. Le peuple est rempli de compassion. Tous les Princes demeurent dans le silence sans oser répondre: Antinoüs fut le seul qui eut la hardiesse de repartir:

» Telemaque, qui témoignez » dans vos discours tant de hauteur » & tant d'audace, que venez-vous » de dire pour nous deshonorer? » vous voulez nous exposer à d'éter- » nels reproches. Ce ne sont point » les amans de la Reine votre mere » qui sont cause de vos malheurs; » c'est la Reine elle-même qui n'a » recours qu'à des artifices & à des » subtilités. Il y a déja trois années » entieres, & la quatriéme va bien- » tôt finir, qu'elle élude toutes les » poursuites des Grecs. Elle nous » amuse tous de belles espérances; » elle promet à chacun de nous en » envoyant messages sur messages,

& elle penſe tout le contraire de «
ce qu'elle promet. Voici le der- «
nier tour dont elle s'eſt aviſée : «
Elle s'eſt miſe à travailler dans ſon «
appartement à une toile très-fine «
& d'une immenſe grandeur, & «
nous a dit à tous : *Jeunes Princes*, «
qui me pourſuivez en mariage, «
puiſque le divin Ulyſſe n'eſt plus, «
attendez, je vous prie, & permet- «
tez que je ne penſe à mes nôces «
qu'après que j'aurai achevé cette «
toile que j'ai commencée ; il ne «
faut pas que tout mon ouvrage ſoit «
perdu. Je la prépare pour les funé- «
railles de Laërte, quand la Parque «
cruelle l'aura livré à la mort, afin «
qu'aucune femme des Grecs ne «
vienne me faire des reproches, ſi «
j'avois laiſſé ſans drap mortuaire «
fait de ma main, un homme ſi «
cher & qui poſſédoit tant de biens. «
C'eſt ainſi qu'elle parla, & nous «
nous laiſſâmes amuſer par ſes pa- «
roles. Le jour elle travailloit avec «

» beaucoup d'assiduité ; mais la
» nuit, dès que les torches étoient
» allumées, elle défaisoit ce qu'el-
» le avoit fait le jour. Cette ruse
» nous a été cachée trois ans en-
» tiers : mais enfin la quatriéme an-
» née étant venue & presque finie,
» une de ses femmes, qui étoit de
» la confidence, nous a avertis de
» ce complot ; nous-mêmes nous
» l'avons surprise comme elle dé-
» faisoit cet ouvrage admirable, &
» nous l'avons forcée malgré elle
» de l'achever. Voici donc la ré-
» ponse que tous ses Poursuivans
» vous font par ma bouche, afin
» que ni vous ni aucun des Grecs
» n'en prétendiez cause d'ignoran-
» ce : Renvoyez votre mere, &
» obligez-la à se déclarer en faveur
» de celui que son pere choisira, &
» qu'elle trouvera le plus aimable.
» Que si elle prétend nous amuser
» ici, & nous faire languir encore
» long-tems, jusqu'à ce qu'elle ait

mis en œuvre toutes les inſtruc- «
tions que Minerve lui a données, «
en lui enſeignant tant de beaux «
ouvrages, en ornant ſon ame de «
tant de ſageſſe & de vertu, & en «
lui inſpirant des fineſſes qui ne «
ſont jamais venues dans l'eſprit «
des femmes les plus célébres, de «
Tyro, d'Alcmene & de la belle «
Mycene; car aucune de ces Prin- «
ceſſes n'a eû les ruſes de Penelo- «
pe : elle prend là un parti qui ne «
vous eſt pas fort avantageux; car «
nous conſumerons ici tout votre «
bien, tandis qu'elle perſiſtera dans «
le deſſein que les Dieux lui ont «
inſpiré. Il eſt vrai que par cette «
conduite elle acquerra beaucoup «
de gloire, mais elle achevera de «
vous ruiner; car pour nous, nous «
n'irons vacquer à aucune de nos «
affaires, & nous ne déſemparerons «
point d'ici, que Penelope n'ait «
donné la main à celui qui lui ſera «
le plus agréable. «

Le ſage Telemaque répondit:
» Antinoüs, il n'eſt pas poſſible que
» je faſſe ſortir par force de mon
» Palais celle qui m'a donné le jour
» & qui m'a nourri elle-même. Peut-
» être que mon pere vit dans une
» terre étrangere, peut-être auſſi
» qu'il ne vit plus: ſuis-je en état de
» rendre à Icarius toutes ſes richeſ-
» ſes, comme il faudra le faire né-
» ceſſairement, ſi je renvoye ma
» mere ſans autre raiſon que ma
» volonté? mon pere enfin de retour
» ne manqueroit pas de m'en punir.
» Et quand je n'aurois rien à crain-
» dre de ſa part, me mettrois-je
» à couvert des vengeances des
» Dieux, après que ma mere chaſſée
» de ma maiſon auroit imploré les
» redoutables Furies? & pourrois-
» je éviter l'indignation de tous les
» hommes qui s'éleveroient contre
» moi? Jamais un ordre ſi injuſte &
» ſi cruel ne ſortira de ma bouche.

Si

Si vous en êtes fâchés, & que « vous soyez si rebutés de la con- « duite de ma mere, sortez de mon « Palais, allez ailleurs faire des fê- « tes en vous traitant tour à tour à « vos dépens chacun dans vos mai- « sons. Que si vous trouvez plus « utile & plus expédient pour vous « de consumer impunément le bien « d'un seul, achevez; j'invoquerai « les Dieux immortels, & je les « prierai qu'ils fassent changer la « fortune des méchans, & que vous « périssiez tous dans ce Palais, sans « que votre mort soit jamais ven- « gée. «

Ainsi parla Telemaque ; en même-tems Jupiter fait partir du sommet de la montagne deux aigles qui s'abandonnant au gré des vents, ne font d'abord que planer en se tenant toujours l'un près de l'autre ; mais dès qu'ils sont arrivés au-dessus de l'assemblée où

l'on entendoit un bruit confus; alors faisant plusieurs tours & battant des aîles, ils marquent par leurs regards toutes les têtes des Poursuivans, & leur prédisent la mort. Car après s'être ensanglanté avec leurs ongles la tête & le cou, ils prennent leur vol à droite, & traversant toute la ville, ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas plutôt apperçû ces oiseaux de Jupiter, qu'ils furent saisis de frayeur; car ils prévoyoient ce qui devoit s'accomplir. Le fils de Mastor, le vieillard Halitherse, qui surpassoit en expérience tous ceux de son âge pour discerner les oiseaux & pour expliquer leurs présages, prenant la parole, leur dit avec beaucoup d'affection & de prudence :

» Peuples d'Ithaque, écoutez ce
» que j'ai à vous annoncer; je m'a-

dresse sur-tout aux Poursuivans de «
Penelope ; car c'est particuliére- «
ment sur leur tête que va tomber «
ce malheur. Ulysse ne sera pas «
encore long-tems éloigné de ses «
amis, il est quelque part près d'ici «
& porte à tous ces Princes une «
mort certaine; mais ils ne sont pas «
les seuls, plusieurs d'entre nous «
qui habitons la haute ville d'Itha- «
que, nous sommes menacés du «
même sort. Avant donc qu'il tom- «
be sur nos têtes, prenons ensem- «
ble des mesures pour l'éviter. Que «
ces Princes changent de condui- «
te, ils gagneront infiniment à pren- «
dre bientôt ce parti. Car ce n'est «
point au hasard & sans expérience «
que je leur prédis ces malheurs ; «
c'est avec une certitude entiere, «
fondée sur une science qui ne «
trompe point. Et je vous dis que «
tout ce que j'avois prédit à Ulysse «
lorsque les Grecs monterent à «

» Ilion, & qu'il s'embarqua avec » eux, eſt arrivé de point en point. » Je lui avois prédit qu'il ſouffriroit » des maux ſans nombre ; qu'il per- » droit tous ſes Compagnons, & » que la vingtiéme année il arrive- » roit dans ſa patrie inconnu à tout » le monde. Voici la vingtiéme an- » née, & l'événement va achever » de juſtifier ma prédiction.

Eurymaque, fils de Polybe, lui répondit en ſe mocquant de ſes » menaces : Vieillard, retire-toi, » va dans ta maiſon faire tes prédic- » tions à tes enfans, de peur qu'il ne » leur arrive quelque choſe de fu- » neſte. Je ſuis plus capable que toi » de prophétiſer & d'expliquer ce » prétendu prodige. On voit tous » les jours une infinité d'oiſeaux » voler ſous la voûte des cieux, & » ils ne ſont pas tous porteurs de » préſages. Je te dis, moi, qu'U- » lyſſe eſt mort loin de ſes Etats ;

& plût aux Dieux que tu fusses «
péri avec lui, tu ne viendrois pas «
nous débiter ici tes belles prophé- «
ties, & tu n'exciterois pas contre «
nous Telemaque déja assez irrité, «
& cela pour quelque présent que «
tu espéres qu'il te fera pour ré- «
compenser ton zéle. Mais j'ai une «
chose à te dire, & qui ne man- «
quera pas d'arriver, c'est que si en «
te servant des vieux tours que ton «
grand âge t'a appris, tu surprends «
la jeunesse du Prince pour l'irriter «
contre nous, tu ne feras qu'aug- «
menter ses maux, & tu ne vien- «
dras nullement à bout de tes per- «
nicieux desseins; nous nous ven- «
gerons si cruellement de toi, que «
tu en conserveras long-tems une «
douleur cuisante. Le seul conseil «
que je puis donner à Telemaque, «
c'est d'obliger la Reine sa mere à «
se retirer chez son pere; là ses pa- «
rens auront soin de lui faire des «

» nôces magnifiques, & de lui pré-
» parer des présens qui répondront
» à la tendresse qu'ils ont pour elle.
» Car je ne pense pas que les Grecs
» renoncent à leur poursuite, quel-
» que difficile qu'elle soit ; nous ne
» craignons ici personne, non pas
» même Telemaque, tout grand
» harangueur qu'il est; & nous nous
» mettons peu en peine de la pro-
» phétie que tu viens nous conter,
» qui ne sera jamais accomplie, &
» qui ne fait que te rendre plus
» odieux. Nous continuerons de
» consumer les biens d'Ulysse, &
» jamais ce désordre ne cessera tan-
» dis qu'elle amusera les Grecs en
» différant son mariage. Tous tant
» que nous sommes ici de rivaux,
» nous attendrons sans nous rebu-
» ter, & nous disputerons la Reine
» à cause de sa vertu, qui nous em-
» pêche de penser aux autres partis
» ausquels nous pourrions préten-
» dre.

Le prudent Telemaque prenant la parole, répondit : Eurymaque, & vous tous, fiers Poursuivans de la Reine ma mere, je ne vous fais plus la priere que je vous ai faite, je ne vous en parle plus ; les Dieux & tous les Grecs sçavent ce qui se passe, & cela suffit. Donnez-moi seulement un vaisseau avec vingt rameurs qui me menent de côté & d'autre sur la vaste mer. J'ai résolu d'aller à Sparte & à Pylos chercher si je ne découvrirai point quelque chose des aventures de mon pere, qui est absent depuis tant d'années ; si je ne pourrai rien apprendre sur son retour ; si quelque mortel pourra me dire ce qu'il est devenu ; ou si la fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre Déesse fait voler la gloire des hommes dans tout l'univers, ne m'en donnera point quelque nouvelle. Si je

» ſuis aſſez heureux pour entendre
» dire qu'il eſt en vie & en état de
» revenir, j'attendrai la confirma-
» tion de cette bonne nouvelle une
» année entiere avec toute l'inquié-
» tude d'une attente toujours dou-
» teuſe. Mais ſi j'apprends qu'il ne
» vit plus, & qu'il ne jouit plus de
» la lumiere du ſoleil, je reviendrai
» dans ma chere patrie, je lui éle-
» verai un ſuperbe tombeau, je lui
» ferai des funérailles magnifiques,
» & j'obligerai ma mere à choiſir
» un mari.

Après qu'il eut parlé de la ſorte, il s'aſſit, & Mentor ſe leva. C'étoit un des plus fidéles amis d'Ulyſſe, & celui à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le ſoin de toute ſa maiſon, afin qu'il la conduisît ſous les ordres du bon Laërte. Il parla en ces termes qui faiſoient connoître ſa grande ſageſſe:

« Ecoutez-moi, peuples d'Ithaque. Qui est le Roi qui désormais « voudra être moderé, clement & « juste, qui est celui au contraire « qui ne sera pas dur, emporté, vio- « lent, & qui ne s'abandonnera pas « à toutes sortes d'injustices ? lorf- « que nous voyons que parmi tant « de peuples qui étoient soumis au « divin Ulysse, & qui ont toujours « trouvé en lui un pere plein de « douceur, il n'y a pas un seul hom- « me qui se souvienne de lui & qui « n'ait oublié ses bienfaits. Je n'en « veux point ici aux fiers Poursui- « vans qui commettent dans ce Pa- « lais toutes sortes de violences par « la corruption & la dépravation de « leur esprit ; car c'est au péril de « leur tête qu'ils dissipent les biens « d'Ulysse, quoiqu'ils espérent « qu'ils ne le verront jamais de re- « tour. Mais je suis véritablement « indigné contre son peuple, de «

» voir que vous vous tenez tous
» dans un honteux silence, & que
» vous n'avez pas le courage de
» vous opposer, au moins par vos
» paroles, aux injustices de ses en-
» nemis, quoique vous soyez en
» très-grand nombre, & qu'ils
» soient bien moins forts que vous.

Leocrite, fils d'Evenor, lui
» répondit : Imprudent, insensé
» Mentor, que venez-vous de dire
» pour nous exciter à nous opposer
» à tant de désordres ? Il n'est pas
» facile de combattre contre des
» gens qui sont toujours à table,
» quoique vous soyez en plus grand
» nombre qu'eux. Si Ulysse lui-mê-
» me survenoit au milieu de ces fes-
» tins, & qu'il entreprît de chasser
» de son Palais ces fiers Poursui-
» vans, la Reine sa femme ne se
» réjouiroit pas long-tems de ce
» retour si desiré, elle le verroit
» bientôt périr à ses yeux, parce

que, quoique ſupérieur en nombre, il combattroit avec déſavantage. Vous avez donc parlé contre toute ſorte de raiſon. Mais que tout le peuple ſe retire pour vaquer à ſes affaires. Mentor & Halitherſe, qui ſont les plus anciens amis d'Ulyſſe, prépareront à Telemaque tout ce qui eſt néceſſaire pour ſon départ. Je penſe pourtant que ce voyage aboutira à attendre à Ithaque les nouvelles dont on eſt en peine, & qu'on ne partira point.

Il parla ainſi, & en mêmetems il rompit l'aſſemblée. Chacun ſe retire dans ſa maiſon; les Pourſuivans reprennent le chemin du Palais d'Ulyſſe, & Telemaque s'en va ſeul ſur le rivage de la mer; & après s'être lavé les mains dans ſes ondes, il adreſſe cette priere à Minerve:

Grande Déeſſe, qui daignâtes

» hier vous apparoître à moi dans
» mon Palais, & qui m'ordonnâtes
» de courir la vaste mer, pour ap-
» prendre des nouvelles du retour
» de mon pere, qui est depuis si
» long-tems absent, écoutez-moi.
» Les Grecs, & sur-tout les Pour-
» suivans, s'opposent à l'exécution
» de vos ordres, & retardent mon
» départ avec une insolence qu'on
» ne peut plus supporter. Il parla
ainsi en priant; aussi-tôt Minerve
prenant la figure & la voix de
Mentor, s'approcha de lui, & lui
adressant la parole;

» Telemaque, lui dit-elle, dé-
» formais vous ne manquerez ni de
» valeur ni de prudence, au moins
» si le courage & la sagesse d'Ulysse
» ont coulé dans vos veines avec
» son sang; & comme il étoit hom-
» me qui effectuoit toujours, non-
» seulement tout ce qu'il avoit en-
» trepris, mais aussi tout ce qu'il

avoit dit une fois, vous ferez de « même ; votre voyage ne sera pas « un vain projet, vous l'exécuterez. « Mais si vous n'étiez pas fils d'U- « lysse & de Penelope, je n'oserois « me flatter que vous vinssiez à « bout de vos desseins. Il est vrai « qu'aujourd'hui peu d'enfans res- « semblent à leurs peres ; la plû- « part dégénerent de leur vertu, « & il y en a très-peu qui les sur- « passent. Mais, comme je vous l'ai « déja dit, vous marquez de la va- « leur & de la prudence, & la sa- « gesse d'Ulysse se fait déja remar- « quer en vous ; on peut donc es- « pérer que vous accomplirez ce « que vous avez résolu. Laissez là « les complots & les machinations « de ces Princes insensés. Ils n'ont « ni prudence ni justice, & ils ne « voyent pas la mort qui par l'or- « dre de leur noire Destinée est déja « près d'eux, & va les emporter tous «

» dans un même jour. Le voyage
» que vous méditez ne sera pas long-
» tems différé ; tel est le secours que
» vous trouverez en moi qui suis
» l'ancien ami de votre pere ; je
» vous équipperai un navire & je
» vous accompagnerai. Retournez
» donc dans votre Palais ; vivez
» avec les Princes à votre ordinai-
» re, & préparez cependant les
» provisions dont vous avez besoin.
» Remplissez-en des vaisseaux bien
» conditionnés ; mettez le vin dans
» des urnes, & la farine, qui fait la
» force des hommes, mettez-la
» dans de bonnes peaux ; & moi
» j'aurai soin de vous choisir parmi
» vos sujets des compagnons qui
» vous suivront volontairement. Il
» y a dans le port d'Ithaque assez de
» vaisseaux tant vieux que nouvel-
» lement construits ; je choisirai le
» meilleur, & après l'avoir équip-
» pé, nous nous embarquerons en-
» semble.

La fille de Jupiter parla ainsi. Et Telemaque ne s'arrêta pas plus long-tems après avoir entendu la voix de la Déesse. Il reprit le chemin de son Palais, le cœur plein de tristesse ; il trouva dans la cour les fiers Poursuivans qui dépouilloient des chévres, & qui faisoient rotir des cochons engraissés. Antinoüs le voyant arriver, s'avance au-devant de lui en riant, le prend par la main, & lui adresse ces paroles :

« Telemaque, qui tenez des propos si hautains, & qui faites voir un courage indomptable, ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues ; venez plutôt faire bonne chere avec nous, comme vous avez fait jusqu'ici. Les Grecs auront soin de préparer toutes choses pour votre départ ; ils vous donneront un bon vaisseau & des rameurs

» choisis, afin que vous arriviez
» plus promptement à la délicieuse
» Pylos, pour y apprendre des nou-
» velles de votre illustre pere.

Le prudent Telemaque lui ré-
» pondit : Antinoüs, je ne sçaurois
» me résoudre à manger avec des
» insolens comme vous, avec des
» impies qui ne reconnoissent ni les
» loix humaines ni les loix Divines ;
» je ne goûterois pas tranquillement
» le plaisir des festins. Ne vous suf-
» fit-il pas d'avoir jusqu'ici consumé
» tout ce que j'avois de plus beau
» & de meilleur, parce que j'étois
» enfant ? présentement que je suis
» devenu homme, que l'âge a aug-
» menté mes forces, & que les
» bonnes instructions ont éclairé
» mon cœur & mon esprit, je tâ-
» cherai de hâter votre malheureu-
» se destinée, soit que j'aille à Py-
» los ou que je demeure ici. Mais
» je partirai malgré vous, & mon

voyage ne ſera pas de ces vains «
projets qui ne s'exécutent point ; «
je partirai plutôt ſur un vaiſſeau de «
rencontre comme un ſimple paſ- «
ſager, puiſque je ne puis obtenir «
ni vaiſſeau, ni rameurs, parce «
que vous jugez plus expédient «
pour vous de me les refuſer. «

En finiſſant ces mots, il arrache ſa main des mains d'Antinoüs. Les Princes continuent à préparer leur feſtin, & cependant ils ſe divertiſſent à railler & à brocarder Telemaque. Parmi cette troupe inſolente, les uns diſoient, Voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal. Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes qui l'aident à ſe venger? car il a cette vengeance furieuſement à cœur. Ou veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre, afin d'en rapporter quelques drogues pernicieuſes qu'il mê-

lera dans notre urne pour nous faire tous périr ? Que sçait-on, disoient les autres, si après être monté sur la vaste mer, il ne sera pas errant & vagabond comme son pere, & n'aura pas une fin aussi malheureuse que lui ? C'est là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine ; car nous aurions celle de partager tous ses biens, & pour son Palais nous le laisserions à sa mere, ou à celui qu'elle choisiroit pour mari.

Ainsi parloient les Poursuivans, & le jeune Prince descend dans les celliers spacieux & exhaussés du Roi son pere, où l'on voyoit des monceaux d'or & d'airain, des coffres pleins de riches étoffes, des huiles d'un parfum exquis, & des vaisseaux d'un vin vieux digne d'être servi à la table des Immortels. Toutes ces richesses étoient rangées par ordre

autour de la muraille en attendant Ulysse, si jamais délivré de ses travaux, il revenoit heureusement dans son Palais. Ces celliers étoient fermés d'une bonne porte avec une double serrure, & les clefs en étoient confiées à une sage gouvernante qui veilloit nuit & jour sur ces thrésors avec beaucoup de fidélité & de prudence; c'étoit Euryclée fille d'Ops & petite-fille de Peisenor. Telemaque l'ayant fait appeller, lui parla en ces termes:

Ma nourrice, tirez-moi de ce « vin vieux dans des urnes, & don- « nez-moi du plus excellent après « celui que vous gardez pour le « plus malheureux de tous les Prin- « ces, pour le divin Ulysse, si jamais « échappé à la cruelle Parque, il « se voit heureusement de retour « chez lui; bouchez avec soin les « urnes: mettez dans des peaux «

» bien préparées vingt mesures de
» fleur de farine : que personne que
» vous ne le sçache, & que tout
» soit prêt cette nuit, je viendrai le
» prendre après que ma mere sera
» montée dans son appartement
» pour se coucher ; car je suis réso-
» lu d'aller à Sparte & à Pylos tâ-
» cher d'apprendre quelques nou-
» velles du retour de mon pere.

Euryclée entendant cette ré-
solution, jette de grands cris, &
les yeux baignés de larmes, elle
» lui dit : Mon cher fils, pourquoi
» ce dessein vous est-il entré dans
» la tête ? où voulez-vous aller ?
» voulez-vous aller courir toute la
» vaste étendue de la terre ? vous
» êtes fils unique & fils si tendre-
» ment aimé. Le divin Ulysse est
» mort loin de sa patrie, dans quel-
» que pays éloigné. Vous ne serez
» pas plutôt parti, que les Poursui-
» vans de la Reine votre mere vous

dresseront mille embûches pour «
vous faire périr, & ils partageront «
entre eux tous vos biens. Demeu- «
rez donc ici au milieu de vos su- «
jets ; pourquoi iriez-vous vous «
exposer aux périls de la mer qui «
sont infinis ? que l'exemple de «
votre pere vous instruise. «

Telemaque, touché de sa tendresse, lui répond : Ayez bon cou- «
rage, ma chere nourrice ; ce des- «
sein ne m'est pas venu dans l'es- «
prit sans l'inspiration de quelque «
Dieu. Mais jurez-moi que vous «
ne le découvrirez à ma mere que «
l'onziéme ou le douziéme jour «
après mon départ, de peur que «
dans les transports de sa douleur, «
elle ne meurtrisse son beau visage. «
Que si avant ce terme elle a d'ail- «
leurs quelque nouvelle de mon «
absence, & qu'elle vous ordonne «
de lui dire la vérité, alors vous «
serez quitte de votre serment. «

Il parla ainsi, & Euryclée prenant les Dieux à témoin, fit le plus grand de tous les sermens. Quand elle eut juré, & expliqué ce qu'elle promettoit, elle remplit de vin les urnes, mit de la farine dans des peaux; & Telemaque remontant dans son Palais, alla rejoindre les Princes.

La Déesse Minerve, qui ne perdoit pas de vue ce qu'elle vouloit exécuter, prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre, les oblige à se rendre sur le rivage à l'entrée de la nuit, & demande au célébre fils de Phronius, à Noëmon, son navire. Il le promet volontiers & avec grand plaisir. Le soleil cependant se couche, & la nuit répand ses noires ombres sur la terre. Minerve fait lancer à l'eau le navire, l'équipe de tout ce qui est nécessai-

re pour bien voguer, & le tient à la pointe du port. Les compagnons du jeune Prince s'assemblent pressés par la Déesse, qui pour assurer encore davantage le succès de son entreprise, va au Palais d'Ulysse & verse un doux sommeil sur les paupieres des Poursuivans. Les fumées du vin font leur effet, ils ne peuvent plus se soutenir, les coupes leur tombent des mains; ils se dispersent dans la ville & vont à pas chancelans chercher à se coucher, n'ayant plus la force de se tenir à table, tant ils sont accablés de sommeil.

Alors Minerve prenant la figure & la voix de Mentor, appelle Telemaque pour le faire sortir de son Palais. Telemaque, lui dit-« elle, tous vos compagnons sont « prêts à faire voile, ils n'attendent « plus que vos ordres; allons donc, «

» & ne différons pas davantage no-
» tre départ.

En achevant ces mots elle marche la premiere, & Telemaque la suit. A leur arrivée ils trouvent sur le rivage leurs compagnons tout prêts, & Telemaque leur
» adressant la parole, leur dit : Al-
» lons, mes amis, portons dans le
» vaisseau toutes les provisions né-
» cessaires ; je les ai fait préparer
» dans le Palais, ma mere n'en sçait
» rien, & de toutes les femmes il
» n'y en a qu'une seule qui soit du
» secret. En même-tems il se met à les conduire lui-même ; ils le suivent. On porte toutes les provisions & on les charge sur le vaisseau, comme le Prince l'avoit ordonné. Tout étant fait, il monte le dernier. Minerve qui le conduit se place sur la poupe, & Telemaque s'assit près d'elle. On délie les cables, les rameurs se mettent

tent ſur leurs bancs. Minerve leur envoye un vent favorable, le Zephyre, qui de ſes ſouffles impétueux fait mugir les flots. Telemaque hâtant ſes compagnons, leur ordonne d'appareiller. Pour ſeconder ſon empreſſement, ils dreſſent le mât, l'aſſurent par des cordages & déployent les voiles: le vent ſoufflant au milieu les enfle, & les flots blanchis d'écume gémiſſent ſous les avirons. Le vaiſſeau fend rapidement le ſein de l'humide plaine. Les rameurs quittant leurs rames, couronnent de vin les coupes, & font des libations aux Immortels, ſur-tout à la fille de Jupiter, & voguent ainſi toute la nuit, & pendant le lever de l'aurore.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE II.

Page 111. **M***It ſur ſes épaules un baudrier*] Le Grec dit, *il mit ſur ſes épaules une épée*, ce qui marque certainement que c'étoit un baudrier & non pas un ceinturon, comme on l'a déja vu dans l'Iliade.

Page 112. *Tenant au lieu de ſceptre une pique*] Il prend une pique, parce qu'il alloit à une aſſemblée où il ſçavoit bien qu'il feroit au milieu de ſes ennemis.

Et ſuivi de deux chiens, ſes gardes fidéles] Dans ces tems héroïques on ſe ſervoit beaucoup de chiens. Nous avons vu dans l'Iliade, qu'Achille en nourriſſoit de fort grands, & qu'il s'en ſervoit pour la garde de ſon camp. Mais, dit-on, voilà une belle circonſtance à marquer dans une grande Poëſie, *Telemaque ne marchoit pas ſeul, il étoit ſuivi de deux chiens.* Il feroit bon que ces grands Critiques ſe ſouvinſſent que la

Poësie est comme la Peinture, qui tire de grandes beautés des coutumes les plus simples. Et que non-seulement dans la Poësie, mais dans la Prose même, on prend plaisir à voir relever les moindres choses qui marquent les usages des anciens tems. Ce qu'Homere dit ici de Telemaque, n'est pas différent de ce que la sainte Ecriture nous dit de Tobie, cent cinquante ans ou environ après Homere, *Profectus est autem Tobias, & canis secutus est eum*, Tob. 6. 1. Virgile n'a pas dédaigné la même circonstance : car dans le liv. 8. en parlant d'Evandre, il dit :

Necnon & gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.

Et c'est ce que les plus grands Peintres ont imité.

Et les vieillards s'éloignent par respect] Les *vieillards*, c'est-à-dire, les Princes & les Principaux d'Ithaque ; c'est un mot de dignité qui ne marque pas toujours un grand âge. D'ailleurs tous ceux qui étoient à cette assemblée étoient plus vieux que Telemaque. Ils s'éloignent par respect, autant ses ennemis que les autres ; Dieu imprime sur les Princes un caractère de majesté qui se fait toujours sentir, & qui leur attire les respects qui leur sont dûs.

Le héros Egyptius parla le premier] Voilà à Ithaque un Prince appellé *Egyptius*. Cela se pratiquoit souvent ; des noms patronymi-

ques, ou empruntés des lieux, devenoient des noms propres. Cet Egyptius pouvoit être d'une famille originaire d'Egypte, ou bien il pouvoit avoir eu ce nom pour y avoir trafiqué.

Et ce fut le dernier qu'il dévora.] Il y a dans le Grec, *& il en fit son dernier repas.* Les anciens ont remarqué qu'Homere s'exprime ici d'une maniere amphibologique, & que ces paroles, *en fit son dernier repas*,

.... πύματον δ' ὡπλίσατο δόρπον,

présentent trois sens. Le premier, *Que cet Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulysse que le Cyclope dévora*; le second, *Que ce fut lui dont il fit le dernier repas de la journée*, c'est-à-dire, le *souper*; & le troisiéme, *Que ce fut effectivement le dernier repas de ce monstre, qui après avoir perdu son œil, renonça à la vie & mourut.* Car il y avoit une tradition que le Cyclope n'avoit pû survivre à son infortune. Le dernier sens n'est nullement fondé dans Homere. Le second est froid; car il n'est pas question ici s'il dévora Antiphus à dîner ou à souper. Le premier sens me paroît le seul véritable, Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulysse que ce Cyclope dévora.

Page 113. *Cette consolation n'empêchoit pas ce malheureux pere.*] Homere n'explique pas si ce pere étoit instruit du malheureux sort de son fils. Il y a bien de l'apparence qu'il l'ignoroit; d'où l'auroit-il sçu? Son affliction ve-

noit sans doute de l'opinion où il étoit, qu'il avoit péri avec Ulysse.

Nous n'avons vu tenir ici d'assemblée ni de conseil depuis le départ du divin Ulysse] Homere veut peindre par là le grand désordre qui regnoit dans Ithaque. Telemaque n'avoit pas été en âge de tenir des Conseils. Penelope ne le pouvoit ; car outre que ce n'étoit pas l'emploi des femmes, elle ne l'auroit pu quand elle l'auroit voulu : Laërte étoit trop vieux, il s'étoit même retiré, & les amis qui restoient à Ulysse n'auroient osé l'entreprendre, de peur de s'attirer les Poursuivans.

Qui est donc celui qui nous a assemblés ?] Egyptius n'ignoroit pas sans doute que c'étoit Telemaque ; mais il fait semblant de l'ignorer pour tirer de cette ignorance un prétexte de parler le premier, & pour faire entendre adroitement à ce jeune Prince qu'il a encore des amis, sans s'attirer la haine des Poursuivans, qui pouvoient prendre pour eux ses paroles. Cette adresse produit un très-bon effet ; car elle encourage Telemaque & le remplit d'espérance, & elle lui épargne l'embarras où il auroit été s'il lui avoit fallu ouvrir l'assemblée & parler le premier. Un jeune homme qui n'a point d'expérience a besoin d'être aidé.

Qui que ce soit, c'est sans doute un homme de bien] Il en juge ainsi, parce que dans ce désordre il n'y avoit qu'un homme de

bien qui pût avoir le courage d'assembler un Conseil.

Page 114. *Et le fils d'Ulysse charmé de ce bon augure*] Telemaque comprend fort bien le tour qu'a pris Egyptius, & prenant pour lui toutes ses paroles, il en tire un bon augure : c'est pourquoi Homere dit, χαῖρε δὲ φήμη. Φήμη signifie ici *omen*.

Et après que le héraut Peisenor lui eut mis dans les mains son sceptre] Les Rois & les Princes portoient ordinairement leur sceptre quand ils alloient aux assemblées, aux conseils ; & quand ils ne le portoient pas, ils avoient près d'eux des hérauts qui le portoient, & qui le leur mettoient entre les mains quand ils vouloient parler, parce qu'alors ils avoient besoin de cette marque de leur dignité. Il en étoit de même des Juges ; ils n'avoient pas le sceptre quand ils étoient assis pour écouter les parties ; mais quand ils se levoient pour aller aux opinions, ils le prenoient de la main des hérauts, comme Homere nous l'a expliqué dans le liv. XIII. de l'Iliade. *Leurs sceptres sont entre les mains des hérauts qui les tiennent près d'eux, & quand ils se levent l'un après l'autre pour aller aux opinions, ils prennent chacun de la main d'un héraut ces sceptres, caractère sacré de la justice.* Il en est ici de même de Telemaque, il ne porte pas son sceptre ; mais quand il va parler, il le prend de la main de son héraut.

Un grand malheur, que dis-je ? deux malheurs épouvantables.] C'est le sens de ces paroles, Telemaque commence d'abord par κακὸν, *un grand malheur*, & ensuite se reprenant, il dit, δοιὰ, *deux malheurs.* Ce discours est plein de force & d'adresse.

Page 115. *Que vous trouviez en lui bien moins un maître qu'un pere plein de douceur*] Car les Rois qui sont seulement maîtres & qui ne sont pas peres, ne sont pas de bons Rois. Herodote semble avoir pris d'ici ce qu'il dit de Cambyse & de Cyrus. Καμβύσης μὲν δεσπότης, Κῦρος δὲ πατήρ. *Cambyse étoit un maître, & Cyrus un pere.*

Et l'autre, qui met le comble au premier] Le Grec dit, *& l'autre qui est beaucoup plus grand.* Et j'ai vu des gens qui étoient choqués de cet endroit, comme s'il y avoit trop de dureté à Telemaque, de dire que les désordres de sa maison étoient un plus grand malheur que la mort de son pere. Mais c'est une délicatesse sans raison. Il est naturel qu'un fils perde son pere, c'est le cours de la nature ; & ce malheur, quoique grand, est sans comparaison moindre pour un Prince, que de voir des étrangers s'emparer de sa maison, s'attacher à sa mere malgré elle, dissiper son bien, & vouloir le chasser du thrône.

Et ce sont les principaux de mon Royaume] C'est-à-dire, de ceux qui devroient être les plus fidéles à Ulysse & à moi. Telemaque

parle ainſi pour augmenter l'indignation du peuple ; car de cent huit Pourſuivans, il n'y en avoit que douze d'Ithaque.

Qui donneroit une groſſe dot à ſa fille] Car la premiere dot, qu'il lui avoit donnée en la mariant à Ulyſſe, devoit demeurer à ſon fils. Une femme donc en ſe remariant ne portoit point à ſon ſecond mari le bien qu'elle avoit porté au premier dont elle avoit des enfans, à moins que ſes enfans ne l'euſſent maltraitée ; cela me paroît remarquable.

Et tout mon bien ſe diſſipe] Κατάνεται, c'eſt-à-dire, *ſe perd, ſe conſume*, ἄνεται, ὄλλυται, ἀναλίσκεται.

Page 116. *Mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible*] Il m'a paru qu'on a toujours mal expliqué ce vers.

.... Ἦ καὶ ἔπειτα
Λευγαλέοι τ' ἐσόμεσθα.

Car on l'a expliqué, *& je ſuis encore foible*. Mais ce n'eſt point du tout là le ſens. C'eſt une parentheſe. Après que Telemaque a dit, *& que je ne ſuis pas encore en âge de m'y oppoſer*, il ajoute comme par une eſpéce d'inſpiration, *mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible*. Λευγαλέος ſignifie *foible, expoſé aux injures* ; mais il ſignifie auſſi, *terrible, pernicieux*, & il eſt ici dans cette derniere ſignification ; le mot ἔπειτα ſeul le prouve. Cela donne beaucoup de force au

discours de Telemaque, & est très-propre à encourager ses sujets.

Je n'ai pas encore appris à manier les armes] Homere dit, *je n'ai pas encore appris la valeur.* Ce Poëte croyoit donc que la valeur s'apprenoit, & que c'est une science comme toutes les autres vertus. C'est ce que Socrate a démontré. On peut voir le dialogue de Platon intitulé : *Lâches* ou *de la valeur.*

Respectez les peuples voisins, évitez leurs reproches] Car les peuples qui abandonnent leurs Princes, sont immanquablement regardés comme infâmes, par tous ceux qui apprennent leur lâcheté.

Ils n'en fassent tomber sur vos têtes la punition qu'elles méritent] Car Dieu ne punit pas seulement ceux qui commettent ces actions si indignes, mais encore ceux qui les voyent commettre, & qui n'ont pas le courage de s'y opposer.

Et de Themis qui préside aux assemblées, & qui assûre ou renverse tous les conseils] Il y a seulement dans le Grec, *& de Themis qui forme ou dissipe les assemblées des hommes.* Eustathe fait entendre qu'Homere parle ainsi par rapport à une coutume qu'on avoit alors de porter aux assemblées une statue de Themis, & de la remporter quand les assemblées étoient finies. Et de cette maniere c'étoit Themis qui formoit les

assemblées & qui les congédioit. Mais outre que je n'ai vu nulle part aucun vestige de cette coutume, & que je ne crois pas qu'elle ait aucun fondement dans l'Antiquité, je suis persuadée qu'Homere dit ici quelque chose de plus profond & de plus utile. Assûrément il veut faire entendre qu'il n'y a que la justice qui assure les délibérations qu'on prend dans les conseils ; elle les fait réussir quand elles sont justes, & elle les renverse & les dissipe quand elles sont opposées à ses loix.

Page 117. *Que si jamais le divin Ulysse avec un cœur ennemi vous a accablés de maux, vengez-vous-en sur moi*] Les peuples ne peuvent sans injustice & sans impiété conserver du ressentiment, ni se venger des injustices de leur Roi légitime, beaucoup moins encore s'en venger sur son fils innocent ; mais il faut qu'un Prince soit bien assuré que ses sujets n'ont aucun sujet de se plaindre de son pere, pour oser réveiller ainsi leur ressentiment, & se livrer à toute leur haine, sur-tout dans le désordre qui regnoit à Ithaque. Il y a là beaucoup de grandeur & de confiance ; cela confirme bien l'éloge qu'il a donné à Ulysse, qu'il étoit doux à ses peuples comme un pere à ses enfans.

Il me seroit beaucoup plus avantageux que ce fût vous] Telemaque prévient ici une réponse que ses sujets pouvoient lui faire, *ce n'est pas nous qui dissipons votre bien.* Et il leur dit qu'il seroit plus avantageux pour lui qu'ils

le dissipassent eux-mêmes, que de souffrir, comme ils font, que d'autres le dissipent, & il en donne une fort bonne raison.

Vous me précipitez dans des maux sans reméde] Car comment retirer de tous ces Princes ce qu'ils auront dévoré, consumé? il faut donc leur déclarer la guerre. Mais comment la faire quand on est ruiné? L'Auteur du *Parallele* a si peu compris le sens de ces paroles de Telemaque, qu'il en tire occasion de se mocquer d'Homere selon sa bonne coûtume. *Dès le matin*, dit-il, *Telemaque sort après avoir chaussé ses beaux souliers: il assemble son conseil où il représente que les Amans de sa mere mangent ses bœufs, ses moutons & ses chévres grasses; qu'il ne se soucieroit pas que d'honnêtes gens, tels que sont ceux de son conseil, les mangeassent, parce qu'il sçait qu'ils les payeroient bien, ce qu'il ne peut pas espérer des Amans de sa mere. Et tout cela il le dit en pleurant.* N'est-ce pas là un judicieux Critique.

Page 118. *Et il jette à terre son sceptre*] Pour mieux marquer son indignation, & comme pour mieux dire qu'il ne se soucioit pas de regner sur des peuples qui trahissoient ses intérêts, & qui n'avoient pas pour lui les sentimens qu'ils devoient avoir. Dans le 1. liv. de l'Iliade, Achille dans son emportement contre Agamemnon, jette de même son sceptre, & j'en ai expliqué les raisons.

Telemaque, qui témoignez dans vos discours tant de hauteur & tant d'audace]

Eustathe a pris ici le mot ὑψαγόρης pour un homme *qui exagere*. Mais je ne crois pas qu'Homere l'ait employé dans ce sens-là ; car il n'est pas même vrai que Telemaque exagere. Il signifie, *qui parle avec hauteur & avec fierté*, & Antinoüs a égard à ce qu'il a dit, *qu'il viendra un jour qu'il leur paroîtra terrible* ; & cela confirme l'explication que j'ai donnée à ce vers.

C'est la Reine elle-même] Ce discours d'Antinoüs est le discours d'un insolent, à qui la passion ôte l'usage de la raison. Comment Penelope peut-elle être cause de tous ces désordres ? parce qu'elle refuse de se remarier, les Princes sont-ils en droit de vivre à discrétion chez elle & de la ruiner ?

Qu'elle élude toutes les poursuites des Grecs.] J'ai tâché de rendre toute la force de ce mot, ἀτέμβει θυμὸν ; ἀτέμβειν signifie proprement *priver*. Au reste, ce discours d'Antinoüs ne fait qu'augmenter l'amour & la reconnoissance que Telemaque a pour sa mere. Car quelle sagesse dans cette conduite, & quel amour Penelope ne marque-t-elle pas à son fils & à son mari ?

Page 119. *A une toile très-fine & d'une immense grandeur.*] La finesse & la grandeur marquent le grand travail, & par conséquent la longueur du tems que cet ouvrage demandoit. Au reste, j'ai conservé ici le mot de *toile*, parce que notre langue l'a consacré à cette histoire, & qu'on dit *la toile de Penelope*, ce qui a même fait un proverbe. Je

me contente d'avertir que φᾶρος n'eſt point une toile, mais un *voile*, une de ces riches étoffes dont les Princeſſes & les grandes dames faiſoient proviſion, & qu'elles prodiguoient dans les funérailles des perſonnes qui leur étoient cheres; c'eſt pourquoi Andromaque dans la frayeur qu'elle a que le corps de ſon mari ne ſoit déchiré ſur le rivage & en proye à la corruption, dit: *Hélas, à quoi vous ſervent tant de riches & belles étoffes que nous avons dans le Palais & qui ſont l'ouvrage de mes femmes!* A la fin du Livre XXII.

Je la prépare pour les funérailles de Laërte] Quoique ce ne ſoit ici qu'un prétexte, & que Penelope ne cherche qu'à amuſer ſes amans par un ouvrage qu'elle a deſſein de ne pas finir, cela n'empêche pas que ce choix ne lui faſſe honneur, & ne marque ſa grande ſageſſe, d'avoir préféré à tout autre amuſement une occupation convenable & pieuſe. C'étoit la coutume des Princeſſes & de toutes les dames vertueuſes & appliquées à leurs devoirs, de faire des étoffes pour l'uſage de leur maiſon, & pour avoir de quoi honorer les funérailles des perſonnes qui leur étoient cheres.

Afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches, ſi j'avois laiſſé ſans drap mortuaire] C'étoit ſans doute une partie de la piété des femmes de faire de leurs propres mains des étoffes pour honorer les funérailles de leurs peres, de leurs beau-

peres, de leurs maris, & celles qui y manquoient étoient exposées aux reproches des autres. La décence & le grand sens des paroles de Penelope n'ont pas empêché l'Auteur du Parallele de s'en mocquer. *Penelope*, dit-il, *disoit à ses amans qu'ils attendissent qu'elle eût achevé sa toile, dont elle vouloit faire un drap pour ensevelir son pere, ne voulant pas que ses voisines lui reprochassent qu'un homme aussi riche que son pere n'eût pas un drap pour l'ensevelir.* Quelle misere, quelle pauvreté !

Page 120. *Une de ses femmes, qui étoit de la confidence, nous a avertis*] Homere prépare déja le Lecteur à ce qu'il lui apprendra enfin du mauvais commerce que les Poursuivans avoient avec les femmes de Penelope, & du châtiment qu'Ulysse en fit.

Et obligez-la à se déclarer en faveur de celui que son pere choisira, & qu'elle trouvera le plus aimable] Homere joint fort bien l'autorité du pere avec le consentement de la fille. Icarius n'auroit pas marié Penelope sans son consentement, & Penelope étoit trop sage pour se remarier sans l'autorité de son pere.

Page 121. *Tandis qu'elle persistera dans le dessein que les Dieux lui ont inspiré*] Ils reconnoissent que ce sont les Dieux qui ont inspiré ce dessein à Penelope, ils sont donc de leur propre aveu des impies de s'y opposer. Tous ces traits méritent d'être remar-

qués, car ils font beaucoup pour la beauté & la justesse des caractères.

Il est vrai que par cette conduite elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle achevera de vous ruiner] Antinoüs veut insinuer par là à Telemaque que Penelope ne tient pas cette conduite par amour pour Ulysse & pour lui, mais par vanité, pour s'acquerir un renom par cette longue résistance, & qu'elle sacrifie à cette vanité toute la fortune de son fils.

Que Penelope n'ait donné la main à celui qui lui sera le plus agréable] Voici un de ces passages qui ont un sens prophétique, qui n'est pas celui de l'auteur, & ces passages font un véritable plaisir au Lecteur instruit. Il arrivera que les Poursuivans ne sortiront véritablement du Palais qu'après que Penelope sera mariée à celui qui lui sera le plus agréable; car leurs cadavres ne seront emportés qu'après que Penelope sera réunie à son cher Ulysse. *Remarquez*, dit Eustathe, *cet augure enveloppé, caché.* Σημείωσαι δ' ἐν τούτοις φήμην ἐσχηματισμένην, &c. Et il ajoute, ἐπαινετέος οὖν κ) τῶν τοιούτων ὁ ἀστειότατος ποιητής. *Ce Poëte très-gracieux mérite d'être loué encore par ces endroits.* Il y en a un semblable dans le IX. Liv. de l'Iliade. On peut voir là ma Remarque, tom. 2. pag. 446.

Page 122. *Antinoüs, il n'est pas possible*] Eustathe a fort bien senti que cette réponse de Telemaque est serrée, concise & pleine de force.

Celle qui m'a donné le jour, & qui m'a nourri elle-même] Telemaque témoigne ici ſa reconnoiſſance à ſa mere, non-ſeulement de ce qu'elle lui a donné la naiſſance, mais encore de ce qu'elle l'a nourri, c'eſt-à-dire, allaité; car les femmes, & ſur-tout les Princeſſes & les Reines, avoient déja commencé à ſe ſoulager de ce pénible devoir que la nature ſemble impoſer, & à donner leurs enfans à des nourrices, ce qu'Euſtathe appelle fort ingénieuſement *une ſorte d'expoſition.* Nous en voyons des exemples fréquens dans l'Ecriture ſainte: Ulyſſe même avoit été allaité par Euryclée. Penelope n'avoit pas imité cette délicateſſe, elle avoit nourri ſon fils.

Mais ſuis-je en état de rendre à Icarius toutes ſes richeſſes, comme il faudra le faire néceſſairement, ſi je renvoye ma mere ſans autre raiſon que ma volonté] C'eſt à mon avis le véritable ſens de ce paſſage. Il paroît que telle étoit la coutume de ces tems-là. Un fils qui chaſſoit ſa mere de chez lui contre droit & raiſon, étoit obligé de lui rendre ſa dot & tout ce qu'elle avoit apporté à ſon mari; car il étoit bien juſte que cette ingratitude fût punie. Mais ſi la mere ſe retiroit d'elle-même pour ſe remarier, ou autrement, tout le bien qu'elle avoit eu en mariage, demeuroit à ſon fils, qui étoit ſon héritier légitime. Malgré cet uſage, un ſcrupule très-mal fondé a donné fort mal-à-propos la torture à ces deux vers. Euſtathe rapporte qu'il y a eu des Critiques qui ſe ſont

imaginé que cette raiſon de Telemaque, que s'il renvoyoit ſa mere, il faudroit rendre à Icarius tous les biens qu'il avoit donnés à ſa fille en la mariant, marque un intérêt trop ſordide, & jette ſur ce Prince une note d'avarice qu'il eſt bon de lui épargner ; & pour en venir à bout, ils ont ponctué autrement ce paſſage :

. . . . Κακὸν δέ με πολλ' ἀποτίνειν,
Ἰκαρίῳ, αἴκ αὐτὸς ἑκὼν ἀπὸ μητέρα πέμψω.

Et par cette ponctuation ils lui ont donné un ſens très-différent ; car ils ont prétendu que ce πολλ' ἀποτίνειν ne doit pas s'entendre des richeſſes, mais des peines que la juſtice divine impoſe aux méchans : ils veulent donc qu'on traduiſe, *Quel malheur pour moi de payer à la juſtice Divine tout ce que je lui devrois, ſi je renvoyois volontairement ma mere à ſon pere Icarius ?* Mais encore une fois, ce ſens eſt inſoutenable, & n'eſt fondé que ſur un ſcrupule très-faux. Quand Telemaque dit que s'il renvoyoit ſa mere, il faudroit lui rendre ſa dot, il ne parle pas ainſi par avarice, mais il prend les Pourſuivans par leur foible pour les refroidir ; car ces Princes recherchant Penelope plus pour ſes richeſſes que pour ſa beauté, n'auroient plus tant d'empreſſement s'ils voyoient qu'il la renvoyât : car il ne pourroit la renvoyer qu'à ſon pere Icarius, & en la renvoyant il ſeroit obligé de lui rendre tous les biens qu'elle avoit apportés. Ce qui n'étoit nullement l'intention des Pourſuivans ; ils vouloient

que Telemaque l'obligeât de se retirer chez son pere, afin que cette Princesse plutôt que de se résoudre à retourner chez lui, se déterminât enfin à se donner à l'un d'eux, & ils n'avoient garde de vouloir qu'on rendît à Icarius la dot qu'il avoit donnée ; car ils sçavoient bien qu'il ne la rendroit point à un second mari qu'elle auroit épousé par force & sans son consentement. Il y a dans ce passage plus de finesse que ces Anciens n'ont crû. Je pourrois ajouter d'autres raisons, mais celles-là suffisent.

Après que ma mere chassée de ma maison auroit invoqué les redoutables Furies] Nous avons vu dans le IX. Livre de l'Iliade tom. 2. pag. 379. que Phœnix dit *que son pere fit contre lui les plus noires imprécations, & qu'il invoqua les terribles Furies.* Dans le même Livre, pag. 389. nous avons vu *que la Furie qui erre dans les airs & qui a toujours un cœur implacable & sanguinaire, entendit du fond des Enfers les imprécations qu'Althée avoit faites contre son fils Meleagre.* Et enfin nous avons vu encore dans le XXI. Liv. tom. 3. pag. 234. que Pallas après avoir renversé Mars sous une pierre qu'elle lui avoit jettée, lui dit : *Les Furies vengeresses ont donc exécuté les imprécations que ta mere a proférées contre toi.* Tous ces passages font voir que les payens ont eu une si grande idée de l'honneur & du respect que les enfans doivent à leurs peres & meres, qu'ils croyoient que les Furies étoient particuliérement commises pour punir les enfans qui

manquoient à ce respect, & pour accomplir les imprécations que ces peres offensés auroient faites contre eux. Cette idée est grande & bien capable d'imprimer de l'horreur aux enfans. Car qu'y a-t-il de plus terrible que d'être la proye des Furies ? C'est dans ce sens qu'Iris dit à Neptune dans le xv. Liv. de l'Iliade tom. 3. pag. 345. *Vous n'ignorez pas que les noires Furies suivent toujours les aînés pour venger les outrages que leur font leurs freres.* Car les aînés sont respectables aux cadets comme les peres. On peut voir là les Remarques pag. 395. Telemaque veut donc se mettre à couvert d'un pareil malheur.

Page 123. *Sortez de mon Palais, allez ailleurs*] Telemaque répéte ici sept vers qu'il a déja dit, dans le premier Livre, & il n'y change pas un mot. Homere ne s'amuse pas à changer ce qu'il a bien dit une fois. Il seroit à désirer que son exemple nous donnât le courage de répéter à propos ce qui a déja été bien dit à propos ; mais la délicatesse trop superbe de nos oreilles ne s'accommodera jamais de ces redites dont elle est si blessée, & il faut obéir à ce goût.

Page 124. *Ils marquent par leurs regards toutes les têtes des Poursuivans, & leur prédisent la mort*] Pour s'appercevoir que ces aigles marquent par leurs regards les têtes de chacun de ces Princes, il faut, comme dit fort bien Eustathe, l'œil de la Muse même ;

mais voilà le merveilleux, & puiſque la Muſe le voit, il faut l'en croire.

Car après s'être enſanglanté avec leurs ongles la tête & le cou] Euſtathe nous avertit qu'il y avoit des gens qui faiſant violence à ce texte, lui donnoient cette explication très-incroyable ; *Car après avoir enſanglanté avec leurs ongles la tête & le cou des Pourſuivans*, comme ſi ces aigles ſe fuſſent rabattus ſur ces Princes, & leur euſſent déchiré le viſage & le cou avec leurs ſerres. Mais cela eſt trop éloigné de la vraiſemblance, & le premier ſens eſt le ſeul naturel. Jamblique dit même qu'il a vu de ces oiſeaux qui ſe déchirent eux-mêmes pour prédire des choſes qui doivent arriver.

A droite] C'eſt-à-dire, du côté de l'Orient qui étoit le côté heureux.

Car ils prévoyoient ce qui devoit s'accomplir] Comme on n'eſt pas aujourd'hui ſi éclairé ſur le vol des oiſeaux, & que bien des gens n'entendront pas comment ces deux aigles marquent ce qui doit arriver, je crois qu'il n'eſt pas inutile d'en donner ici une explication circonſtanciée. *Les deux aigles*, ſont Ulyſſe & Telemaque. *Jupiter les fait partir*, car ils ſont tous deux inſpirés & conduits par ce Dieu. *Ils viennent de la montagne*, car ils viennent tous deux de leur maiſon de campagne, où ils ont tout concerté. *D'abord ils ne font que planer*, car d'abord ils ne font pas grand bruit & paroiſ-

ſent tranquilles. *Ils ſe trouvent toujours l'un près de l'autre*, car le pere & le fils ſe ſoutiennent & courent au même but. *Mais lorſqu'ils ſont arrivés au-deſſus de l'aſſemblée*, dès qu'Ulyſſe & ſon fils ſont arrivés dans la ſale où les Pourſuivans ſont à table, alors ils font un grand bruit, & par les regards ils marquent les têtes des Pourſuivans, car ils les tuent les uns après les autres. *Après s'être enſanglanté la tête & le cou*, car ils immolent à leur reſſentiment ceux de leurs ſujets qui étoient coupables, & pour des Princes c'eſt ſe déchirer & ſe ſaigner eux-mêmes que d'immoler leurs ſujets. *Ils traverſent la ville & regagnent leur aire*, car après cette terrible exécution, ils vont à la maiſon de campagne de Laërte, où ils ſont chez eux. Voilà l'explication naturelle de ce prodige qui eſt très-ingénieux. Grotius trouve que cet augure reſſemble fort au ſonge du grand Pannetier, qui ſongea qu'il portoit ſur ſa tête trois corbeilles de farine, que dans celle qui étoit au-deſſus il y avoit toutes ſortes de pains & de pâtiſſeries, & que les oiſeaux des cieux venoient en manger. *Geneſ.* 40. 16. 17. Comme dans ce ſonge ces oiſeaux préſagent la mort du grand Pannetier en allant manger le pain qu'il portoit ſur ſa tête, de même dans Homere ces aigles préſagent la mort des Princes, en marquant leurs têtes par leurs regards. C'eſt peut-être ſur un paſſage comme celui-ci & autres ſemblables, qu'on a fondé la ſcience de la divination par le vol des oiſeaux.

Page 125. *Plusieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque, nous sommes menacés du même sort*] Halitherse sçait bien qu'il n'a rien fait contre Ulysse ; mais pour mieux persuader la vérité qu'il annonce, il se met du nombre de ceux qui sont menacés. Cela est plus fort. Si Halitherse craint pour lui, que ne doivent pas faire les autres ?

Prenons ensemble des mesures pour l'éviter] Voici donc un prophéte qui est persuadé qu'on peut éviter les maux dont on est menacé, & que Dieu a déclaré par des signes certains & indubitables, & qu'on n'a qu'à changer de conduite pour changer les décrets du ciel. Cela s'accorde fort bien avec la saine Théologie.

Lorsque les Grecs monterent à Ilion] Je crois avoir remarqué ailleurs qu'on disoit *monter* de tous les voyages qu'on faisoit vers le Levant, parce qu'on regardoit les parties Orientales du monde comme les plus élevées.

Page 126. *Je lui avois prédit*] Dans ces deux vers & demi, Halitherse remet devant les yeux tout le sujet de l'Odyssée. Homere insinue par-là fort adroitement que ce sujet n'est pas un sujet feint, mais une histoire trés-véritable, puisque tout ce qui arrive à Ulysse avoit été prédit même avant le départ des Grecs. Cela est dit si naturellement & avec tant de vraisemblance, qu'il est presque impossible de n'y être pas trompé.

On voit tous les jours une infinité d'oiseaux voler sous la voûte des cieux, & ils ne sont pas tous porteurs de présages] Eurymaque n'ose pas nier & détruire tous les augures, tous les présages qui se tiroient du vol des oiseaux; car cet art étoit trop généralement reçû & trop accrédité, & il avoit vû même que toute l'assemblée avoit été frappée du prodige qui venoit d'arriver: *les Grecs n'eurent pas plutôt apperçû ces oiseaux de Jupiter, qu'ils furent saisis de frayeur.* Que fait-il donc? il se jette sur le général; il y a une infinité d'oiseaux qui volent sur nos têtes sans rien signifier. Oui: mais est-il bien ordinaire de voir deux aigles, & de leur voir faire tout ce qu'ils font ici? Ce qu'ils font d'extraordinaire n'est-ce pas une marque sûre de leur mission? Il est bon de remarquer qu'Homere est si religieux, qu'il appuie & confirme toujours la Religion reçûe. Dans le XII. Liv. de l'Iliade, tom. 3. p. 128. Hector, pour éluder la prédiction que Polydamas tiroit de cet aigle, qui venant à paroître tout-à-coup, tenant en ses serres un dragon épouventable, jettoit la frayeur dans tous les esprits, lui dit: *Vous nous exhortez d'obéir à des oiseaux, qui d'une aîle inconstante & légere fendent les airs, à des oiseaux dont je ne fais nul compte, &c.* Mais la suite justifie Polydamas. Il en est de même ici. Sophocle, qui est le plus grand imitateur d'Homere, se sert de la même adresse pour confirmer les oracles & les augures. Dans l'Oedipe, Jocaste, pour consoler ce malheureux Prince, lui dit: *Sçachez que les hom-*

mes n'ont nullement l'art de prophétiser, & je vais vous en donner des preuves. Et ces preuves ne font que confirmer la vérité des prophéties qu'elle veut nier. Quand elle dit ensuite pour se mocquer, *Oracles des Dieux, qu'êtes-vous devenus?* Ils sont devenus véritables. Et quand Oedipe lui-même dit: *Qui voudra désormais se donner la peine d'écouter la voix des oiseaux?* Il le dit quand ce qu'on lui rapporte fait voir que tout ce qui lui avoit été prédit, étoit accompli; & je ne sçaurois mieux finir cette Remarque que par cette réflexion que je tire de celles de M. Dacier sur cette piéce. *Tout ce que ces Poëtes font dire contre les oracles & les augures, est une leçon excellente qu'ils donnent aux hommes de respecter tout ce qui vient de Dieu, lors même qu'ils ne peuvent le comprendre, & qu'il paroît le plus opposé à ce qu'ils voyent devant leurs yeux. On voit tous les jours que les libertins voulant nier & combattre la Religion, ne font que la prouver & la confirmer.*

Page 127. *Et tu n'exciterois pas contre nous*] Ἀνιείης, ἀνιέναι est un terme de chasse qui se dit proprement quand on découple les chiens pour les lâcher sur la bête.

Et cela pour quelque présent que tu espéres qu'il te fera pour récompenser ton zéle] Eurymaque veut décrier la prophétie d'Halitherse, en faisant soupçonner qu'il est gagné par Telemaque, & que c'est un homme qui ne parle que par intérêt. Et cela est fondé

dé fut ce qu'il y avoit souvent de ces sortes de prophétes à qui les présens ouvroient la bouche ; c'est pourquoi le Roi de Moab offroit tant de présens à Balaam, pour le porter à maudire le peuple d'Israël. Mais les véritables prophétes disent aux Princes qui veulent les corrompre & les porter à leur prédire des choses agréables, ce que Daniel dit au Roi Baltazar : *Gardez vos présens & les donnez à d'autres ; je vous lirai cette écriture, & vous en donnerai l'explication.* Dan. ch. v. vers. 17.

Là ses parens auront soin de lui faire des nôces magnifiques, & de lui préparer des présens] J'ai expliqué ce passage dans le premier Livre. Eurymaque a bien senti la finesse cachée dans ce que Telemaque vient de leur dire : *Suis-je en état de rendre à Icarius toutes ses richesses ?* C'est pourquoi il répond, *Renvoyez votre mere à son pere, qui lui fera des présens, &c.* comme s'il disoit, Ce n'est point notre intention que vous rendiez à Icarius tout le bien que sa fille a apporté à Ulysse, gardez-le ; celui qu'elle choisira la prendra avec les présens que son pere lui fera ; nous n'en demandons pas davantage.

Page 128. *Quelque difficile qu'elle soit*] Il appelle leur poursuite difficile, parce qu'elle ne finissoit point : il y avoit près de quatre ans qu'ils recherchoient cette Princesse, & ils n'étoient pas plus avancés que le premier jour.

Et jamais ce désordre ne cessera] Il y a dans le texte, οὐδέ ποτ' ἶσα ἔσονται, Eustathe l'a expliqué, *& jamais leurs biens ne seront égaux*, pour dire qu'ils diminueront toujours davantage; car il est bien sûr qu'ils n'augmenteront pas. Mais je trouve cela froid. Eurymaque dit, *& jamais les choses ne seront égales*, pour dire *jamais l'ordre ne sera rétabli*. Car l'ordre est désigné par l'égalité, qui fait que chacun a ce qui lui appartient.

Tandis qu'elle amusera les Grecs en différant son mariage] L'expression est remarquable, ὄφρ' ἥγε διατρίβῃσιν Ἀχαιοὺς ὃν γάμον. Διατρίβειν signifie proprement *se divertir*, *jouer*, dit Hesychius. Mais dans Homere il signifie *retarder*, *traîner*, *différer*. Et ce qu'il y a de singulier, il le met avec l'accusatif de la chose & celui de la personne.

A cause de sa vertu] Eurymaque veut toujours effacer de l'esprit de Telemaque le soupçon qu'ils ne poursuivent la Reine que pour ses richesses, & pour le dépouiller des biens qu'elle a apportés à son pere. Il tâche de lui persuader que ce n'est que pour sa vertu.

Page 130. *Et Mentor se leva : c'étoit un des plus fidéles amis d'Ulysse*] Ce Mentor est un des amis d'Homere qui l'a placé ici par reconnoissance, parce qu'étant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, & se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui

l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçû chez ce Mentor, qui eut de lui tous les ſoins imaginables.

Afin qu'il la conduisît ſous les ordres du bon Laërte] Πείθεσθαί τε γέροντι, *pour obéir au vieillard.* C'eſt-à-dire à Laërte. Ulyſſe en partant pour Troye, laiſſe la conduite de ſa maiſon à Mentor : toute la maiſon doit obéir à cet ami fidéle ; mais cet ami fidéle eſt ſous les ordres de Laërte. Il y a là une grande bienſéance, & Homere ne perd aucune occaſion d'enſeigner aux enfans l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs peres, & les égards qu'ils ſont obligés de conſerver toujours pour eux.

Page 131. *Qui eſt le Roi qui voudra déſormais être modéré, clément & juſte?*] Ce diſcours de Mentor eſt très-fort & très-digne d'un homme plein d'affection pour ſon maître. Si les ſujets n'ont pas plus d'amour & d'attachement pour un bon Roi que pour un méchant, où eſt le Prince qui voudra être clément & juſte ? Ces méchans ſujets ne méritent pas de bons Rois. Mais c'eſt parler en homme ; car rien ne peut diſpenſer les Rois de la juſtice qu'ils doivent à leurs peuples, ni les peuples de l'amour, de la fidélité & du reſpect qu'ils doivent à leurs Rois.

Page 132. *Leocrite, fils d'Evenor, lui répondit*] Ce Leocrite étoit un des principaux d'Ithaque & un des Pourſuivans. Il veut juſtifier le peuple des reproches que Mentor

lui a faits, de ce qu'il ne s'oppofoit pas aux défordres & aux violences des Pourfuivans. Et toute la force de fon raifonnement roule fur ce que des gens qui font toujours enfemble à table, font capables de réfifter à un plus grand nombre qui vient les attaquer ; car outre que le vin donne des forces, ils combattent dans un lieu avantageux, & maîtres des avenues, ils s'en fervent comme de défilés. Voilà une méchante raifon à mon avis, & c'eft le langage d'un poltron ; mais fon but eft d'intimider le peuple encore davantage, & de le contenir.

Page 133. *Mais que tout le peuple fe retire pour vacquer à fes affaires*] Homere eft fertile en traits qui marquent l'audace & l'infolence de ces Princes : Telemaque a convoqué l'affemblée, & Leocrite qui n'a ni droit ni autorité la congédie. Quand la violence regne, la juftice peut bien quelquefois former des affemblées, mais l'injuftice les rompt bien-tôt.

Je penfe pourtant que ce voyage aboutira] Il parle ainfi, parce qu'il ne doute pas que les Pourfuivans ne s'y oppofent, & par ces paroles il veut même les y exciter.

Page 134. *Déformais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence*] Ce difcours de Minerve eft très-propre à encourager un jeune homme, & à le porter à imiter la vertu de fon pere, fans fe laiffer rebuter par les difficultés que peuvent lui oppofer ou la fortune ou fes ennemis.

Et comme il étoit homme qui effectuoit toujours] Voilà une grande louange d'Ulysse, il n'y avoit point d'obstacles qu'il ne surmontât; la terre, la mer, les vents, & les tempêtes, les Dieux mêmes s'opposoient à lui & lui faisoient la guerre, & il triomphoit de tout. Telemaque se rebutera-t-il donc pour quelques difficultés que les Princes lui opposent? cela seroit trop honteux, & il marqueroit par-là, ou qu'il n'est pas fils d'Ulysse, ou qu'il a dégéneré de sa vertu.

Non-seulement tout ce qu'il avoit entrepris, mais aussi tout ce qu'il avoit dit une fois] Cet éloge est grand; il égale presque Ulysse à la Divinité même, & en même-tems c'est une grande instruction pour les Princes. Il n'y a point d'obstacles qui doivent les empêcher d'exécuter tout ce qu'ils ont entrepris de juste & de raisonnable, & même tout ce qu'ils ont dit; car d'avoir entrepris ou dit une chose juste, & de se rebuter ensuite pour des difficultés, cela est indigne d'une ame noble & généreuse. Cela me fait souvenir d'une merveilleuse louange que Callimaque donne au Roi Ptolomée à la fin de son hymne à Jupiter. *Il accomplit tout ce qu'il a pensé. Il exécute le soir toutes les grandes choses qu'il a pensées le matin, & les moindres il les exécute sitôt qu'il les a pensées.* En cela bien différent des Princes qui sont des années entieres à exécuter les moindres choses, ou qui ne les exécutent jamais.

Page 135. *Il est vrai qu'aujourd'hui peu*

d'enfans ressemblent à leurs peres] Elle prévient l'objection qu'on pourroit faire, qu'on peut être fils d'un homme vertueux sans lui ressembler; car il n'est rien de plus ordinaire que de voir des enfans qui n'héritent point de la vertu de leurs peres : cela ne peut être nié, les exemples en sont trop fréquens. Mais la Déesse fait voir qu'il n'en sera pas de même de Telemaque qui fait déja paroître les grandes qualités de son pere : il exécutera donc comme lui tout ce qu'il a résolu.

Page 136. *Des compagnons qui vous suivront volontairement*] Et par conséquent de l'affection desquels il sera plus assuré. Le mot Grec est beau, ἐθελοντῆρες. On ne pourroit pas mieux dire aujourd'hui ce que nous appellons des *volontaires*.

Page 137. *Ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues*] Ces insolens se mocquent des discours de ce Prince & du voyage qu'il médite.

Les Grecs auront soin de vous préparer toutes choses pour votre départ] C'est une ironie; mais les hommes ont beau se mocquer, la sagesse accomplit tout ce qu'elle a résolu.

Page 138. *Avec des insolens comme vous, avec des impies qui ne reconnoissent ni loix humaines, ni loix Divines*] C'est la force de ce seul mot, ὑπερφιάλοισι.

Présentement que je suis devenu homme] Il y a dans le grec : *présentement que je suis devenu grand.*

Que l'âge a augmenté mes forces] Mot-à-mot : *Et que mon esprit est augmenté au-dedans de moi.* Et l'on dispute beaucoup sur cette expression ; les uns veulent que par l'*esprit* Homere entende ici le cœur, la faculté irascible ; & les autres, que ce mot *esprit* soit pour *ame*, & qu'Homere explique ici une grande vérité, qu'à mesure que le corps croît, les facultés de l'ame augmentent de même. Ma Traduction renferme tout ce qu'Homere peut avoir dit.

Et que les bonnes instructions ont éclairé mon cœur & mon esprit] Homere pensoit donc que la nature toute seule ne suffit pas, & qu'il faut qu'elle soit aidée par l'éducation. Dans la phrase d'Homere il y a une inversion, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, *καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων πυνθάνομαι*, est dit pour *πυνθανόμενος τὸν ἄλλων μῦθον ἀκούω.* Car c'est en écoutant les préceptes des autres, & en les interrogeant, que l'on s'instruit, & que l'on devient capable d'entendre.

Page 139. *Comme un simple passager*] Dans Homere *ἔμπορος* signifie un *passager* qui s'embarque sur le vaisseau d'un autre. Ceux qui sont venus après Homere ont affecté ce terme aux marchands, à ceux qui trafiquent ; & pour dire un passager, ils ont dit *ἐπιβάτης.*

Puisque je ne puis obtenir] Le mot ἐπήβολος dont Homere se sert ici, est un mot heureux, pour dire ἐπιτυχὴς, *qui obtient*. Les plus anciens & les meilleurs Auteurs s'en sont servis après lui, Sophocle, Platon, Xenophon, Hyperide, Archippe, dont Eustathe rapporte les exemples. Ceux qui sont venus après eux ont négligé ce terme, & l'ont laissé périr.

Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes] Tous ces expédients, que le Poëte imagine, servent à faire voir qu'il ne manquoit pas de dénoûmens pour finir sa fable. Mais il refuse les uns, parce qu'ils étoient honteux, & les autres parce qu'ils n'auroient pas eû de fondement dans l'Histoire, & que l'histoire de Pylos & de Sparte les auroit démentis. Il en choisit un qui étoit beaucoup plus difficile & en même-tems plus noble, & que l'Histoire ne contrediroit point.

Ou veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre] J'ai déja dit dans le premier Livre que c'est ici l'Ephyre de la Thesprotie qui fait partie de l'Epire, & qui s'étend depuis les monts Cerauniens jusqu'au golphe d'Ambracie. Il l'appelle *terre grasse*, πίειραν ἄρουραν, parce que le pays est fort bon. C'est pourquoi Strabon l'appelle χώραν εὐδαίμονα, *heureuse contrée*. Livre 7.

Page 140. *C'est là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire [illegible] la peine*] C'est là l'ironie

la plus amére que pouvoient faire ces Princes, comme si tous les efforts de Telemaque ne pouvoient enfin aboutir qu'à leur donner la peine de partager entr'eux tous ses biens. Mais dans l'expression Grecque il y a une finesse que je n'ai pû conserver. Les premiers qui ont parlé, ont dit, pag. 139. *Voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal*, φόνον ἡμῖν μερμηρίζει. Et ceux-ci disent, *il nous va faire bien de la peine*, ὀφέλλειν πόνον ἄμμι. Ces derniers par ce mot, πόνον, font allusion au mot φόνον des premiers ; & pour détourner l'augure ils disent, tout le mal qu'il va nous faire, c'est de nous donner la peine de partager son bien, ce qui sera pour nous une grande fatigue. Cette remarque n'est que pour faire sentir l'art de la composition. Cela peut n'être pas inutile.

Car nous aurions celle de partager entre nous tous ses biens] Cette expression, comme dit Eustathe, marque que les biens d'Ulysse étoient encore fort grands, puisque ç'auroit été un travail, une peine même de les partager. Et Homere insinue en même-tems que ces Princes étoient convenus que s'ils pouvoient être défaits de Telemaque, ils partageroient entr'eux tous ses biens par égales portions, afin que ceux que Penelope n'auroit pas choisis eussent quelque sorte de consolation.

Le jeune Prince descend dans les celliers spacieux du Roi son pere, où l'on voyoit des monceaux d'or & d'airain, &c.] Homere

donne ici un trait de l'œconomie de ces tems héroïques. Les Princes avoient dans leurs Palais de vastes celliers où ils faisoient de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, & de toutes sortes de provisions des choses nécessaires à la vie. C'est pourquoi nous avons vû si souvent dans l'Iliade les Princes dire, *mon pere a chez lui des amas d'or, d'airain, de fer, &c.*

Des huiles d'un parfum exquis] On peut entendre ici, dit Eustathe, des huiles naturelles tirées des olives, & on peut entendre aussi des huiles préparées, des essences dont les Princes & les Princesses se parfumoient.

Page 141. *Ma nourrice*] Euryclée n'avoit pas nourri Telemaque : comment l'auroit-elle nourri ? elle avoit nourri Ulysse, comme cela paroît par le XIX. Livre, où Ulysse même lui dit, *vous m'avez allaité.* Si ce jeune Prince lui donne ce nom, c'est que le mot Grec μαῖα est une appellation honorable dont les jeunes gens se servoient lorsqu'ils parloient à des femmes âgées qui étoient leurs inférieures, προσφώνησις πρὸς πρεσβύτιν τιμητική, dit Hesychius.

Et donnez-moi du plus excellent après celui que vous gardez] Telemaque témoigne son amour & son respect pour son pere jusques dans les moindres choses. Il ne veut pas qu'on lui donne le plus excellent vin, il veut qu'on le garde pour son pere, quoi-

que son retour lui paroisse fort incertain.

Page 143. *Mais jurez-moi que vous ne le découvrirez à ma mere que l'onziéme, ou le douziéme jour*] On demandera ici sans doute, comment il est possible ou vrai-semblable que ce départ soit caché onze ou douze jours à une mere aussi tendre que Penelope. Ce qui ne seroit ni possible ni vrai-semblable dans un autre tems, le devient à cause des désordres des Poursuivans. La Reine se tenoit enfermée dans son appartement avec ses femmes, & ne paroissoit que rarement; ainsi elle pouvoit très-bien être dix ou douze jours, & plus encore, sans être informée du départ de son fils.

Que si avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de mon absence] Car elle pouvoit l'apprendre par quelqu'une de ses femmes qui alloient & venoient, & qui avoient commerce avec ces Princes.

Page 144. *Fit le plus grand de tous les sermens*] Il est bon de remarquer la propriété des termes dont Homere se sert ici; il dit, ἀπώμνυ. Les Anciens, qui écrivoient correctement, mettoient cette différence entre ἐπομνύναι & ἀπομνύναι; qu'ἐπομνύναι servoit pour l'affirmative, c'étoit *jurer qu'on feroit telle chose*, & ἀπομνύναι servoit pour la négative, c'étoit *jurer qu'on ne feroit pas telle chose*. Avec le premier on mettoit ordinairement νὴ τὸν, ou ναὶ μὰ τὸν. Et avec le dernier on mettoit μὰ τὸν, ou bien οὐ μὰ τὸν. Homere

dit d'Euryclée ἀπώμνυ, parce qu'elle jure de ne pas découvrir ce secret.

Et expliqué ce qu'elle promettoit]. Le Grec dit : *Et qu'elle eut achevé son serment*, c'est-à-dire, quand elle eut achevé d'expliquer en termes formels & précis ce qu'elle juroit ; car c'étoit la coutume, afin qu'il n'y eût point d'équivoque, l'on faisoit expliquer nettement les choses que l'on faisoit jurer.

Prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre] Voilà une idée bien poëtique. Mais sur quoi est-elle fondée ? voici son fondement, comme Eustathe l'a fort bien expliqué. On venoit de sortir du Conseil ; tous ceux d'Ithaque étoient pleins de ce que Telemaque venoit de dire ; ils le trouvoient très-juste, & l'image de ce Prince étoit gravée dans leur esprit. Pour rendre cela poëtiquement, Homere dit que c'est Minerve elle-même qui prend la figure de Telemaque, & qui parle à chacun. C'est ainsi que la belle Poësie convertit en miracles les choses les plus naturelles & les plus simples.

Et demande au célèbre fils de Phronius, à Noëmon, son navire] Ce Poëte donne des préceptes jusques dans les noms mêmes de ceux qu'il fait agir. Voici un homme d'Ithaque qui est assez fidéle à son Prince pour lui donner un vaisseau, & pour ne pas craindre de s'exposer au ressentiment des Princes. Que fait Homere pour louer cette action in-

directement ? Il appelle ce sujet fidéle, *Noëmon*, c'est-à-dire *prudent*, & il ajoute qu'il étoit fils de *Phronius*, c'est-à-dire, fils du *sensé*. Il n'y a pas de plus grande marque de sens & de prudence que d'être fidéle à son Prince.

Et la nuit répand ses noires ombres sur la terre] Le vers d'Homere fait entendre qu'il a connu que la nuit n'est que l'ombre de la terre, qui cache le soleil pendant qu'il passe au-dessous.

L'équippe de tout ce qui est nécessaire pour bien voguer] Le Grec dit : *Il y met toutes les armes que les bons vaisseaux portent ordinairement.* Il appelle donc *armes* tout l'équippement d'un navire, le mât, les rames, les voiles ; car il n'est point ici question d'instrumens de guerre. C'est pourquoi il dit plus bas, *que les rameurs prennent les armes*, pour dire qu'ils commencent à appareiller.

Page 145. *Et verse un doux sommeil sur les paupiéres des Poursuivans*] Comment peut-on attribuer ceci à Minerve ? & comment peut-on dire que la sagesse même porta ces Princes à boire cette nuit-là plus qu'à l'ordinaire ? Homere veut faire entendre sans doute que la gouvernante, pour favoriser le dessein de son maître, avoit fourni ce soir-là le vin plus abondamment.

Page 146. *On délie les cables*] Les cables qui étoient attachés au rivage pour arrêter les vaisseaux.

Page 147. *L'assûrent par des cordages*] Par des cordages qui tiennent à la poupe & à la proue.

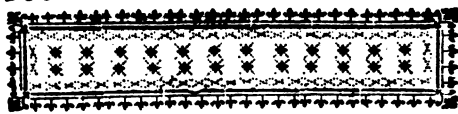
Et déployent les voiles] Le Grec ajoute *blanches*. Ce qui fait conjecturer, dit Eustathe, qu'elles étoient de lin, & qu'elles étoient blanches à cause du bon augure.



Argument du Livre III.

TElemaque arrive à Pylos conduit par Minerve. Il trouve Nestor qui fait un sacrifice à Neptune sur le rivage de la mer ; Nestor le reçoit avec toute sorte de politesse, quoiqu'il ne le connût pas. Il le fait placer au festin du sacrifice ; le mene ensuite dans son Palais ; lui raconte tout ce qui étoit arrivé aux Grecs pendant la guerre, & leur départ de Troye. Et ayant appris de lui l'histoire des Poursuivans de Penelope, & reconnu Minerve comme elle se retiroit, il fait un sacrifice à cette Déesse, & donne à Telemaque un char pour le mener à Lacedemone, & son fils pour le conduire. Ces deux Princes se mettent en chemin à la pointe du jour & vont coucher à Pheres dans la maison de Dioclès ; ils en partent le lendemain, & arrivent à Lacedemone.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE III.

Le soleil sortoit du sein de l'onde, remontoit au ciel & commençoit à dorer l'horison, portant la lumiere aux Dieux immortels & aux hommes qui sont répandus sur la surface de la terre, lorsque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la célébre Pylos. Les Pyliens offroient ce jour-là des sacrifices sur le rivage de la mer, & immoloient des taureaux noirs à Neptune. Il y avoit neuf bancs, chacun de cinq cens hommes, & chaque banc avoit pour sa part neuf bœufs. Ils

avoient déja goûté aux entrailles & brûlé les cuiſſes des victimes ſur l'autel, lorſque le vaiſſeau arriva dans le port. On plie d'abord les voiles; on approche du rivage, & Telemaque deſcend le premier, conduit par Minerve, qui lui adreſſe ces paroles.

Telemaque, il n'eſt plus tems «
d'être retenu par la honte; vous «
n'avez traverſé la mer que pour «
apprendre des nouvelles de votre «
pere, & pour tâcher de décou- «
vrir quelle terre le retient loin de «
nous, & quel eſt ſon ſort. Allez «
donc avec une hardieſſe noble & «
modeſte aborder Neſtor; ſachons «
s'il n'a point quelque nouvelle à «
vous apprendre, ou quelque con- «
ſeil à vous donner; prions-le de «
vous dire la vérité avec ſa franchi- «
ſe ordinaire. Il hait naturellement «
le menſonge & la moindre diſſi- «
mulation; car c'eſt un homme «

» plein de probité & de sagesse.
» Telemaque lui répondit : Mentor, comment irai-je aborder le Roi de Pylos ? comment le saluerai-je ? Vous savez que je n'ai aucune expérience du monde, & que je n'ai point la sagesse nécessaire pour parler à un homme comme lui ; d'ailleurs la bienséance ne permet pas qu'un jeune homme fasse des questions à un homme de cet âge.
» Telemaque, repartit Minerve, vous trouverez de vous-même une partie de ce qu'il faudra dire, & l'autre partie vous sera inspirée par quelque Dieu ; car les Dieux, qui ont présidé à votre naissance & à votre éducation, ne vous abandonneront pas en cette rencontre.

En achevant ces mots elle marche la premiere, & Telemaque la suit. Etant arrivés au lieu de

l'assemblée, ils trouverent Nestor assis avec ses enfans, & autour de lui ses compagnons qui préparoient le festin, & faisoient rôtir les viandes du sacrifice. Les Pyliens ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils allerent au-devant d'eux, les saluerent & les firent asseoir; & Pisistrate, fils aîné de Nestor, fut le premier, qui, s'avançant, prit ces deux étrangers par la main, & les plaça à table sur des peaux étendues sur le sable du rivage entre son pere & son frere Thrasymede. D'abord il leur présenta une portion des entrailles des victimes, & remplissant de vin une coupe d'or, il la donna à Minerve, fille de Jupiter, & lui dit:

Etranger, faites vos prieres au « Roi Neptune; car c'est à son « festin que vous êtes admis à vo- « tre arrivée. Quand vous lui aurez «

» adressé vos vœux & fait vos liba-
» tions, selon la coutume, & com-
» me cela se doit, vous donnerez
» la coupe à votre ami, afin qu'il
» fasse après vous ses libations &
» ses prieres; car je pense qu'il est
» du nombre de ceux qui recon-
» noissent des Dieux, & il n'y a
» point d'homme qui n'ait besoin
» de leur secours. Mais je vois qu'il
» est plus jeune que vous & à-peu-
» près de mon âge; c'est pourquoi
» il ne sera pas offensé que je vous
» donne la coupe avant lui.

En même-tems il lui remet la coupe pleine de vin. Minerve voit avec plaisir la prudence & la justice de ce jeune Prince, qui lui avoit présenté à elle la premiere la coupe, & la tenant entre ses mains, elle adresse cette priere au Dieu des flots:

» Puissant Neptune, qui envi-
» ronnez la terre, ne refusez pas

à nos prieres ce que nous vous «
demandons; comblez de gloire «
Nestor & les Princes ses enfans; «
répandez sur tous les Pyliens ses «
sujets la gracieuse récompense de «
leur piété & le prix de la magni- «
fique hecatombe qu'ils vous of- «
frent, & accordez-nous, à Te- «
lemaque & à moi, un prompt «
retour dans notre patrie, après «
avoir béni les desseins qui nous «
ont fait traverser la mer. «

Elle fit elle-même ces prieres, & elle-même les accomplit. Elle donne ensuite la double coupe à Telemaque, qui fit les mêmes vœux.

Après que les chairs des victimes furent rôties, & qu'on les eut tirées du feu, on fit les portions & on servit. Quand la bonne chere eut chassé la faim, Nestor dit aux Pyliens : Présente- «
ment que nous avons reçû ces «

» étrangers à notre table, il est plus
» décent de leur demander qui ils
» sont & d'où ils viennent ; & leur
» adressant en même-tems la parole,
» Etrangers, leur dit-il, qui êtes-
» vous? & d'où ces flots vous ont-ils
» apportés sur ce rivage ? Venez-
» vous pour des affaires publiques
» ou particulieres? ou ne faites-vous
» qu'écumer les mers comme les
» pirates, qui exposent leur vie pour
» aller piller les autres nations ?

Le sage Telemaque répondit avec une honnête hardiesse que Minerve lui avoit inspirée, afin qu'il demandât à ce Prince des nouvelles de son pere, & que cette recherche lui acquît parmi les hommes un grand renom :
» Nestor, fils de Nelée, & le plus
» grand ornement des Grecs, lui
» dit-il, vous demandez qui nous
» sommes ; je vous satisferai ; nous
» venons de l'isle d'Ithaque, & ce

n'eſt point une affaire publique «
qui nous amene dans vos Etats, «
mais une affaire particuliere. Je «
viens pour tâcher d'apprendre «
des nouvelles de mon pere, du «
divin Ulyſſe, qui a eſſuyé tant de «
travaux, qui a rempli l'univers du «
bruit de ſon nom, & qui, com- «
me la Renommée nous l'a appris, «
combattant avec vous, a ſaccagé «
la ſuperbe ville de Troye. Le ſort «
de tous les Princes qui ont por- «
té les armes contre les Troyens «
nous eſt connu; nous ſavons com- «
ment & en quel endroit une mort «
cruelle les a emportés: Ulyſſe eſt «
le ſeul dont le fils de Saturne nous «
cache la triſte deſtinée; car per- «
ſonne ne peut nous dire certaine- «
ment où il eſt mort; s'il a ſuccom- «
bé ſous l'effort de ſes ennemis «
dans une terre étrangère, ou ſi «
les flots d'Amphitrite l'ont en- «
glouti. J'embraſſe donc vos ge- «

» noux pour vous ſupplier de m'ap-
» prendre le genre de ſa mort, ſi
» vous l'avez vue de vos yeux, ou ſi
» vous l'avez appriſe par les rela-
» tions de quelque voyageur. Car
» il n'eſt que trop certain que ſa
» naiſſance l'avoit deſtiné à quelque
» fin malheureuſe. Que ni la com-
» paſſion, ni aucun ménagement
» ne vous portent à me flatter. Dites-
» moi ſincérement tout ce que vous
» en avez ou vû ou appris. Si jamais
» mon pere vous a heureuſement
» ſervi ou de ſon épée ou de ſes
» conſeils devant les murs de Troye,
» où les Grecs ont ſouffert tant de
» maux, je vous conjure de me faire
» paroître en cette occaſion que
» vous n'en avez pas perdu la mé-
» moire, & de me dire la vérité.

» Neſtor lui répondit : Vous me
» faites reſſouvenir des maux infinis
» que nous avons ſoufferts avec tant
» de conſtance, ſoit en courant
les

les mers sous la conduite d'A- «
chille pour fourager les villes des «
Troyens, soit en combattant de- «
vant les murs du superbe Ilion. «
Là ont trouvé leur tombeau nos «
plus grands Capitaines : là gît «
Ajax, ce grand guerrier, sem- «
blable à Mars ; là gît Achille ; là «
gît Patrocle, égal aux Dieux par «
la sagesse de ses conseils ; là gît «
mon cher fils, le brave & sage «
Antiloque, qui étoit aussi léger à «
la course que ferme dans les com- «
bats de main. Tous les autres maux «
que nous avons endurés, sont en «
si grand nombre, qu'il n'y a point «
de mortel qui pût les raconter. Plu- «
sieurs années suffiroient à peine à «
faire le détail de tout ce que les «
Grecs ont eu à soutenir dans cette «
fatale guerre ; & avant que d'en «
entendre la fin, l'impatience vous «
porteroit à regagner votre patrie. «
Neuf années entiéres se passerent «

» de notre part à machiner la ruine » des Troyens par toutes ſortes de » ruſes de guerre, & encore après » ces neuf années le fils de Saturne » ne nous en accorda qu'à peine une » heureuſe fin. Dans toute l'armée » il n'y avoit pas un ſeul homme qui » osât s'égaler à Ulyſſe en prudence; » car il les ſurpaſſoit tous, & per- » ſonne n'étoit ſi fécond en reſſour- » ces & en ſtratagêmes que votre » pere; je vois bien que vous êtes » ſon fils, vous me jettez dans l'ad- » miration, je crois l'entendre lui- » même, & il ne ſeroit pas poſſible » de trouver un autre jeune homme » qui parlât ſi parfaitement comme » lui. Pendant tout le tems qu'a du- » ré le ſiége, le divin Ulyſſe & moi » n'avons jamais été de différent » avis, ſoit dans les aſſemblées, ſoit » dans les conſeils; mais animés » tous d'eux d'un même eſprit, nous » avons toujours dit aux Grecs tout

ce qui pouvoit aſſûrer un heureux « ſuccès à leurs entrepriſes. Après « que nous eûmes renverſé le ſuperbe Ilion, nous montâmes ſur nos « vaiſſeaux, prêts à faire voile; mais « quelque Dieu ennemi diviſa les « Grecs : & dès ce moment-là « il étoit aiſé de voir que Jupiter « leur préparoit un retour funeſte, « parce qu'ils n'avoient pas tous « été prudens & juſtes. Voilà « pourquoi auſſi la plûpart ont eû « un ſort ſi malheureux ; car ils « avoient attiré l'indignation de la « fille de Jupiter, de la grande Minerve, qui jetta la diſſention entre les deux fils d'Atrée. Ces deux « Princes ayant ſans néceſſité & « contre la bienſéance convoqué « tous les Grecs à une aſſemblée « à l'entrée de la nuit, les Grecs « arriverent tous chargés de vin. Là « Agamemnon & Menelas commencerent à leur expliquer le ſu- «

» jet qui les avoit fait assembler.
» Menelas étoit d'avis que l'on
» s'embarquât sans attendre davan-
» tage ; mais cet avis ne plus pas à
» Agamemnon, car il vouloit re-
» tenir les troupes jusqu'à ce qu'on
» eût offert des hecatombes pour
» désarmer la terrible colere de
» Pallas. Insensé qu'il étoit, il igno-
» roit qu'il ne devoit pas se flatter
» d'appaiser cette Déesse, & que
» les Dieux immortels justement
» irrités ne se laissent pas si faci-
» lement fléchir par des sacrifices.
» Les deux Atrides en vinrent à
» des paroles d'aigreur. Les Grecs
» se levent avec un grand bruit &
» une confusion épouvantable ; car
» ils étoient tous partagés. Nous
» passâmes la nuit en cet état, tout
» prêts à nous porter aux plus gran-
» des extrémités les uns contre les
» autres ; car Jupiter avoit donné
» le signal de notre perte. Dès que

le jour eut paru, la moitié des « Grecs mettant leurs vaisseaux à « la mer, y chargent le butin, & y « font monter leurs belles captives. « L'autre moitié demeure avec « Agamemnon. Nous, qui étions « embarqués, nous faisions route « & nos vaisseaux fendoient rapide- « ment les flots que Neptune avoit « applanis devant nous. Etant abor- « dés à Tenedos, nous descendî- « mes pour faire des sacrifices aux « Dieux, afin de nous les rendre « favorables, & que notre retour « fût heureux. Mais Jupiter n'avoit « pas résolu de nous en accorder « un si prompt. Ce Dieu irrité jetta « entre nous une nouvelle discor- « de; nous nous séparâmes encore; « les uns reprenant le chemin de « Troye, s'en retournerent avec « le prudent Ulysse retrouver Aga- « memnon pour plaire à ce Prince. « Mais moi, je continuai ma route «

» avec mes vaiſſeaux, parce que je
» prévoyois les maux que Dieu
» nous préparoit. Le fils de Tydée,
» le grand Diomede, vint avec
» nous, & porta ſes compagnons
» à le ſuivre. Menelas nous joignit
» le ſoir à l'iſle de Leſbos, com-
» me nous déliberions ſur le che-
» min que nous devions prendre.
» Car il y avoit deux avis. Les uns
» vouloient qu'en côtoyant la peti-
» te iſle de Pſyria, nous priſſions au-
» deſſus de Chio que nous laiſſe-
» rions à gauche; & les autres pro-
» poſoient de prendre au-deſſous
» entre Chio & le mont Mimas.
» Dans ce doute nous demandâmes
» à Dieu un ſigne qui nous déter-
» minât; il nous l'accorda, & nous
» obligea de tenir le milieu de la
» mer, & de faire route tout droit
» vers l'Eubée, pour nous déro-
» ber plutôt aux malheurs qui nous
» menaçoient. Un petit vent frais

commence à souffler ; nos vaisseaux volent aisément sur l'humide plaine, & le lendemain avant le jour ils arrivent à Gereste. Nous mettons pied à terre, & nous faisons des sacrifices à Neptune, pour le remercier du grand trajet que nous avions fait. Le quatriéme jour après notre départ Diomede & ses compagnons arriverent à Argos, & moi je continuai ma route vers Pylos ; le même vent frais, que Dieu nous avoit envoyé, ne cessa point de souffler pendant tout mon voyage. Ainsi, mon cher fils, j'arrivai heureusement à Pylos, sans avoir pû apprendre la moindre nouvelle des Grecs. Je ne sçais pas même encore certainement ni ceux qui se sont sauvés, ni ceux qui ont péri. Mais pour tout ce que j'ai appris dans mon Palais depuis mon retour, je

» vous en ferai part ſans vous en
» rien cacher. On m'a dit que les
» braves Myrmydons ſont arrivés
» heureuſement chez eux, conduits
» par le célébre fils du vaillant A-
» chille ; que le grand Philoctete
» fils de Pœan, eſt auſſi arrivé chez
» lui ; qu'Idomenée a ramené à
» Crete tous ceux de ſes compa-
» gnons que le Dieu Mars avoit é-
» pargnés à Troye, & qu'il n'en a
» pas perdu un ſeul ſur la mer. Pour
» le ſort du fils d'Atrée, quelque
» éloigné que vous ſoyez, il ne ſe
» peut qu'il ne ſoit parvenu juſqu'à
» vous. Vous ſçavez comment ce
» Prince eſt arrivé dans ſon Palais,
» comment Egiſthe l'a traîtreuſe-
» ment aſſaſſiné, & comment ce
» malheureux aſſaſſin a reçû le châ-
» timent que méritoit ſon crime.
» Quel grand bien n'eſt-ce point
» de laiſſer en mourant un fils plein
» de courage ! Ce fils d'Agamem-

non s'est glorieusement vengé de « ce traître qui avoit tué son pere. « Et vous, mon cher fils, imitez « cet exemple : vous êtes grand, « bien fait & de bonne mine ; que « le courage réponde donc à ce de- « hors, afin que vous receviez de « la postérité le même éloge. «

Telemaque répondit : Sage Ne- « stor, l'ornement & la gloire des « Grecs, ce jeune Prince a fort « bien fait de punir l'assassin de son « pere, & les Grecs relevent fort « justement la gloire de cette ac- « tion ; la postérité ne lui refusera « jamais les louanges qu'elle méri- « te. Je ne demanderois aux Dieux « pour toute grace que de pouvoir « me venger de même de l'insolen- « ce des Poursuivans de ma mere, « qui commettent tous les jours « dans ma maison des excès infinis « & qui me deshonorent ; mais les « Dieux n'ont pas résolu de nous «

» accorder à mon pere & à moi un
» ſi grand bonheur. C'eſt pourquoi
» il faut que je dévore cet affront,
» quelque dur qu'il me paroiſſe.
» Mon cher fils, repartit Neſtor,
» puiſque vous me faites reſſouve-
» nir de certains bruits ſourds que
» j'ai entendus ; j'ai oui dire qu'un
» grand nombre de jeunes Princes
» amoureux de votre mere, ſe tien-
» nent dans votre Palais malgré
» vous, & conſument votre bien.
» Apprenez-moi donc ſi vous vous
» ſoumettez à eux ſans vous oppo-
» ſer à leurs violences, ou ſi ce
» ſont les peuples d'Ithaque qui,
» pour obéir à la voix de quelque
» Dieu, ſe déclarent contre vous.
» Qui ſçait ſi votre pere, venant un
» jour ſans être attendu, ne les pu-
» nira pas lui ſeul de leurs injuſtices,
» ou même ſi tous les Grecs ne s'u-
» niront pas pour vous venger? Si
» Minerve vouloit vous proteger,

comme elle a protegé le célébre «
Ulyſſe pendant qu'il a combattu «
ſous les murs de Troye, où nous «
avons ſouffert tant de maux; car «
je n'ai jamais vû les Dieux ſe dé- «
clarer ſi manifeſtement pour per- «
ſonne comme cette Déeſſe s'eſt «
déclarée pour votre pere, en l'aſ- «
ſiſtant en toute occaſion : ſi elle «
vouloit donc vous témoigner la «
même bienveillance, & avoir de «
vous le même ſoin, il n'y auroit «
aſſûrément bientôt aucun de ces «
Pourſuivans qui fût en état de «
penſer au mariage. «

Grand Prince, repartit Tele- «
maque, je ne penſe pas que ce «
que vous venez de dire s'accom- «
pliſſe jamais ; vous dites là une «
grande choſe; la penſée ſeule me «
jette dans l'étonnement. Je n'ai «
garde d'oſer me flatter d'un ſi «
grand bonheur; car mes eſpé- «
rances ſeroient vaines, quand mê- «

» me les Dieux voudroient me fa-
» vorifer.

» Ah! Telemaque, repartit Mi-
» nerve, que venez-vous de dire?
» quel blafphême venez-vous de
» proférer? Quand Dieu le veut, il
» peut facilement fauver un hom-
» me, & le ramener des bouts de la
» terre. Pour moi, j'aimerois bien
» mieux, après avoir effuyé pen-
» dant longtems des travaux infi-
» nis, me voir enfin heureufement
» de retour dans ma patrie, que
» d'avoir le fort d'Agamemnon,
» qui après un trop heureux voya-
» ge, s'eft vû affaffiner dans fon
» Palais par la trahifon de fa femme
» & d'Egifthe. Il eft vrai que pour
» ce qui eft de la mort, terme fatal
» ordonné à tous les hommes, les
» Dieux ne fçauroient en exempter
» l'homme qui leur feroit le plus
» cher, quand la Parque cruelle
» l'a conduit à fa derniere heure.

Telemaque, reprenant la parole, dit : Mentor, quittons ces « discours, quelqu'affligés que nous « soyons, il n'est plus question de « retour pour mon pere, les Dieux « l'ont abandonné à sa noire desti- « née, & l'ont livré à la mort. Pré- « sentement je veux parler d'autre « chose au fils de Nelée, & prendre « la liberté de lui faire une question; « car je vois qu'en prudence & en « justice il surpasse tous les autres « hommes, aussi dit-on qu'il a ré- « gné sur trois générations. Et vé- « ritablement quand je le regarde, « je crois voir une image des Im- « mortels. Dites-moi donc, je vous « prie, sage Nestor, comment a été « tué le Roi Agamemnon? où étoit « son frere Menelas? quelle sorte « de piége lui a tendu le perfide « Egisthe? car il a tué un homme « bien plus vaillant que lui. Mene- « las n'étoit-il point à Argos? étoit- «

» il errant dans quelque terre étran-
» gère ? c'eſt ſans doute ſon abſen-
» ce qui a inſpiré cette audace à
» cet aſſaſſin.

» Mon fils, lui répond Neſtor,
» je vous dirai la vérité toute pure ;
» les choſes ſe ſont paſſées comme
» vous l'avez fort bien conjecturé.
» Si Menelas à ſon retour de Troye
» eût trouvé dans ſon Palais Egiſ-
» the encore vivant, jamais on n'au-
» roit élevé de tombeau à ce traî-
» tre ; ſon cadavre giſſant ſur la ter-
» re loin des murailles, auroit ſervi
» de pâture aux chiens & aux oi-
» ſeaux, & pas une des femmes
» Grecques n'auroit honoré ſa mort
» de ſes larmes ; car il avoit com-
» mis le plus horrible de tous les
» forfaits.

» Il faut que vous ſçachiez, mon
» fils, que pendant que nous étions
» devant Troye à livrer tous les
» jours de nouveaux combats, ce

malheureux, qui vivoit dans une « lâche oisiveté dans un coin du « Peloponnese, conçut une pas- « sion criminelle pour la femme « d'Agamemnon, pour la Reine « Clytemnestre qu'il sollicitoit tous « les jours de répondre à ses désirs. « La Reine résista longtems, & re- « fusa de consentir à une action si « infâme; car outre que son esprit « étoit encore sain & entier, elle « avoit auprès d'elle un chantre « qu'Agamemnon lui avoit laissé en « partant pour Troye, & qu'il avoit « chargé particuliérement du soin « de la garder & de veiller à sa con- « duite. Mais quand l'heure mar- « quée par les Destins fut arrivée « où ce malheureux Egisthe devoit « triompher de sa chasteté, il com- « mença par éloigner d'auprès d'el- « le ce chantre, il le mena dans « une isle déserte, & l'abandonna en « proye aux oiseaux des cieux, & «

» retournant à Mycenes, il se vit
» enfin maître de la Reine, qui le
» suivit volontairement dans son
» Palais. Alors il offrit sur les au-
» tels une infinité de victimes, &
» consacra dans les temples les of-
» frandes les plus précieuses, de
» l'or, de riches étoffes, pour re-
» mercier les Dieux d'avoir réussi
» dans une entreprise si difficile,
» & dont il avoit toujours déses-
» péré.
» Cependant Menelas & moi,
» étroitement unis par les nœuds
» de l'amitié, nous étions partis de
» Troye sur nos vaisseaux. Quand
» nous fûmes abordés à Sunium, sa-
» cré promontoire d'Athenes, là A-
» pollon tua tout-d'un-coup par ses
» douces fléches le Pilote Phrontis
» fils d'Onetor, qui conduisoit la ga-
» lere capitainesse de Menelas, com-
» me il étoit au gouvernail. C'étoit le
» plus habile de tous les pilotes, le

plus expérimenté, & celui qui «
sçavoit le mieux gouverner un «
vaiſſeau pendant les plus affreu- «
ſes tempêtes. Quelque preſſé que «
fût Menelas de continuer ſa rou- «
te, il fut retenu là pour enterrer «
ſon compagnon & pour faire ſur «
ſon tombeau les ſacrifices ordi- «
naires. Quand il ſe fut rembarqué «
& que ſa flotte eut gagné les hau- «
teurs du promontoire de Malée, «
alors Jupiter, dont les yeux dé- «
couvrent toute l'étendue de la ter- «
re, mit de grands obſtacles à ſon «
retour. Il déchaîna contre lui les «
vents les plus orageux, excita les «
flots les plus terribles, les amon- «
cela & les éleva comme les plus «
hautes montagnes; & ſéparant «
ſes vaiſſeaux, il pouſſa les uns à «
l'iſle de Crete du côté qu'habitent «
les Cydoniens ſur les rives du «
Jardan. Là vis-à-vis de Gortyne «
s'avance dans la mer toujours «

» couverte d'un brouillard épais un
» rocher appellé *Lissé*, c'est le pro-
» montoire Occidental de l'isle du
» côté de Pheste. Le vent de midi
» pousse les flots contre ce rocher,
» qui les arrêtant & brisant leur im-
» pétuosité, couvre le port & assu-
» re la plage. Ce fut contre ce ro-
» cher que donnerent ses vaisseaux,
» qui furent brisés, les hommes ne
» se sauverent qu'avec beaucoup de
» peine. Il y avoit encore quatre
» navires avec celui que montoit
» Menelas, ils avoient été séparés
» des autres; les vents & les flots
» après les avoir fort maltraités,
» les porterent à l'embouchure du
» fleuve Egyptus. Ce Prince amassa
» quantité d'or & d'argent en par-
» courant ce fleuve, & en visitant
» sur ses vaisseaux les nations qui
» habitent les contrées les plus
» éloignées.

» Pendant ce tems-là Egisthe

exécuta ses pernicieux desseins, «
& assassina Agamemnon; le peu- «
ple se soumit à ce meurtrier, & «
le tyran regna sept années entie- «
res à Mycene; mais la huitiéme «
année le divin Oreste revint d'A- «
thenes pour le punir; il tua le «
meurtrier de son pere, le traître «
Egisthe, & après l'avoir tué, il «
donna aux peuples d'Argos le fe- «
stin des funérailles de son abomi- «
nable mere & de ce lâche assassin. «
Et ce jour-là même le vaillant Me- «
nelas arriva à Lacedemone avec «
des richesses infinies; car il en «
amenoit autant qu'il en avoit pû «
charger sur ses vaisseaux. Vous «
donc, mon fils, ne vous tenez «
pas longtems éloigné de vos E- «
tats en abandonnant ainsi tous «
vos biens à ces fiers Poursuivans, «
de peur qu'ils n'achevent de vous «
ruiner, en partageant entr'eux «
votre Royaume, & que vous «

» n'ayez fait un voyage inutile &
» ruineux. Mais avant que de vous
» en retourner, je vous conseille
» & je vous exhorte d'aller voir
» Menelas. Il n'y a pas longtems
» qu'il est de retour de ces régions
» éloignées dont tout homme, qui
» y auroit été poussé par les tempê-
» tes au travers de cette mer im-
» mense, n'oseroit jamais espérer
» de revenir, & d'où les oiseaux
» mêmes ne reviendroient qu'à pei-
» ne en un an, tant ce trajet est
» long & pénible. Allez donc, par-
» tez avec votre vaisseau & vos
» compagnons. Que si vous aimez
» mieux aller par terre, je vous
» offre un char & des chevaux, &
» mes enfans auront l'honneur de
» vous conduire eux-mêmes à La-
» cedemone dans le Palais de Me-
» nelas. Vous prierez ce Prince de
» vous dire sans déguisement ce
» qu'il sçait de votre pere : il vous

dira la vérité ; car étant sage & « prudent il abhorre le mensonge. «

Ainsi parla Nestor. Cependant le soleil se coucha dans l'Océan, & les ténébres se répandirent sur la terre. Minerve prenant la parole, dit à ce Prince : Nestor, « vous venez de parler avec beau- « coup de raison & de sagesse ; pré- « sentement donc que l'on offre en « sacrifice les langues des victimes, « & que l'on mêle le vin dans les « urnes, afin qu'après avoir fait nos « libations à Neptune & aux autres « Dieux immortels, nous pensions « à aller prendre quelque repos, « car il en est tems. Déja le soleil a « fait place à la nuit, & il ne con- « vient pas d'être si longtems à ta- « ble aux sacrifices des Dieux, il « est heure de se retirer. «

La fille de Jupiter ayant ainsi parlé, on obéit à sa voix. Les hérauts donnent à laver, & de jeu-

nes hommes rempliſſent les urnes & préſentent du vin dans les coupes à toute l'aſſemblée. On jette les langues dans le feu de l'autel. Alors tout le monde ſe leve, & fait ſes libations ſur les langues.

Quand les libations furent faites & le repas fini, Minerve & Telemaque voulurent s'en retourner dans leur vaiſſeau ; mais Neſtor, les retenant, leur dit » avec quelque chagrin : Que Ju-» piter & tous les autres Dieux ne » permettent pas que vous vous en » retourniez ſur votre vaiſſeau, & » que vous refuſiez ma maiſon com-» me la maiſon d'un homme néceſ-» ſiteux, qui n'auroit chez lui ni » lits, ni couvertures, ni robes » pour donner aux étrangers. J'ai » chez moi aſſez de lits, de cou-» vertures & de robes ; & il ne ſera » jamais dit que le fils d'Ulyſſe s'en

aille coucher sur son bord pen- «
dant que je vivrai, & que j'aurai «
chez moi des enfans en état de «
recevoir les hôtes qui me feront «
l'honneur de venir dans mon Pa- «
lais. «

Vous avez raison, sage Nes- «
tor, répondit Minerve, il est jus- «
te que Telemaque vous obéisse, «
cela sera plus honnête; il vous «
suivra donc, & profitera de la gra- «
ce que vous lui faites. Pour moi «
je m'en retourne dans le vaisseau, «
pour rassurer nos compagnons, «
& pour leur donner les ordres; «
car dans toute la troupe il n'y a «
d'homme âgé que moi seul: tous «
les autres sont de jeunes gens de «
même âge que Telemaque, qui «
ont suivi ce Prince par l'attache- «
ment qu'ils ont pour lui. Je passe- «
rai la nuit dans le vaisseau, & de- «
main, dès la pointe du jour, j'irai «
chez les magnanimes Caucons, «

» où il m'eſt dû depuis long-tems » une aſſez groſſe ſomme ; & puiſque » Telemaque a été reçû chez vous, » vous lui donnerez un char avec » vos meilleurs chevaux, & un des » Princes vos fils pour le conduire.

En achevant ces mots, la fille de Jupiter diſparut ſous la forme d'une chouette. Tous ceux qui furent témoins de ce miracle furent ſaiſis d'étonnement, & Neſtor rempli d'admiration, prit la main de Telemaque, & lui dit : » Je ne doute pas, mon fils, que » vous ne ſoyez un jour un grand » perſonnage ; puiſque ſi jeune » vous avez déja des Dieux pour » conducteurs, & quels Dieux ! ce» lui que nous venons de voir, » c'eſt Minerve elle-même, la fille » du grand Jupiter, la Déeſſe qui » préſide aux aſſemblées. Elle prend » de vous le même ſoin qu'elle a » pris du divin Ulyſſe votre pere,

qu'elle

qu'elle a toujours honoré entre «
tous les Grecs. Grande Déesse, «
soyez-nous favorable; accordez- «
nous une gloire immortelle, à «
moi, à ma femme & à mes enfans; «
dès demain j'immolerai sur votre «
autel une génisse d'un an qui n'a «
jamais porté le joug, & dont je «
ferai dorer les cornes pour la ren- «
dre plus agréable à vos yeux. «

Ainsi pria Nestor, & la Déesse écouta favorablement sa priere. Ensuite ce vénérable vieillard, marchant le premier, conduisit dans son Palais ses fils, ses gendres & son hôte; & quand ils y furent arrivés, & qu'ils se furent placés par ordre sur leurs siéges, Nestor fit remplir les urnes d'un excellent vin d'onze ans, que celle qui avoit soin de sa dépense venoit de percer; il présenta les coupes aux Princes, & commença à faire les libations en adressant

ses prieres à la Déesse Minerve. Après les libations ils allerent tous se coucher dans leurs appartemens. Nestor fit coucher Telemaque dans un beau lit sous un portique superbe, & voulut que le vaillant Pisistrate, le seul de ses enfans qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui pour lui faire honneur. Pour lui, il alla se coucher dans l'appartement le plus reculé de son magnifique Palais, où la Reine sa femme lui avoit préparé sa couche.

Le lendemain dès que l'aurore eut doré l'horison, Nestor se leva, sortit de son appartement, & alla s'asseoir sur des pierres blanches, polies & plus luisantes que l'essence. Elles étoient aux portes de son Palais. Le Roi Nelée, égal aux Dieux par sa sagesse, avoit accoutumé de s'y asseoir; mais la Parque l'ayant précipité dans

le tombeau, son fils Nestor, le plus fort rempart des Grecs, s'y assit après lui, tenant en sa main son sceptre. Tous ses fils se rendirent près de lui, Echephron, Stratius, Persée, Aretus & Thrasymede semblable à un Dieu. Le héros Pisistrate vint le dernier avec Telemaque, qu'ils placerent près de Nestor. Quand ils furent tous autour de lui, ce vénérable vieillard leur dit : Mes « chers enfans, exécutez promptement « ce que je désire & que je « vais vous ordonner, afin que je « puisse me rendre favorable la « Déesse Minerve qui n'a pas dé- « daigné de se manifester à moi, & « qui a assisté au sacrifice que j'ai « fait à Neptune. Que l'un de vous « aille donc à ma maison de cam- « pagne pour faire venir une génis- « se, qu'un pasteur aura soin de con- « duire; qu'un autre aille au vaisseau «

» de Telemaque pour avertir tous
» ses compagnons ; il n'en laissera
» que deux qui auront soin du vais-
» seau. Vous, continua-t-il en s'a-
» dressant à un autre, allez ordon-
» ner au doreur Laërce de venir
» promptement pour dorer les cor-
» nes de la génisse ; & vous, dit-il,
» aux autres, demeurez ici avec
» moi, & donnez ordre aux fem-
» mes de ma maison de préparer
» le festin, & d'avoir soin d'appor-
» ter les siéges, l'eau & le bois
» pour le sacrifice.

Il parla ainsi, & les Princes obéirent. La génisse vint de la maison de campagne ; les compagnons de Telemaque vinrent du vaisseau ; le doreur vint aussi en même-tems, portant lui-même les instrumens de son art, l'enclume, le marteau & les tenailles dont il se servoit à travailler l'or. La Déesse Minerve vint aussi

pour assister au sacrifice. Nestor fournit l'or au doreur, qui le réduisant en feuilles, en revêtit les cornes de la génisse, afin que la Déesse prît plaisir à voir la victime si richement ornée. Stratius & le divin Echephron la présenterent en la tenant par les cornes; Aretus vint du Palais portant d'une main un bassin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre une corbeille où étoit l'orge sacré nécessaire pour l'oblation; le vaillant Thrasymede se tint près de la victime la hache à la main tout prêt à la frapper, & son frere Persée tenoit le vaisseau pour recevoir le sang. Aussitôt Nestor lave ses mains, tire du poil du front de la victime, répand sur la tête l'orge sacré, & accompagne cette action de prieres qu'il adresse à Minerve. Ces prieres ne furent pas plutôt achevées, & la victi-

me consacrée par l'orge, que Thrasymede levant sa hache, frappe la génisse, lui coupe les nerfs du cou & l'abbat à ses pieds. Les filles de Nestor, ses belles-filles & la Reine son épouse, la vénérable Eurydice, l'aînée des filles de Clymenus, la voyant tomber, font des prieres accompagnées de grands cris. Aussitôt les Princes la relevent, & pendant qu'ils la tiennent, Pisistrate tire son poignard & l'égorge. Le sang sort à gros bouillons, & elle demeure sans force & sans vie. En même-tems ils la dépouillent & la mettent en piéces. Ils séparent les cuisses entieres selon la coutume, les enveloppent d'une double graisse, & mettent pardessus des morceaux de toutes les autres parties. Nestor lui-même les fait brûler sur le bois de l'autel, & fait des aspersions de vin.

Près de lui de jeunes hommes tenoient des broches à cinq rangs toutes préparées. Quand les cuisses de la victime furent toutes consumées par le feu, & qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa les autres piéces par morceaux, & on les fit rôtir. Cependant la plus jeune des filles de Nestor, la belle Polycaste met Telemaque au bain, & après qu'il fut baigné & parfumé d'essences, elle lui donne une belle tunique & un manteau magnifique, & ce Prince sortit de la chambre du bain semblable aux Immortels. Nestor s'avançant, le fit asseoir près de lui.

Quand les viandes furent rôties, on se mit à table, & de jeunes hommes bien faits présentoient le vin dans des coupes d'or. Le repas fini, Nestor adressant la parole à ses enfans, leur

» dit : Allez, mes enfans, allez
» promptement atteler un char
» pour Telemaque; choisissez les
» meilleurs chevaux, afin qu'ils le
» menent plus vîte.

Il dit, & ces Princes obéissent. Ils eurent attelé le char dans un instant. La femme, qui avoit soin de la dépense, y met les provisions les plus exquises, qu'elle choisit comme pour des Rois. Telemaque monte le premier, & Pisistrate, le fils de Nestor, se place près de lui, & prenant les rênes, il pousse ses généreux coursiers, qui plus légers que les vents, s'éloignent des portes de Pylos, volent dans la plaine, & marchent ainsi tout le jour sans s'arrêter. Dès que le soleil fut couché, & que les chemins commencerent à être obscurcis par les ténébres, ces Princes arriverent à Pherès dans le Palais de

Dioclès, fils d'Orsiloque, qui devoit sa naissance au fleuve Alphée ; ils y passerent la nuit, & Dioclès leur présenta les rafraîchissemens qu'on donne à ses hôtes. Le lendemain dès que l'aurore annonce le jour, ils remontent sur leur char, sortent de la cour au travers de grands portiques & poussent leurs chevaux, qui dans un moment eurent traversé la plaine grasse & fertile. Ils continuent leur chemin avec une extrême diligence, & ils arrivent dans le Palais de Menelas, lorsque la nuit commençoit à répandre ses sombres voiles sur la surface de la terre.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE III.

Page 186. Lorsque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la célébre Pylos] Telemaque part d'Ithaque fort tard & long-tems après le coucher du soleil, & le lendemain il arrive à Pylos après le lever de l'aurore. Ce trajet fait en moins d'une nuit, peut servir à prouver que cette Pylos de Nestor n'étoit ni la Pylos d'Elide sur le fleuve Selleïs, car elle est trop voisine d'Ithaque, & il n'auroit pas fallu quatre heures pour y arriver; ni la Pylos de Messene au bas du Peloponese, car celle-ci est trop éloignée; & il auroit fallu plus de tems. C'est donc celle qui est au milieu des deux autres sur le fleuve Amathus, & qui est éloignée d'Ithaque de huit ou neuf cens stades. A la fin du xv. Livre nous voyons que Telemaque arrive de bonne heure de Pherès au port de Pylos fort long-tems avant le coucher du soleil, & qu'il arrive le lendemain matin à Ithaque; il est quelques heures de plus à faire ce trajet,

parce qu'il a pris le chemin le plus long pour arriver au côté ſeptentrional de l'iſle, & pour éviter par-là les embûches des Pourſuivans. Homere eſt toujours parfaitement d'accord avec lui-même.

Les Pyliens offroient ce jour-là des ſacrifices] Strabon dans ſon 6. livre nous apprend que ces ſacrifices, dont parle Homere, ſe faiſoient dans un temple de Neptune *Samien*, qui étoit entre la ville de Lepreum & celle d'Annium ou de Samicum, & pour lequel les Pyliens avoient une vénération ſinguliere.

Et immoloient des taureaux noirs à Neptune] Car le taureau étoit la victime conſacrée à Neptune, à cauſe du mugiſſement des flots qu'on vouloit marquer par-là.

Il y avoit neuf bancs, chacun de cinq cens hommes] Pour marquer que c'étoit un ſacrifice ſolemnel, non-ſeulement de la ville de Pylos, mais de toutes les villes de ſa dépendance, Homere dit qu'il y avoit neuf bancs, parce que Neſtor avoit ſous lui neuf villes, qui ſont nommées dans le dénombrement des vaiſſeaux, Livre II. de l'Iliade page 145. Il y avoit donc un banc pour chaque ville, & chaque ville avoit envoyé à ce ſacrifice cinq cens hommes, comme elle avoit fourni cinq cens hommes à Neſtor, quand il partit pour Troye; car on prétend qu'il commandoit quatre mille cinq cens hommes. Chaque ville avoit fourni neuf taureaux pour ce

sacrifice, comme c'étoit la coutume que chaque ville fournît sa part.

Page 187. *Ils avoient déja goûté aux entrailles & brûlé les cuisses des victimes*] Homere ne s'amuse pas ici à décrire tout le détail du sacrifice, l'occasion ne le souffre pas. Il le fera plus à propos au sacrifice que l'on verra à la fin de ce même Livre. Quand les cuisses étoient consumées par le feu, tous les assistans goûtoient aux entrailles, dont on donnoit à chacun un petit morceau, & c'est par-là qu'on avoit part au sacrifice, & aux graces qui le suivoient. Tout le reste de la victime étoit consumé par l'assemblée.

Telemaque, il n'est plus tems d'être retenu par la honte] Minerve voit qu'un jeune homme comme Telemaque, qui n'est jamais sorti de son isle & qui n'a encore rien vû, sera embarrassé à aborder un homme de l'âge de Nestor & de sa réputation. C'est pourquoi elle l'encourage. Et Minerve est ici la prudence même de ce jeune Prince, & les leçons qu'il se donne à lui-même & qui lui sont suggerées par la sagesse.

Prions-le de vous dire la vérité avec sa franchise ordinaire] En effet, nous avons vû dans l'Iliade que Nestor étoit un homme vrai, & qui parloit toujours avec beaucoup de liberté & de franchise. Homere suit parfaitement dans l'Odyssée les caractères qu'il a formés dans l'Iliade.

Il hait naturellement le mensonge ; car c'est un homme plein de probité & de sagesse] Plus on est sage, plus on a d'horreur pour le mensonge, c'est-à-dire, pour le mensonge qui nuit avec malice, car il y a une sorte de mensonge qui instruit & qui est utile, comme sont les mensonges d'Homere & ceux des fables ; ces mensonges sont des vérités déguisées sous la fiction.

Page 188. *Comment irai-je aborder le Roi de Pylos ?*] Voici les embarras où Telemaque se trouve, & ces embarras marquent bien que c'est un Prince dont Minerve a pris soin & qui est plein de sagesse. Tout jeune homme prudent & bien élevé est aussi embarrassé que lui dans les occasions semblables, & tant pis pour celui qui ne l'est pas.

Car les Dieux qui ont présidé à votre naissance & à votre éducation] Le texte dit mot-à-mot, *car vous n'êtes point né malgré les Dieux, & vous n'avez pas été élevé malgré eux.* Sur quoi Eustathe avertit qu'il y avoit des gens qui prétendoient qu'Homere vouloit faire entendre par-là que Telemaque étoit né d'un légitime mariage. Mais je ne crois pas qu'Homere ait pensé à ce rafinement inconnu au Paganisme. J'aime mieux expliquer ce passage tout simplement & tout naturellement ; *vous n'êtes point né en dépit des Dieux*, c'est-à-dire, *vous êtes beau, bien fait & de bonne mine ; vous avez de bonnes inclinations ; en un mot, votre naissance est heureuse.* On ne peut mieux expliquer Ho-

mere que par Homere même. Ce que dit ici Minerve à Telemaque, qu'*il n'est pas né malgré les Dieux*, est la même chose que ce que Menelas dit à ce jeune Prince dans le Livre suivant : *On reconnoît toujours facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a departi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance.* Le reste, *& vous n'avez pas été élevé malgré eux*, c'est-à-dire, ils ont présidé à votre éducation, vous avez été bien élevé, & vous avez profité des bons préceptes qu'on vous a donnés. Car il n'y a de bonne éducation, d'éducation qui réussisse, que celle à laquelle président les Dieux, & qu'ils daignent bénir ; ainsi Telemaque tirera des préceptes, qu'il a déja reçûs, une partie de ce qu'il doit dire, & ce que ces préceptes ne lui auront pas appris, quelque Dieu favorable le lui inspirera. Car c'est Dieu qui donne les lumieres, & qui suggere des paroles qu'on n'auroit pas trouvées de soi-même.

Page 189. *Et faisoient rôtir les viandes du sacrifice*] Il y a dans le texte κρέα τ' ὤπτων, ἄλλα δ' ἔπειρον. C'est-à-dire, que pendant que l'on faisoit rôtir une partie de ces viandes, on remplissoit des broches de l'autre partie. Ces broches étoient des broches à cinq rangs, avec lesquelles on faisoit rôtir, ou plutôt griller les viandes qui restoient du sacrifice. On peut voir ce qui a été remarqué sur le 1. Livre de l'Iliade.

Sur des peaux étendues sur le sable du

rivage] Voilà la simplicité de ces tems héroïques. Au-lieu de beaux tapis de pourpre, il n'y a que des peaux étendues à terre.

D'abord il leur présenta une portion des entrailles] Afin qu'ils eussent part au sacrifice. Car ce n'est pas encore le festin.

Car c'est à son festin que vous êtes admis à votre arrivée.] Pisistrate leur dit cela comme une chose heureuse pour eux. En effet, c'est un grand bonheur pour des étrangers d'arriver chez des peuples qui honorent les Dieux, & qui leur font des sacrifices. Par ce discours de Pisistrate on voit bien que c'est un Prince bien élevé.

Page 190. *Car je pense qu'il est du nombre de ceux*] Pisistrate fait entendre par-là qu'il y a aussi des peuples impies qui ne reconnoissent point de Dieux ; & en même-tems il fait voir leur aveuglement & leur injustice, en ajoutant qu'*il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de leur secours.*

Page 191. *Comblez de gloire Nestor & les Princes ses enfans*] Minerve ne demande pour Nestor & pour ses fils que la gloire ; car voilà ce qui est le plus nécessaire aux Princes ; & pour le peuple elle demande une gracieuse récompense sans la déterminer.

Elle fit elle-même ces prières, & elle-même les accomplit] Cela est heureusement imaginé pour faire entendre que la sagesse

peut seule combler de gloire les Princes, & faire le bonheur de leurs sujets. D'ailleurs Homere dit que Minerve accomplit elle-même les prieres qu'elle faisoit, parce qu'elle ne pouvoit s'attendre que Neptune accomplît ce qu'elle demandoit pour Telemaque, puisque c'étoit Neptune qui persécutoit Ulysse. Mais comment Homere dit-il que Minerve accomplit ces prieres ? cela dépend-il d'elle, & n'est-ce pas à Jupiter seul d'accorder ce qu'elle vient de demander ? Il n'y a que deux mots à dire pour répondre à cette difficulté. Les Anciens ont feint avec raison que Minerve étoit la seule Déesse à qui Jupiter eût donné ce glorieux privilége d'être en tout comme lui & de jouir des mêmes avantages. On peut voir sur cela une remarque de M. Dacier sur la douziéme ode du 1. Liv. d'Horace. La sagesse de Dieu n'a-t-elle pas les mêmes droits que Dieu ? & n'est-ce pas toujours elle qui accomplit ce qu'elle demande ?

Page 192. *Ou ne faites-vous qu'écumer les mers comme les pirates qui exposent leur vie*] Si le métier de pirate avoit été honteux, Nestor n'auroit eu garde de faire cette question à des étrangers qu'il ne vouloit ni offenser ni désobliger ; mais non-seulement il n'étoit pas honteux, il étoit même honorable ; les Princes Grecs ne trouvoient rien de plus glorieux que de vivre de rapine. On n'a qu'à voir le commencement de l'histoire de Thucydide, où ces mœurs sont fort bien marquées.

Page 193. *Combattant avec vous, a saccagé la superbe ville de Troye*] Il ne dit pas, *qui a saccagé la superbe ville de Troye*, mais il associe Nestor à cette gloire, en ajoûtant, *en combattant avec vous.*

Page 194. *Nestor lui répondit : Etranger, vous, &c.*] Nestor lui dit, *mon ami*; mais cela ne seroit pas agréable en notre langue.

Soit en courant les mers, sous la conduite d'Achille] Ce qu'Achille dit dans le IX. Livre de l'Iliade tome 2. pag. 367. sert de commentaire à ces paroles de Nestor. *J'ai essuyé pour les Grecs*, dit-il, *des fatigues infinies ; j'ai passé les nuits sans dormir, & les jours dans le sang & dans le carnage ; j'ai pris douze grandes villes par mer avec mes seuls vaisseaux, & onze par terre autour de Troye.* Homere rappelle dans son Odyssée beaucoup de choses qu'il a déja touchées dans son Iliade, & il en rapporte beaucoup d'autres dont il n'a point parlé dans ce premier Poëme, qui sont les suites de ces aventures qui n'ont pû entrer dans la composition de sa fable, & des épisodes de la guerre de Troye, comme Longin l'a remarqué chap. 7. Par-là ce Poëte n'embellit pas seulement son Poëme, & ne satisfait pas seulement la curiosité du Lecteur ; mais il donne encore à son Iliade & à son Odyssée un air de vérité qui trompe & qu'on ne sçauroit démentir.

Page 195. *Là gît Achille*] Nestor nomme

Ajax, Patrocle & son fils même Antiloque avec éloge, *Ajax semblable à Mars, Patrocle égal aux Dieux, &c. le brave & sage Antiloque*. Mais pour *Achille*, il le met sans épithete, & ne lui donne pas la moindre louange. Et en vérité, comme la colere d'Achille avoit été la cause de tous les maux dont il parle, & de la mort de tous ces héros, ce n'étoit pas là le lieu de le louer. Cette conduite d'Homere est très-sage.

Plusieurs années suffiroient à peine à faire le détail] Sur-tout si sur chaque action on faisoit un Poëme comme Homere en a fait un sur la colere d'Achille. Cette hyperbole de Nestor est pour faire voir les maux sans nombre que les Grecs ont soufferts dans cette guerre. Ces hyperboles excessives sont permises, & elles sont autorisées même dans nos Livres saints.

Page 196. *Pendant tout le tems qu'a duré le siége, le divin Ulysse & moi n'avons jamais été de différent avis*]. Il y a ici une politesse qui me paroît remarquable. Nestor vient de dire qu'Ulysse surpassoit tous les Grecs en prudence, & que personne n'étoit si fécond que lui en ressources; il n'est pas possible après cela qu'il s'égale à lui, & la bienséance ne le permet pas. Que fait-il donc? Il dit seulement qu'ils n'ont jamais été de différent avis; expression équivoque qui laisse douter si Nestor étoit égal à Ulysse en prudence & en sagesse, ou si Ulysse lui étoit supérieur.

Soit dans les assemblées, soit dans les conseils] Les assemblées ἀγορὰ, & les conseils βουλὴ, sont deux choses fort différentes. Les assemblées étoient générales, tout le peuple s'y trouvoit. Et les conseils étoient des assemblées particulieres de gens choisis.

Page 197. *Et dès ce moment il étoit aisé de voir que Jupiter leur préparoit*] C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut traduire ce passage. Jupiter ne commença pas dès ce moment à préparer aux Grecs un retour funeste; mais ce fut dès ce moment-là qu'on pût s'appercevoir qu'il avoit ce dessein, & qu'il alloit faire tomber sur eux les effets de sa colere.

Parce qu'ils n'avoient pas été tous prudens & justes] Il veut parler d'Ajax le Locrien qui avoit violé Cassandre dans le temple de Pallas sous les yeux mêmes de la Déesse. Ajax étoit le seul coupable; comment donc la plûpart des autres furent-ils enveloppés dans sa punition? ce fut pour ne l'avoir pas empêché, ou pour ne l'avoir pas puni. Au reste il faut bien remarquer ici la retenue & la pudeur de Nestor; il ne s'explique pas plus ouvertement sur le crime d'Ajax, parce qu'il parle à un jeune homme, & parce qu'il ne veut pas insulter à un mort.

Ces deux Princes ayant sans nécessité & contre la bienséance convoqué tous les Grecs à une assemblée à l'entrée de la nuit] Homere ne veut pas faire entendre que l'entrée de la nuit est une heure indue pour tenir des

assemblées ; car les histoires sont pleines d'assemblées & de conseils tenus la nuit, & tenus avec beaucoup de prudence & de sagesse. On a même souvent appellé la nuit *εὐφρόνη*, comme *propre au conseil*. Mais il veut faire entendre qu'en cette occasion il n'y avoit rien de plus imprudent que de convoquer une assemblée pour la nuit ; car que ne devoit-on pas attendre de troupes victorieuses, la nuit, dans la licence & l'emportement de la victoire ? ces troupes ne passoient pas les journées bien sobrement.

Page 198. *Menelas étoit d'avis qu'on s'embarquât*] Strabon, Liv. 10. nous apprend que Sophocle, qui de tous les Poëtes est celui qui a le plus imité Homere, avoit traité cette particularité dans la Tragédie de Polyxene : *Sophocle*, dit-il, *faisant dans sa Polyxene que Menelas veut partir de Troye sans différer, & qu'Agamemnon veut attendre pour appaiser la colere de Minerve par des sacrifices, il introduit Menelas qui dit à Agamemnon :*

> *Ζὺ δ᾽ αὖθι μίμνων τὰς κατ᾽ ἰδαίαν χθόνα*
>
> *Ποίμενας ὀλύμπου συναγάγων θυηπόλει.*

Pour vous, demeurez ici ; & rassemblant au pied du mont Ida tous les troupeaux du mont Olympe, amusez-vous à sacrifier. Le sçavant Casaubon auroit pû ajouter cela au catalogue qu'il a fait des piéces de Sophocle dans ses commentaires sur Athenée.

Jusqu'à ce qu'on eût offert des hécatombes

pour désarmer la terrible colere de Pallas] Mais n'étoit-ce pas un prétexte très-juste & très-louable ? non, & Homere ne fait pas difficulté d'appeller Agamemnon *insensé*. Car il devoit sçavoir que le crime d'Ajax ne pouvoit être expié par des hécatombes. Le seul sacrifice expiatoire c'étoit la punition du criminel. Ce passage est remarquable.

Et que les Dieux immortels justement irrités ne se laissent pas si facilement fléchir par des sacrifices] Cependant Homere nous a dit dans le XI. Livre de l'Iliade que *les Dieux se laissent fléchir, & que tous les jours on parvient à les appaiser par des sacrifices*. Στρεπτοὶ δὲ καὶ θεοὶ αὐτοὶ, &c. Comment dit-il donc ici qu'ils ne se laissent pas facilement fléchir ? C'est pour nous faire entendre l'aveuglement d'Agamemnon qui croyoit pouvoir expier le crime d'Ajax par des sacrifices. Il y a des crimes que les sacrifices ne peuvent expier. Si Platon avoit bien médité sur cet endroit, il n'auroit pas fait à Homere le reproche dont j'ai assez parlé dans ma Préface de l'Iliade.

Car Jupiter avoit donné le signal de notre perte] Mot-à-mot, *Car Jupiter préparoit la punition de notre crime*. Πῆμα est ici ἄτη la *peine*, la *punition*.

Page 199. *S'en retournerent avec le prudent Ulysse retrouver Agamemnon, pour plaire à ce Prince*] Nestor, par politesse pour Telemaque, ne dit pas que ce fut Ulysse qui

voulut retourner à Troye; il le confond seulement avec les autres, & il cache à ce jeune Prince le véritable motif qui l'obligea de retourner sur ses pas. Ce ne fut nullement en vûe de plaire à Agamemnon, ce fut un scrupule de conscience; il crut que comme il avoit enlevé par force la statue de Minerve, cette action avoit déplu à la Déesse, & qu'il étoit obligé de se joindre à Agamemnon pour l'appaiser.

Page 200. *Parce que je prévoyois les maux que Dieu nous préparoit*] On demande ici comment il le prévoyoit. Jupiter lui envoya-t-il quelque signe ? cela n'étoit pas nécessaire. Il sçavoit qu'on avoit offensé la Déesse, & c'en étoit assez pour un homme comme Nestor. Aussi a-t-il déja dit qu'il étoit aisé de voir d'abord que Jupiter leur préparoit de grands maux.

Les uns vouloient qu'en côtoyant la petite isle de Psyria, nous prissions au-dessus de Chio] C'est-à-dire, que les uns vouloient qu'en partant de Lesbos ils gagnassent le dessus de Chio & qu'ils passassent entre l'isle de Psyria, qui est à quatre-vingts stades de Chio, & cette isle de Chio, en côtoyant Psyria, ainsi ils auroient eû Chio à la gauche & Psyria à la droite. Les autres vouloient qu'ils prissent au-dessous de Chio, entre cette isle & le rivage de l'Asie où est le mont Mimas vis-à-vis de Chio; ainsi ils auroient eû Chio à droite. Le dernier chemin étoit le plus droit & le plus court, mais il

étoit le plus dangereux & le plus difficile.

Page 201. *Et le lendemain avant le jour ils arrivent à Gereste*] C'est ainsi, à ce qu'il me paroît, qu'il faut entendre ἐννύχιαι, *sur la fin de la nuit, avant le jour*. Didyme l'a expliqué de même, ἐννύχιαι, dit-il, ἐωθιναὶ ἀπὸ νυκτὸς. Le mot ἐννύχιαι signifie *le matin avant le jour*. La question est de sçavoir si Homere a voulu dire que les vaisseaux de Nestor arriverent à Gereste le lendemain de leur départ de Troye. Je l'avois crû d'abord; mais après avoir examiné plus attentivement tout le passage, j'ai vû que ce n'étoit que le lendemain du second jour. Le premier jour Nestor ne put arriver qu'à Lesbos; parce qu'il s'étoit arrêté à Tenedos pour y faire des sacrifices, & qu'il y avoit été retenu assez long-tems par la nouvelle contestation qui s'y étoit élevée. Menelas joignit Nestor à Lesbos à l'entrée de la nuit. Apparemment la nuit se passa à déliberer sur la route qu'ils devoient prendre, & le lendemain dès le matin ils partirent & employerent tout ce jour-là & la plus grande partie de la nuit suivante à faire le trajet de Lesbos à Gereste, qui est un port au bas de l'Eubée, *Negrepont*. Nestor dans la suite trouve que c'est un grand trajet; en effet, il est de seize cens stades; c'est tout ce que pouvoient faire ces sortes de vaisseaux en un jour & une nuit. Strabon écrit que Gereste est le lieu le plus commode pour ceux qui partent d'Asie pour aller en Grece. Il y avoit un beau temple de

Neptune qui étoit le plus célébre de tous ceux qui étoient dans cette isle.

Et moi je continuai ma route] C'est le sens de ces mots, αὐτὰρ ἔγωγε Πύλον δ' ἔχον, car ἔχειν signifie *tenir la route*. Puisque Diomede n'étoit arrivé à Argos que le quatriéme jour, il falloit plus de tems à Nestor pour arriver à Pylos, qui étoit plus éloignée. Il falloit doubler tout le Peloponese.

Page 202. *Quel grand bien n'est-ce point de laisser en mourant un fils plein de courage*] Telemaque a souvent appellé son pere *le plus malheureux de tous les hommes*. Nestor dit qu'un homme n'est point malheureux quand il laisse un fils capable de le venger. Nestor veut par-là exciter le courage de Telemaque, & le porter à venger Ulysse de l'insolence des Poursuivans.

Page 204. *Ou si ce sont les peuples d'Ithaque, qui pour obéir à la voix de quelque Dieu*] Nestor ne peut pas s'imaginer que les peuples d'Ithaque manquent de fidélité à Ulysse, à moins qu'ils n'ayent reçû quelque oracle qui leur ordonne de l'abandonner. Il n'y a que Dieu qui puisse délier les peuples.

Si Minerve vouloit vous protéger comme elle a protégé le célébre Ulysse] Nestor vient de dire, *qui sçait si Ulysse venant un jour sans être attendu, ne punira pas lui seul les Poursuivans!* Pour fonder cette proposition, qui paroît étonnante, qu'un homme seul pût

pût venir à bout de tant de Princes, il fait voir que cela seroit facile, si Minerve vouloit favoriser Telemaque aussi ouvertement qu'elle favorisoit son pere. Avec quelle adresse Homere prépare le dénouement de son action pour lui donner de la vraisemblance!

Page 205. *Il n'y auroit assurément bientôt aucun de ces Poursuivans*] Eustathe a fort bien remarqué que le mot τὶς qui signifie ordinairement *quelqu'un*, signifie aussi quelquefois *chacun*, ὡς ἕκαστος, & qu'il embrasse tous ceux dont on parle ; que c'est ainsi que Sophocle l'a employé dans ce vers où le chœur des Salaminiens dit : ὡς νῦν καιρός τινι ποδοῖν κλοπὰν ἀρέσθαι. *Il est tems que chacun de nous prenne secrettement la fuite.* Il est ici dans le même sens. Car parmi le grand nombre de Poursuivans, ce ne seroit pas une grande avance que quelqu'un d'eux pérît.

Car mes espérances seroient vaines, quand même les Dieux voudroient me favoriser] Telemaque est persuadé que son pere a péri, ou que sa destinée l'a si certainement condamné à périr, qu'il n'est pas au pouvoir des Dieux mêmes de le ramener dans sa patrie. Et comme ce qu'il dit approche fort du blasphême, Minerve le reprend, en faisant voir qu'il est aisé à Dieu de ramener des bouts de la terre un homme qu'on avoit désespéré de voir.

Page 206. *Pour moi j'aimerois bien mieux*] Le discours de Minerve est fort adroit &

très-vrai. Pour consoler Telemaque elle lui fait voir qu'il ne faut pas juger du bonheur ou du malheur des hommes absens de chez eux, par la facilité ou par la difficulté qu'ils ont à retourner dans leur patrie, que souvent c'est un bonheur d'en être long-tems éloigné, & un malheur d'y arriver trop promptement. Et la preuve qu'elle en donne c'est le sort d'Agamemnon même ; il fait un heureux voyage, & à son arrivée il est assassiné dans ses Etats, au-lieu qu'Ulysse après avoir trouvé mille obstacles, pourra arriver heureusement, & vaincre ses ennemis. Ce ne sont donc pas les moyens qui font le bonheur ou le malheur d'un homme, c'est la fin.

Les Dieux n'en sçauroient exempter l'homme qui leur seroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa derniere heure] Voici un point de la Théologie païenne qu'il est bon d'éclaircir. Les Païens étoient persuadés qu'il étoit ordonné à tous les hommes de mourir, mais en même-tems ils croyoient que Dieu pouvoit dispenser de cette loi générale ceux qu'il lui plaisoit d'en exempter. C'est ainsi que dans le Livre suivant nous verrons Protée annoncer à Menelas qu'il ne mourra point, & que les Dieux l'enverront aux Champs Elysées sans le faire passer par la mort. Aussi Minerve ne dit pas ici que Dieu ne sçauroit exempter de la mort l'homme qui lui seroit le plus cher ; mais elle dit qu'il ne sçauroit l'en exempter quand la Parque l'a conduit à sa derniere heure.

Car la Parque n'étant que l'ordre de la providence, Dieu ne le change point quand il l'a donné une fois, quoiqu'il le pût, s'il le vouloit, comme Homere l'a reconnu ailleurs. Cette Théologie s'accorde fort bien en cela avec la nôtre; on voit même qu'elle en est tirée : nous disons de même que tous les hommes sont nés pour mourir; mais nous disons en même-tems, que comme Dieu est le maître de la vie & de la mort, il peut retirer de ce monde ceux qu'il lui plaît, sans leur faire goûter la mort. Et nous avons dans l'Ecriture sainte des preuves de cette vérité, que les Païens avoient sans doute connues. On peut voir ce qui est remarqué sur la fin du Livre suivant.

Dans le 15. Livre de l'Iliade.

Page 207. *Aussi dit-on qu'il a regné sur trois générations*] Car le grand âge enseigne la justice & la prudence, par la grande expérience qu'il donne. Au reste, il faut remarquer ici l'exactitude d'Homere à bien marquer l'âge de Nestor. Dans le premier Livre de l'Iliade, il a dit que *ce Prince avoit déja vû passer deux âges d'hommes, & qu'il regnoit sur la troisiéme génération.* Et ici, il dit qu'*il a regné sur trois générations.* Cela prouve la vérité de ma remarque sur ce passage de l'Iliade pag. 75. où j'ai fait voir que la derniere année de la guerre de Troye, Nestor avoit quatre-vingts-cinq ou six ans. Si l'on ajoute à ce nombre les huit ou neuf années qui se sont passées depuis le départ de Troye jusqu'à ce voyage de Telemaque à Pylos, Nestor avoit alors quatre-vingts-qua-

torze ou quatre-vingts-quinze ans, & par conséquent il avoit déja vû trois générations, chacune de trente ans, & il y avoit quatre ou cinq ans qu'il regnoit sur la quatriéme.

Et véritablement quand je le regarde, je crois voir une image des Immortels] Le propre des Dieux est l'immortalité, & rien ne ressemble tant à l'immortalité qu'une longue vie, & par conséquent un homme d'un grand âge est la plus ressemblante image de Dieu. Platon avoit sans doute ce passage en vûe, lorsqu'il a écrit dans son 2. Liv. des Loix, que nos peres & meres sont les images vivantes de Dieu; & que plus ils sont vieux, plus ils lui ressemblent, & plus ils méritent notre culte.

Comment a été tué le Roi Agamemnon] Telemaque ne fait pas cette demande sans raison & par une vaine curiosité, outre qu'il avoit lui-même des embûches à craindre, & qu'il vouloit se mettre en état de les éviter, il veut aussi s'instruire pour pouvoir servir son pere si les Dieux lui font la grace de le ramener, & lui aider à éviter les piéges que les Poursuivans pourroient lui dresser.

N'étoit-il point à Argos] Argos n'est pas ici pour la ville d'Argos, mais pour le pays, pour tout le Peloponese, comme nous l'avons déja vû dans le Liv. 1. Voyez Strabon Livre 8.

Page 208. *Car il avoit commis le plus hor-*

rible de tous les forfaits] Ce forfait renfermoit tous les plus grands forfaits, l'adultére, le parricide, l'usurpation. Il avoit corrompu la femme de son Roi ; il avoit assassiné ce Prince, & s'étoit mis en possession de ses Etats.

Page 209. *Qui vivoit dans une lâche oisiveté*] Qu'Homere peint bien l'infamie de ce traître ! Pendant que tous les Princes de la Grece sont occupés à une guerre très-juste, & livrent tous les jours des combats pour venger l'affront fait à Menelas, & pour punir le corrupteur d'Helene, ce malheureux Egisthe vit seul dans l'oisiveté ; & comme l'oisiveté est la mere de tous vices, il s'amuse à corrompre la femme d'Agamemnon.

Car outre que son esprit étoit encore sain & entier] Le Grec dit, *car elle étoit encore d'un bon esprit* : Homere appelle *bon esprit* un esprit sain & entier, & qui a résisté à la corruption. Les passions criminelles ne gagnent sur nous qu'après que notre esprit est gâté & corrompu.

Elle avoit auprès d'elle un Chantre qu'Agamemnon lui avoit laissé] Ces Chantres étoient des gens considérables, qui par leur poësie & par leur musique enseignoient la vertu, & réprimoient les passions qui lui sont opposées. C'étoient les philosophes de ces tems-là. Je ne sçaurois mieux illustrer ce passage, qu'en rapportant ce que Strabon a écrit dans son 1. Liv. pour répondre à Era-

tosthene, qui avoit eû le mauvais sens d'avancer que les Poëtes ne cherchoient qu'à divertir & nullement à instruire. *Les Anciens*, dit-il, *ont pensé tout le contraire. Ils ont dit que l'ancienne Poësie étoit une espéce de Philosophie, qui dès notre enfance nous apprend à bien vivre, & qui sous l'appas du plaisir, nous enseigne les bonnes mœurs, & nous forme aux passions & aux actions honnêtes; aussi nos Stoïciens assûrent que le seul sage est Poëte. C'est pourquoi dans les villes Grecques on commence l'éducation des enfans par la Poësie, non pour leur procurer seulement du plaisir, mais pour leur apprendre la sagesse. Et l'on voit même que les simples Musiciens qui enseignent à chanter & à jouer de la flûte & de la lyre, font profession d'enseigner la vertu; car ils se disent précepteurs & réformateurs des mœurs. Et ce ne sont pas les seuls Pythagoriciens qui disent cela de la Musique; Aristoxene le prouve, & Homere lui-même fait voir que les Chantres étoient de bons précepteurs, quand il dit qu'Agamemnon avoit laissé un Chantre auprès de la Reine sa femme pour avoir soin de sa conduite, & qu'Egisthe ne triompha de cette Princesse qu'après avoir éloigné d'elle ce Chantre, dont les instructions la soutenoient, &c.*

Mais quand l'heure marquée par les Destins fut arrivée, où ce malheureux devoit triompher de sa chasteté] Homere ne veut pas dire que cette action infâme devoit nécessairement arriver par l'ordre du Destin; car Clytemnestre ne seroit plus coupable.

Rien n'eſt plus oppoſé à la doctrine de ce Poëte : il veut dire ſeulement, quand l'heure fut arrivée que Clytemneſtre, par un choix de ſa pure volonté, renonceroit à ſa vertu. Cette heure fatale n'emporte point la néceſſité de pécher ; mais elle marque ſeulement le moment de ſa détermination toute libre.

Il commença par éloigner d'auprès d'elle ce Chantre] Homere ſçait bien relever l'honneur & la gloire de ſon art, & en faire l'éloge d'une maniere bien fine & bien glorieuſe. Jamais Egiſthe n'auroit triomphé de la vertu de Clytemneſtre, ſi ce Chantre avoit été toujours auprès d'elle à lui donner ſes inſtructions. Ce Poëte fait bien voir auſſi par cet exemple de quel ſecours eſt pour la vertu le commerce des ſages, puiſque pour jetter dans le vice une femme qui a encore de la vertu, il faut commencer à éloigner d'elle ſes amis les plus vertueux.

Il le mena dans une iſle déſerte, & l'abandonna en proie aux oiſeaux] Il ne dit pas qu'il le tua, mais il le fait entendre ; car on n'abandonne pas aux oiſeaux un homme vivant. Auſſi Athenée, qui n'a fait qu'abréger le paſſage de Strabon que j'ai rapporté, dit qu'*Egiſthe ne put corrompre Clytemneſtre qu'après avoir tué dans une iſle déſerte le Chantre qu'Agamemnon lui avoit laiſſé.*

Page 210. *Il ſe vit enfin maître de la Reine, qui le ſuivit volontairement dans ſon palais*] Le Grec dit : *Il emmena volontaire-*

ment dans sa maison la Reine, qui le suivit volontairement. Ce n'est pas sans raison qu'il met deux fois *volontairement*, ἐθέλων, ἐθέλουσαν : c'est pour marquer que cette action étoit volontaire dans l'un & dans l'autre ; qu'elle venoit de leur propre choix ; qu'il dépendoit d'eux de s'empêcher de la commettre, & qu'on n'en pouvoit accuser ni les Dieux ni les Destins. Et il ajoute cela pour déterminer le sens de ce qu'il a dit trois vers plus haut : *mais quand l'heure marquée par les Destins fut venue, &c.* comme je l'ai expliqué.

Alors il offrit sur les autels une infinité de victimes, &c. pour remercier les Dieux] Voici un mélange bien surprenant de religion & d'impiété ! Egisthe, après avoir commis un si grand crime, a l'insolence d'en remercier les Dieux par des offrandes & par des sacrifices, comme si les Dieux l'avoient aidé à commettre ce crime, que sa propre corruption avoit seule imaginé & accompli.

Les offrandes les plus précieuses] Il y a dans le Grec ἀγάλματα, qui signifie proprement ce que nous disons des *joyaux*. Les Grecs postérieurs à Homere, dit Eustathe, ont appellé les statues ἀγάλματα ; mais ce Poëte n'a employé ce terme que pour dire des joyaux, des choses précieuses, en un mot, tout ce dont on aime à se parer.

D'avoir réussi dans une entreprise si difficile, & dont il avoit toujours désespéré]

Je sçai bon gré à Homere, après l'horrible chûte de Clytemnestre, de lui avoir au moins fait l'honneur de dire qu'elle avoit résisté long-tems; & que ce ne fut qu'après une infinité de grands & de longs combats que sa vertu fut vaincue. Il n'est pas naturel qu'une femme bien élevée se porte sans peine & sans une longue résistance à de si grands forfaits. Mais il est bon aussi de remarquer que cette Princesse, qui avoit résisté si long-tems, n'eut pas plutôt été vaincue, que les autres crimes ne lui coûterent plus rien, & qu'elle aida ensuite Egisthe à tuer Agamemnon.

Le Pilote Phrontis fils d'Onetor] Les seuls noms qu'Homere donne à ses personnages, enseignent souvent des choses utiles & curieuses, comme je l'ai déja remarqué. Le premier pilote de Menelas s'appelle *Phrontis*, c'est-à-dire, *prudent*, & il est fils d'*Onetor*, qui signifie *utile*, *profitable*. C'est pour faire entendre que l'art des pilotes demande beaucoup de prudence, & que c'est en cet art que consiste toute la marine, qui est aux hommes d'une grande utilité. Au reste, les arts méchaniques sont si peu honorés dans notre siécle, que j'ai vû des gens s'étonner de voir qu'Homere nomme ici le pere d'un pilote, & que dans le v. Liv. de l'Iliade il a fait la généalogie d'un charpentier. *Phereclus*, dit-il, *fils d'un charpentier très-habile & petit-fils d'Harmonus*. Mais dans ces tems-là les arts étoient honorés, & ceux qui s'y distinguoient étoient mis parmi les personnages

les plus considérables ; & c'est ainsi que l'Ecriture sainte a traité les célébres artisans. Dans le III. Liv. des Rois, 7. 14. elle marque qu'Hiram, célébre fondeur, étoit fils d'une femme veuve de la Tribu de Nephtali, & que son pere étoit de Tyr. *Misit quoque Rex Salomon, & tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduæ, de Tribu Nephtali, patre Tyrio, & artificem ærarium & plenum sapientiâ, & intelligentiâ, & doctrinâ ad faciendum omne opus ex ære.* Je prens plaisir à rappeller ces conformités d'idées & de style, parce que rien ne fait tant honneur à Homere.

Page 211. *Quelque pressé que fût Menelas de continuer sa route, il fut retenu là pour enterrer son compagnon*] Car il n'y avoit rien qui pût dispenser de rendre ce dernier devoir. Le négliger étoit un très-grand crime.

Et que sa flotte eut gagné les hauteurs du promontoire de Malée] Malée est un promontoire de Laconie au bas du Peloponese, à la pointe Orientale au-dessus de l'isle de Cythere. La mer est là fort dangereuse, ce qui donna lieu au proverbe, *doubler le cap de Malée*, pour dire, courir un très-grand danger.

Du côté qu'habitent les Cydoniens] C'est vers le côté Occidental de l'isle.

Là vis-à-vis de Gortyne] C'est un des

plus difficiles endroits d'Homere. Je crois l'avoir rendu sensible.

Page 212. *Un rocher appellé* Lissé, *c'est le promontoire Occidental de l'isle du côté de Pheste*] Eustathe écrit que ce rocher s'appelloit *Blissé* & *Blissen* selon Cratès. Et je ne sçais si sur cela il ne faudroit point corriger le texte de Strabon, Liv. 10. pag. 336. Καὶ Ὀλύσσην δὲ τῆς Φαιςίας. *Est & Olyssa Phæstiæ.* Strabon n'avoit-il point écrit, καὶ ὁ Βλυσσην τῆς Φαιςίας, *& le promontoire Blyssen de la ville de Pheste?*

Les porterent à l'embouchure du fleuve Egyptus] Du tems d'Homere le fleuve d'Egypte n'avoit pas encore le nom de *Nil*, & n'étoit connu que sous le nom d'*Egyptus*. Et c'est ce qui donna ensuite le nom d'Egypte à toute l'isle, qu'on a regardée avec raison comme le don du Nil ; car c'est ce fleuve qui fait sa fertilité. Ce nom de *Nil* qui n'a pas été connu d'Homere, l'a été d'Hesiode ; & c'est un argument qu'on peut ajouter à ceux qu'on a d'ailleurs, pour prouver qu'Hesiode vivoit après Homere.

Ce Prince amassa beaucoup d'or & d'argent, en parcourant ce fleuve] Homere n'explique pas comment Menelas amassa toutes ces richesses ; mais il y a de l'apparence que c'est en piratant.

Pendant ce tems-là Egisthe exécuta ses pernicieux desseins] Agamemnon fut assas-

finé la premiere nuit de ſon arrivée.

Page 213. *Le divin Oreſte revint d'Athenes pour le punir*] Dans le vers d'Homere, ἂψ ἀπ' Ἀθηνάων, *revint d'Athenes*, il y a des Critiques qui ont lû, ἂψ ἀπὸ Φωκήων, *revint de la Phocide*; parce que ce fut dans la Phocide qu'Oreſte fut élevé. Mais on ſauve la premiere leçon, en diſant qu'avant que de revenir à Mycenes, il paſſa par Athenes, comme Sophocle dit qu'il paſſa à Delphes; ou même qu'il avoit fait quelque ſéjour à Athenes pour s'inſtruire & ſe former.

Et après l'avoir tué, il donna aux peuples le feſtin des funérailles de ſon abominable mere & de ce lâche aſſaſſin] Comme Egiſthe & Clytemneſtre, après avoir aſſaſſiné Agamemnon, avoient fait une grande fête qu'ils renouvelloient tous les ans, pour célébrer la mémoire de ce meurtre, Oreſte fait de même le feſtin des funérailles de ces aſſaſſins.

De ſon abominable mere] Il faut bien remarquer la ſageſſe de Neſtor: il n'a pas dit un mot de la part qu'eut Clytemneſtre à cet aſſaſſinat; & il ne le fait connoître qu'en parlant des funérailles de cette malheureuſe Princeſſe.

Ce jour-là même le vaillant Menelas arriva à Lacedemone] Menelas fut donc errant près de huit ans après ſon départ de Troye.

Quelle eſpérance cela ne doit-il point donner à Telemaque qu'Ulyſſe de même pourra être bien-tôt de retour !

Page 214. *Dont tout homme, qui y auroit été pouſſé par les tempêtes au travers de cette mer immenſe, n'oſeroit jamais eſpérer de revenir*] Pourquoi cela, puiſqu'Homere lui-même aſſure qu'en cinq jours on peut aller de Crete en Egypte ? mais Neſtor parle peut-être ainſi au jeune Telemaque pour l'étonner, & pour le détourner de prendre la réſolution d'aller à Crete, en lui faiſant craindre d'être pouſſé par les tempêtes dans ces régions éloignées, d'où il eſt difficile de revenir.

Et d'où les oiſeaux mêmes ne reviendroient qu'à peine en un an] Cette hyperbole eſt bien forte ; mais elle eſt très-propre au deſſein de Neſtor, & il faut ſe ſouvenir qu'il parle à un jeune homme qui n'a encore rien vû. On peut voir ſur cela Euſtathe.

Page 215. *Préſentement donc que l'on offre en ſacrifice les langues des victimes*] Il y a dans le texte, τάμνετε μὲν γλώσσας. *Coupez les langues.* Mais ce mot *coupez*, dans la langue des Ioniens, ſignifie *ſacrifiez.* Τάμνετε ἀντὶ τοῦ θύετε, Ἰώνων δὲ ἡ λέξις. Au reſte, voici une coutume bien remarquable, qui ſe pratiquoit en Ionie & dans l'Attique. Les feſtins des ſacrifices finiſſoient par le ſacrifice des langues que l'on faiſoit brûler ſur l'autel à l'honneur de Mercure, & ſur les langues on

faisoit des libations. La raison de cela étoit, à mon avis, que comme ces peuples craignoient que le vin & la joie ne les eussent portés pendant le festin à dire des choses qui ne convenoient pas à la sainteté de la cérémonie pour laquelle ils étoient assemblés, par ce sacrifice des langues, qu'ils faisoient brûler sur l'autel, ils vouloient marquer qu'ils purifioient par le feu tout ce qui avoit été dit pendant le repas, & qu'ils en demandoient pardon à Mercure, comme au Dieu qui présidoit au discours, afin qu'ils n'emportassent chez eux aucune souillure qui les empêchât de participer aux bénédictions que le sacrifice devoit leur procurer.

Et il ne convient pas d'être si long-tems à table aux sacrifices des Dieux] Cette remontrance est digne de Minerve. Il y avoit des fêtes où l'on passoit les nuits entieres, & ces fêtes étoient ordinairement pleines de licence & de débauche, & c'est ce que la Déesse condamne ici : elle ne veut pas que l'on pousse bien avant dans la nuit les festins des sacrifices, de peur qu'il ne s'y passe des choses contraires à la religion & à la pureté.

Les hérauts donnent à laver] On s'étoit lavé en se mettant à table. Pourquoi donc se laver encore en en sortant ? C'étoit pour se nettoyer de toutes les ordures que l'on avoit pû contracter pendant le repas, & pour se mettre en état d'offrir ce sacrifice des langues.

Page 216. *Et fait ses libations sur les langues*] C'est ainsi qu'il faut traduire, ἐπίλειβον, car ἐπιλείβειν est σπένδειν ἐπὶ γλώσσαις, *libare super linguas*, verser le vin sur les langues qui brûlent sur l'autel.

Ni robes] Pour bien recevoir ses hôtes il falloit avoir non-seulement tout ce qui étoit nécessaire pour les bien coucher, mais encore des robes, des habits pour changer. C'étoit une nécessité que l'hospitalité si pratiquée dans ces tems-là avoit amenée. Eustathe rapporte que Tellias d'Agrigente ouvroit sa maison à tous les étrangers, & qu'un jour cinq cens cavaliers étant arrivés chez lui, il leur donna à chacun un manteau & une tunique. L'Auteur du Parallele a si peu compris le fondement de ces paroles de Nestor, qu'il s'en mocque avec cette finesse de critique, qui étoit son grand talent. *Telemaque étant chez Nestor*, dit-il, *vouloit s'en aller & rentrer dans ses vaisseaux; mais Nestor le retint, en lui disant qu'il sembleroit qu'il n'eût pas chez lui des matelats & des couvertures pour le coucher. Telemaque alla donc coucher dans une galerie bien résonnante; & le Roi Nestor alla coucher au haut de sa maison dans un lieu que sa femme lui avoit préparé.* Ce grand Critique n'entre pas mieux dans les sentimens que dans les expressions du Poëte. Il s'est bien applaudi d'avoir trouvé cette *galerie bien résonnante*, qui lui a paru très-ridicule. En quoi il fait paroître qu'il ne se connoissoit pas mieux en bâtimens qu'en poësie. Car cette épithete *résonnante*

ne signifie que *fort exhaussée*, & par consequent *superbe*, *magnifique*.

Page 217. *J'irai chez les magnanimes Caucons*] Les Caucons étoient des peuples voisins de Pylos, & sujets de Nestor ; ils habitoient dans la Triphylie près de Lepreum. On peut voir Strabon, Livre 8.

Page 218. *Où il m'est dû depuis long-tems une assez grosse somme*] Tobie conduit par un ange va à Ragès ville des Medes pour se faire payer d'une dette que Gabel devoit à son pere ; il s'arrête chez Raguel, & l'ange va à Ragès retirer ce payement. *Tob.* 19. Ce que Minerve dit comme homme, lui convient aussi comme Déesse. Mentor pouvoit avoir une dette chez les Caucons, & Minerve y en avoit une certainement ; ces peuples lui devoient des sacrifices.

Et un des Princes vos fils pour le conduire] Minerve ne vouloit pas aller à Lacedemone. Les Anciens en ont cherché la raison ; & ils disent que Menelas célébroit alors les nôces de son fils & de sa fille ; cérémonie à laquelle Minerve ne se trouvoit pas volontiers.

Que vous ne soyez un jour un grand personnage, puisque si jeune vous avez des Dieux pour conducteurs] C'est un beau sentiment. On doit attendre de grandes choses de ceux qui ont eu de bonne heure un Dieu pour conducteur.

Page 219. *Que celle qui avoit ſoin de ſa dépenſe, venoit de percer*] Le Grec dit : *Que celle qui avoit ſoin de ſa dépenſe venoit d'ouvrir, en ôtant le couvercle dont il étoit bouché.* Ils ne tenoient pas leur vin comme nous dans des tonneaux, mais dans de grandes cruches bien bouchées, & qu'on ouvroit en ôtant le couvercle, qu'il appelle κρήδεμνον, par une métaphore empruntée de la coëffure des femmes, & que nous avons auſſi ; car nous diſons des bouteilles *coëffées*.

Et commença à faire les libations] Il eſt bon de remarquer ici la piété de Neſtor : il vient d'un ſacrifice ; il a fait des libations après le feſtin, & il n'eſt pas plutôt de retour dans ſon Palais, qu'il fait encore des libations avant que de ſe coucher.

Page 220. *Le ſeul de ſes enfans qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui*] Homere explique ici la raiſon pourquoi Neſtor choiſit Piſiſtrate pour le faire coucher par honneur auprès de Telemaque, c'eſt qu'il étoit le ſeul qui n'étoit point marié. Il ne vouloit pas ſéparer les autres de leurs femmes. C'eſt par la même raiſon qu'il l'envoie accompagner Telemaque à Sparte. Voilà un ſcrupule bien remarquable pour un ſiécle comme celui-là.

Où la Reine ſa femme lui avoit préparé ſa couche] Car ce ſoin regardoit les femmes. C'eſt pourquoi dans le premier Livre de l'Iliade, Agamemnon dit de Chryſeïs, *qu'elle*

aura soin de son lit : car il la traite comme sa femme. On peut voir là les remarques. Au reste, la femme de Nestor est appellée ici δέσποινα, *maîtresse*, & cela mérite d'être remarqué.

Et alla s'asseoir sur des pierres blanches] Telle étoit la simplicité de ces tems héroïques. A la porte de leurs maisons ils avoient des bancs de pierre blanche, où le pere de famille alloit s'asseoir tous les matins, & assembloit autour de lui ses enfans. Et là les Princes rendoient la justice.

Polies & plus luisantes que l'essence] Polies ou par l'art ou par l'usage ; car les pierres qui ont long-tems servi de siége sont lisses & polies. Il ajoûte, *& plus luisantes que l'essence.* Ou, comme il y a dans le Grec, *luisantes d'essence*, ἀποστίλβοντες ἀλείφατος. Eustathe dit qu'il faut sous-entendre δίκην, *comme ; comme de l'essence.* Il pourroit être aussi que ces pierres étoient sacrées, parce que les Princes s'y asseyoient quand ils rendoient la justice ; & que pour témoigner le respect qu'on avoit pour elles, on les frottoit d'huile, comme par une espéce de religion ; mais j'aimerois mieux croire que cette expression *luisantes comme de l'essence* est une figure pour marquer l'éclat de ces bancs, qui sans doute étoient de marbre. L'Auteur du Parallele ne manque pas de profiter de l'expression de ce passage qu'il a entendue à son ordinaire, pour s'en mocquer. *Le lendemain*, dit-il, *Nestor étant sorti de son lit*,

alla s'asseoir devant sa porte sur des pierres bien polies & luisantes comme de l'onguent.

Page 221. *S'y assit après lui, tenant dans sa main son sceptre*] C'est pour faire entendre que Nestor assis sur ce siége rendoit la justice à ses peuples.

Que l'un de vous aille donc] Nestor ne fait pas faire tout ceci par ses serviteurs, mais par ses enfans, non-seulement parce que tout ce qui regardoit les sacrifices étoit honorable, mais encore parce que dans ces tems héroïques les plus grands Princes faisoient eux-mêmes, ce qu'une délicatesse peut-être trop grande a fait faire ensuite par des valets. J'ai assez parlé de cette coutume dans ma Préface sur l'Iliade.

Qu'un autre aille au vaisseau de Telemaque avertir tous ses compagnons] Nestor est si pieux, qu'il veut que les compagnons de Telemaque assistent au sacrifice.

Page 222. *L'eau & le bois pour le sacrifice*] Le bois pour brûler les parties de la victime qui devoient être consumées sur l'autel, & pour rôtir les autres ; & l'eau pour laver les mains.

La génisse vint de la maison de campagne] J'ai employé toujours le même terme, *vint*, *vinrent*, comme Homere, ἦλθε, ἦλθον. Cette répétition a de la grace, & c'est un vice de chercher l'art quand le naturel suffit.

Le doreur vint aussi en même-tems, portant lui-même les instrumens de son art, l'enclume, le marteau, les tenailles] Le Critique moderne, dont je parle si souvent, s'étoit servi de cet endroit, pour prouver qu'Homere étoit très-ignorant dans les arts; voici un doreur qui vient avec son enclume & son marteau. *A-t-on besoin*, dit-il, *d'enclume & de marteau pour dorer?* Voilà une critique qui fait voir que l'ignorance n'étoit pas du côté d'Homere. Ce Doreur étoit batteur d'or, & il préparoit lui-même l'or dont il doroit: on lui fournissoit l'or, & il le battoit lui-même pour le réduire en feuilles; c'est pourquoi il avoit besoin de son enclume & de son marteau, & pour ce travail on n'avoit besoin que d'une petite enclume portative. M. Despreaux a fort bien justifié Homere dans ses Réflexions sur Longin, & fait voir l'ignorance de ce Critique, qui ne sçavoit pas que les feuilles d'or dont on se sert pour dorer, ne sont que de l'or extrêmement battu.

Page 223. *Portant d'une main un bassin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre une corbeille où étoit l'orge*] Je n'ai osé toucher au texte; cependant il me semble qu'il a besoin d'être corrigé: car il n'est pas possible qu'un homme porte d'une main un bassin avec une aiguiere, & de l'autre une corbeille. Assurément le bassin & l'aiguiere demandent les deux mains. Je crois donc qu'au lieu d'ἑτέρῃ, *de l'autre*, il faut lire ἕτερος, *un autre*, & qu'il faut traduire, *Aretus*

vint du Palais portant un bassin magnifique avec une aiguiere, & un autre portoit une corbeille où étoit l'orge sacré, &c. d'autant plus même qu'il n'y a pas de terme qui réponde à ἑτέρη.

Page 234. *Font des prieres accompagnées de grands cris*] J'ai voulu conserver toute la force du mot ὀλόλυξαν, qui signifie, *prierent avec de grands cris.* Ὀλολύζειν, ὀλολυγμὸς & ὀλολυγὴ se disent proprement des prieres des femmes, parce qu'elles prient ordinairement avec de grands cris. Ὀλολυγὴ, dit Hesychius, φωνὴ γυναικῶν ἣν ποιοῦνται ἐν τοῖς ἱεροῖς εὐχόμεναι. Ololuzein & ololuga *se disent des cris que les femmes font aux sacrifices en priant.* Mais il y a plus encore. Le Scholiaste d'Eschyle nous apprend que ce mot ne s'employoit proprement que pour les prieres que l'on faisoit à Minerve, καὶ γὰρ μόνη τῇ Ἀθηνᾷ δαίμονι, οὔσῃ πολεμικῇ ὀλολύζουσι, τοῖς δὲ ἄλλοις θεοῖς παιανίζουσι. Ce qu'il confirme par ce vers du VI. Livre de l'Iliade vers. 301. où les dames Troyennes *levent les mains vers la Déesse Minerve, priant avec de grands cris :*

Αἱ δ' ὀλολυγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνέσχον.

Et par cet autre passage de l'Odyssée.

Ils la dépouillent & la mettent en piéces] On ne donne d'ordinaire au mot δἰέχευαν que la derniere signification, qui est celle de partager & de mettre en piéces. Hesychius & Eustathe ne marquent que celle-là ; mais l'autre y est aussi renfermée : car on ne met-

toit en piéces la victime qu'après l'avoir dépouillée. Au reste, tout ce qui regarde ce sacrifice a été expliqué dans mes Remarques sur le 1. Liv. de l'Iliade; il n'est pas nécessaire de le répéter ici.

Nestor lui-même les fait brûler sur le bois de l'autel, & fait les aspersions de vin] Nestor fait ici la fonction de sacrificateur, parce que les Rois avoient l'intendance de la Religion, & que le Sacerdoce étoit joint à la Royauté.

Page 225. *Cependant la plus jeune des filles de Nestor, la belle Polycaste, met Telemaque au bain*] Rien ne nous paroît aujourd'hui plus opposé à la pudeur & à la bienséance que d'avoir poussé les devoirs de l'hospitalité jusqu'à commettre des femmes, & sur-tout de jeunes & belles Princesses, pour mettre des hommes au bain & pour les parfumer d'essences. Mais telles étoient les coutumes de ces tems-là, & tout s'y passoit avec sagesse. Cependant avec toute cette sagesse, cette coutume ne pourroit subsister aujourd'hui; cela est entierement incompatible avec la pudeur que la Religion enseigne & qu'elle exige, & elle a été abolie avec raison.

Et de jeunes hommes bien faits présentoient le vin] C'étoient des hérauts.

Page 226. *Arriverent à Pheres*] Qui est à moitié chemin de Pylos à Lacedemone au

dessus du lac de la Messenie sur les bords du fleuve Pamise.

Page 227. *Qui dans un moment traversent la plaine grasse & fertile*] Ils traversent la pleine de la Messenie, qui est un pays gras & fertile, τὴν Μεσσηνιακὴν καλλίκαρπον, dit Strabon, qui rappelle ces deux vers d'Eurypide.

Καταῤῥυτόν τε μυρίοισιν νάμασι,
Καὶ βουσὶ, καὶ ποιμνῇσιν εὐβοτωτάτην.

Terre grasse, arrosée de fleuves, & pleine de bons pâturages suffisans pour nourrir plusieurs milliers de chevaux & de bœufs, & de grands troupeaux de moutons.



Argument du Livre IV.

TElemaque est reçû à Lacedemone dans le Palais de Menelas avec Pisistrate. Il raconte à ce Prince tous les désordres que les amans de sa mere commettent dans Ithaque. Menelas lui apprend ensuite tout ce qu'il sçait du retour des Grecs, & lui fait part de l'oracle de Protée, qui lui avoit appris la mort d'Agamemnon & l'arrivée d'Ulysse auprès de la Nymphe Calypso. Les Poursuivans tiennent un conseil pour déliberer des moyens de se défaire de Telemaque. Minerve console Penelope affligée du départ de son fils, & lui apparoît en songe sous la figure d'Iphtime, sœur de cette Princesse.



L'ODYSSÉE

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IV.

TELEMAQUE & le fils du sage Nestor arrivent à Lacedemone, qui est environnée de montagnes, ville d'une vaste étendue : ils entrent dans le Palais de Menelas, & trouvent ce Prince qui célébroit avec sa cour & ses amis le festin des nôces de son fils, & de celles de sa fille, qu'il marioit le même jour. Car il envoyoit sa fille Hermione au fils d'Achille ; il la lui avoit promise dès le tems qu'ils étoient encore devant Troye, & les Dieux accomplissoient alors ce

mariage, qui avoit été arrêté. Il se préparoit donc à envoyer cette belle Princesse à Neptoleme, dans la ville capitale des Myrmidons, avec un grand train de chars & de chevaux. Et pour son fils unique, le vaillant Megapenthès, qu'il avoit eû d'une esclave; car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfans après Hermione, qui avoit toute la beauté de Venus; il le marioit à une Princesse de Sparte même, à la fille d'Alector. Menelas étoit à table avec ses amis & ses voisins; le Palais retentissoit de cris de joie mêlés avec le son des instrumens, avec les voix & avec le bruit des danses. Un chantre divin chante au milieu d'eux en jouant de la lyre; & au milieu d'un grand cercle, deux sauteurs entonnant des airs, font des sauts merveilleux

qui attirent l'admiration de l'assemblée.

Telemaque & le fils de Nestor montés sur leurs chars, entrent dans la cour du Palais. Eteonée, un des principaux Officiers de Menelas, va annoncer leur arrivée au Prince, & s'approchant, il lui dit : Divin Menelas, « deux étrangers viennent d'entrer « dans la cour ; on les prendroit « aisément tous deux pour les fils « du grand Jupiter ; ordonnez si « nous irons dételer leur char, ou « si nous les prierons d'aller cher- « cher ailleurs des hôtes qui soient « en état de les recevoir. «

Menelas offensé de ce discours, lui répondit : Fils de Boëthoüs, « jusques-ici vous ne m'aviez pas « paru dépourvû de sens ; mais au- « jourd'hui je vous trouve très-in- « sensé de me venir faire une telle « demande. En vérité, j'ai eû «

» grand besoin moi-même de trouver de l'hospitalité dans tous les pays que j'ai traversés pour revenir dans mes Etats ; veuille le grand Jupiter que je ne sois plus réduit à l'éprouver, & que mes peines soient finies. Allez donc promptement recevoir ces étrangers, & les amenez à ma table.

Il dit, & Eteonée part sans répliquer, & il ordonne aux autres esclaves de le suivre. Ils détellent les chevaux, qui étoient tout couverts de sueur; les font entrer dans de superbes écuries, & leur prodiguent le froment mêlé avec le plus bel orge. Ils mettent le char dans une remise dont l'éclat éblouit les yeux. Et ensuite ils conduisent les deux Princes dans les appartemens. Telemaque & Pisistrate ne peuvent se lasser d'en admirer la richesse; l'or y éclatoit par-tout,

& les rendoit aussi resplendissans que le soleil. Quand ils furent rassasiés de voir & d'admirer toute cette magnificence, ils furent conduits dans des bains d'une extrême propreté. Les plus belles esclaves du Palais les baignerent, les parfumerent d'essences, leur donnerent les plus beaux habits, & les menerent à la sale du festin, où elles les placerent auprès du Roi sur de beaux siéges à marchepied. Une autre esclave porta en même-tems dans un bassin d'argent une aiguiere d'or admirablement bien travaillée, donna à laver à ces deux Princes, & dressa devant eux une belle table, que la maîtresse de l'office couvrit de mets pour régaler ces hôtes, en leur prodiguant tout ce qu'elle avoit de plus exquis. Et le maître d'hôtel leur servit des bassins de toutes sortes

de viandes, & mit près d'eux des coupes d'or.

Alors Menelas leur tendant les mains, leur parla en ces termes : Soyez les bien-venus, mes » hôtes ; mangez & recevez agréa- » blement ce que nous vous of- » frons. Après votre repas nous » vous demanderons qui vous êtes. » Sans doute vous n'êtes pas d'une » naissance obscure ; vous êtes as- » sûrément fils de Rois, à qui » Jupiter a confié le sceptre ; des » hommes du commun n'ont point » d'enfans faits comme vous.

En achevant ces mots, il leur servit lui-même le dos d'un bœuf rôti, qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable. Ils choisirent dans cette diversité de mets ce qui leur plut davantage ; & sur la fin du repas Telemaque s'approchant de l'oreille du fils de Nestor, lui dit

tout bas, pour n'être pas entendu de ceux qui étoient à table : Mon cher Pisistrate, prenez-vous garde à l'éclat & à la magnificence de ce vaste Palais : l'or, l'airain, l'argent, les métaux les plus rares & l'yvoire y brillent de toutes parts ; tel doit être sans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre. Quelles richesses infinies ! Je ne sors point d'admiration.

Menelas l'entendit, & lui dit : Mes enfans, il n'y a rien en quoi un mortel puisse s'égaler à Jupiter ; le Palais qu'il habite & tout ce qu'il posséde, sont immortels comme lui : certainement il y a des hommes qui sont au-dessus de moi pour les richesses & pour la magnificence ; il y en a aussi qui sont au-dessous. Dans les grands travaux que j'ai essuyés & dans les longues cour-

» ses que j'ai faites, j'ai amassé
» beaucoup de bien que j'ai char-
» gé sur mes vaisseaux, & je ne suis
» revenu chez moi que la huitié-
» me année après mon départ de
» Troye. J'ai été porté à Chypre,
» en Phenicie, en Egypte; j'ai été
» chez les Ethiopiens, les Sido-
» niens, les Erembes; j'ai parcou-
» ru la Lybie, où les agneaux ont
» des cornes en naissant, & où les
» brebis ont des petits trois fois
» l'année. Les maîtres & les ber-
» gers ne manquent jamais de fro-
» mage ni de viande, & ils ont du
» lait en abondance dans toutes les
» saisons.

» Pendant que les vents me font
» errer dans toutes ces régions éloi-
» gnées, & que, mettant à pro-
» fit ces courses involontaires, j'a-
» masse de grands biens, un traî-
» tre assassine mon frere dans son
» Palais, d'une maniere inouie,

par la trahiſon de ſon abominable « femme ; de ſorte que je ne poſſé- « de ces grandes richeſſes qu'avec « douleur. Mais vous devez avoir « appris toutes ces choſes de vos « peres, ſi vous les avez encore ; « car tout le monde ſçait que j'ai « ſoutenu des travaux infinis, & « que j'ai ruiné une ville très-riche « & très-floriſſante. Mais plût aux « Dieux que je n'euſſe que la troi- « ſiéme partie des biens dont je « jouis, & moins encore, & que « ceux qui ont péri ſous les murs « d'Ilion, loin d'Argos, fuſſent « encore en vie ; leur mort eſt un « grand ſujet de douleur pour moi. « Tantôt enfermé dans mon Palais, « je trouve une ſatisfaction infinie « à les regretter & à les pleurer, « & tantôt je cherche à me conſo- « ler ; car on ſe laſſe bientôt de « ſoupirs & de larmes. De tous « ces grands hommes il n'y en a «

» point dont la perte ne me soit sen-
» sible ; mais il y en a un sur-tout
» dont les malheurs me touchent
» plus que ceux des autres : quand
» je viens à me souvenir de lui, il
» m'empêche de goûter les dou-
» ceurs du sommeil, & me rend la
» table odieuse ; car jamais homme
» n'a essuyé tant de peines ni souf-
» fert tant de maux que le divin
» Ulysse ; comme ses maux sont in-
» finis, l'affliction que sa perte me
» cause sera infinie & ne passera ja-
» mais. Nous n'avons de lui aucune
» nouvelle, & nous ne sçavons s'il
» est en vie ou s'il est mort : il ne
» faut pas douter que le vieux Laër-
» te, la sage Penelope & Telema-
» que son fils, qu'il laissa encore
» enfant, ne passent leur vie à le
» pleurer.

Ces paroles réveillerent tous les déplaisirs de Telemaque, & le plongerent dans une vive dou-

leur : le nom de son pere fit couler de ses yeux un torrent de larmes ; & pour les cacher il mit avec ses deux mains son manteau de pourpre devant son visage. Menelas s'en apperçut, & il fut quelques momens à déliberer en lui-même s'il attendroit que ce jeune Prince commençât à parler de son pere, ou s'il l'interrogeroit le premier, & s'il tâcheroit d'éclaircir les soupçons qu'il avoit que c'étoit le fils d'Ulysse.

Pendant qu'il déliberoit, Helene sort de son magnifique appartement, d'où s'exhaloient des parfums exquis ; elle étoit semblable à la belle Diane dont les fléches sont si brillantes. Cette Princesse arrive dans la sale, & en même-tems Adreste lui donne un beau siége bien travaillé : Alcippe le couvre d'un tapis de laine très-fine, rehaussé d'or ; & Phylo, la

troisiéme de ses femmes lui apporte une corbeille d'argent que cette Princesse avoit reçue d'Alcandre, femme de Polybe, qui habitoit à Thébes d'Egypte, une des plus riches villes de l'Univers. Polybe avoit fait présent à Menelas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trépieds & de dix talens d'or; & sa femme de son côté avoit donné à Helene une quenouille d'or & cette belle corbeille d'argent, dont le bord étoit d'un or très-fin & admirablement bien travaillé. Phylo met près de la Princesse sa corbeille qui étoit remplie de pelottons d'une laine filée de la derniere finesse; la quenouille coeffée d'une laine de pourpre violette étoit couchée sur la corbeille. Helene se place sur le siége qu'Adreste lui avoit présenté & qui avoit un beau marchepied, & a-

dressant la parole à son mari : Di- «
vin Menelas, lui dit-elle, sçavons- «
nous qui sont ces étrangers qui «
nous ont fait l'honneur de venir «
dans notre Palais ? Me trompai- «
je, ou si j'ai découvert la vérité ? «
je ne puis vous cacher ma con- «
jecture ; je n'ai jamais vû ni par- «
mi les hommes ni parmi les fem- «
mes, personne ressembler si par- «
faitement à un autre, j'en suis «
dans l'étonnement & dans l'ad- «
miration, que ce jeune étranger «
ressemble au fils du magnanime «
Ulysse, c'est lui-même ; ce grand «
homme le laissa encore enfant «
quand vous partîtes avec tous les «
Grecs, & que vous allâtes faire «
une cruelle guerre aux Troyens, «
pour moi malheureuse qui ne mé- «
ritois que vos mépris. «

J'avois la même pensée, ré- «
pondit Menelas ; je n'ai jamais «
vû de ressemblance si parfaite ; «

» voilà le port & la taille d'Ulysse ;
» voilà ses yeux, sa belle tête. D'ail-
» leurs quand je suis venu par ha-
» sard à parler de tous les travaux
» qu'Ulysse a essuyés pour moi, ce
» jeune Prince n'a pû retenir ses
» larmes ; & il a voulu les cacher
» en mettant son manteau devant
» ses yeux.

Alors Pisistrate, prenant la pa-
» role, Grand Atride ; lui dit-il,
» Prince si digne de commander à
» tant de peuples, vous voyez assû-
» rément devant vos yeux, le fils
» d'Ulysse ; mais comme il est très-
» modeste, le respect l'empêche la
» premiere fois qu'il a l'honneur de
» vous voir, d'entamer de longs
» discours devant vous ; que nous
» écoutons avec le même plaisir
» que si nous entendions la voix
» d'un Dieu. Nestor, qui est mon
» pere, m'a envoyé avec lui pour
» le conduire chez vous ; car il sou-

haitoit passionément de vous voir « pour vous demander vos conseils « ou votre secours ; car tous les « malheurs qui peuvent arriver à un « jeune homme dont le pere est ab- « sent, & qui n'a personne qui le « défende, sont arrivés à Telema- « que : son pere n'est plus, & par- « mi ses sujets il n'en trouve pas un « qui lui aide à repousser les maux « dont il se voit accablé. «

O Dieux, s'écria alors le Roi « Menelas, j'ai donc le plaisir de « voir dans mon Palais le fils d'un « homme qui a donné tant de com- « bats pour l'amour de moi. Cer- « tainement je me préparois à le « préférer à tous les autres Grecs, « & à lui donner la premiere place « dans mon affection, si Jupiter, « dont les regards découvrent tout « ce qui se passe dans ce vaste Uni- « vers, eût voulu nous accorder « un heureux retour dans notre pa- «

» trie ; je voulois lui donner une
» ville dans le pays d'Argos & lui
» bâtir un magnifique Palais, afin
» que quittant le séjour d'Ithaque,
» il vînt avec toutes ses richesses,
» son fils & ses peuples se transpor-
» ter dans mes Etats, & habiter une
» ville que j'aurois évacuée de ses
» habitans ; nous aurions vêcu tou-
» jours ensemble, & il n'y auroit
» eû que la mort qui eût pû séparer
» deux amis qui se seroient aimés si
» tendrement, & dont l'union au-
» roit été si délicieuse. Mais un si
» grand bonheur a peut-être attiré
» l'envie de ce Dieu, qui n'a refusé
» qu'à Ulysse seul cet heureux re-
» tour.

Ces paroles les firent tous fondre en larmes ; la fille du grand Jupiter, la belle Helene se mit à pleurer ; Telemaque & le grand Atride pleurerent, & le fils du sage Nestor ne demeura pas seul in-

sensible; son frere Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avoit tué dans le combat, lui revint dans l'esprit; & à ce souvenir, le visage baigné de pleurs, il dit à Menelas: Fils d'Atrée, toutes « les fois que mon pere & moi nous « entretenant dans son Palais, nous « sommes venus à parler de vous, « je lui ai toujours oui dire que vous « étiez le plus sage & le plus pru- « dent de tous les hommes, c'est « pourquoi j'espere que vous vou- « drez bien suivre le conseil que j'o- « se vous donner; je vous avoue que « je n'aime point les larmes qu'on « verse à la fin du festin. Demain la « brillante aurore ramenera le jour. « Je n'ai garde de trouver mauvais « qu'on pleure ceux qui sont morts « & qui ont accompli leur destinée; « je sçai que le seul honneur qu'on « puisse faire aux misérables mortels « après leur trépas, c'est de se cou- «

» per les cheveux ſur leur tombeau » & de l'arroſer de ſes larmes. J'ai » auſſi perdu ſous les murs de Troye » un frere qui n'étoit pas le moins » brave des Grecs : vous le ſçavez » mieux que moi ; car je n'ai jamais » eû le plaiſir de le voir ; mais tout » le monde rend ce témoignage à » Antiloque, qu'il étoit au-deſſus » des plus vaillans, ſoit qu'il fallût » pourſuivre l'ennemi, ou combat- » tre de pied ferme.

Le Roi Menelas, prenant la » parole, lui répondit : Prince, » vous venez de dire ce que l'hom- » me le plus prudent & qui ſeroit » dans un âge bien plus avancé que » le vôtre, pourroit dire & faire de » plus ſenſé. A vos diſcours pleins » de ſageſſe, on voit bien de quel » pere vous êtes ſorti ; car on recon- » noît toujours facilement les en- » fans de ceux à qui Jupiter a dé- » parti ſes plus précieuſes faveurs

dans le moment de leur naiſſance «
& dans celui de leur mariage, «
comme il a fait à Neſtor, qu'il a «
toujours honoré d'une protection «
ſinguliere, & à qui il a accordé «
la grace de paſſer tranquillement «
& à ſon aiſe ſa vieilleſſe dans ſes «
Etats, & d'avoir des fils diſtin- «
gués par leur ſageſſe & par leur «
courage. Ceſſons donc nos re- «
grets & nos larmes, & remet- «
tons-nous à table; que l'on ap- «
porte de l'eau pour laver les «
mains. Demain, dès que le jour «
aura paru, nous pourrons Tele- «
maque & moi, avoir enſemble «
une converſation auſſi longue «
qu'il le voudra. «

Il parla ainſi, & Aſphalion un des plus fidéles ſerviteurs de Menelas, donna à laver. On ſe remet à table, & on recommence à manger.

Cependant la fille de Jupiter,

la belle Helene, s'avisa d'une chose qui fut d'un grand secours. Elle mêla dans le vin, qu'on servoit à table, une poudre qui assoupissoit le deuil, calmoit la colere, & faisoit oublier tous les maux. Celui qui en avoit pris dans sa boisson n'auroit pas versé une seule larme dans toute la journée, quand même son pere & sa mere seroient morts, qu'on auroit tué en sa présence son frere ou son fils unique, & qu'il l'auroit vû de ses propres yeux: telle étoit la vertu de cette drogue que lui avoit donnée Polydamna, femme de Thonis Roi d'Egypte, dont le fertile terroir produit une infinité de plantes bonnes & mauvaises, & où tous les hommes sont excellens médecins; & c'est de-là qu'est venue la race de Peon.

Après qu'Helene eut mêlé cette merveilleuse drogue dans le

vin, elle prit la parole, & dit:
Roi Menelas, & vous jeunes «
Princes, le Dieu ſuprême, le «
grand Jupiter, mêle la vie des «
hommes de biens & de maux «
comme il lui plaît, car ſa puiſſan- «
ce eſt ſans bornes; c'eſt pourquoi «
jouiſſez préſentement du plaiſir «
de la table, & divertiſſez-vous à «
faire des hiſtoires qui puiſſent vous «
amuſer; je vous donnerai l'exem- «
ple, & je vous raconterai une «
hiſtoire qui ne vous déplaira pas. «
Il me ſeroit impoſſible de vous «
faire ici le détail de tous les tra- «
vaux du patient Ulyſſe, je vous «
raconterai ſeulement une entre- «
priſe qu'il oſa tenter au milieu des «
Troyens, & dont je ſuis mieux «
inſtruite que perſonne. Un jour «
après s'être déchiré le corps à «
coups de verges, & s'être cou- «
vert de vieux haillons comme un «
vil eſclave, il entra dans la ville «

» ennemie ainsi déguisé & dans un
» état bien différent de celui où il
» étoit dans l'armée des Grecs ; car
» il paroissoit un véritable men-
» diant. Il entra donc ainsi dans la
» ville des Troyens ; personne ne
» le reconnut ; je fus la seule qui ne
» fus point trompée par ce déguise-
» ment; je lui fis plusieurs questions
» pour tirer la vérité de sa bouche ;
» mais lui avec sa finesse & sa sou-
» plesse ordinaire, il évita toujours
» de me répondre & de m'éclaircir.
» Mais après que je l'eus baigné &
» parfumé d'essences ; que je lui
» eus donné des habits, & que je
» l'eus rassuré par un serment invio-
» lable que je ne le décelerois aux
» Troyens qu'après qu'il seroit re-
» tourné dans son camp, alors il
» s'ouvrit à moi, & me découvrit de
» point en point tous les desseins des
» Grecs. Après cette confidence,
» il tua de sa main un grand nombre

de Troyens, & repassa dans l'armée des Grecs, auxquels il porta toutes les instructions qui leur étoient nécessaires pour l'exécution de leur grand dessein. En même-tems toute la ville retentit des cris & des hurlemens des Troyennes, & moi je sentis dans mon cœur une secrette joie; car entiérement changée, je ne désirois rien tant que de retourner à Lacedemone, & je pleurois amérement les malheurs où la Déesse Venus m'avoit plongée, en me menant dans cette terre étrangere, & en me faisant abandonner mon Palais, ma fille & mon mari, qui en esprit, en beauté & en bonne mine ne cédoit à aucun homme du monde.

Tout ce que vous venez de dire d'Ulysse, reprit Menelas, est vrai dans toutes ses circonstances. J'ai connu à fonds plusieurs grands

» personnages ; j'ai pénétré leur
» cœur & leur esprit, sources de
» leurs actions, & j'ai voyagé dans
» plusieurs contrées ; mais jamais
» je n'ai vû un homme tel qu'Ulysse,
» pour le courage, la patience, la
» prudence & la force. Quel grand
» service ne rendit-il pas aux Grecs
» dans le cheval de bois, où les
» principaux de l'armée s'étoient
» enfermés avec moi, portant aux
» Troyens la ruine & la mort. Vous
» sortîtes de la ville pour voir cette
» machine énorme, & il faut bien
» croire que c'étoit quelque Dieu
» qui se déclarant contre les Grecs
» & voulant donner aux Troyens
» une gloire immortelle, vous for-
» ça à venir. Deiphobus semblable
» à un Dieu vous accompagnoit :
» vous fîtes trois fois le tour de ce
» cheval ; vous portâtes trois fois
» les mains sur ces embûches ca-
» chées, comme pour les sonder ;
vous

vous appellâtes les plus braves « capitaines Grecs, en les nom- « mant chacun par leur nom, & en « contrefaisant la voix de leurs fem- « mes; mais le fils de Tydée, le « divin Ulysse & moi, qui étions « assis au milieu, nous reconnûmes « votre voix, & d'abord Diomede « & moi nous voulûmes prendre le « parti de sortir l'épée à la main, « plutôt que d'attendre que nous « fussions découverts: Ulysse nous « retint & refrena cette impatience « trop imprudente. Tous les autres « capitaines qui étoient avec nous, « demeurerent dans un profond si- « lence; le seul Anticlus alloit vous « répondre, mais dans le moment « Ulysse lui portant les deux mains « sur la bouche, sauva tous les Grecs; « car il la lui serra si fort, qu'il l'em- « pêcha de respirer, jusqu'à ce que « la favorable Minerve vous eût « emmenée d'un autre côté. «

Le ſage Telemaque répondit à
» Menelas : Fils d'Atrée, tout ce
» que vous venez de dire ne fait
» qu'augmenter mon affliction ;
» tant de grandes qualités n'ont pas
» mis mon pere à couvert d'une fin
» malheureuſe, & c'eſt en vain que
» ſon courage invincible a réſiſté à
» tant de périls. Mais permettez que
» nous allions nous coucher, & que
» le doux ſommeil vienne ſuſpen-
» dre pendant quelques momens
» nos chagrins & nos inquiétudes.

En même-tems la divine Helene ordonne à ſes femmes de leur dreſſer des lits ſous un portique, d'étendre à terre les plus belles peaux, de mettre ſur ces peaux les plus belles étoffes de pourpre, de couvrir ces étoffes de beaux tapis, & d'étendre ſur ces tapis des plus belles couvertures. Ces femmes obéiſſent ; elles ſortent auſſi-tôt de l'appartement avec

des flambeaux, & vont dresser les lits, & un héraut conduit les deux Princes.

Le fils d'Ulysse & le fils de Nestor coucherent ainsi dans le portique au bout de la cour; & le grand Menelas alla coucher dans son appartement au fond de son Palais, & Helene pleine de majesté & de grace se coucha près de lui.

L'aurore n'eut pas plutôt annoncé le jour, que Menelas se leva, prit ses habits & son épée, couvrit ses beaux pieds de brodequins magnifiques; & s'étant rendu dans l'appartement de Telemaque, il s'assit près de ce Prince, & lui parla ainsi: Genereux « Telemaque, quelle pressante af- « faire vous a amené à Lacedemo- « ne, & vous a fait exposer aux pé- « rils de la mer? Est-ce une affaire « publique, ou une affaire parti- «

» culiere ? Expliquez-moi le ſujet
» de votre voyage.

» Grand Roi, que Jupiter honore
» d'une protection particuliere, lui
» répond le ſage Telemaque, je
» ſuis venu dans votre Palais pour
» voir ſi vous ne pourriez point me
» dire quelque mot qui me donne
» quelque lumiere ſur la deſtinée
» de mon pere. Ma maiſon périt ;
» tout mon bien ſe conſume ; mon
» Palais eſt plein d'ennemis ; les
» fiers Pourſuivans de ma mere
» égorgent continuellement mes
» troupeaux, & ils me traitent avec
» la derniere inſolence : c'eſt pour-
» quoi je viens embraſſer vos ge-
» noux, & vous prier de m'appren-
» dre le malheureux ſort de mon pe-
» re, ſi vous en avez été témoin,
» ou ſi vous l'avez appris de quel-
» ques voyageurs ; car il eſt bien
» ſûr que ſa mere en le mettant au
» monde, l'a livré à un cruel deſtin.

Qu'aucun égard pour moi, ni aucune compassion ne vous portent « à me ménager ; dites-moi sans nul « déguisement tout ce que vous « avez vû ou sçû, je vous en con- « jure ; si jamais mon pere vous a « rendu quelque service, soit en « vous donnant ses conseils, soit « en s'exposant pour vous aux plus « périlleuses aventures sous les rem- « parts de Troye où vous avez tant « souffert avec tous les Grecs, té- « moignez-moi aujourd'hui que « vous n'avez pas oublié ses servi- « ces, & dites-moi la vérité. «

Menelas pénétré d'indignation de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria : O Dieux, se peut-il que « des hommes si lâches prétendent « s'emparer de la couche d'un si « grand homme! Comme lorsqu'une « biche timide prend ses jeunes « faons, encore sans force & à qui « elle donne encore à tetter, & «

» après les avoir portés dans le re-
» paire d'un fort lion au milieu d'une
» forêt, elle sort pour aller paître
» sur les collines & dans les vallons;
» pendant ce tems-là le lion revient
» dans son antre, & trouvant ces
» nouveaux hôtes, il les met en
» piéces : il en sera de même de ces
» Poursuivans; Ulysse revenu, con-
» tre leurs espérances, les mettra
» tous à mort. Grand Jupiter, &
» vous, Minerve & Apollon, fai-
» tes qu'Ulysse tombe tout-à-coup
» sur ces insolens, tel qu'il étoit lors-
» qu'au milieu de la belle ville de
» Lesbos, défié à la lutte par le
» vaillant Roi Philomelides, il le
» terrassa, & réjouit par sa victoire
» tous les Grecs spectateurs de son
» combat. Ah! ces lâches périroient
» bien-tôt, & feroient des nôces
» bien funestes. Mais, Prince, sur ce
» que vous souhaitez de moi, je ne
» biaiserai point, & je ne vous trom-

perai point. Je vous dirai sincérement ce que j'ai appris d'un Dieu marin qui ne dit jamais que la vérité ; je ne vous celerai rien de tout ce que j'ai entendu de sa bouche.

A mon retour de Troye les Dieux, bien-loin de favoriser l'impatience que j'avois d'arriver dans mes Etats, me retinrent en Egypte, parce que je ne leur avois pas offert les hécatombes que je leur devois ; car les Dieux veulent que nous nous souvenions toujours de leurs commandemens, & que nous leur rendions nos hommages. Dans la mer d'Egypte, vis-à-vis du Nil, il y a une certaine isle qu'on appelle le *Phare* ; elle est éloignée d'une des embouchures de ce fleuve d'autant de chemin qu'en peut faire en un jour un vaisseau qui a le vent en poupe : cette isle a un bon port d'où les vaisseaux se mettent com-

» modément en mer après y avoir
» fait de l'eau. Les Dieux me retin-
» rent là vingt jours entiers, ſans
» m'envoyer aucun des vents qui
» ſont néceſſaires pour ſortir du
» port, & qui accompagnent heu-
» reuſement les vaiſſeaux qui font
» voile. Mes proviſions étoient dé-
» ja preſque toutes conſumées, le
» courage de mes compagnons ab-
» battu, & j'étois perdu ſans reſ-
» ſource, ſi une Déeſſe n'eût eû
» compaſſion de moi. Eidothée,
» fille de Protée, Dieu marin,
» touchée de l'état malheureux où
» elle me voyoit, vint à ma ren-
» contre comme j'étois ſéparé de
» mes compagnons, qui diſperſés
» dans l'iſle, pêchoient à la ligne;
» car la faim les portoit à ſe ſervir
» de tous les alimens que la fortu-
» ne leur préſentoit. Cette Déeſſe
» s'approchant de moi, m'adreſſe la
» parole, & me dit: Etranger, eſt-

ce folie, négligence ou dessein « formé, qui vous retiennent dans « la triste situation où vous êtes, « & prenez-vous plaisir à être mal- « heureux ? Pourquoi demeurez- « vous si long-tems dans cette isle, « sans trouver aucune fin à vos tra- « vaux ? Cependant vos compa- « gnons perdent tout courage. «

Elle parla ainsi; & frappé d'ad- « miration, je lui répondis: Grande « Déesse, car il est aisé de voir que « je parle à une Divinité, je ne « m'arrête point ici volontaire- « ment; il faut, sans doute, que j'aye « offensé les Immortels qui habi- « tent les cieux: mais puisque vous « êtes si bonne & si généreuse, « dites-moi, je vous prie, quel « Dieu me retient dans cette isle « déserte, & me ferme tous les che- « mins de la vaste mer; & ensei- « gnez-moi les moyens de retour- « ner dans ma patrie. J'espere qu'ap- «

» paiſé par mes ſacrifices, il vou-
» dra bien me laiſſer partir.
» Etranger, me repartit la Déeſ-
» ſe, je ne vous déguiſerai rien,
» & je vous dirai tout ce que je
» ſais. Un vieillard marin de la ra-
» ce des Immortels, & toujours
» vrai dans ſes réponſes, vient tous
» les jours ſur ce rivage; c'eſt Pro-
» tée l'Egyptien, qui connoît les
» profondeurs de toutes les mers,
» & qui eſt comme le principal mi-
» niſtre de Neptune, c'eſt de lui
» que j'ai reçu le jour; ſi vous met-
» tant en embuſcade, vous pou-
» vez le ſurprendre, il vous dira la
» route que vous devez tenir, &
» vous enſeignera les moyens de
» retourner dans votre patrie; il
» vous apprendra même, ſi vous
» voulez, tout le bien & tout le
» mal qui eſt arrivé chez vous pen-
» dant votre abſence, depuis que
» vous êtes parti pour ce voyage
» ſi long & ſi périlleux.

Mais, divine Nymphe, je ne puis rien ſans votre ſecours, lui répondis-je, enſeignez-moi, je vous prie, quelles ſortes d'embûches il faut dreſſer à ce Dieu marin, afin qu'il ne puiſſe les prévoir pour les éviter. Car il eſt bien difficile à un mortel de ſurprendre un Dieu.

La Déeſſe exauça ma priere, & me dit : Je vais vous enſeigner la maniere dont vous devez vous conduire, prenez bien garde de ne pas l'oublier. Tous les jours, à l'heure que le ſoleil parvenu au plus haut des cieux enflamme l'air de ſes rayons, ce Dieu, qui eſt toujours vrai dans ſes réponſes, ſort des antres profonds de la mer aux ſouffles du Zéphire, & tout couvert d'algue & d'écume, il va ſe coucher dans des grottes fraîches & charmantes. Quantité de monſtres marins,

» peuples de la Déesse Amphitrite,
» sortent aussi des abîmes de la mer,
» vont se reposer tout autour de lui,
» & remplissent ces grottes d'une
» odeur de marine que l'on ne peut
» supporter. Demain dès que l'au-
» rore commencera à paroître, je
» vous cacherai dans ces grottes;
» cependant ayez soin de choisir
» trois des plus braves & des plus
» déterminés de vos compagnons
» qui sont sur vos vaisseaux. Je vais
» vous découvrir toutes les ruses &
» tous les stratagêmes dont ce Dieu
» se servira contre vous. A son arri-
» vée il commencera par compter &
» faire passer en revue devant lui
» tous ses monstres; quand il les au-
» ra tous vûs & bien comptés, il se
» couchera au milieu comme un
» berger au milieu de son troupeau.
» Lorsque vous le verrez assoupi,
» rappellez toutes vos forces & tout
» votre courage, & vous jettant

tous sur lui, serrez-le très-étroitement malgré ses efforts ; car pour vous échapper il se métamorphosera en mille manieres : il prendra la figure de tous les animaux les plus féroces. Il se changera aussi en eau ; il deviendra feu : que toutes ces formes affreuses ne vous épouvantent point, & ne vous obligent point à lâcher prise ; au contraire, liez-le & le retenez plus fortement. Mais dès que revenu à la premiere forme, où il étoit quand il s'est endormi, il commencera à vous interroger, alors n'usez plus de violence. Vous n'aurez qu'à le délier & à lui demander qui est le Dieu qui vous poursuit si cruellement.

En achevant ces mots, elle se plongea dans la mer ; les flots firent un grand bruit & se blanchirent d'écume. Sur l'heure même je repris le chemin de mes vaisseaux,

» qui étoient retirés sur le sable, & » en marchant mon cœur étoit agi- » té de différens pensers. Quand je » fus arrivé à ma flotte, nous prépa- » râmes le souper, & la nuit venue » nous nous couchâmes sur le riva- » ge. Le lendemain à la pointe du » jour, après avoir fait mes prieres » aux Dieux, je me mis en chemin » pour me rendre au même lieu où » la Déesse m'avoit parlé, & je me- » nai avec moi trois de mes com- » pagnons les plus hardis pour tout » entreprendre, & dont j'étois le » plus assuré.

» Cependant la Nymphe, qui » s'étoit plongée dans la mer, en » sortit, portant avec elle quatre » peaux de veaux marins qui ne ve- » noient que d'être dépouillés, c'é- » toit la ruse qu'elle avoit imaginée » pour tromper son pere. En même » tems elle creusa dans le sable une » espéce de caverne où elle se tint,

en nous attendant ; nous arrivons «
auprès d'elle ; elle nous place & «
nous met ſur chacun une de ces «
peaux qu'elle avoit apportées. «
Voilà donc notre embuſcade dreſ- «
ſée, mais une embuſcade inſup- «
portable & où nous ne pouvions «
durer ; car l'odeur empoiſonnée «
de ces veaux marins nous ſuffo- «
quoit. Eh, qui eſt-ce qui pourroit «
ſe tenir long-tems dans une peau «
de monſtre marin ? Mais la Déeſſe «
nous ſauva, en s'aviſant d'un re- «
méde qui nous fut d'un très-grand «
ſecours. Elle nous mit à chacun «
dans les narines une goutte d'am- «
broſie, qui répandant une odeur «
céleſte, ſurmonta bien-tôt celle «
des veaux marins. Nous demeu- «
râmes en cet état toute la matinée «
avec tout le courage imaginable. «
Cependant les monſtres marins «
ſortent de la mer en foule, & ſe «
couchent le long du rivage. Sur «

» le midi le Dieu marin ſortit de la
» mer, & trouva ſon troupeau en
» bon état ; car il viſita tous ſes
» monſtres les uns après les autres
» & les compta. Il nous paſſa en
» revue avec eux, ſans entrer dans
» le moindre ſoupçon que ce fût
» une embûche. Il ſe couche au
» milieu : nous ne le vîmes pas
» plutôt aſſoupi, que nous nous
» jettâmes tous ſur lui avec des cris
» épouventables, & nous le ſerrâ-
» mes très-étroitement entre nos
» bras. Le vieillard n'oublia pas
» en cette occaſion ſon art ordinai-
» re ; il ſe changea d'abord en un
» énorme lion ; il prit enſuite la fi-
» gure d'un dragon horrible ; il de-
» vint léopard, ſanglier ; il ſe chan-
» gea en eau ; enfin il nous parut
» comme un grand arbre.

» A tous ces changemens nous
» le ſerrions encore davantage ſans
» nous épouvanter, juſqu'à ce

qu'enfin las de ses ruses, il me «
questionna le premier: Fils d'A- «
trée, me dit-il, quel Dieu vous «
a suggéré ce conseil & vous a «
donné le moyen de me prendre «
dans vos piéges ? Que désirez- «
vous de moi? «

Alors, le lâchant & n'usant «
plus de violence, je lui répondis «
avec respect: Divinité de la mer, «
pourquoi me faites-vous ces que- «
stions pour éviter de me répondre? «
vous n'ignorez pas les maux qui «
me pressent; vous sçavez que je «
suis retenu dans cette isle, & que «
je ne puis trouver le moyen d'en «
sortir; mon cœur se consume de «
douleur & d'impatience. Dites- «
moi donc, je vous prie, car rien «
n'est caché aux Dieux; dites-moi «
qui est le Dieu qui me retient ici «
malgré moi, & qui me ferme les «
chemins de la vaste mer, & «
enseignez-moi le moyen de «

» m'en retourner dans ma patrie.
» Vous deviez avant toutes cho-
» ſes, me répondit le Dieu marin,
» offrir vos ſacrifices à Jupiter & à
» tous les autres Dieux, & ne vous
» embarquer qu'après vous être ac-
» quité dignement de ce devoir.
» C'étoit le ſeul moyen de retour-
» ner heureuſement dans vos Etats;
» le Deſtin infléxible ne vous per-
» met de revoir vos amis, votre
» Palais & votre chere patrie, que
» vous ne ſoyez retourné encore
» dans le fleuve Egyptus, qui deſ-
» cend de Jupiter, & que vous
» n'ayez offert des hécatombes
» parfaites aux Dieux immortels
» qui habitent l'Olympe; alors ſeu-
» lement les Dieux vous accorde-
» ront cet heureux retour que vous
» déſirez avec tant d'ardeur & d'im-
» patience.
» Il dit, & mon cœur fut ſaiſi de
» douleur & de triſteſſe, parce que

ce Dieu m'ordonnoit de rentrer «
dans le fleuve Egyptus dont le «
chemin eſt difficile & dangereux ; «
mais faiſant effort ſur moi-même «
& ſurmontant mon chagrin, je «
lui répondis : Sage vieillard, j'é- «
xécuterai vos ordres. Mais avant «
que je me ſépare de vous, dites- «
moi, je vous prie, ſans me rien «
déguiſer, ſi tous les Grecs que «
nous quittâmes Neſtor & moi à «
notre départ de Troye, ſont arri- «
vés heureuſement dans leur pa- «
trie, ou s'il y en a quelqu'un qui «
ſoit mort ſur ſes vaiſſeaux ou entre «
les mains de ſes amis, après avoir «
terminé une ſi cruelle guerre. «

Fils d'Atrée, me répond le «
Dieu, pourquoi me faites-vous «
toutes ces queſtions ? il n'eſt pas «
néceſſaire que vous ſachiez tout «
ce qui s'eſt paſſé ; votre curioſité «
vous coûteroit cher, & vous ne «
pourriez le ſavoir ſans verſer bien «

» des larmes. Plusieurs sont morts ; » plusieurs autres sont échappés. » Vous avez perdu deux généraux » dans le voyage : car je ne vous » parle point des pertes que vous » avez faites dans les combats, vous » y étiez présent ; un autre de vos » généraux, encore plein de vie, » est retenu dans la vaste mer. Ajax » fils d'Oïlée a péri malheureuse- » ment avec sa flotte ; car son vais- » seau ayant été brisé par la tempê- » te, comme il luttoit contre les » flots, Neptune le poussa sur les » roches Gyréenes, & le tira de ce » grand péril ; il avoit évité la mort » malgré la haine de Minerve, s'il » n'eût prononcé une parole trop » superbe qui le fit périr ; il dit que » par ses seules forces il s'étoit tiré » de ces gouffres malgré les Dieux. » Neptune, qui entendit cette im- » piété, prit son redoutable trident, » & en frappa la roche sur laquelle

ce Prince étoit aſſis. La moitié « de la roche demeura ferme ſur ſes « racines, & l'autre moitié ſe déta- « chant comme une montagne, « tomba dans la mer, & le précipi- « ta avec elle dans ſes abîmes. Voi- « là la mort malheureuſe dont il pé- « rit, enſeveli dans les ondes. Le « Roi votre frere échappa de cette « tempête avec ſes vaiſſeaux ; car « Junon lui prêta ſon ſecours : mais « comme il étoit prêt d'aborder au « promontoire de Malée, un tour- « billon de vent emporta ſes navi- « res, & les pouſſa à l'extrémité du « golphe, dans ce coin de terre « qu'habitoit autrefois Thyeſte, & « où Egiſthe regnoit alors. Quoi- « qu'il fût encore éloigné de Lace- « demone, il ne laiſſa pas de ſe re- « garder comme heureuſement ar- « rivé dans ſa patrie. Les Dieux cal- « merent les vents ; il deſcendit de « ſon vaiſſeau, & embraſſant la ter- «

» re de cette chere patrie qu'il re-
» voyoit avec tant de plaisir, il ver-
» sa des larmes de joie. Il fut d'abord
» apperçu par une sentinelle que le
» traître Egisthe avoit placée sur le
» sommet du promontoire pour ob-
» server son arrivée, & il lui avoit
» promis pour récompense deux ta-
» lens d'or. Il y avoit un an entier
» que cette sentinelle étoit aux a-
» guets pour empêcher qu'il ne lui
» échappât, & qu'il n'eût le tems de
» se mettre sur ses gardes. Le voyant
» donc arrivé, il va en diligence
» annoncer cette nouvelle au Roi,
» qui en même-tems se met à dres-
» ser ses embuscades. Il choisit dans
» le peuple vingt garnemens des
» plus déterminés, les met en em-
» buscade, fait préparer un magni-
» fique festin, & sortant avec un
» nombreux cortége de chars & de
» chevaux, il va au-devant d'Aga-
» memnon pour le recevoir & le

mener dans ſon Palais où il de- «
voit exécuter ſon infâme entre- «
priſe. Il mene en pompe ce Prin- «
ce, qui ne ſe doutoit point de «
ſa trahiſon, le fait mettre à ta- «
ble, & là il le tue comme on «
tue un taureau à ſa créche. Tous «
les compagnons de ce Prince ont «
le même ſort; mais quoique ſur- «
pris, ils ne laiſſerent pas de ven- «
dre cherement leur vie; car ils «
tuerent tous les aſſaſſins dont E- «
giſthe s'étoit ſervi pour ce cri- «
me abominable: il n'en échappa «
pas un ſeul. «

Il parla ainſi, & moi pénétré «
de douleur je me jette ſur le ſable, «
que je baigne de mes larmes; & «
m'abandonnant au déſeſpoir, je «
ne veux plus vivre ni jouir de la «
lumiere du ſoleil. Mais après que «
j'eus bien répandu des pleurs, le «
Dieu marin me dit: Fils d'Atrée, «
le tems eſt précieux, ne le perdez «

» pas; cessez de pleurer inutilement;
» avec toutes vos larmes nous ne
» trouverons point la fin de vos
» malheurs ; cherchez plutôt les
» moyens les plus prompts de re-
» tourner dans vos États: vous trou-
» verez encore ce traître plein de
» vie, à moins qu'Oreste ne vous
» ait prévenu, qu'il n'ait déja ven-
» gé son pere, & fait tomber ce
» meurtrier sous ses coups. Mais en
» ce cas-là vous pourriez toujours
» assister au repas de ses funérailles.
» Ces paroles ranimerent mon cou-
» rage; je sentis mon cœur repren-
» dre sa vigueur, & j'eus quelques
» mouvemens de joie. Etant donc
» revenu à moi, je lui dis: Vous
» m'avez fort bien instruit du sort
» des deux généraux qui ont péri à
» leur retour de Troye ; mais je
» vous prie de me nommer le troi-
» siéme qui est retenu mort ou vif
» dans une isle de la vaste mer; quel-
que

que triste que soit cette nouvelle, je désire de l'apprendre. En même-tems, sans balancer, il me répondit : C'est le fils de Laërte, Roi d'Ithaque ; je l'ai vû moi-même fondre en larmes dans le Palais de Calypso qui le retient malgré lui, & qui le prive de tous les moyens de retourner dans sa patrie ; car il n'a ni vaisseaux ni rameurs qui puissent le conduire sur les flots de la vaste mer. Pour vous, Roi Menelas, continua-t-il, ce n'est pas l'ordre du Destin que vous mouriez à Argos ; les Immortels vous enverront dans les Champs Elysiens à l'extrémité de la terre, où le sage Rhadamanthe donne des loix, où les hommes passent une vie douce & tranquille, où l'on ne sent ni les neiges, ni les frimats de l'hyver, ni les pluies ; mais où l'air est toujours rafraîchi par les douces ha-

» leines des Zéphyres que l'Océan
» y envoye continuellement ; &
» ces Dieux puissans vous accorde-
» ront ce grand privilége ; parce
» que vous avez épousé Helene,
» & que vous êtes gendre du grand
» Jupiter.

» En finissant ces mots, il se
» plonge dans la mer, & moi je
» pris le chemin de mes vaisseaux
» avec mes fidéles compagnons,
» l'esprit agité de différentes pen-
» sées.

» Quand nous fûmes arrivés à
» notre flotte, on prépara le sou-
» per, & la nuit vint couvrir la ter-
» re de ses ombres. Nous couchâ-
» mes sur le rivage, & le lende-
» main dès que la brillante aurore
» eut ramené le jour, nous tirâmes
» les vaisseaux en mer ; nous dres-
» sâmes les mâts, nous déployâmes
» les voiles, & mes compagnons
» se plaçant sur les bancs, firent

blanchir la mer ſous l'effort de «
leurs rames. J'arrivai bien-tôt à «
l'embouchure du fleuve Egyptus «
qui tire ſes ſources de Jupiter. J'ar- «
rêtai là mes vaiſſeaux, j'offris des «
hécatombes parfaites, & quand «
j'eus appaiſé la colere des Dieux «
immortels, j'élevai un tombeau «
à Agamemnon, afin que ſa gloi- «
re paſsât d'âge en âge. Après «
m'être acquitté de ces devoirs, «
je remis à la voile. Les Dieux «
m'envoyerent un vent très-favo- «
rable, & en peu de tems ils me «
ramenerent dans mes Etats. Voi- «
là tout ce que je puis vous ap- «
prendre. Mais, Telemaque, de- «
meurez chez moi encore quelque «
tems. Dans dix ou douze jours je «
vous renverrai avec des préſens; «
je vous donnerai trois de mes «
meilleurs chevaux & un beau «
char. J'ajouterai à cela une belle «
coupe d'or, qui vous ſervira à «

» faire vos libations, & qui vous
» fera souvenir de moi.

Le sage Telemaque répondit: » Fils d'Atrée, ne me retenez pas » ici plus long-tems. Si je ne con- » sultois que mon inclination, je » resterois de tout mon cœur avec » vous une année entiere, & j'ou- » blierois ma maison & mes parens, » tant j'ai de plaisir à vous entendre. » Mais les compagnons que j'ai » laissés à Pylos s'affligent de mon » absence, & vous voulez encore » me retenir. Pour ce qui est des » présens que vous voulez me faire, » je vous prie de les garder, ou » souffrez que je ne reçoive qu'un » simple bijou. Je n'emmenerai » point vos chevaux à Ithaque, » mais je vous les laisserai ici; car » ils sont nécessaires à vos plaisirs. » Vous regnez dans un grand pays, » qui consiste en des campagnes » spacieuses, où tout ce qui est né-

cessaire pour la nourriture des «
chevaux, croît abondamment, «
au lieu que dans Ithaque il n'y a «
ni plaines où l'on puisse faire des «
courses, ni pâturages pour des «
haras; elle n'est propre qu'à nour- «
rir des chévres, & avec cela elle «
m'est plus agréable que les pays «
où l'on nourrit des chevaux. D'or- «
dinaire les isles, sur-tout celles «
qui sont dans nos mers, n'abon- «
dent pas en pâturages, & n'ont pas «
de grandes plaines, & Ithaque «
encore moins que les autres. «

Menelas l'entendant parler ainsi se mit à sourire, & en l'embrassant, il lui dit : Mon cher fils, «
par tous vos discours vous faites «
bien connoître la noblesse du «
sang dont vous sortez. Je change- «
rai donc mes présens, car cela «
m'est facile; & parmi les choses «
rares que je garde dans mon Pa- «
lais, je choisirai la plus belle & «

» la plus précieuse. Je vous donne-
» rai une urne admirablement bien
» travaillée ; elle est toute d'argent
» & ses bords sont d'un or très-fin ;
» c'est un ouvrage de Vulcain mê-
» me. Un grand héros, le Roi des
» Sidoniens, m'en fit présent, lors-
» qu'à mon retour il me reçut dans
» son Palais. Je veux que vous la
» receviez de ma main.

C'est ainsi que s'entretenoient ces deux Princes. Les Officiers du Roi arrivent pour préparer le dîner ; ils amenent des moutons, & apportent d'excellent vin, & leurs femmes les suivent avec des corbeilles pleines des dons de Cerès.

Cependant les désordres continuent dans Ithaque ; les fiers Poursuivans se divertissent devant le Palais d'Ulysse à jouer au disque & à lancer le javelot dans des cours spacieuses préparées avec

soin, & qui étoient le théâtre ordinaire de leurs insolences. Antinoüs & Eurymaque, qui en étoient les plus considérables & comme les chefs, car ils surpassoient tous les autres en courage, étoient assis à les regarder. Noëmon, fils de Phronius, s'approchant du premier, lui dit : « Antinoüs, sait-on quand Telemaque doit être de retour de Pylos ; car il a emmené mon vaisseau, & j'en ai grand besoin pour passer en Elide où j'ai douze belles cavales & plusieurs mulets, qui ne sont pas encore domptés, & je voudrois en dresser quelqu'un & l'accoutumer au joug.

Il parla ainsi, & les Poursuivans sont fort étonnés de cette nouvelle, car ils ne pensoient pas que Telemaque fût allé à Pylos ; mais ils croyoient qu'il étoit aux champs pour voir ses trou-

peaux, & pour s'entretenir avec celui qui en avoit l'intendance.

Le fils d'Eupeithes, Antinoüs, prenant la parole, & l'interrogeant à son tour: Noëmon, dites-moi la vérité; quel jour est parti Telemaque? Qui sont les jeunes gens qui l'ont suivi? Les a-t-il choisis dans Ithaque, ou n'a-t-il pris que de ses domestiques & de ses esclaves? car il pourroit bien ne s'être fait accompagner que par ces sortes de gens. Dites-moi aussi sans déguisement s'il a pris votre vaisseau malgré vous, ou si vous le lui avez donné de votre bon gré sur ce qu'il vous l'a demandé lui-même?

C'est moi-même qui le lui ai volontairement prêté, répondit le sage Noëmon; quelqu'autre en ma place auroit-il pû faire autrement, quand un Prince comme celui-là, accablé de chagrins,

& qui roule de grands desseins « dans sa tête, l'auroit demandé? il « étoit difficile & dangereux même « de le refuser. Les jeunes gens qui « l'ont suivi sont la fleur de notre « jeunesse, & je remarquai Men- « tor à leur tête, à moins que ce « ne fût quelque Dieu; je puis « pourtant assûrer qu'il ressembloit « parfaitement à Mentor. Mais ce « qui m'étonne, & que je ne com- « prends point, c'est qu'hier enco- « re avant le point du jour je vis « Mentor de mes yeux, & je l'a- « vois vû embarquer de mes yeux « avec Telemaque pour Pylos. «

Après avoir ainsi parlé, il retourna dans la maison de son pere, & ces deux Princes demeurerent fort étonnés. Les autres Poursuivans de Penelope quittant leurs jeux, vinrent s'asseoir en foule, & Antinoüs l'esprit agité de noires pensées, & les yeux étin-

celans de fureur, éclata en ces
» termes : O Dieux, quelle auda-
» cieuſe entrepriſe pour Telema-
» que, que ce voyage ! Nous pen-
» ſions que ſes menaces ſeroient
» ſans effet. Ce jeune homme eſt
» pourtant parti à notre inſçû, &
» a mené avec lui notre plus bra-
» ve jeuneſſe ; ce mal pourroit al-
» ler plus loin, mais il retombera
» ſur ſa tête avant qu'il puiſſe exé-
» cuter contre nous ſes pernicieux
» deſſeins. Donnez-moi donc
» promptement le vaiſſeau le plus
» léger, & vingt bons rameurs ; j'i-
» rai l'attendre à ſon retour, & je
» lui dreſſerai une embuſcade en-
» tre Ithaque & Samos, afin que
» le voyage qu'il a entrepris pour
» apprendre des nouvelles de ſon
» pere, lui ſoit funeſte.

Il dit, & tous les Princes louerent ſon deſſein, & l'exhorterent à l'exécuter. En même-tems ils

rentrerent dans le Palais d'Ulysse. Penelope fut bien-tôt informée des discours que ces Princes avoient tenus & du complot qu'ils avoient formé. Le héraut Medon, qui avoit tout entendu hors de la cour, lui en alla faire un rapport fidéle. Car pendant que ces Princes tenoient leur conseil secret dans le Palais, ce héraut alla à l'appartement de Penelope pour l'instruire de ce qui s'étoit passé. Dès que Penelope l'apperçut à la porte de sa chambre : Héraut, lui dit-elle, pourquoi les fiers Poursuivans vous envoyent-ils ici ? Est-ce pour ordonner à mes femmes de quitter leur travail & d'aller leur préparer un festin ? Ah, pourquoi ont-ils jamais pensé à moi ! Pourquoi le ciel a-t-il permis qu'ils ayent jamais mis le pied dans ce Palais ! Au moins si ce repas étoit leur der-

» nier repas, & la fin de leur
» amour & de leur insolence! Lâ-
» ches, qui vous êtes assemblés ici
» pour consumer le bien du sage
» Telemaque, n'avez-vous jamais
» oui dire à vos peres dans votre
» enfance quel homme c'étoit qu'U-
» lysse, & comment il vivoit avec
» eux, sans jamais faire la moindre
» injustice à personne, sans dire la
» moindre parole désobligeante, &
» ce qui n'est pas défendu aux Rois
» mêmes les plus justes, sans mar-
» quer aucune préférence en ai-
» mant l'un & haïssant l'autre; en
» un mot, sans donner jamais au-
» cun sujet de plainte au moindre
» de ses sujets? Ah! votre mauvais
» cœur ne se montre que trop par
» toutes ces actions indignes. L'in-
» gratitude est le prix dont on paie
» aujourd'hui les bienfaits.

» Grande Reine, repartit le pru-
» dent Medon, plût aux Dieux

que ce fût là le plus grand mal; « mais ces Princes en machinent « un bien plus grand & plus terri- « ble encore : veuille le fils de Sa- « turne confondre leurs projets! Ils « se préparent à tuer Telemaque, « & ils vont lui dresser des embû- « ches à son retour de Pylos & de « Lacedemone, où il est allé pour « apprendre le sort du Roi son pere. «

A ces mots, Penelope tombe en foiblesse. Tout d'un coup le cœur & les genoux lui manquent; elle est long-tems sans pouvoir proférer une seule parole, & ses yeux sont noyés de pleurs. Enfin revenue de sa défaillance, elle dit à mots entrecoupés : Héraut, « pourquoi mon fils est-il parti? « quelle nécessité de monter sur des « vaisseaux & d'aller courir les mers « avec tant de péril? est-ce pour ne « laisser pas même la mémoire de « son nom parmi les hommes? «

» Je ne sais, répondit Medon, si
» quelque Dieu lui a inspiré ce des-
» sein, ou si de lui-même il a entre-
» pris ce voyage pour aller appren-
» dre des nouvelles, ou du retour
» du Roi ou de sa triste destinée.

En achevant ces mots, il se retire. Penelope demeure en proie à sa douleur; elle n'a plus la force de se tenir sur son siége, elle se jette sur le plancher de sa chambre, & remplit l'air de ses cris. Toutes ses femmes l'environnent, & accompagnent ses cris de leurs gémissemens & de leurs plaintes. Enfin elle rompt le silence, & leur
» dit: Mes amies, les Dieux m'ont
» choisie préférablement à toutes
» les femmes de mon siécle pour
» m'accabler de douleurs. Premie-
» rement j'ai perdu un mari d'une
» valeur héroïque, orné de toutes
» les vertus, & dont la gloire est
» répandue dans toute la Grece. Et

mon fils unique vient de m'être enlevé par les tempêtes ; il est péri malheureusement. Je n'ai point été avertie de son départ. Malheureuses que vous êtes, n'étoit-il pas de votre devoir de m'éveiller, puisque vous étiez parfaitement instruites du tems où il s'embarquoit ? Si vous m'aviez découvert son dessein, ou je l'aurois retenu près de moi, quelque envie qu'il eût eû de partir, ou bien il m'auroit vû mourir à ses yeux avant son départ. Mais qu'on aille appeller le vieillard Dolius, ce serviteur fidéle que mon pere me donna quand je vins à Ithaque, & qui a soin de mes jardins. Il ira en diligence annoncer à Laërte tout ce qui se passe, afin que si sa prudence lui suggere quelque bon conseil, il vienne nous en faire part, & porter ses plaintes au peuple qui va laisser périr son

» petit-fils, le fils du divin Ulysse.

Alors la nourrice Euryclée prenant la parole, dit : Ma Princesse, » vous pouvez me faire mourir ou » me retenir dans une étroite prison, » je ne vous cacherai point ce que » j'ai fait. J'ai sû le dessein de ce » cher Prince, je lui ai même donné tout ce qu'il a voulu ; c'est » moi qui lui ai fourni toutes les provisions pour son voyage ; mais il » a exigé de moi un grand serment, » que je ne vous apprendrois son » départ que le douziéme jour, à » moins qu'en étant informée d'ailleurs vous ne m'en demandassiez » des nouvelles ; car il craignoit » que votre douleur ne vous portât » à de trop grands excès contre » vous-même. Mais si vous voulez » bien suivre mon conseil, vous » vous purifierez ; vous prendrez » vos habits les plus magnifiques ; » vous monterez au haut de votre

appartement suivie de vos fem- «
mes ; & là vous adresserez vos «
prieres à la Déesse Minerve, qui «
est assez puissante pour tirer le «
Prince votre fils des bras mêmes «
de la mort. Ne fatiguez pas inuti- «
lement Laërte, qui est dans une «
si grande vieillesse & si abattu. Je «
ne saurois croire que la race d'Ar- «
cesius soit l'objet de la haine des «
Dieux immortels ; assûrément il «
en restera quelque rejetton qui «
regnera dans ce Palais, & qui «
jouira de ces campagnes fertiles, «
qui dépendent d'Ithaque. «

Ces paroles calmerent la douleur de Penelope, & firent cesser ses larmes. Elle se purifie, prend ses habits les plus magnifiques ; & suivie de ses femmes elle monte au plus haut de son Palais : & présentant à Minerve dans une corbeille l'orge sacré, elle lui adresse cette priere : Invincible «

» fille du Dieu qui est armé de sa » redoutable égide, écoutez mes » vœux. Si jamais le sage Ulysse » a fait brûler sur vos autels dans » son Palais la graisse de l'élite de » ses troupeaux, souvenez-vous » aujourd'hui de ses sacrifices, » sauvez mon fils, & délivrez-moi » de ces fiers Poursuivans qui com- » mettent chez moi tant d'insolen- » ces. Elle accompagna cette prie- re de cris & de larmes, & la Déesse l'exauça.

Cependant les Poursuivans, qui avoient entendu le bruit que la Reine & ses femmes avoient fait, alloient & venoient dans le Palais, & il y en eut quel- qu'un des plus imprudens qui dit » tout haut : Assûrément la Reine » prépare aujourd'hui le festin de » ses nôces, & elle ne sait pas qu'u- » ne mort prochaine menace son » fils. Insensés qu'ils étoient ! les

Dieux préparoient à leurs complots déteſtables un ſuccès bien différent de celui qu'ils attendoient.

Antinoüs entendant ce diſcours imprudent, prit la parole, & dit: Malheureux Princes, ceſſez ces « propos téméraires, de peur que « quelqu'un n'aille les rapporter « dans ce Palais; gardons le ſilen- « ce, & exécutons notre projet. «

En même-tems il choiſit vingt bons rameurs. Ils vont tous ſur le rivage, tirent un vaiſſeau en mer, dreſſent le mât, diſpoſent les rames & déploient les voiles. Leurs eſclaves, pleins de courage, portent leurs armes. Quand tout fut prêt, ils montent tous dans le vaiſſeau, préparent leur ſouper, & attendent que l'étoile du ſoir vienne leur donner le ſignal du départ.

Cependant la ſage Penelope

s'étoit couchée ſans prendre aucune nourriture, toujours occupée de ſon cher fils, & pleine d'inquiétude dans l'attente incertaine s'il éviteroit la mort, ou s'il tomberoit dans les piéges que lui dreſſoient ces inſolens. Une lionne, qui ſe voit environnée d'une multitude de chaſſeurs qui l'ont ſurpriſe après lui avoir ôté ſes lionceaux, n'eſt pas plus émue ni plus agitée : elle ne pouvoit trouver aucun repos. Enfin le ſommeil vint calmer ſon agitation & fermer ſes paupiéres. Minerve pour la conſoler, forma un phantôme qui reſſembloit parfaitement à la Princeſſe Iphthimé ſœur de Penelope & fille du magnanime Icarius, qu'Eumelus Roi de Pheres avoit épouſée. Cette Déeſſe l'envoya au Palais d'Ulyſſe pour tâcher d'appaiſer l'affliction de cette Princeſſe, &

de faire ceſſer ſes plaintes & ſes
déplaiſirs. Cette image entre
donc dans la chambre où elle
étoit couchée, quoique les por-
tes fuſſent fermées ; elle ſe place
ſur ſa tête, & lui dit : Penelope, «
vous dormez accablée de deuil «
& de triſteſſe. Mais non, les «
Dieux immortels ne veulent point «
que vous pleuriez, & que vous «
vous livriez en proie à la dou- «
leur. Votre fils va revenir ; il n'a «
pas encore offenſé les Dieux «
pour attirer leur vengeance. «

La chaſte Penelope, profon-
dément endormie dans le Palais
des ſonges, lui répondit : Ma «
ſœur, pourquoi venez-vous ici, «
vous n'y êtes jamais venue ; car «
vous habitez un pays fort éloigné. «
Vous me commandez de la part «
des Dieux d'eſſuyer mes pleurs, «
& de calmer les douleurs qui «
me dévorent. Mais le puis-je ? «

» Après avoir perdu un mari d'une
» valeur ſans égale, orné de tou-
» tes les vertus & l'admiration de
» toute la Grece ; pour comble de
» malheurs, j'apprends que mon
» fils unique vient de s'embarquer.
» C'eſt un enfant qui n'eſt point fait
» aux travaux, & qui n'a nulle expé-
» rience pour parler dans les aſſem-
» blées ; je ſuis encore plus affligée
» pour ce cher fils, que je ne le ſuis
» pour mon mari, & je tremble qu'il
» ne lui arrive quelque choſe de fu-
» neſte, ſoit dans les pays où il va
» s'engager, ſoit ſur la mer ; car il
» a bien des ennemis qui lui dreſ-
» ſent des embûches, & qui épient
» ſon retour pour exécuter leur per-
» nicieux deſſein.

L'image d'Iphthimé lui répond:
» Prenez courage, ma ſœur, &
» diſſipez toutes vos allarmes ; vo-
» tre fils a avec lui un guide que
» les autres hommes voudroient

bien avoir, car sa puissance est in- «
finie ; c'est Minerve elle-même. «
Cette Déesse, touchée de votre «
affliction, m'a envoyée vous dé- «
clarer ce que vous venez d'en- «
tendre. «

Ah! je vois bien que vous n'ê- «
tes pas Iphthimé, repartit la sage «
Penelope; si vous êtes donc quel- «
que Déesse, & que vous ayez «
entendu la voix de Minerve, ap- «
prenez-moi, je vous en conjure, «
le sort de mon mari ; jouit-il en- «
core de la lumiere du soleil ? ou «
la mort l'a-t-elle précipité dans «
le séjour des ombres ? «

Je ne vous apprendrai point le «
sort de votre mari, lui répondit «
Iphthimé, & je ne vous dirai «
point s'il est vivant, ou s'il a fini «
sa destinée ; c'est une très-mau- «
vaise chose de parler en vain. «

En achevant ces paroles, le
phantôme passa au travers de la

porte fermée, & disparut. Penelope se réveilla en même-tems, & elle sentit quelque sorte de joie de ce qu'un songe si clair lui étoit apparu.

Cependant les fiers Poursuivans, qui s'étoient embarqués, voguoient sur la plaine liquide, cherchant un lieu propre à exécuter le complot qu'ils avoient formé contre la vie de Telemaque. Il y a au milieu de la mer, entre Ithaque & Samos, une petite isle qu'on nomme *Asteris*; elle est toute remplie de rochers, mais elle a de bons ports ouverts des deux côtés. Ce fut là que les Princes Grecs se placerent pour dresser des embûches à Telemaque.



REMARQUES

REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IV.

Page 267. *ARrivent à Lacedemone, qui est environnée de montagnes*] C'est le sens du mot κοίλην, *basse*, parce qu'elle est dans un fond, & toute ceinte de montagnes. Strabon appelle toute la Laconie, κοίλην, καὶ ὄρεσι περίδρομον, τραχεῖαν τε, δυσείσβολον τε πολεμίοις : *basse, environnée de montagnes, rude & de difficile accès aux ennemis.* Liv. 8.

Ville d'une vaste étendue] C'est ainsi que j'ai expliqué le mot κητώεσσαν, *grande*; car la baleine étant le plus grand des poissons, on a tiré de son nom une épithete pour marquer quelque grandeur que ce soit. Et cela est plus vraisemblable, que de dire que Lacedemone ait été appellée κητώεσσα, parce que la mer jette des baleines sur ses rivages. D'autres, au lieu de κητώεσσαν, ont écrit καιετάεσσαν, *pleine de fondrieres*, à cause des fréquens tremblémens de terre qui avoient fait des ouvertures, des crevasses. Mais à la bonne heure qu'Homere eût dit cela du

pays, il n'est nullement naturel qu'il l'ait dit de la ville. On peut voir sur cela Strabon, Liv. 8.

Ils entrent dans le Palais de Menelas] Aristote dans le 26. chap. de sa Poëtique, nous apprend un reproche que quelques anciens Critiques faisoient à Homere sur ce passage. Ils l'accusoient d'avoir péché contre la bienséance, sur ce que Telemaque arrivant à Lacedemone, va plutôt loger chez Menelas, que chez son grand-pere Icarius. Aristote y répond par une tradition des Cephaleniens, qui disoient que le pere de Penelope s'appelloit *Icadius*, & non pas *Icarius*. M. Dacier y a mieux répondu & plus conformément à l'histoire, en faisant voir que le pere de Penelope étoit Icarius, mais qu'il ne demeuroit pas à Lacedemone, & qu'il s'étoit établi dans l'Acarnanie. On peut voir ses Remarques, page 461.

Et trouvent ce Prince qui célébroit avec sa cour & ses amis] Ce commencement du IV. Liv. a donné lieu à de grandes critiques. Athenée prétend qu'Aristarque a rapporté ces cinq vers de la fin du XVIII. Livre de l'Iliade, qu'Homere avoit employés dans la description du bouclier. *Aristarque*, dit-il, *n'ayant pas compris que les festins des nôces, dont Homere parle, étoient finis quand Telemaque arriva ; que la fête étoit passée ; que les mariées étoient déja dans la maison de leurs maris, & que Menelas & Helene étoient retirés dans leur particulier, & ne*

voulant pas que cette fête fût si maigrement décrite, a rapporté ici ces cinq vers depuis le 15. jusqu'au 20. qui sont, à son avis, entiérement déplacés & étrangers en cet endroit : il en donne plusieurs raisons. La premiere, que cette musique & ces danses étoient contraires aux mœurs séveres des Lacedemoniens, qui n'admettoient point à leurs festins de pareils accompagnemens. La seconde, que le Poëte ne nomme point le chantre, & ne dit pas un mot des piéces qu'on y chantoit. La troisiéme, qu'on ne peut pas dire des danseurs μολπῆς ἐξάρχοντες, *qu'ils entonnent les airs*, parce que ce ne sont pas les danseurs, mais les musiciens qui entonnent. Et la derniere enfin, qu'il n'est pas vraisemblable que Telemaque & le fils de Nestor eussent été assez impolis pour n'avoir pas été touchés d'abord de la musique, & pour s'amuser à admirer plutôt les beautés du Palais de Menelas. Voilà le fondement de la critique d'Athenée, qui me paroît injuste. Je répondrai à toutes ces raisons dans les Remarques suivantes. Ici je justifierai Aristarque en peu de mots. Peut-on s'imaginer qu'un Critique si habile qui a revû Homere avec tant de soin, n'ait pas entendu le texte, & qu'il se soit trompé assez grossiérement, pour avoir pris une fête absolument finie pour une fête qui dure encore ?

Ce n'est pas Aristarque qui s'est trompé, c'est Athenée lui-même. Il a crû que ces deux mots, τέρπετο, ἤγετο, &c. étoient des *préterits*, au lieu qu'ils sont des *imparfaits*. Car Homere ne dit pas que Menelas *avoit*

déja envoyé sa fille, qu'*il l'avoit fait partir*, mais qu'*il l'envoyoit*, ce qui se dit d'une chose qui va se faire. En un mot, Aristarque n'a jamais été accusé d'avoir ajouté des vers à Homere; on lui a plutôt reproché d'en avoir retranché. Il avoit fait son édition sur celle d'Alexandre, sur celle de Zenodote & sur les meilleures copies qu'il avoit pû ramasser, & on ne peut douter qu'il n'eût trouvé le commencement de ce IV. Livre, tel que nous l'avons ici. Si on fait que la fête est finie quand Telemaque arrive chez Menelas, Minerve n'aura pas raison de ne vouloir pas l'accompagner; car qu'est-ce qui l'en empêchoit? & il s'ensuivra encore d'autres incongruités que je releverai dans la suite. Si cette critique d'Athenée est mal fondée, que ne doit-on pas penser de l'audace du Grammairien Diodore, qui ne trouvant pas vraisemblable qu'Homere eût décrit si séchement les nôces du fils & de la fille de Menelas mariés dans le même jour, supprime les douze vers qui en parlent, & fait suivre le quinziéme vers après le second, au lieu d'admirer la sagesse du Poëte, qui trouvant une occasion si naturelle de décrire des nôces, ne se laisse pas aller à la tentation, mais se contente de douze vers, & va où son sujet l'appelle.

Car il envoyoit sa fille Hermione] Πέμπε, *il envoyoit*, & non pas *il avoit envoyé*, cela alloit s'exécuter d'abord après les nôces. Au reste voici une princesse mariée à un Prince absent, & les nôces faites dans la maison de

son pere ; soit que le Prince eût envoyé quelqu'un pour tenir sa place, & être son procureur, soit que Menelas eût nommé quelqu'un de sa cour pour le représenter & pour lui mener ensuite la Princesse. Quand Abraham envoya son serviteur en Mésopotamie pour chercher une femme à son fils Isaac ; que ce serviteur fut arrivé chez Bathuel neveu d'Abraham ; qu'il eut fait sa demande, & qu'il eut obtenu Rebecca, il fit ses présens à la fille, à sa mere & à ses freres : on célébra le festin de la nôce, & il partit le lendemain, malgré les instances du pere & de la mere, qui vouloient retenir leur fille encore dix jours pour mieux célébrer la fête. Ce sont les mêmes mœurs.

Page 268. *Le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eû d'une esclave ; car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfans après Hermione*] Homere ne donne qu'une fille à Helene, afin de conserver sa beauté avec quelque vraisemblance ; car il auroit été ridicule qu'une Princesse, qui auroit eû plusieurs enfans, eût causé tant de maux & eût été le sujet d'une si grosse guerre : il ne lui donne pas aussi des enfans de Paris, car cela auroit été trop honteux.

Le Palais retentissoit de cris de joie mêlés avec le son des instrumens de musique, avec les voix & le bruit des danses] Tous ces divertissemens, dit-on, ne conviennent point aux mœurs des Lacedemoniens. Je réponds premierement, qu'il faut distinguer les

mœurs des Lacedemoniens du tems de Menelas, d'avec les mœurs des Lacedemoniens du tems de Lycurgue, plus de trois cens ans après Menelas. En second lieu, je dis que cette musique & ces danses étant en usage chez les peuples de Crete, dont la discipline étoit très-simple & très-austère, Menelas pouvoit fort bien avoir porté à Sparte un usage qui s'accordoit parfaitement avec la séverité des mœurs. Et enfin il me paroît que quand même cette musique & ces danses n'auroient pas été en usage alors, Menelas auroit pû relâcher un peu de la séverité des mœurs dans une aussi grande occasion que celle du mariage de son fils & de celui de sa fille, qu'il marioit dans le même jour. Ces divertissemens sont-ils plus opposés à la séverité des mœurs de Sparte, que la magnificence du Palais que nous allons voir, l'étoit à sa simplicité ?

Un Chantre divin chante au milieu d'eux en jouant de la lyre] Homere ne nomme point ce Chantre, & ne marque point les piéces qu'il chantoit ; donc il faut retrancher ces cinq vers. Qui a jamais raisonné de cette maniere ? Ce Poëte ne s'amuse point à décrire toutes ces circonstances ; son sujet l'appelle ailleurs. Et en cela, au lieu de retrancher ces vers, il faut admirer sa sagesse.

Deux sauteurs très-dispos entonnent des airs] Ce n'est point, dit-on, aux sauteurs à entonner les airs, c'est au chantre. Et ἐξάρχειν ne peut se dire des sauteurs, c'est le terme

propre de la musique. Ainsi Homere devoit écrire ἐξάρχοντες. Le savant Casaubon a fort bien répondu à cette critique, quoiqu'il soit d'ailleurs du sentiment d'Athenée, dont je suis fort surprise. Il fait fort bien voir qu'ἐξαρχεῖν se dit généralement de tous ceux qui donnent l'exemple aux autres, & il en rapporte des autorités. Mais je dis plus encore : quand on accorderoit que ce mot seroit affecté à la musique, cela n'empêcheroit pas qu'Homere n'eût fort bien parlé en l'appliquant aux danseurs. Ces danseurs n'entonnoient pas ces airs pour les chanter, mais seulement pour marquer ceux qu'ils vouloient que le chantre chantât, afin de les danser. Cela se pratique de même encore tous les jours.

Page 269. *Ordonnez si nous irons dételer leur char, ou si nous les prierons d'aller chercher ailleurs*] Ce passage seul suffiroit pour réfuter toutes les critiques que j'ai rapportées, & pour prouver que Menelas faisoit actuellement les nôces de ses deux enfans. Car c'est ce qui donne lieu à cet officier de lui aller demander si l'on recevroit ces étrangers, parce qu'il croyoit qu'ils arrivoient à contre-tems, & que ces nôces étoient une excuse valable pour se dispenser de les recevoir. Dans un autre tems jamais cet officier n'auroit mis cela en question, & n'auroit fait une demande si injurieuse à son maître.

Menelas offensé de ce discours] Car ce

Prince étoit persuadé que rien ne devoit dispenser d'exercer l'hospitalité. Comment des nôces l'auroient-elles fait ? Le deuil même ne le pouvoit faire. Un mari qui enterroit sa femme, recevoit ce jour-là même un étranger qui arrivoit chez lui. C'est ce que nous voyons dans l'Alceste d'Euripide. Hercule arrive chez lui le jour que le corps de sa femme est exposé devant sa porte, & il est reçû ; c'est pourquoi il lui dit : *Admete, vous ne m'avez pas dit que ce fût le corps de votre femme ; vous m'avez reçû dans votre Palais comme si vous aviez fait les funérailles d'un étranger. Je me suis couronné chez vous ; j'ai fait des libations dans votre maison, qui étoit si affligée, &c.* Admete lui répond : *Ce n'est point par mépris pour vous que je vous ai celé la mort de ma femme ; mais je n'ai pas voulu ajouter à mon affliction ce surcroît de douleur de vous voir aller loger chez quelqu'autre.*

En vérité j'ai eû grand besoin moi-même de trouver de l'hospitalité dans les pays] Homere enseigne ici que les hommes, qui ont éprouvé des traverses, & qui ont souvent eû besoin d'être secourus, sont ordinairement plus humains que ceux qui n'ont jamais connu que la prospérité, comme un médecin est meilleur médecin quand il a éprouvé lui-même les maladies qu'il traite.

Page 270. *Ils conduisent les deux Princes dans les appartemens*] Il faut bien remarquer qu'on leur fait traverser les apparte-

mens pour les conduire à la chambre des bains, avant que de les mener dans la salle du festin où étoient le Roi & les deux nôces. Ainsi c'est une injustice de leur reprocher qu'ils admirent la richesse des appartemens, au lieu d'être charmés de la musique & des danses. Comment en seroient-ils charmés, ils n'en approchent pas ?

Telemaque & Pisistrate ne peuvent se lasser d'en admirer la richesse] Il y a non-seulement du goût, mais de la politesse à admirer les beautés d'une maison où l'on entre. Et quelqu'un dit fort bien dans Athenée, *Celui qui entre pour la premiere fois dans une maison pour y manger, ne doit pas se présenter d'abord pour se mettre à table, mais donner auparavant quelque chose à la curiosité, & admirer & louer ce qu'il y a dans la maison de beau & qui mérite des louanges.* Et il cite cet endroit d'Homere, qu'il accompagne d'un passage des Guêpes d'Aristophane, où un fils voulant porter son pere à renoncer à l'envie qu'il avoit de voir des procès & de juger, & à embrasser une vie plus douce, lui enseigne à aimer la table & la bonne compagnie; & enfin il lui donne ces belles leçons : *Après cela louez la richesse & la somptuosité du buffet ; paroissez attentif à considérer les peintures des plafonds, & admirez la beauté de la musique.*

Page 271. *Sur de beaux siéges à marchepied*] J'ai remarqué ailleurs que c'étoient les siéges que l'on donnoit aux personnes les

plus considérables. Car en ces tems-là, comme aujourd'hui, il y avoit différens siéges, selon la dignité des personnes à qui on les présentoit.

Et dressa devant eux une belle table] C'est la même chose que pour le festin qui est dans le premier Livre. Et par ces passages il paroît que pour les derniers venus on servoit une table particuliere, pour ne pas incommoder ceux qui étoient déja placés.

Page 272. *Après votre repas nous vous demanderons qui vous êtes*] Il y auroit eû de l'impolitesse à faire cette demande auparavant.

En achevant ces mots, il leur servit lui-même le dos entier d'un bœuf rôti] On peut voir ce qui a été remarqué sur le VII. Liv. de l'Iliade, tom. 2. p. 261.

Qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable] Aux personnes de distinction on servoit la portion la plus honorable; & c'étoit le double des autres portions, afin qu'ils pussent en faire part à ceux qu'ils vouloient favoriser. Et de-là étoit venue la coutume des Lacedemoniens de servir toujours une double portion à leurs Princes.

Lui dit tout bas pour n'être point entendu de ceux qui étoient à table] Telemaque parle bas à Pisistrate, ou par respect pour le Roi,

ou pour ne pas paroître flateur, ou enfin pour ne pas témoigner trop de simplicité en paroissant si surpris.

Page 273. *Prenez-vous garde à l'éclat & à la magnificence de ce Palais ? l'or, l'airain, l'argent, &c.*] S'il faut retrancher les vers où Homere vient de parler de la nôce, parce que la musique & les danses à table ne conviennent pas à la séverité des mœurs des Lacedemoniens ; il faut donc retrancher aussi tout ce que le Poëte dit de la magnificence du Palais de Menelas, qui est encore bien plus opposée à la simplicité de ce peuple. Mais j'ai assez découvert le peu de fondement de cette critique, en faisant voir que Lacedemone du tems de Menelas étoit bien différente de Lacedemone du tems de Lycurgue. Plutarque nous fait même entendre que le luxe & la magnificence avoient regné anciennement à Lacedemone, puisque Lycurgue travailla si sagement à les déraciner. Menelas avoit pû ajouter beaucoup au luxe qui regnoit avant lui ; il avoit vû le luxe des Asiatiques ; & il avoit rapporté des richesses immenses, dont il avoit déja pû employer une grande partie à l'embellissement de son Palais.

Les métaux les plus rares] J'ai mis cela au lieu d'*électre*, que nous ne connoissons point, & qu'on prétend un métal mêlé d'or, d'argent & de cuivre.

Tel doit être sans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre] C'est ainsi qu'Aristar-

que nous a donné ce vers dans son édition,

Ζηνός που τοιήδε γ' Ολυμπίου ἔνδοθεν αὐλή.

Mais Athenée a mieux aimé suivre la correction d'un certain Seleucus, qui corrigeoit:

Ζανός που τοιαῦτα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται.

Et les raisons qu'il en donne sont; la premiere, que ces étrangers admirent deux choses, la magnificence de la maison, qu'ils appellent, *δώματα ἠχήεντα*, *une maison résonnante*, c'est-à-dire, *haute*, *spacieuse*, *élevée*, & la magnificence des meubles qui sont dans la maison; *car*, dit-il, *l'or*, *l'argent*, *l'ivoire*, *n'étoient point sur les murailles*, *mais sur les meubles*. Puis donc que ce vers ne doit être entendu que des meubles, la leçon de Seleucus est meilleure que celle d'Aristarque. La seconde raison est qu'il paroît un solecisme dans celle d'Aristarque; car après avoir dit *τοιήδε αὐλή*, il ne peut pas ajouter *ὅσσα τάδ' ἄσπετα πολλά*. Il auroit dû continuer *ὅση ἥδ' ἐστι*, & non pas *ὅσσα τάδ' ἐστι*. Et la troisiéme, que le mot *αὐλή* ne se dit point du Palais, mais de la cour qui est devant le Palais. Toutes ces raisons sont également frivoles & indignes d'un bon Critique. La premiere est puérile; car outre qu'en conservant la leçon d'Aristarque, on peut lui donner le même sens qu'à celle de Seleucus, comme Casaubon l'a remarqué, il est très-vraisemblable que ces richesses, l'or, l'argent, l'airain n'étoient pas seulement employées dans les meubles, mais qu'elles embellissoient les murailles, les lambris, les portes du Palais. Est-ce une chose inconnue dans l'Antiquité

que des plafonds, des lambris, des murs ornés d'or & d'ivoire ? Horace n'a-t-il pas dit :

Non ebur neque aureum
Mea renidet in domo lacunar.

La seconde raison ne l'est pas moins, & Casaubon l'a fort bien vû. Car en mettant un point après αὐλῆ, comme Aristarque a fait, le reste suit fort bien, ὅσσα τάδ' ἐστί. Cela embrasse tout ce qu'il vient de dire. Enfin la troisiéme est encore plus frivole que les autres ; car comme le même Casaubon l'a montré, quoique le mot αὐλὴ signifie proprement la cour, il se met aussi très-souvent pour le Palais ; c'est ainsi qu'Eschyle, le plus ancien des Poëtes tragiques Grecs, & grand imitateur d'Homere, a dit dans son Promethée, ὅσοι τὴν Διὸς αὐλὴν εἰσοιχνεῦσι, *tous ceux qui fréquentent le Palais de Jupiter.* La leçon d'Aristarque est donc la meilleure. Et rien ne releve davantage le jugement d'un bon Critique, que les raisons que les mauvais Critiques lui opposent pour le réfuter.

Quelles richesses infinies ! je ne sors point d'admiration] Plutarque dans son traité de l'*avarice* ou *convoitise d'avoir*, fait ici à Telemaque un procès qui me paroît assez injuste. Il dit que la plûpart des hommes sont comme Telemaque, qui faute d'expérience, ou plutôt par ignorance & par grossiereté, ayant vû la maison de Nestor où il y avoit des lits, des tables, des habits, des tapis, des couvertures, & d'excellent vin, ne jugea pas bienheureux le maître de cette mai-

ſon, qui avoit une ſi bonne proviſion des choſes néceſſaires & utiles. Mais ayant vû chez Menelas une infinité de richeſſes, l'ivoire, l'or, l'argent, il en fut tout ravi, & s'écria dans ſon raviſſement, *Tel doit être ſans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre. Quelles richeſſes infinies ! je ne ſors point d'admiration.* Mais Socrate ou Diogene auroient dit au contraire : *Quelles pauvretés, quel ramas de choſes malheureuſes, folles & vaines ! je ne puis m'empêcher d'en rire en les voyant.* J'en appelle ici à tout ce qu'il y a de gens ſenſés & qui connoiſſent les hommes, Homere auroit-il ſuivi la raiſon & la nature, s'il avoit fait un Socrate ou un Diogene d'un Prince de vingt ans ? Il en fait un homme poli qui a du goût, qui eſt frappé des belles choſes & qui admire ce qui mérite d'être admiré. Ce Prince fera aſſez voir bien-tôt la différence qu'il met entre les choſes utiles & néceſſaires, & les inutiles ou les ſuperflues, quand il refuſera les préſens de Menelas.

Il n'y a rien en quoi un mortel puiſſe s'égaler à Jupiter] Telemaque vient de dire, *tel doit être ſans doute le Palais de Jupiter.* Menelas, qui l'a entendu, corrige cette ſorte de blaſphême.

Page 274. *J'ai été porté à Cypre, en Phenicie, en Egypte*] *Remarquez*, dit Euſtathe, *quel fonds d'hiſtoire fournit à Homere ce voyage de Telemaque à Sparte. Il y expoſera non-ſeulement beaucoup de curioſités étran-*

geres, mais encore beaucoup de particularités des Grecs & des Troyens. C'est donc avec beaucoup de raison & d'art que ce Poëte a feint ce voyage pour l'ornement de son Poëme; car par son moyen la Muse d'Homere a jetté une admirable variété dans sa Poësie, & en a fait comme un tapis merveilleux, digne d'être consacré à Minerve. J'ai trouvé cette Remarque si jolie, si pleine d'esprit & de goût, que j'ai voulu la conserver & en orner les miennes.

J'ai été chez les Ethiopiens] Ce passage a fort exercé les anciens Critiques & Geographes. Le Grammairien Aristonicus, contemporain de Strabon, dans un Traité qu'il avoit fait *des erreurs d'Ulysse*, avoit sur-tout examiné ces trois points, qui sont les Ethiopiens, qui sont les Sidoniens, & enfin qui sont les Erembes dont Homere parle; & il avoit rapporté sur cela les sentimens des Anciens. Par exemple, il établissoit que l'Ethiopie où il est dit que Menelas alla, est l'Ethiopie Méridionale, & que Menelas fit le tour par la mer Atlantique, & que c'est par cette raison qu'il fut si long-tems. Strabon, qui a fait sur cela une longue dissertation, réfute cette chimere, & il prouve que Menelas étant allé jusqu'à Thebes, il lui fut aisé de pénétrer dans l'Ethiopie, qui s'étendoit jusqu'à Syene voisine de Thebes; & que pour ce voyage il fut aidé des Egyptiens, & du Roi-même chez qui il avoit été reçû.

Les Sidoniens] C'est sans nul fondement

qu'on a imaginé ici des Sidoniens dans l'Ocean, d'où les Sidoniens de Phenicie étoient descendus; il ne faut pas chercher ici d'autres Sidoniens que les peuples de Sidon. Mais, dit-on, si c'est ici la Sidon de Phenicie, comment Homere en parle-t-il, après avoir parlé de la Phenicie même? la réponse n'est pas bien difficile. Car outre que c'est une figure familiere à Homere, il a voulu faire entendre que Menelas ne se contenta pas de parcourir les côtes de la Phenicie, mais qu'il fit quelque séjour à Sidon qui en est la capitale, où il fut fort bien traité par le Roi, qui lui fit même des présens, comme il le dira dans le XV. Livre.

Les Erembes.] Ce sont les Arabes Troglodytes, sur les bords de la mer rouge, voisins de l'Egypte. On avoit même corrigé le vers d'Homere, & au lieu de καὶ Ἐρεμβοὺς, on avoit lû Ἄραβάς τε; mais il n'est nullement nécessaire de corriger le texte, & de changer une leçon qui est fort ancienne & la seule véritable. Strabon l'a fort bien vû; mais il n'a pas sû la véritable origine du nom que Bochart a très-bien expliqué dans son Livre admirable de la Geographie sacrée. Car il a fait voir que l'Arabie a été ainsi nommée du mot Hébreu *arab*, *noir*; qu'au lieu d'*arab* on a dit *ereb*, & que du mot *ereb*, en ajoutant un *m*, on a fait *Erembi*. Les Erembes sont les mêmes que les Arabes, qui sont basannés. Au reste, quand Menelas dit qu'il avoit été chez les Ethiopiens & chez les Arabes, ce n'est pas pour dire qu'il avoit

tiré de-là de grandes richesses ; car avant la guerre de Troye, ces peuples étoient très-pauvres ; c'est seulement pour se vanter qu'il avoit été fort loin.

J'ai parcouru la Libye, où les agneaux ont des cornes en naissant] Herodote écrit que dans la Scythie les bœufs n'ont point de cornes, à cause de l'extrême rigueur du froid. Par la raison des contraires, en Libye les agneaux peuvent avoir des cornes en naissant, à cause de la chaleur excessive. Aristote dit plus encore ; car il dit que dans la Libye les bêtes à cornes naissent d'abord avec des cornes, εὐθὺς γίνονται κέρατα ἔχοντα.

Et où les brebis ont des petits trois fois l'année] On a voulu expliquer ce vers, *& où les brebis ont trois petits d'une portée.* Mais le sens que j'ai suivi est le plus naturel, & le seul vrai. Il veut dire que les brebis n'ont pas seulement des agneaux au printems, comme dans les autres pays, mais qu'elles en ont en trois saisons, qu'elles ont tous les ans trois portées.

Un traître assassine mon frere dans son Palais d'une maniere inouie par la trahison de son abominable femme] Le malheureux sort d'Agamemnon est expliqué en quatre endroits de l'Odyssée. Nestor en parle dans le Livre précédent ; Menelas en parle ici en peu de mots ; Protée l'explique plus au long à la fin de ce même Livre ; & enfin dans le XI.

Livre Agamemnon lui-même en instruit plus particuliérement Ulysse dans les Enfers. Tout cela est ménagé avec beaucoup d'art & d'intelligence. Menelas n'en dit qu'un mot à cause de sa douleur.

Page 275. *De sorte que je ne posséde ces grandes richesses qu'avec douleur*] Homere combat ici visiblement la fausse opinion de ceux qui appellent heureux les riches. Voici un grand Prince, qui comblé de biens, avoue que toutes ces richesses ne le rendent pas heureux, &, comme dit le texte, *qu'il ne les posséde pas avec joie.* Menandre a fort bien dit après Homere, *Je posséde de grands biens, & tout le monde m'appelle riche; mais personne ne m'appelle heureux.* Tant il est vrai que le peuple même malgré la prévention où il est pour les richesses, est pourtant forcé de convenir qu'elles ne sont pas suffisantes pour rendre heureux.

Et que j'ai ruiné une ville très-riche & très-florissante] Je ne sai pas pourquoi on a voulu trouver ici de l'ambiguité, comme si l'on pouvoit entendre ceci de la ville même de Menelas; cela me paroît ridicule. Il parle manifestement de la ville de Troye, dont la prise avoit retenti dans tout l'univers.

Leur mort est un grand sujet de douleur pour moi. Tantôt enfermé dans mon Palais, &c.] Que cet endroit me paroît beau, & qu'Homere sait bien caracteriser un bon

Prince, qui n'aime pas ſeulement ſes ſujets, mais qui aime tous les hommes! Voici Menelas qui dix ans après la fin d'une guerre, & d'une guerre très-juſte, pleure encore la mort, non-ſeulement de ſes officiers, mais encore de tous les autres braves capitaines qui ont été tués pour ſa querelle. Où ſont les Princes qui ſe ſouviennent ſi long-tems de ceux qui ſe ſont ſacrifiés pour eux! La France en a vû qui ont payé aux petits-fils les ſervices & le ſang de leurs grands-peres.

Je trouve une ſatisfaction infinie à les regretter & à les pleurer] Car il y a une ſorte de plaiſir dans les larmes; ceux qui pleurent une perſonne chere le ſentent bien.

Page 276. *Car jamais homme n'a ſouffert tant de peines ni ſoutenu tant de travaux*] Qui pourroit exprimer la douleur & le plaiſir que Telemaque ſent en entendant ces paroles de Menelas? Avec quel art & quel naturel cette reconnoiſſance de Telemaque eſt amenée! Virgile en a bien connu la beauté.

Page 277. *Pendant qu'il déliberoit, Helene ſortit de ſon appartement*] Il auroit manqué quelque choſe à ce tableau, ſi Helene ne fût venue en augmenter & en achever la beauté. Quelle admirable variété Homere ſait jetter dans ſa Poëſie! Mais il ſe préſente ici une difficulté. Si Menelas célébre le feſtin des nôces de ſon fils & de ſa fille, pourquoi Helene n'eſt-elle pas à table, & d'où vient-elle? Helene avoit pû ſe retirer

ſur la fin, avant l'arrivée des étrangers ; peut-être même qu'elle avoit une table dans ſon appartement où elle étoit avec les femmes : comme nous voyons dans l'Ecriture ſainte que pendant qu'Aſſuerus fait un feſtin aux hommes dans ſon appartement, la Reine Vaſthi en fait un aux femmes dans le ſien. Peut-être enfin qu'Helene avoit fini ſa fête avant que Menelas eût fini la ſienne.

Adreſte lui donne un beau ſiége] Helene a ici trois femmes qui ſont différentes de celles qui l'avoient ſervie à Troye, & qui ſont nommées dans l'Iliade. Celles-ci pouvoient être mortes. Mais Euſtathe nous avertit que les Anciens ont fort ſagement remarqué ce changement. Il n'étoit pas prudent à Menelas, diſent-ils, de laiſſer auprès de cette Princeſſe, des femmes qui avoient eû part à ſon infidélité, & qui en avoient été les confidentes. Il avoit fait maiſon neuve, & avec raiſon ; on la feroit à moins.

Page 278. *Femme de Polybe*] Il faut remarquer un nom Grec, *Polybe*, à un Roi de Thebes d'Egypte, & un nom Grec pareillement à la Reine ſa femme, *Alcandre*.

Polybe avoit fait préſent à Menelas] Homere a ſoin de marquer d'où venoient ces grandes richeſſes de Menelas. Elles venoient des grands préſens que lui avoient fait les Princes chez qui il avoit paſſé. Il y en avoit ſans doute auſſi qui venoient de la piraterie. Mais Homere n'en dit rien.

Page 279. *Pour moi malheureuse, qui ne méritois que vos mépris*] Le caractère d'Helene est le même dans l'Odyssée que dans l'Iliade. Par-tout elle parle d'elle-même avec le dernier mépris, & elle se souvient toujours si fort de sa faute, que par ce souvenir elle mériteroit presque que les autres l'oubliassent, si c'étoit une faute qu'on pût oublier.

Page 282. *Afin que quittant le séjour d'Ithaque, il vînt avec toutes ses richesses, son fils & ses peuples*] Y a-t-il de l'apparence qu'Ulysse eût voulu quitter ses Etats, & aller se transplanter à Argos dans la ville que Menelas lui auroit donnée ? Cela n'est point hors de la vraisemblance. Une ville en toute souveraineté dans Argos valoit mieux qu'Ithaque, & Ulysse n'auroit pas laissé de conserver ses Etats, qu'il auroit fait régir par les principaux de l'isle. Cela n'est pas sans exemple.

Page 283. *Je vous avoue que je n'aime point les larmes à la fin d'un festin*] Ce que dit ici Pisistrate est très-sage. Car outre que les larmes, que l'on verse à la fin d'un festin, ne sont pas honorables à ceux qu'on pleure, parce qu'on peut les prendre pour le seul effet du vin ; c'est en quelque façon offenser les Dieux & blesser la religion, que de pleurer à table où Dieu doit être béni.

Page 284. *A qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur*

naissance & dans celui de leur mariage] Ce passage est parfaitement beau, & renferme deux vérités fort instructives. Mais on l'avoit fort défiguré, en prenant le mot γεινομένῳ pour γεννῶντι, τεκνοποιοῦντι, *quand il a des enfans*. Ce n'est point là du tout le sens d'Homere, qui rassemble ici les deux tems de la vie où l'homme a le plus besoin de la protection & du secours de Dieu. Le premier tems est celui de la naissance, γειναμένῳ; c'est alors que Dieu déploie sur nous ses premieres faveurs. Et le second tems, c'est celui du mariage, qui est une sorte de seconde vie. La naissance a beau avoir été heureuse, si le mariage ne l'est aussi; & si Dieu n'y répand sa bénédiction, cette heureuse naissance sera gâtée & corrompue; tout ce premier bonheur sera perdu. Sans aller plus loin, Agamemnon & Menelas en sont une belle preuve. Il n'y avoit pas de plus heureuse naissance que la leur. Dieu ne leur continua pas ses faveurs à leur mariage; l'un épousa Clytemnestre, & l'autre Helene, & ils se rendirent très-malheureux. Voilà pourquoi cela est très-bien dans la bouche de Menelas, qu'un homme ne peut être heureux si Dieu ne bénit & sa naissance & son mariage; ce qu'il confirme par l'exemple de Nestor, Dieu l'ayant béni en ces deux points cardinaux de la vie, son bonheur l'accompagna jusqu'au tombeau. Ces deux vers sont bien dignes de l'attention des hommes.

Page 285. *Qu'on apporte de l'eau pour laver les mains*] Menelas donne si bien

dans le sens de Pisistrate, qu'il est persuadé que les larmes, qu'ils ont versées, les ont souillés, & qu'il ordonne qu'on apporte de l'eau pour laver les mains, afin de purger cette souillure avant que de se remettre à manger.

Page 286. *Elle mêla dans le vin, qu'on servoit, une poudre*] Cette drogue, ou cette poudre qu'Helene versa dans le vin pour tarir les larmes & bannir le deuil des convives, n'est autre chose que les contes agréables qu'elle leur fit ; car il n'y a rien de plus capable de faire oublier aux plus affligés le sujet de leurs larmes, qu'un conte fait à-propos, bien inventé & accommodé au tems, au lieu & aux personnes. Cette fiction de la drogue appellée *nepenthes*, avec laquelle Helene charmoit le vin, est très-ingénieuse, & elle ne laisse pas d'avoir une vérité pour fondement. Car Diodore écrit qu'en Egypte, & sur-tout à Heliopolis, qui est la même que Thebes, il y avoit des femmes qui se vantoient de composer des boissons, qui non-seulement faisoient oublier tous les chagrins, mais qui calmoient les plus vives douleurs & les plus grands emportemens de colere. Et il ajoûte, qu'elles s'en servoient encore de son tems. Et après lui Eusebe dans le x. Liv. de sa préparation Evangélique, dit formellement : *Encore de notre tems les femmes de Diospolis savent calmer la tristesse & la colere par des potions qu'elles préparent.* Que cela soit vrai ou faux, Homere profite admirablement de la réputation de ces fem-

mes d'Egypte ; & par la maniere dont il fait ce conte, il fait assez connoître que ce secret d'Helene n'est autre que celui que j'ai dit, comme on va le voir dans ma Remarque suivante. Ceux qui croient que c'étoit véritablement quelque simple comme la *buglose*, qui produisoit un effet si surprenant, me paroissent bien éloignés de trouver le secret d'Helene.

Que lui avoit donnée Polydamna femme de Thonis Roi d'Egypte] Strabon rapporte qu'on disoit que non loin de Canope il y avoit une ville appellée Thonis, où regnoit ce Roi, mari de Polydamna. Mais Herodote raconte que les Prêtres d'Egypte l'avoient assuré que ce Thonis étoit le gouverneur de Canope. Pour moi, encore une fois, je suis persuadée que c'est ici un conte qu'Homere a bâti sur cette réputation des femmes de Diospolis, dont il avoit été instruit sur les lieux, & que quand ce Pöëte a feint que cette prétendue drogue avoit été donnée à Helene par Polydamna femme du Roi Thonis, il a voulu faire entendre que ce secret d'amuser les hommes & de leur faire oublier leurs maux, est l'effet de l'éloquence, de la science de bien conter, qu'il appelle *Polydamna*, c'est-à-dire, *qui dompte toutes choses*. Et que cette science est la femme du Roi *Thonis*, nom formé de l'Egyptien *Thoust* ou *Thoth*, qui signifie *Mercure*, le Dieu de l'éloquence.

Dont le fertile terroir produit] Tout ceci, qui

qui est vrai à la lettre, a persuadé à beaucoup de gens que le reste devoit être vrai aussi; mais ne sait-on pas que c'est là le grand secret d'Homere de mêler des vérités avec ses fictions, pour mieux déguiser ses mensonges?

Et où tous les hommes sont excellens médecins] Les Egyptiens ont toujours passé pour les plus sages des hommes, & pour les plus excellens esprits. Ils ont inventé une infinité de choses qui leur font honneur. On n'a qu'à lire Herodote. Quoiqu'ils habitassent le pays du monde le plus sain, ils ne laisserent pas d'inventer la médecine qui ne consistoit d'abord qu'en vomitifs, en lavemens & en régime. Chacun étoit son médecin. Ensuite les maladies s'étant augmentées, il y eut une infinité de médecins de profession; mais ils n'étoient chacun que pour une maladie particuliere, & même pour une seule partie du corps humain. L'art de la Médecine s'enrichit ensuite de leurs observations & de leurs expériences; c'est pourquoi Homere ajoute que de-là est venue la race de Peon.

Page 287. *Un jour après s'être déchiré le corps à coups de verges, & s'être couvert de vieux haillons*] C'est donc Ulysse qui est le premier auteur de ce stratagême que plusieurs grands hommes ont ensuite imité pour servir leur patrie, comme un Zopyre, un Megabise. Et d'autres pour l'assujettir, comme Pisistrate qui se blessa lui-même, & se mit

tout le corps en sang pour émouvoir le peuple, & pour le porter à lui donner des gardes contre la violence de ses ennemis, qui l'avoient mis en cet état; mais Solon, qui connut ce stratagême, lui dit: *Fils d'Hippocrate, tu représentes mal l'Ulysse d'Homere; car tu t'es déchiré le corps pour tromper tes citoyens, & il ne le fit que pour tromper ses ennemis.* Plutarque dans la vie de Solon.

Page 288. *Car il paroissoit un véritable mendiant*] C'est ce que signifie proprement Δέκτης, un *mendiant*, un *gueux* qui demande l'aumône, πτωχὸς, ἐπαίτης. Quelques-uns en ont fait un nom propre, comme s'il y avoit eû un gueux appellé *Dectes*, ce qui ne me paroît pas naturel.

Je fus la seule qui ne fus point trompée] Elle reconnut Ulysse qu'elle avoit vû plusieurs fois.

Mais après que je l'eus baigné & parfumé d'essences] Car ce transfuge fut d'abord mené dans le Palais de Priam, & on laissa à Helene le soin de le bien traiter, dans l'espérance qu'il s'ouvriroit plutôt à elle qu'à personne, & qu'elle tireroit de lui tous les secrets des Grecs.

Qu'après qu'il seroit retourné dans son camp] C'est-à-dire, que quand même elle le découvriroit, ce ne seroit qu'après qu'il seroit en sûreté; elle veut l'assurer qu'elle ne le découvriroit point du tout. Il y a beaucoup d'ex-

pressions semblables dans les Livres saints, qu'il faut prendre dans le même sens.

Page 289. *Auxquels il porta toutes les instructions qui leur étoient nécessaires*] Il est ridicule d'expliquer ici le mot φρόνιν, *butin*, comme Hesychius l'a fort bien marqué ; Ulysse n'étoit point entré à Troye en l'état qu'il faut pour en remporter quelque butin, mais pour observer l'état de la ville, & pour tâcher d'y découvrir les desseins des ennemis. Ainsi φρόνιν signifie ici toutes les instructions nécessaires, tout ce que les Grecs vouloient savoir pour faire réussir le stratagême qu'ils méditoient.

Et je pleurois amérement les malheurs où la Déesse Venus m'avoit plongée] Homere a parlé plus d'une fois dans l'Iliade des larmes qu'Helene avoit versées après son repentir. En voici la confirmation. Si elle avoit perséveré dans sa faute, Homere n'auroit eû garde de la mettre dans son Poëme, qui n'est fait que pour l'instruction ; ou s'il l'y avoit mise, il lui auroit donné une fin malheureuse pour faire détester le crime qu'elle avoit commis.

En me menant dans une terre étrangere] Il y a ici une bienséance dont je suis charmée, & qui n'a pas échappé au bon Archevêque de Thessalonique. Helene ne nomme ni Pâris ni Troye. Au-lieu de dire que c'est Pâris qui l'a emmenée, elle dit que c'est Venus, & au lieu de dire qu'elle l'a menée à

Troye, elle dit qu'elle l'a menée dans une terre étrangère. Elle ne peut se résoudre à proférer des noms qui lui sont devenus si odieux.

Et mon mari, qui en esprit, en beauté & en bonne mine] Ceci est encore fort adroit: Helene savoit bien que dans l'infidélité des femmes, ce qui pique le plus les hommes, c'est la préférence qu'elles donnent à d'autres sur eux; car c'est une marque qu'elles les trouvent mieux faits & plus agréables. Voilà pourquoi elle lui fait ici une belle réparation, en avouant que celui qu'elle avoit suivi, n'avoit aucun avantage sur lui, ni du côté de l'esprit, ni du côté de la beauté & de la bonne mine.

Page 290. *J'ai pénétré leur cœur & leur esprit*] Voilà ce que c'est que connoître à fond; c'est pénétrer le cœur & l'esprit de ceux que l'on fréquente; sans cela, il est inutile de converser avec les hommes.

Et il faut bien croire que c'étoit quelque Dieu qui se déclarant] Ni les anciens Critiques, ni Eustathe même, n'ont compris l'adresse & la finesse de cette réponse de Menelas. Les premiers l'ont condamnée sans raison, & le dernier ne l'a pas bien justifiée. Helene vient de dire que dans le tems qu'Ulysse entra dans Troye ainsi déguisé, elle étoit déja changée, & que touchée de repentir, elle ne désiroit rien avec tant de passion que de retourner à Lacedemone. Que répond à cela Menelas? Il n'est pas trop

persuadé de la sincérité de cette conversion ; mais il ne veut pas convaincre sa femme de mensonge, cela seroit trop grossier, sur-tout après l'avoir reprise ; il se contente donc de lui dire simplement que quelque Dieu, ami des Troyens, l'avoit apparemment forcée de faire malgré elle, ce qu'elle fit bien-tôt après lorsque le cheval de bois fut construit ; car elle fit bien des choses contraires à ces sentimens. Elle sortit de la ville avec Deïphobus ; elle fit trois fois le tour de ce cheval ; elle sonda ses embûches cachées ; elle fit tout ce qu'elle put pour surprendre les capitaines qu'elle y soupçonnoit enfermés ; elle les appella par leur nom, en contrefaisant la voix de leurs femmes, comme si elle avoit été là seule avec elles. En un mot, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit sauver les Troyens & perdre les Grecs. Voilà une grande violence que lui faisoit ce Dieu de la forcer d'agir ainsi contre ses désirs. Il y a là une ironie fine, mais très-amere. Au reste, Virgile a suivi une autre route dans le récit qu'il a fait au 2. livre de l'Eneïde, des circonstances de la fable du cheval de bois. La simplicité de l'Odyssée ne convenoit pas à la majesté de l'Eneïde, qui est sur un ton plus fort & plus soutenu que celui de l'Odyssée, & sur le même ton que l'Iliade. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette fable du cheval de bois est fondée sur ce qu'il y avoit une machine de guerre dont on se servoit pour abbattre les murailles des villes, & qu'on appelloit un *cheval*, comme les Romains en avoient qu'ils appelloient des *beliers*.

Page 291. *Et en contrefaisant la voix de leurs femmes*] Voici une autorité bien ancienne pour les personnes qui sont habiles dans le dangereux art de contrefaire les autres ; elles ont à leur tête la belle Helene qui contrefaisoit si admirablement & si parfaitement la voix de toutes les femmes pour peu qu'elle les eût entendues, qu'elle fut appellée l'*Echo*. On dit que ce fut un présent que Venus lui fit quand elle épousa Menelas, afin que si ce Prince venoit à être amoureux, elle pût le convaincre & le prendre sur le fait en imitant la voix de la personne aimée. Mais revenons au passage d'Homere, où l'on ne laisse pas de trouver quelque difficulté. Comment Helene prétendoit-elle tromper ces officiers, en contrefaisant la voix de leurs femmes ? Quelle apparence y avoit-il que ces Officiers pussent croire que leurs femmes fussent arrivées depuis le peu de tems qu'ils étoient enfermés dans cette machine ? Ce n'est pas connoître la nature que de faire ces objections. La voix d'une personne aimée, ou même simplement connue, peut arracher sur le moment & par surprise un mot involontaire, avant que la réflexion soit venue, & il y a une infinité d'exemples qui confirment cette vérité.

Ulysse lui portant les deux mains sur la bouche, sauva tous les Grecs ; car il la lui serra si fort, &c.] Politien, & après lui quelqu'autre encore, ont crû qu'Homere disoit ici qu'Ulysse serra si fort la bouche à Anticlus, qu'il l'étouffa ; ils ont fondé ce

ſentiment ſur le témoignage de l'Egyptien Tryphiodore, qui vivoit ſous l'Empereur Anaſtaſe ; car dans un ouvrage qu'il a fait ſur la priſe de Troye, il dit formellement que cet Anticlus fut étouffé, & que ſes compagnons fort affligés l'enterrerent dans une des cuiſſes du cheval. N'eſt-ce pas là un témoignage bien reſpectable, & peut-on rien imaginer de plus ridicule ? Il ne faut que le vers ſuivant pour détruire cette vaine imagination, puiſqu'Homere ajoute qu'Ulyſſe ne tint les mains ſur la bouche d'Anticlus que juſqu'à ce qu'Helene fût paſſée.

Page 292. *Le ſage Telemaque répondit*] Telemaque a ſenti l'ironie cachée dans la réponſe de Menelas ; c'eſt pourquoi pour empêcher les ſuites de cette converſation, qui auroit pû devenir trop aigre, il prend la parole & va à ſon fait.

D'étendre à terre les plus belles peaux] Dans le dernier Livre de l'Iliade tom. 4. pag. 530. j'ai expliqué la façon de ces lits, & l'uſage de ces peaux, de ces étoffes, de ces tapis & de ces couvertures.

Page 294. *Si vous ne pourriez point me dire quelque mot qui me donne quelque lumiere ſur la deſtinée de mon pere*] Il faut bien conſerver ici l'idée du mot du texte κληηδόνα, que j'ai déja expliqué, & qui ſignifie un mot dit par haſard, & que l'on regardoit comme une ſorte d'oracle. Cela eſt néceſſaire pour bien entendre la réponſe de Menelas.

Ma maison périt ; tout mon bien se consume ; mon Palais est plein d'ennemis] Ces membres de période coupés, *incisa*, sont convenables à la colere & à la douleur, qui ne permettent pas de faire des périodes arrondies.

Page 295. *O Dieux, se peut-il que des hommes si lâches*] Il avoit appris à ses dépens que cela se pouvoit, & c'est ce qui augmente son indignation.

Comme lorsqu'une biche timide prend ses jeunes faons encore sans force] Telemaque avoit demandé à Menelas quelque mot sur la destinée de son pere κληηδόνα, un mot qui soit pour lui comme un oracle. Et Menelas, échauffé par l'indignation que lui donne l'insolence des Poursuivans, prophétise & rend une espéce d'oracle. *Comme lorsqu'une biche timide*, dit-il, *prend ses jeunes faons, &c.* L'indignation tient souvent lieu de fureur divine, & fait prononcer des choses qui ne paroissent d'abord que des souhaits, & que l'événement justifie enfin comme de véritables oracles. Voilà quelle est la beauté cachée dans cette réponse de Menelas.

Page 296. *Défié à la lutte par le vaillant Roi Philomelides*] C'étoit un Roi de Lesbos qui défioit à la lutte tous les Etrangers qui arrivoient dans son isle. Eustathe réfute ici avec beaucoup de raison la ridicule tradition, qui disoit que ce Roi Philomelides étoit Patrocle même, parce qu'il étoit fils de Phi-

lomela. Outre que l'analogie ne le souffre point; car de Philomela on ne fera jamais *Philomelides*; & que d'ailleurs jamais Homere n'a tiré ses *patronimiques* du nom des meres : la raison y répugne encore davantage; car comment les Grecs se seroient-ils réjouis de la défaite de Patrocle, qui étoit si honnête homme & l'intime ami d'Achille?

Je ne biaiserai point] C'est proprement ce que signifient ces mots, οὐκ ἔγωγε ἄλλα παρὲξ εἴποιμι παρακλιδὸν; c'est pour éviter de dire ce qu'on sait, prendre des détours, & dire des choses fardées au lieu de dire la vérité.

Page 297. *Car les Dieux veulent que nous nous souvenions toujours de leurs commandemens*] Voilà un beau précepte, il semble qu'Homere avoit lû cet ordre de Dieu, *custodite mandata mea*, qui est si souvent répété dans l'Ecriture. Or le premier commandement de la loi naturelle, c'est d'honorer Dieu, & de lui offrir des sacrifices.

Il y a une certaine isle, qu'on appelle le Phare; *elle est éloignée d'une des embouchûres de ce fleuve, d'autant de chemin qu'en peut faire en un jour un vaisseau*] Homere étoit trop savant en Géographie pour ne pas savoir que de son tems l'isle du Phare n'étoit éloignée de l'embouchure de Canope que de six vingts stades; mais comme il avoit oui dire que le Nil, à force de traîner du sable & du limon, avoit par succession de tems beaucoup augmenté le continent

par ses alluvions, il a voulu faire croire qu'anciennement & du tems de Menelas cette isle étoit plus éloignée de la terre & plus avant dans la mer; il a même tellement exageré cette distance, qu'il a dit qu'elle étoit tout ce que pouvoit faire de chemin en un jour un vaisseau, & par un bon vent; c'est-à-dire, qu'il la fait dix ou douze fois plus grande qu'elle n'est; car un vaisseau peut faire en un jour & une nuit quatorze ou quinze cens stades quand il a le vent bon. Homere, pour rendre sa narration plus merveilleuse, a donc déguisé la vérité, en s'accommodant à ce qu'il avoit oui dire des embouchures du Nil & de ses alluvions. Jamais cette isle n'a été plus éloignée du continent qu'elle l'est aujourd'hui, & en voici une preuve bien certaine; c'est que si elle eût été éloignée du continent de quatorze cens stades du tems de Menelas, & qu'en deux cens cinquante ou soixante ans qu'il y a du tems de Menelas au tems d'Homere, elle s'en fût rapprochée jusqu'à six vingts, les alluvions auroient augmenté le continent de douze cens quatre-vingts stades dans cet espace de tems; & par cette raison, depuis Homere jusqu'à nous, le continent auroit été si fort poussé, que cette isle du Phare se trouveroit aujourd'hui bien éloignée de la mer. Il n'est pas même possible, comme l'a fort bien remarqué Bochart, que le Nil ait jamais augmenté le continent par ses alluvions; car l'agitation de la mer auroit toujours dissipé plus de sable & plus de limon que le fleuve n'auroit pû en apporter. Et le même Bochart le

prouve par un fait qui est sans replique. C'est que cette isle du Phare n'est éloignée que de sept stades, ou huit cens soixante & quinze pas d'Alexandrie, qui est vis-à-vis sur le rivage de la mer à une embouchure du Nil, & cette distance est aujourd'hui la même qu'elle étoit il y a deux mille ans; le Nil n'a pas augmenté le continent d'un pouce. Ce n'est donc point par ignorance qu'Homere a péché; mais il s'est accommodé à un bruit commun, & il a beaucoup augmenté cette distance, τ̃ μυθώδους χάριν, *pour la fable*, comme dit Strabon, dans son 1. Livre.

Page 198. *Après y avoir fait de l'eau*] Ce n'étoit pas de l'eau qu'on prenoit dans l'isle, mais de l'eau qu'on alloit chercher dans le continent voisin, de l'eau du Nil, & que l'on chargeoit facilement sur les vaisseaux à cause de la commodité du port.

Sans m'envoyer aucun des vents qui sont nécessaires pour sortir du port] Il dit *aucun des vents*, parce que comme le port a deux entrées, & par conséquent deux issues, on en pouvoit sortir & par le vent du levant & par celui du couchant.

Car la faim les portoit à se servir de tous les alimens] Menelas excuse ses compagnons de ce qu'ils péchoient à la ligne, parce que du tems de la guerre de Troye les gens de guerre ne mangeoient point de poisson. Il n'y avoit que la faim qui pût les réduire à cette nourriture.

Page 299. *Est-ce folie, négligence, ou dessein formé?*] Voilà les trois sources de l'oubli de nos devoirs. *Folie*, *sotise*, nous n'avons pas l'esprit d'en connoître la nécessité & l'importance. *Negligence*, nous en connoissons la nécessité; mais elle ne fait pas assez d'impression sur notre esprit vain & léger; nous négligeons de les remplir, & nous remettons de jour à autre. Enfin *dessein formé*, nous connoissons la nécessité de ces devoirs; nous savons qu'il seroit mieux de les suivre & de nous tirer de cet état; mais malgré tout cela, trompés par nos passions, nous voulons y demeurer. C'est volontairement & de propos déliberé que nous y demeurons, & nous y prenons plaisir. Cela me paroît bien approfondi & digne d'un grand Philosophe.

Je ne m'arrête point ici volontairement] Menelas ne répond qu'à la derniere question, & par cette seule réponse il répond aussi aux deux autres; car dès qu'il est retenu là malgré lui, on ne peut plus l'accuser de folie ni de négligence, comme Eustathe l'a fort bien remarqué.

Page 301. *Il sort des antres profonds de la mer aux souffles du Zéphyre, & tout couvert d'algue & d'écume*] Homere représente ici Protée sortant des antres de la mer agitée par le Zéphyre, & tout couvert de l'écume que l'agitation cause sur la surface des flots, & c'est ce qu'il peint fort bien par ces mots, μελαίνῃ φρικὶ καλυφθεὶς; car φρὶξ est proprement l'écume que le vent excite sur

la surface des ondes quand il commence à souffler. Φελξ ὁ ἐπιπολάζων τῷ κύματι ἀφρὸς ὅταν ἄρχηται ἄνεμος πνεῖν, Hesych. Pour le faire mieux entendre, j'ai mis *tout couvert d'algue & d'écume ;* car ce mouvement que fait l'écume, assemble aussi beaucoup d'algue qu'il pousse vers le bord.

Page 303. *Car pour vous échapper il se métamorphosera en mille manieres, il prendra la forme de tous les animaux les plus féroces*] Il s'agit ici de trouver les raisons de cette fiction, & sur quoi Homere a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changemens ; car il ne faut pas penser que ce soit une fable toute pure, & que ce Poëte n'ait voulu que désigner par-là la matiere premiere qui subit toutes sortes de changemens, ou que donner un emblême de l'amitié qui ne doit paroître sûre qu'après qu'on l'a éprouvée sous toutes les formes. Ce sont là de vaines subtilités & des songes creux ; *car*, comme Strabon nous en a avertis plus d'une fois, *ce n'est pas la coutume d'Homere de n'attacher à aucune vérité ces fables prodigieuses. Il a ajouté la fable à des faits certains pour rendre par-là sa narration plus agréable, comme un orfévre ajoute l'or à un ouvrage d'argent.* Pour bien démêler le mystère merveilleux de cette fiction, il faut d'abord trouver le vrai qui en est le fondement, & ensuite nous verrons facilement le mensonge dont il l'a enveloppé selon sa coutume. Diodore écrit que les Grecs avoient imaginé toutes ces différentes métamorphoses de

Protée, sur ce que les Rois d'Egypte portoient d'ordinaire sur la tête des muffles de lion, de taureau ou de dragon pour marques de la Royauté, quelquefois même des arbres, d'autres fois du feu, &c. tant pour s'orner que pour imprimer la terreur & une crainte religieuse dans l'esprit de ceux qui les voyoient. Mais rien n'est plus mal imaginé ni plus frivole. Aujourd'hui nous pouvons mieux connoître que Diodore le fondement de cette fable par le secours de nos Livres saints. Démêlons donc la vérité & le mensonge. Le vrai est qu'il y avoit à Memphis un Roi appellé Protée, qui avoit succédé à Pheron; voilà la premiere vérité : la seconde, qui n'est pas moins constante, c'est que l'Egypte étoit le pays des plus habiles enchanteurs qui opéroient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Ecriture sainte que les enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moyse; que par leurs enchantemens ils changerent une verge en serpent, comme avoit fait ce grand serviteur de Dieu; qu'ils convertirent comme lui l'eau en sang; qu'ils couvrirent comme lui de grenouilles toute la terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas étant à Canope, alla consulter un de ces enchanteurs qui se mêloient de prédire l'avenir. Et voilà le fondement qu'Homere a trouvé & sur lequel il a bâti sa fable, qu'il a attachée ensuite à un nom connu, à Protée, dont il fait un Dieu de la mer, & à qui il donne des monstres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changemens, par rapport

à tous les prodiges qu'opéroient les Enchanteurs. Voilà donc le vrai & la fable qui lui sert d'enveloppe, sensiblement démêlés, & voilà la séparation des deux métaux, de l'or & de l'argent qu'Homere employe. Eustathe rapporte qu'il y a eû des Anciens qui ont été dans ce sentiment, que Protée étoit un faiseur de prodiges. *Quelques-uns*, dit-il, *ont pris ce Protée pour un de ces faiseurs de prodiges*, τῶν θαυματοποιῶν. Et je m'étonne que cette vûe ne l'ait pas conduit à la source de la vérité. On dira peut-être que les enchanteurs dont il est parlé dans l'Ecriture, opéroient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les opéroit sur lui-même; mais outre que la fable ne rend pas toujours les vérités telles qu'elle les a prises, peut-on douter que ces magiciens, qui faisoient des choses si surprenantes hors d'eux, n'en fissent aussi sur eux-mêmes, qui n'étoient pas moins prodigieuses, & qu'ils ne se fissent voir sous différentes formes très-capables d'effrayer, puisque parmi les Grecs, qui certainement dans cet art magique, n'auroient été tout-au-plus que les apprentifs des Egyptiens, il s'en est trouvé qui ont opéré sur eux-mêmes des prodiges de cette nature. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthene Physicien, qui, quand il vouloit, paroissoit tout en feu, & se faisoit voir sous d'autres formes, qui étonnoient les spectateurs. Il en nomme encore d'autres qui s'étoient rendus célébres, comme un certain Xenophon, un Scymnus de Tarente, un Philippide de Syracuse, un Heraclite de Mitylene, &c. Je ne crois pas

qu'il puiſſe reſter le moindre doute ſur cette fable, d'autant plus même que les anciens Scholiaſtes ont écrit que ces φῶκαι, ces monſtres marins de Protée étoient des animaux dont on ſe ſervoit pour les enchantemens & pour les opérations de la magie.

Mais dès que revenu à la premiere forme où il étoit] Cela eſt fondé ſur ce que les enchanteurs ne rendoient leurs réponſes qu'après avoir étonné par leurs preſtiges l'imagination de ceux qui les conſultoient.

Page 305. *Elle nous mit à chacun dans les narines une goutte d'ambroſie*] Euſtathe dit fort bien que cette ambroſie fut l'eſpérance qu'elle leur donna ; que par ce moyen ils viendroient à bout de leurs deſſeins & retourneroient dans leur patrie. Qu'eſt-ce que l'eſpérance ne fait pas ſupporter ? & y a-t-il une plus douce ambroſie ?

Page 308. *Vous deviez avant toutes choſes, me répondit le Dieu marin, offrir vos ſacrifices à Jupiter, &c.*] Voilà comme Homere recommande toujours la piété, en faiſant entendre qu'aucune action ne peut être heureuſe, ſi avant que de la commencer on n'a fait ſes prieres & ſes ſacrifices. C'eſt ce que Pythagore a enſeigné après Homere : *Ne commence jamais*, dit-il, *a mettre la main à l'œuvre qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.* Sur quoi on peut voir l'admirable Commentaire d'Hierocles, tom. 2. pag. 174.

Que vous ne soyez retourné encore dans le fleuve Egyptus qui descend de Jupiter] Homere appelle non-seulement les torrens, mais généralement tous les fleuves, διιπετέας, *descendus de Jupiter*, parce que les pluies les grossissent. Mais, comme le remarque Strabon, ce qui est une épithete commune par quelque sorte de convenance, peut être une épithete particuliere affectée singuliérement à un seul à qui il convient préférablement, à cause de son excellence. C'est ainsi qu'Homere appelle le Nil *descendu de Jupiter* d'une maniere qui lui est absolument propre; car l'accroissement du Nil, qui fait la fertilité de l'Egypte, que pour cette raison on a fort bien appellée le *don du Nil*, vient des pluies qui tombent en Ethiopie depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne: le Nil croît pendant tout ce tems-là, & décroît ensuite. Homere est donc le premier qui a connu la véritable raison de cette inondation du Nil. Cependant je vois que le savant Casaubon en a douté: *Je ne sai pas*, dit-il, *si nous devons accorder que les pluies soient la véritable cause de la crue du Nil. Pourquoi le Nil seroit-il le seul à qui cela arriveroit? Voilà pourquoi les plus savans hommes de notre siécle croyent que cette crue vient de quelque cause souterraine, & ils donnent cette raison, qu'à Delos il y a une fontaine appellée* Inope, *qui croît comme le Nil; c'est pourquoi elle est même appellée un écoulement du Nil. Dira-t-on que cette crue de l'Inope vient aussi des pluies, qui sont alors ou nulles ou très-peu considérables?*

Dans ses Remarques sur le 17. livre de Strabon.

Ce doute poussé si loin, fait certainement honneur à ce mot d'Horace,

> ..... *Fontium qui celat origines*
> *Nilus.*

Le Nil qui cache ses sources. Mais je crois que ce doute ne subsiste plus, & que l'opinion d'Homere, confirmée par le rapport des voyageurs de ces derniers tems, a été enfin généralement suivie.

Page 309. *De rentrer dans le fleuve Egyptus dont le chemin est difficile & dangereux*] Homere a si parfaitement connu les lieux dont il parle, que les Géographes, qui sont venus long-tems après lui, & qui les ont soigneusement observés pour les décrire, ne les ont pas marqués plus exactement. Strabon nous dépeint la mer qui est entre le Phare & Alexandrie, comme une mer très-difficile : car outre que l'issue du port est fort étroite, elle est pleine de roches, les unes cachées sous les eaux, & les autres élevées sur la surface qui irritent les flots qui viennent de la haute mer. D'ailleurs le port étoit gardé par des bouviers accoutumés au brigandage, qui détroussoient les passans. Voilà pourquoi Menelas avoit raison de trouver ce chemin difficile & dangereux.

Page 310. *Plusieurs sont morts, plusieurs autres sont échappés. Vous avez perdu deux généraux*] En quel état se trouve Telemaque

qui entend tout ceci ! & avec quel art Homere par ce récit remplit son cœur tantôt de crainte, tantôt d'espérance; & le tient ainsi en suspens, sans l'éclaircir du sort de son pere !

Neptune le poussa sur les roches Gyréennes] Les roches appellées *Gyræ* & *Choerades* étoient près du promontoire de l'Eubée, lieu très-dangereux ; & c'est ce qui avoit fait donner à ce promontoire le nom de *Capharée*, du Phenicien *Capharus*, qui signifie, un *écueil briseur*, *scopulus contritor*, selon la remarque de Bochart.

Neptune, qui entendit cette impiété] Il y a dans le texte, *Neptune l'entendit proférer ces grandes choses*. Les Anciens appelloient *grand* tout ce qui est fier, superbe & hautain. Ils avoient raison ; car tout ce qui est hautain & superbe est trop grand pour les hommes qui sont si petits.

Page 311. *Voilà la mort malheureuse dont il périt*] Il y a dans le Grec, *ainsi périt-il après avoir bû l'eau salée*,

> Ὣς ὁ μὲν ἔνθ' ἀπόλωλεν ἐπεὶ πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ.

Et Eustathe nous avertit que les Anciens ont remarqué que ce vers ne se trouvoit dans aucune édition, parce qu'il est trop simple, & qu'ils s'étonnoient comment Aristarque avoit oublié de marquer qu'il devoit

être rejetté. *En effet*, ajoûte-t-il, *ce vers est d'une trop grande simplicité, non par les termes, mais par le sens, & il ne convient point à un Dieu, comme Protée, de traiter une aventure si funeste avec cette sorte de plaisanterie; car c'est un trait qui n'a rien de sérieux & qui n'est que plaisant, de dire* après qu'il eut bû l'eau salée; *ce qui est ici hors de propos.* Je ne sai si ces Critiques ont tout-à-fait raison, & si Aristarque ne peut pas être très-bien justifié d'avoir conservé ce vers, il savoit que πίειν ἁλμυρὸν ὕδωρ, *boire l'eau salée*, est une phrase poëtique, pour dire *être noyé, être enseveli dans les ondes.*

Dans ce coin de terre qu'habitoit autrefois Thyeste] On prétend que c'étoit au bas du golphe de la Laconie, vis-à-vis de l'isle de Cythere. Les Poëtes tragiques n'ont pas suivi la même Tradition qu'Homere, qui fait entendre qu'Agamemnon fut assassiné dans le Palais d'Egisthe; ces Poëtes font passer cette sanglante catastrophe dans Mycenes, dans le Palais même d'Agamemnon.

Page 313. *Il le tue comme on tue un taureau à sa créche*] Eustathe dit fort bien qu'Homere ne pouvoit se servir d'une comparaison plus noble pour un Roi plein de valeur qui est tué à un repas, puisque même dans l'Iliade, qui est sur un ton plus fort, ce Poëte compare ce même Roi au milieu des combattans, à un taureau: *Tel qu'un fier taureau qui regne sur les troupeaux d'une prairie, tel parut alors Agamemnon,*

On peut voir là ma Remarque, tome I. page 193.

Mais quoique surpris, ils ne laisserent pas de vendre cherement leur vie] Qu'auroient-ils donc fait si Egisthe leur avoit donné le tems de se précautionner & de se mettre sur leurs gardes ? Homere releve bien le véritable courage au-dessus du courage des traîtres. Cela me fait souvenir d'un beau mot d'un Seigneur Espagnol, qui étant attaqué une nuit par plusieurs assassins, leur cria sans s'étonner : *vous êtes bien peu pour des traîtres.*

Page 314. *Nous ne trouverons point la fin de vos malheurs*] Il dit *nous* au pluriel, pour faire connoître combien il compatit à ses malheurs.

Mais je vous prie de me nommer le troisiéme qui est retenu mort ou vif dans la vaste mer] Protée lui a dit : *un autre de vos généraux, encore plein de vie, est retenu dans la vaste mer.* Pourquoi donc Menelas dit-il ici, *nommez-moi celui qui est retenu mort ou vif.* Eustathe répond que Menelas profére ces paroles troublé par sa douleur. Ou peut-être que c'est l'expression même de Protée, qui lui est suspecte, & qui le tient dans le doute ; car Protée dit, *est retenu dans la vaste mer.* Ces derniers mots le frappent & le font douter des premiers.

Page 315. *Mais les Immortels vous envoyeront dans les Champs Elysiens à l'extré-*

mité de la terre] Nous avons vû dans le III. Liv. que Minerve dit à Telemaque, *Qu'il est ordonné à tous les hommes de mourir; que les Dieux ne sauroient exempter de cette loi générale l'homme même qui leur seroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa derniere heure* : Et voici Protée qui dit à Menelas qu'*il ne mourra point, & que les Immortels l'enverront dans les Champs Elysiens.* Et la raison qu'il donne de ce grand privilége que les Dieux lui accorderont, c'est qu'il est gendre de Jupiter. Les Païens ont donc connu que Dieu pouvoit retirer de ce monde ceux qu'il vouloit, sans les faire passer par la mort, ce qui justifie l'explication que j'ai donnée aux paroles de Minerve dans le III. Liv. pag. 244. Je ne doute pas qu'ils n'eussent puisé ce sentiment dans la Tradition qui s'étoit répandue de la plûpart des faits miraculeux qui sont racontés dans le vieux Testament. Ils avoient apparemment entendu parler d'Henoch qui fut enlevé du monde, afin qu'il ne mourût pas : *Et non apparuit, quia tulit eum Deus. Henoch placuit Deo, & translatus est in paradisum.* Et du Prophéte Elie *qui fut enlevé au ciel dans un tourbillon. Et ascendit Elias per turbinem in cœlum.* Voici donc un de ces oracles flateurs que l'on rendoit aux Princes. Protée ne pouvoit pas mieux s'y prendre pour consoler Menelas de la mort de son frere, qu'en lui prédisant que pour lui il ne mourroit point. Voyons sur quoi cette fable est fondée, & ensuite nous examinerons le sens que le Poëte a donné à ce prétendu privilége dont Protée flate Menelas.

Genes. 5. 24. *Eccli.* 44. 16. *S. Paul aux Heb.* 11. 5. 4. *Rois*, 2. 11.

Strabon a fort bien remarqué qu'Homere ſachant que beaucoup de ces héros, qui revenoient de la guerre de Troye, avoient été juſqu'en Eſpagne, & ayant appris d'ailleurs par les Pheniciens la bonté, l'heureuſe température & les richeſſes de ce climat, avoit placé là les Champs Elyſées, dont il fait cette deſcription ſi admirable, & qui s'accorde ſi parfaitement avec le rapport des Hiſtoriens. On peut voir ce qu'il en dit dans ſon premier & dans ſon 3. Livre. Une marque ſûre que c'eſt des Pheniciens qu'Homere avoit appris ce qu'il dit de ces Champs heureux, c'eſt le nom même qu'il leur donne; car ſelon la ſavante remarque de Bochart, *Elyſius* vient de l'Hebreu *Alizuth*, qui ſignifie *joie, exultation*. Du mot *Alizuth* les Grecs en changeant l'*a* en *e* ont fait *Elyzius, terre de joie & de volupté*. Comme Virgile les appelle, *læta arva*. Voilà pourquoi la Fable a feint que les Champs Elyſées étoient dans les Enfers le lieu deſtiné à recevoir les gens de bien après cette vie. Voyons préſentement la raiſon que Protée donne de ce beau privilége accordé à Menelas d'aller habiter cette heureuſe terre ſans paſſer par la mort,

Page 316, *Parce que vous avez épouſé Helene, & que vous êtes gendre de Jupiter*] Nous avons vû dans le XVI. Liv. de l'Iliade, que Jupiter n'a pas arraché à la mort Sarpedon le plus cher de ſes enfans qui eſt tué par Patrocle. Pourquoi accorde-t-il donc à Menelas, qui n'eſt que ſon gendre, un privilége qu'il a refuſé à un fils ſi cher? Ce privi-

lége eſt-il une conſolation & un dédommagement des chagrins & de l'affront qu'Helene lui avoit faits ? ſi cela eſt, on trouveroit bien des Princes qui ſe conſoleroient à ce prix-là des mêmes affronts, & l'on pourroit peut-être appliquer en cette occaſion ce qu'Ovide dit dans une autre,

Atque aliquis de Dis non triſtibus optet
Sic fieri turpis.

Au reste, il faut bien remarquer ici la ſageſſe d'Homere ; quoiqu'il ſoit bien favorable à Helene, il ne dit pas pourtant qu'elle aura part à ce privilége, & qu'elle ſera auſſi envoyée aux Champs Elyſées ; il ne le dit que de Menelas, & il n'a garde d'aſſocier à un ſi grand bonheur celle qui avoit fait une ſi grande faute.

Page 317. *J'élevai un tombeau à Agamemnon*] Voici encore un vain tombeau. Menelas ne ſe contente pas d'offrir les ſacrifices, que Protée lui avoit ordonnés ; pour une plus grande marque encore de ſa piété, il éleve un tombeau à ſon frere.

Je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux] C'étoit un attelage complet & le plus ordinaire. Deux chevaux pour le timon & un pour la volée. Ce qu'Euſtathe remarque ici, que Menelas n'offre trois chevaux à Telemaque, que parce que les attelages de quatre chevaux n'étoient pas encore en uſage, n'eſt pas vrai. Nous avons vû des chars à quatre chevaux dans l'Iliade.

Page

Page 318. *Je n'emmenerai point vos chevaux à Ithaque*] Cette réponse de Telemaque fait voir beaucoup de sagesse : à quoi bon se charger des choses inutiles, & dont on ne peut se servir ? Il n'y a que les choses d'usage qui nous soient propres, & les choses d'usage par rapport à notre âge, à notre état, à notre condition, & aux lieux que nous habitons. Un million de choses sont pour nous, ce que des chevaux étoient pour Telemaque. Horace a bien senti la beauté de la morale que cet endroit présente ; & il l'a mise dans un grand jour dans son épît. 7. du Liv. 1. où l'on peut voir les Remarques de M. Dacier, qui a eu grande raison de s'étonner que celui qui a traduit Homere il y a trente ans, ait eu le mauvais sens de passer tout cet endroit sous silence, & de n'en pas conserver un seul mot.

Ou souffrez que je ne reçoive qu'un simple bijou] C'est le sens de ce vers, δῶρον δ', ὅ, ττι κέ μοι δοίης, κειμήλιον ἔστω : *Que le présent que vous voulez me faire soit un simple bijou que je puisse garder.* On appelloit κειμήλια les choses que les Princes gardoient dans leurs cabinets.

Page 319. *Elle n'est propre qu'à nourrir des chévres*] Car, en effet, Ithaque étoit un pays fort rude & tout rempli de rochers ; & c'est cela même qui lui avoit donné ce nom. Car Ithaque, comme Bochart l'a remarqué, est formé de l'Hebreu *athac*, *dur*, *intraitable, qui ne peut être cultivé.* Il faut bien

s'empêcher de joindre αἰγίβοτος avec λειμῶνι comme a fait ce savant homme ; ce sont deux mots très-séparés & très-contraires. *Elle n'a point de prairies, elle est seulement propre à nourrir des chévres.* C'est-à-dire, elle est montagneuse ; car les chévres paissent sur les montagnes & sur les rochers.

Et avec tout cela elle m'est plus agréable que les pays] Telemaque met son Ithaque au-dessous de toutes les isles, & cependant il déclare qu'elle lui plaît davantage que les pays les plus gras. On ne peut pas mieux relever l'amour de la patrie.

Et parmi les choses rares que je garde dans mon Palais] Telemaque lui a dit : *Si vous voulez me faire un présent, que ce soit un simple bijou*, κειμήλιον ἔστω. Et c'est pour condescendre à ce désir que Menelas parmi ses curiosités les plus rares, κειμήλια, choisit une urne.

Page 320. *Un grand héros, le Roi des Sidoniens*] Le mot φαίδιμος que j'ai pris pour une épithete, d'autres l'ont pris pour le nom propre du Roi, comme s'il se fût appellé *Phedime*. D'autres l'ont appellé *Sobatus*. Selon d'autres, il s'appelloit *Sethlon*. Menelas nous a déja dit qu'il avoit été chez les Sidoniens. Et dans mes Remarques sur l'Iliade, j'ai assez parlé de la magnificence qui regnoit dans les villes de Tyr & de Sidon. Homere n'a pas connu Tyr, elle n'étoit pas encore bâtie ; mais pour Sidon, c'étoit le trône du

luxe, soit en maisons, soit en meubles, soit en habits. Et cette ville étoit pleine d'excellens ouvriers dans toutes sortes d'arts, qui contribuent à la magnificence & qui la nourrissent par leur industrie, toujours fatale aux Etats. *Voyez l'Iliade Livre* VI. *tom.* II. *page* 196. *& Livre* XXIII. *tome* IV. *page* 433.

Les Officiers du Roi arrivent] Eustathe a rapporté ceci à Ithaque. Et je crois qu'il n'a pas raison. Homere parle encore ici de ce qui se passoit dans le Palais de Menelas.

Page 322. *Quand un Prince comme celui-là*] Quand un jeune prince, fils de notre Roi, & accablé de chagrins, & qui a de grands desseins dans la tête, &c. demande un vaisseau à un de ses sujets, peut-il le refuser ? Cette justification de Noëmon est pleine de sagesse & de force, & très-capable d'allarmer les Poursuivans.

Page 324. *Quelle audacieuse entreprise pour Telemaque*] Ce qui fait l'étonnement d'Antinoüs, c'est qu'un Prince aussi jeune que Telemaque, sans expérience, ait osé former le dessein de ce voyage, & qu'il l'ait exécuté avec tant de secret & de conduite, qu'il les ait tous trompés. De quoi cela ne menace-t-il point ces Princes ?

Nous pensions que ses menaces seroient sans effet] Ils s'en mocquoient même comme

nous l'avons vû dans le II. Liv. & c'est à quoi Antinoüs fait ici allusion.

Et je lui dresserai une embuscade entre Ithaque & Samos] Dans l'isle d'Asteris, qui est justement entre Samos, ou l'isle de Cephalenie, & Ithaque. Eustathe a fort bien remarqué, que c'est très-à-propos qu'Homere fait dresser cette embuscade par les Poursuivans, pour rendre sa Poësie plus vive & plus agissante.

Page 325. *Est-ce pour ordonner à mes femmes*] Car ces Princes avoient séduit presque toutes les femmes de la maison d'Ulysse, & en disposoient à leur gré. Ils vivoient avec elles dans une licence affreuse.

Ah ! pourquoi ont-ils jamais pensé à moi] J'ai tâché d'exprimer tout le sens & toute la force de ces deux vers, μὴ μνηστεύσαντες, qui sont assez difficiles. L'expression de Penelope se sent du trouble où elle est.

Page 326. *Lâches, qui vous êtes assemblés ici*] Penelope a l'imagination si remplie de ces insolens, qu'elle leur adresse tout-d'un-coup la parole. Ces sortes de transitions imprévûes où l'on quitte tout-d'un-coup le discours pour apostropher les absens, font fort bien dans la passion, & sont un des grands secrets de l'éloquence. Longin en a fait un chapitre, où parmi les exemples qu'il rapporte, il n'a pas oublié celui-ci. *Il en est de même*, dit-il, *de cet emportement de Pene-*

lope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle le héraut qu'elle croit envoyé par ses amans. Et il fait voir ensuite que Demosthene a imité ces apostrophes imprévûes plus heureusement & plus fortement que les autres.

Et comment il vivoit avec eux] Le beau portrait que Penelope fait ici d'Ulysse !

Et ce qui n'est pas défendu aux Rois mêmes les plus justes, sans marquer aucune préférence] Voici un passage qui me paroît bien remarquable. Il n'est pas défendu aux Rois les plus justes d'avoir leurs favoris, & de choisir des hommes pour les honorer de leur affection préférablement à d'autres; cela est donc permis : cependant Homere loue ici Ulysse de ne s'être pas servi de ce droit. Et en effet c'est un grand sujet d'éloge. Il a déja dit qu'Ulysse étoit doux à ses sujets comme un pere à ses enfans. Un pere peut avoir plus d'inclination pour un de ses enfans que pour un autre; mais il ne la marque point, & il les traite tous également. Un Roi est très-louable de faire de même, & de suivre moins son inclination que la justice dans les distinctions qu'il fait.

Page 327. *Quelle nécessité de monter sur des vaisseaux & d'aller courir les mers*] Il y a mot-à-mot dans le Grec : *Il n'étoit pas nécessaire qu'il montât sur des vaisseaux qui sont les chevaux dont les hommes se servent sur la mer.* La métaphore, comme Eustathe

l'a remarqué, eſt très-bonne & très-juſte ; car les vaiſſeaux ſont ſur la mer, ce que les chevaux ſont ſur la terre. Mais la queſtion eſt de ſavoir, ſi Penelope dans la douleur où elle eſt, a dû s'en ſervir. Il eſt certain que les figures ſi recherchées ne conviennent point dans l'affliction. Mais on peut dire que Penelope ajoûte cela par une eſpéce d'indignation. La douleur où elle eſt que les hommes ayent trouvé le moyen de voyager ſur la mer comme ils font ſur la terre, lui a fourni cette figure qui ſe préſente fort naturellement, & les figures conviennent à la paſſion.

Page 330. *Vous vous purifierez*] Le Grec dit, *ὑδρηναμένη*, *après vous être lavée*. C'eſt-à-dire, après vous être purifiée par le bain, ou plutôt en lavant ſimplement les mains.

Page 331. *Et là vous adreſſerez vos prieres à la fille du grand Jupiter*] Ce conſeil d'Euryclée eſt plein de ſageſſe. Penelope avoit ordonné qu'on allât chercher Laërte, & Euryclée conſeille à ſa maîtreſſe d'avoir plutôt recours à la Déeſſe Minerve, que de fatiguer ce vieillard. Il vaut mieux recourir à Dieu qu'aux hommes.

Je ne ſaurois croire que la race d'Arceſius] Arceſius étoit fils de Jupiter & pere de Laërte : Euryclée a donc raiſon de conclure que cette famille n'eſt pas l'objet de la haine des Dieux. Les Dieux ne haïſſent pas leurs enfans. Arceſius étoit fils de Jupiter ; Laërte &

Ulysse étoient de bons Rois, & répondoient par leur sagesse & par leur vertu à cette haute naissance; leur race ne sera donc pas éteinte, il en restera quelque rejetton. Voila la seule espérance qui puisse consoler & soutenir les peuples dans une situation semblable; & c'est celle qui soutient aujourd'hui les François.

Qui regnera dans ce Palais & qui jouira de ces campagnes fertiles, qui dépendent d'Ithaque] Ce passage étoit plus difficile qu'on n'avoit crû. Comment a-t-on pû s'imaginer que ces campagnes fertiles fussent les campagnes d'Ithaque, qu'Homere nous dépeint toujours comme un pays sauvage & dur, & dont Plutarque nous a fait cette description: *La terre d'Ithaque montueuse & âpre, qui n'est bonne qu'à nourrir des chévres, & qui après plusieurs façons & plusieurs travaux, ne rend à ceux qui la cultivent que très-peu de fruits & encore très-maigres, & qui ne valent pas la peine que l'on a prise pour les faire venir.* Les interprétes n'ont pas pris garde à un mot qu'Homere a ajouté ἀπόπροθι, qui signifie *au loin, dans les pays qui sont vis-à-vis.* De sorte que par ce seul mot Homere fait entendre qu'il parle des pays voisins d'Ithaque & qui étoient sous la domination d'Ulysse, comme Cephalenie d'un côté, & de l'autre côté dans le continent l'Acarnanie.

Page 332. *Assûrément la Reine prépare aujourd'hui le festin de ses nôces*] Ils en ju-

gent ainsi par le bruit qu'ils avoient entendu, & parce qu'ils avoient sans doute appris qu'elle s'étoit purifiée & parée plus magnifiquement qu'à l'ordinaire.

Page 333. *Cessez ces propos téméraires, de peur que quelqu'un n'aille rapporter dans ce Palais*] Antinoüs parle ainsi sur ce que cet imprudent avoit dit : *Elle ne sait pas qu'une mort prochaine menace son fils.* Il a peur que Penelope, venant à apprendre leur dessein, ne prenne des mesures avec les sujets qui lui étoient demeurés fidéles, pour le faire échouer.

Page 334. *Une lionne qui se voit environnée d'une multitude de chasseurs*] Eustathe fait fort bien remarquer ici la sagesse d'Homere, qui voulant comparer Penelope à une lionne, ne la compare pas à une lionne qui agit & qui tente des efforts dignes de son courage; car cela ne conviendroit point à Penelope : mais il la compare à une lionne qui est émue & agitée; car cette Princesse peut être agitée des mêmes passions que la lionne.

Forma un phantôme qui ressembloit parfaitement à la Princesse Iphtimé] Le Grec dit *idole.* On prétend que tous les passages où Homere parle des idoles, ont donné lieu à Democrite de former son opinion, que, non-seulement les songes, mais tout ce qui frappe les yeux & l'esprit, sont des images qui se forment des corps, & que nous ne voyons que par εἰδώλων ἐμπτώσεις. Si cela est, on peut

dire que d'une idée très-ſage Democrite en a tiré une opinion très-inſenſée. Homere feint que l'imagination de ceux qui ſongent, forme elle-même ces images qu'elle croit voir.

Page 335. *Quoique les portes fuſſent fermées*] Le texte dit qu'*elle entra*, διὰ κληῖδος ἱμάντα, *par le trou par où paſſoit la courroye de la clef.* Un corps formé d'air peut fort bien paſſer par le trou de la ſerrure.

Elle ſe place ſur ſa tête] Comme le ſonge d'Agamemnon dans le 11. Livre de l'Iliade. La tête étant le ſiége de l'ame, & par conſéquent de la faculté imaginative, le ſonge ne peut ſe placer que là, puiſque c'eſt là qu'il ſe forme.

Il n'a pas encore offenſé les Dieux pour attirer leur vengeance] Homere connoiſſoit donc que l'innocence eſt toujours ſûre de la protection des Dieux, & que leurs vengeances ne tombent que ſur ceux qui les ont offenſés par leurs crimes.

Profondément endormie dans le Palais des ſonges] Le véritable Palais des ſonges, c'eſt le ſommeil.

Page 336. *Je ſuis encore plus affligée pour ce cher fils, que je ne le ſuis pour mon mari*] Il ne faut pas faire à Penelope des reproches de ce ſentiment ; car il eſt très-naturel & très-juſte. Cette Princeſſe avoit tout ſujet de croire qu'Ulyſſe étoit mort ; ainſi toutes ſes

espérances, toute son amour, étoient réunies dans ce cher fils, dont par conséquent la perte lui devoit être plus sensible. Il ne lui restoit rien après lui, & les dernieres ressources sont toujours les plus cheres.

Page 337. *C'est une mauvaise chose de parler en vain*] Si cette ombre avoit expliqué à Penelope la destinée d'Ulysse, il n'y avoit plus de Poëme : Penelope ne doit pas être informée de son sort, il faut qu'Ulysse arrive inconnu ; mais cette ombre ne le savoit pas elle-même, c'est pourquoi elle dit que c'est une chose mauvaise *de parler en vain*, *ἀνεμώλια βάζειν.* Ce que l'Ecriture appelle *in ventum loqui*, comme Grotius l'a remarqué.

Page 338. *Mais elle a de bons ports ouverts des deux côtés*] C'est le sens de ce passage. Cette isle d'Asteris a deux ports, l'un du côté d'Ithaque, & l'autre du côté de Samos ou Cephalenie ; & ces deux ports elle les fait, comme dit Virgile, en parlant du Phare d'Alexandrie, *objectu laterum.* C'est pourquoi ils sont *ἀμφίδυμοι*, *ouverts des deux côtés ;* car on y entre & on en sort du côté du Peloponnese, & du côté opposé qui est celui de Corcyre.

Fin du Tome premier.

442





